

***Vers l'Orient européen : Voyages et images. Pays roumains,
Bulgarie, Grèce, Constantinople***

HETEROTOPOS

Vers l'Orient européen : Voyages et images. Pays roumains, Bulgarie, Grèce, Constantinople

Volume coordonné et édité par Lidia COTEA
Préface de Dolores TOMA

1 / 2009



Editura Universității din București®

En couverture : Gravure originale par Rouargue, retouchée par Ed. Willmann, 1845.

La collection « HETEROTOPOS », dirigée par Dolores TOMA, est une publication du Centre de recherches *HETEROTOPOS* de l'Université de Bucarest.

Comité scientifique :

Radu TOMA (Université de Bucarest)

Norbert DODILLE (Université de La Réunion)

Lidia COTEA (Université de Bucarest)

Étienne BOURDON (Université Joseph Fourier, Grenoble)

©*editura universității din bucurești*®

Șos. Panduri, 90-92, București – 050663 ; Telefon/Fax : 021/410.23.84

E-mail : editura_unibuc@yahoo.com

Internet : www.editura.unibuc.ro

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

Vers l'Orient européen : voyages et images : pays

Roumains, Bulgarie, Grèce, Constantinople /

ed.: Lidia Cotea ; pref.: Dolores Toma. - București :

Editura Universității din București, 2009

ISBN 978-973-737-692-3

I. Cotea, Lidia (ed.)

II. Toma, Dolores (pref.)

821.135.1.09



Ce volume, issu du colloque organisé à Bucarest les 11 et 12 mai 2009, est publié avec le soutien financier de l'Agence universitaire de la Francophonie.

Regard sur le regard porté jadis sur nous...

Où sommes-nous ? La question n'est, du moins par rapport à l'Orient européen, ni métaphysiquement pascalienne ni purement rhétorique. Elle est légitime du point de vue géographique dans le cas d'un espace dont les repères ont varié sous l'impact des facteurs historiques ou politiques, aussi bien que sous l'impact de l'appropriation imaginaire.

Où sommes-nous, ici ? La réponse a pu varier en fonction de l'endroit d'où l'on venait et de l'époque. Un Français qui arrive maintenant, par un beau temps d'été, a-t-il l'impression de voir un « ciel d'Orient » au-dessus de sa tête, comme son compatriote Lancelot au XIX^e siècle ? Pourrait-on encore percevoir, près d'un petit port sur le Danube (Giurgiu), « les effets de mirage produits par le rayonnement de l'eau mêlé au brouillard lumineux que dégage le ciel d'Orient, l'atmosphère visible et chaude qui, flottant sur toutes choses, fait vibrer les contours, noie toutes les formes, dore toutes les nuances... » ?

Cela nous rappelle que, dans la « géographie magique » de Nerval, Constance était une petite Constantinople et, à Vienne, « la douce atmosphère de l'Orient » agissait déjà sur sa tête et sur son cœur. Toutes ces villes, même ce petit port roumain sur le Danube, sont dites maintenant être « du Nord », du moins du point de vue politique et administratif. Pour l'Agence universitaire de la Francophonie, la Roumanie est devenue, après son entrée dans l'Union européenne, un pays du Nord, appartenant à ce qu'elle appelle (choix politique, survivance ?) non pas l'Europe de l'Est mais l'Europe orientale.

L'Europe orientale était, au XIX^e siècle, l'Orient européen. Il ne s'agit pas d'une simple nuance. C'est en fonction du premier terme qu'on se retrouve dans un espace ou dans l'autre. Loin d'être un simple nom géographique, une abstraction, il définit l'espace et, surtout, il apriorise les perceptions et construit le vécu, en faisant voir des mirages, sentir une certaine atmosphère, éprouver certaines sensations et certains sentiments.

Comprise et perçue comme Orient, cette partie de l'Europe a bénéficié au XIX^e siècle de l'intérêt qu'on portait à celui-ci. Étudié en

tant que scène de la « Question d'Orient » qui préoccupait les milieux politiques européens, prospecté pour ses richesses en vue d'une colonisation que la proximité géographique aurait favorisée, récupéré au moment où le pittoresque des paysages ou des mœurs faisait passer « le primitivisme », l'Orient européen sera beaucoup visité et amplement décrit. Alors que les documents historiographiques ou iconographiques locaux sont très peu nombreux, ceux qu'on doit aux voyageurs occidentaux abondent. Grâce à ces voyageurs, à leur intérêt infatigable pour le nombre des espèces de moutons ou de boutons sur l'uniforme des soldats, pour chaque petit mouvement des danses spécifiques ou chaque petit ruban de la veste des cochers, on retrouve aujourd'hui des informations qui, sinon, n'auraient pas existé. Il n'est pas étonnant de voir que les historiens de cette région – par exemple ceux de l'Institut d'Histoire « Nicolae Iorga » présents dans ce Colloque – consacrent une partie importante de leurs recherches à la traduction et à la publication de ces relations de voyage.

Il est vrai aussi que, définie comme Orient, cette région s'est vu attribuer tous les clichés réservés à celui-ci. L'effort de Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs*, en 1757, de combattre le « préjugé » contre le despotisme oriental n'entravera pas beaucoup ce stéréotype tenace. Montesquieu lui-même partageait les clichés sur la paresse orientale ou bien sur l'inclination pour les plaisirs physiques. Comme lui, la plupart des voyageurs ne voyaient qu'à travers les *a priori* qui postulaient le penchant oriental à la perfidie, au fanatisme et aux superstitions. On sait que, tout « inventeur du voyage romantique » qu'il est, Chateaubriand déclarait ne pas vouloir s'attarder à Constantinople parce qu'il *savait* que les « vertus » ne s'y trouvaient pas.

Dans cette ambivalence des appréciations – manifestée souvent par les structures oxymoriques signalées par Sarga Moussa dans *La Relation orientale* –, le poids du négatif augmente lorsqu'il s'agit de l'Orient européen. Trop proche de l'Europe, il n'est pas assez oriental pour satisfaire le goût de pittoresque et d'exotisme qui y faisait venir certains voyageurs occidentaux. Ils se déclaraient déçus de ne pas trouver les mosquées et les almées que leur avaient laissé espérer les stéréotypes sur la région. Lancelot, par exemple, ne voyait le « ciel d'Orient » et les mirages qu'au début de son voyage, lorsque le parti pris d'orientalité l'emportait sur la réalité. Peu à peu celui-ci

s'estompe pour faire place aux analogies avec un « comme chez nous » et à une identification répétée des aspects européens.

Ce n'est guère mieux, du point de vue de l'appréciation, au contraire. Parce que, si la région était peu orientale et trop européenne pour se parer des attraits de l'exotisme, d'un autre côté elle était trop orientale et trop peu européenne pour répondre aux standards de « civilisation » et de progrès matériel. Quand ils ne réussissent plus à contempler le ciel d'Orient, ou à retrouver l'orientalisme de l'architecture et des costumes, les voyageurs se montrent sensibles à la laideur des vêtements trop européanisés. Quand ils s'étonnent devant le luxe par trop oriental, c'est pour reprocher de le mettre avant « l'ordre », comme chez eux ; les richesses de toutes sortes leur font déplorer le peu d'exploitation rationnelle, à l'européenne.

Bref, on est ici, comme on le disait, aux portes de l'Orient. Sur un seuil, une frontière qui, ne pouvant nécessairement pas cumuler les deux espaces, parce qu'ils ont toujours été pensés comme opposés, ne peut qu'être assimilée, imparfaitement, ou à l'un ou à l'autre. Ou bien, plutôt, une frontière qui ne peut être reconnue comme appartenant ni à l'un ni à l'autre.

S'il y a un être sujet aux intermittences du cœur, de l'appréciation en l'occurrence, c'est bien le voyageur. Ce qu'il voit lui paraît tantôt fascinant, tantôt répulsif, en le faisant se montrer tantôt enthousiaste, tantôt dégoûté. En général, il peut cumuler des attitudes et des sentiments peu compatibles, tel Lamartine qui se voulait poète de l'Orient mais aussi un de ses habiles colonisateurs. La diversité des espaces parcourus, les aléas du voyage, la différence entre ses moments de découverte et de monotonie peuvent expliquer les oxymorons de l'appréciation. Mais ils sont favorisés aussi par un certain vécu du voyage, pour lequel les intermittences, en succession, ou même les incohérences des sentiments, en simultanéité, constituent une source de jouissance raffinée. Ils étaient surtout favorisés, dans notre cas, par l'ambivalence structurale de l'espace visité : comme le soulignait Thierry Hentsch dans *L'Orient imaginaire*, il était « tour à tour mystérieux, menaçant, séducteur ou repoussant, à la fois désert et grouillant, barbare et raffiné, tantôt violent, tantôt indolent, lieu d'enchantement, de fuite ou d'exaspération, mais toujours présent et toujours autre ».

Les Portes de l'Orient éveillaient non seulement ce palimpseste contrasté d'attitudes et de valorisations spécifique de l'espace oriental. Du fait de leur double appartenance spatiale et culturelle, elles donnaient lieu à encore plus de nuances et d'images anamorphosiques. Les réalités locales attiraient parce qu'orientales ; sur place, certains aspects déplaisaient parce que trop peu orientaux ou trop orientaux. D'autres se faisaient apprécier ou rejeter parce qu'ils ressemblaient trop à ce qu'il y avait en Europe de l'Ouest, ou bien, justement, parce qu'ils ne ressemblaient pas à ce qu'il y avait en Europe de l'Ouest.

Un problème qu'on devrait se poser davantage est celui de ce que Sarga Moussa appelle « le droit de regard sur le regard ». Quel est le regard que nous, les gens de la région, portons sur le regard porté jadis sur nous ? Un Colloque qui fait place aux voix locales a des chances de montrer l'intérêt de cette question, qui mériterait, sans doute, une étude à part entière. Non seulement parce qu'on a ignoré trop longtemps cet aspect. Mais, surtout, parce que, loin de la transparence qu'on lui suppose, ce regard est-européen passe lui aussi à travers l'écran de certains clichés et valeurs.

Ces valeurs sont restées implicites étant donné qu'on a été, comme les paysans dont parlait Bourdieu, plutôt « parlé » qu'acteur de l'histoire. Mais elles ajoutent à l'oxymoron des valeurs du voyageur celui de l'autochtone. À la place de ce qu'on imaginait être une simple représentation faite par une relation de voyage, on se retrouve devant des interprétations multiples et plurivoques. L'autochtone et le voyageur, le lecteur autochtone et le lecteur occidental ne véhiculent pas des descriptions objectives, mais des points de vue chargés de connotations subjectives, de vécus contradictoires et changeants. Ainsi, par exemple, le Roumain qui entend parler du pittoresque oriental de son pays ne peut que prendre mal cela parce que lui-même il a dévalorisé dès le XIX^e siècle son orientalité ; de même, il ne comprend pas les réserves des occidentaux devant les éléments imparfaitement européanisés de chez lui, éléments qu'il apprécie inconditionnellement.

Un Colloque ne peut pas éliminer les malentendus culturels, mais il peut les dédramatiser.

Dolores TOMA

**L'Orient dans le savoir et l'imaginaire occidental
depuis le Moyen Âge jusqu'au XVII^e siècle**

Liutprand de Crémone et son rôle dans la création de la *légende noire* de Byzance

Mihaela CHAPELAN, Université Spiru Haret de Bucarest

Dans l'imaginaire occidental, l'Orient européen ou, avec un syntagme plus moderne, l'espace balkanique a acquis indubitablement une connotation péjorative persistante, apparaissant comme le théâtre de tous les types de morcellement (territorial, confessionnel, ethnique), de luttes, d'intrigues tortueuses, de trahisons, de massacres, d'instabilité chronique et de rivalités. Même dans un ouvrage au titre très prometteur (*Géographie **cordiale**¹ de l'Europe*), l'auteur, Georges Duhamel, décrivait les Balkans à l'aide de syntagmes comme : le « tourment des idéologues », le « traquenard des diplomates », le « réservoir de catastrophes de l'Europe ». Les événements politiques des deux derniers siècles ou tout simplement ceux des deux dernières décennies semblent suffisants pour justifier une telle image. Et pourtant, pour mieux comprendre sa genèse, il faut remonter beaucoup plus loin, car les Balkans sont en fait les héritiers directs de la « légende noire » dont a joui Byzance durant le Moyen Âge. C'est pourquoi nous avons choisi de nous arrêter dans notre article sur un personnage historique qui a eu un rôle essentiel dans la création et la transmission de cette légende.

Liutprand est né autour de 920 dans une famille aristocrate de la cour lombarde d'Hugues d'Arles, roi de Provence et d'Italie (880 – 947). Devenu plus tard évêque de Crémone, Liutprand a servi plusieurs des princes de l'époque qui se disputaient les terres italiennes, car après la chute de l'empire carolingien la Péninsule italienne était devenue un champ de bataille non seulement pour la possession proprement dite de ses territoires, mais surtout comme un atout dans la compétition pour le titre d'empereur d'Occident. Parmi ceux qui aspiraient à ce titre, Liutprand a servi d'abord Hugues d'Arles, ensuite son vainqueur Bérenger, marquis d'Ivrée (900 – 966),

¹ C'est nous qui soulignons.

pour devenir à la fin diplomate et historien officiel d'Otton I^{er} (912 - 973), chef de la Maison de Saxe et roi des Francs et des Lombards, couronné « empereur auguste » à Rome, en 962.

En qualité de diplomate, Liutprand s'est donc rendu par deux fois à Constantinople. D'abord en 949, chargé d'une ambassade auprès de l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète, et puis, vingt ans plus tard, en 968, lorsqu'à Constantinople régnait le basileus Nicéphore II Phocas.

Lors de son premier voyage il a pour mission d'obtenir la reconnaissance de Bérenger comme roi d'Italie. Au livre VI de l'*Antapodosis*, Liutprand fait le récit de cette première ambassade, en fournissant d'innombrables détails qui nous permettent de pénétrer au cœur d'un monde particulier, celui de Byzance, la « Reine des villes » qu'on venait voir des quatre coins du monde. Avec l'œil attentif d'un vrai anthropologue de l'espace socioculturel byzantin, Liutprand note de nombreux aspects concernant l'accueil des ambassadeurs des peuples étrangers (pris en charge par une escorte dès leur entrée sur le territoire byzantin), les réceptions et les banquets organisés en leur honneur, en énumérant jusqu'aux plats spécifiques ou aux jeux de divertissement, raconte les négociations en cours ou décrit avec une plume alerte les processions annuelles auxquelles il participa.

Une place à part dans le cadre de sa relation est occupée par la description du Grand Palais du *basileus* qui, selon la terminologie mise en place par Michel Foucault, pourrait être considéré comme une véritable hétérotopie. Foucault définissait les hétérotopies comme « des lieux réels, effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, des sortes d'utopies effectivement réalisées, dans lesquelles [...] les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés ou inversés, des sortes de lieux qui sont hors tous les lieux, bien qu'ils soient localisables »² En moins de mots, ce sont des lieux « autres » que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent. Bien que parmi les exemples d'hétérotopies mentionnés par Foucault on ne retrouve pas le Palais ou la Cour monarchique, nous pouvons sans trop d'hésitations compléter la liste des hétérotopies avec ce nouvel

² Michel Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, p. 755.

exemple. Une cour (impériale, royale ou, plus récemment, présidentielle) constitue une hétérotopie traditionnelle presque universalisante, existante dans la majeure partie des cultures, mais que les sociétés, en fonction de l'évolution de leurs mentalités, ont fait fonctionner d'une façon différente d'une époque à l'autre ou même d'un monarque à l'autre.

À ce nouvel exemple d'hétérotopie, il faudrait ajouter une nouvelle catégorie, que je nommerais *hétérotopies d'élection*. Une cour impériale est en effet un lieu privilégié, réservé à certains « élus » et interdit à la majeure partie des sujets. Toute hétérotopie suppose justement un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, l'isole et la rend pénétrable. L'affirmation de Foucault : « on n'accède pas à un emplacement hétérotopique comme dans un moulin »³ est parfaitement applicable au fonctionnement d'une cour monarchique. Ainsi, Liutprand de Crémone insiste à plusieurs reprises, surtout dans le récit de sa deuxième ambassade, sur la difficulté de se faire recevoir à la cour impériale byzantine. Durant sa première ambassade, il a la chance de ne pas attendre trop longtemps avant d'être reçu, mais comme d'autres témoignages de l'époque l'ont confirmé, les longs délais d'attente imposés aux étrangers devant les portes de la ville ou devant les portes du Palais impérial faisaient partie d'une stratégie byzantine courante, qui ne visait pas forcément à les humilier, mais plutôt à mettre davantage en valeur la faveur qu'on leur accordait. Dans une chronique de l'époque qui relate le voyage de la princesse des Varègues russes, Olga, la première femme souveraine barbare reçue par le basileus, on signalait le fait qu'on l'avait fait attendre si longtemps devant les portes du Palais que toute la magnificence avec laquelle on l'avait reçue ultérieurement ne lui avait pas fait oublier cette vexation. Ainsi, lorsque plus tard l'empereur Constantin VII lui enverra des messagers chargés de lui faire une demande de tribut, elle les refusera en ces termes : le versement du tribut, il faudra l'attendre autant qu'elle a attendu elle-même devant les portes du palais de leur basileus.

Qui plus est, l'admission au-delà des murs qui cloisonnent la Cour par rapport au reste de l'espace de l'empire n'est pas suffisante. Une fois qu'on y entre, il faut se soumettre à tout un rituel, car la vie à

³ *Ibidem*, p. 760.

l'intérieur de cette hétérotopie est strictement réglementée par un cérémonial impérial hérité par endroits de celui de l'ancien Empire Perse et qui, aux yeux des voyageurs occidentaux, semblait extrêmement rigide et compliqué, mais aussi très exotique. Mise en scène et glorification du pouvoir, ce cérémonial impérial avait pour fonction de rendre à la fois visible et intelligible la place prééminente de l'empereur et celle qui revenait à chaque individu selon son origine, son groupe social, sa dignité, son rang. Il reflétait la « Taxis », l'ordre du monde comme image de l'ordre divin. Voilà comment, à l'intérieur de cette hétérotopie, on retrouve une première annulation de ce que les théoriciens modernes de l'espace (parmi lesquels Foucault lui-même) considéraient comme l'une des principales caractéristiques de l'espace médiéval : une hiérarchisation par oppositions très rigoureuses : lieux sacrés / lieux profanes ; lieux protégés / lieux ouverts ; lieux campagnards / lieux citadins ; lieux célestes / lieux terrestres.

De tout le faste « inouï et merveilleux » (selon les propres mots de Liutprand) du cérémonial impérial, ce qui l'a marqué le plus, à en juger selon la minutie avec laquelle il la décrit, est la première réception auprès du basileus Constantin VII. Il s'agit d'une réception officielle, rituelle, qui a lieu au Grand Palais, dans la salle du trône, une « salle admirablement grande et belle que les Grecs appellent Magnaura, quasiment "magna aura", souffle puissant.»⁴ Selon les commentateurs de l'ouvrage de Liutprand, celui-ci doit s'embrouiller un peu dans la traduction, car il devait s'agir en fait de la Magna Aula (la Grande Cour). Mais, à notre avis, cette erreur qu'il fait en dit long sur la mentalité de l'époque, et surtout sur cette extraordinaire exaltation du pouvoir du basileus, vu aussi comme représentant du pouvoir céleste. Comme on le sait, le syntagme « souffle puissant » est dans les écrits bibliques un syntagme qui renvoie à la divinité, d'où peut-être l'analogie étymologique un peu hâtive de Liutprand. En tout cas, c'est un syntagme qui va à merveille avec la mise en scène épatante qui entoure la présentation devant l'empereur. Ce qui retient plus particulièrement l'attention de Liutprand est le trône du basileus, et on lui doit l'unique récit qui nous en parle :

⁴ Liutprand de Crémone, *Ambassades à Byzance*, Toulouse, Anacharsis Éditions, 2004, p. 36.

« Il y avait devant le siège de l'empereur, un arbre de bronze, doré néanmoins, sur les branches duquel se trouvaient différentes espèces d'oiseaux, également en bronze doré et chaque oiseau, selon son espèce, émettait un chant différent. Le trône de l'empereur, quant à lui, était fait avec un tel art qu'il semblait tantôt humble, tantôt hors du commun, et sublime au premier coup d'œil. Des lions d'une taille immense, de bois ou de bronze, je ne sais pas, en tout cas couverts d'or, semblaient monter la garde ; frappant le sol de leur queue, ils rugissaient, et dans leurs gueules ouvertes on voyait bouger leurs langues. »⁵

Le commentaire qu'il ajoute sur sa propre réaction à la vue de ces « merveilles » nous prouve que, malgré son jeune âge et son manque d'expérience diplomatique, Liutprand n'est pas dupe et comprend très bien le caractère de mise en scène époustouflante du cérémonial qui entoure le rituel de la proskynèse (une prosternation de tout le corps, face contre terre) auquel devaient se soumettre tous ceux qui approchaient l'Empereur :

« Et lorsque j'arrivai, les lions rugirent et les oiseaux se mirent à chanter chacun selon son espèce, mais je ne fus pas saisi par la terreur ou par l'admiration ; en effet, j'avais été mis au courant par des gens qui connaissaient bien l'endroit. »⁶

Au-dessus du trône du basileus, la mosaïque de la coupole représente le Christ Pantokrator trônant. L'analogie est évidente : au basileus céleste, unique, incontestable, correspond le basileus terrestre, lui aussi unique et au-dessus de toute contestation. Pour rendre encore plus saisissante cette analogie, la mise en scène cérémoniale se complique : lorsque les ambassadeurs s'abaissent pour la prosternation, l'empereur, sans faire le moindre mouvement, s'élève et se rapproche de l'icône du Christ Pantokrator :

« Quand je levai la tête, raconte Liutprand, je vis l'Empereur, qui m'avait semblé auparavant d'une taille raisonnable, assis

⁵ *Idem.*

⁶ *Idem.*

en hauteur à une distance modérée du sol ; et bientôt je le vis s'asseoir, portant d'autres vêtements, au niveau du plafond de la demeure ; je ne pus comprendre comment cela s'était produit, à moins peut-être qu'il ne soit porté par un argalio. »⁷

Un « argalio » était un engin mécanique, dont les Byzantins se servaient à l'époque pour soulever les troncs d'arbre. Même si Liutprand est le seul à avoir laissé un récit aussi détaillé de ce spectacle impérial de fantasmagorie mécanique, les historiens lui accordent crédit, car plusieurs témoignages, il est vrai, ultérieurs au sien, parlent de cet entichement du monde oriental pour ce qu'on pourrait appeler des automates ludiques, utilisés souvent lors des banquets pour impressionner ses invités. Au début du XIII^e siècle, par exemple, était devenu célèbre le manuscrit intitulé *Recueil utile de la théorie et de la pratique dans les procédés ingénieux*, écrit et illustré avec des dessins révélateurs par Al-Jazarî, ingénieur personnel du roi de Diyar Baker, Nasir al-Din ben Quara Arslan. D'ailleurs, un fin connaisseur de l'histoire byzantine comme l'est Umberto Eco reprend dans son roman *Baudolino* les rumeurs de cette passion de l'époque pour les mécanismes secrets, en se servant de cela pour créer une atmosphère de suspense, qui entretient jusqu'à la fin de son livre le mystère autour de la mort de l'empereur Frédéric Barberousse.

Le récit de Liutprand concernant la réception des ambassadeurs étrangers par le basileus ne s'arrête pas là et d'autres informations nous permettent de redécouvrir ce monde hiératique, fermé sur lui-même, qui allait se dissoudre quelques siècles plus tard. Le basileus, par exemple, ne parlait jamais durant cette première entrevue et les ambassadeurs n'ont pas droit de se diriger tout seuls vers lui, mais uniquement soutenus et flanqués par deux eunuques. Une autre présence obligatoire, même lorsque l'ambassadeur parle très bien le grec, est celle de l'interprète. Le basileus peut pourtant choisir de communiquer, mais seulement par des gestes, traduits en paroles par un *silentiaire*, le « dépositaire des ordres et du silence » de l'empereur. Le rôle des interprètes, ainsi que celui des eunuques est, au-delà de celui purement défensif, d'imposer une distance supplémentaire entre le basileus et les autres hommes et, en même temps, d'assurer le

⁷ *Ibidem*, p. 37.

contact. Liutprand s'attarde assez longtemps sur un autre élément spécifique à la cour byzantine, la présence des eunuques. C'est une spécificité que Byzance partage avec le reste du monde oriental, mais avec des différences assez marquées. Ainsi, les eunuques du monde byzantin jouissent d'une grande appréciation et ont accès aux plus hautes fonctions de l'empire, pratiquement à toute fonction sauf celle d'empereur. L'opération d'amputation qu'ils subissaient ne les rendait pas inférieurs aux autres, comme dans le reste de l'Orient, au contraire, par l'absence de sexe ils étaient assimilés symboliquement aux anges. Comme l'affirmait Andrei Pleșu dans son livre *Actualité des anges*, les anges sont des « êtres de l'intervalle », des intermédiaires entre la divinité et les humains. Voilà donc une possible explication symbolique de leur présence obligatoire comme accompagnateurs des mortels ordinaires qui étaient présentés au basileus.

Ambassade auprès de l'empereur de Constantinople Nicéphore Phocas, texte qui relate la deuxième mission de Liutprand, se situe en un contraste évident par rapport au récit émerveillé de la première ambassade. Ce texte inachevé reste un des plus vindicatifs, ayant tous les traits d'un pamphlet qui grossit et tourne au grotesque les événements racontés. Cette fois-ci, les Byzantins sont perçus seulement sous l'aspect d'une altérité radicale, inquiétante et méprisable. Dans ce sens, Liutprand fait preuve qu'il possède à fond l'art du pamphlet et le portrait caricatural qu'il retrace de Nicéphore Phocas, en mettant en antithèse les chants d'adulation des *psalteis* officiels et son propre commentaire, reste, à notre avis, mémorable :

« Alors qu'avancait le monstre, qui semblait ramper, les psalteis criaient fort pour l'aduler : "Voici venir l'étoile du matin, Eôs se lève dont le regard reflète les rayons du soleil, la pâle mort des Sarrasins, Nicéphore μέδων" ... (c'est-à-dire "le prince") Puis ils chantaient aussi : "Que notre prince vive de nombreuses années ! O peuples, adorez-le, vénérez-le et courbez la tête devant sa grandeur !" Ils auraient fait preuve de beaucoup plus d'à-propos alors en chantant : "Viens charbon éteint, μέλας (Noir) à la démarche de vieille femme, au visage de faune, viens campagnard, rôdeur des bois,

homme aux pieds de chèvre, cornu, mi-homme mi-bête, rustre, indocile, barbare, dur, vilain, rebelle, Cappadocien.” »⁸

Même s’il continue à consigner le déroulement des processions, banquets ou autres fêtes auxquelles il est forcé de participer (cette fois-ci sa situation ressemblant plutôt à celle d’un prisonnier qu’à celle d’un ambassadeur), on ne retrouve plus ni la curiosité, ni l’objectivité de l’ethnologue, mais seulement le ton acéré de l’homme vexé, indigné qu’on ne lui accorde pas la place qu’il mérite, dans le cadre de la hiérarchie cérémoniale. Il relate, par exemple, l’un des conflits qui l’oppose au *curopalate*, le frère de l’empereur, lors du banquet offert pour célébrer les Saints Apôtres. Durant ce banquet il fut placé tout au bout de la table et, comble de l’humiliation, derrière l’ambassadeur des Bulgares, « tonsuré selon l’usage hongrois, ceinturé d’une chaîne de bronze et catéchumène ». Pour le punir de son audace de protester contre ce traitement, on lui ôtera même le droit de se retirer et il sera envoyé dans une salle « goûter la nourriture avec les esclaves du basileus ». « Il n’y a rien de comparable à la douleur que j’éprouvai alors », se lamente Liutprand, mais il assure Otton que cette douleur n’est pas ressentie par orgueil personnel, mais par amour et respect pour lui : « je fis cela parce que je jugeais indigne non d’être placé moi, Liutprand l’évêque, derrière l’envoyé des Bulgares, mais que votre ambassadeur le soit »⁹.

Avec ce déplacement d’accent, on en vient en fait aux vraies raisons du conflit, qui sont idéologiques et politiques. Si la première fois Liutprand venait comme émissaire d’un petit roi qui avait besoin de la reconnaissance d’un grand empereur, la deuxième fois il vient de la part d’un empereur couronné, qui, après sa victoire sur les Hongrois, était devenu pour les contemporains « le Grand Otton », le « sauveur de la chrétienté » et l’héritier de Charlemagne. Le mariage que Liutprand vient conclure entre le fils d’Otton et une princesse byzantine porphyrogénète est le signe d’une égalité et en même temps d’une revendication du droit à l’héritage symbolique de l’Empire Romain et c’est justement la raison pour laquelle il sera rejeté avec brusquerie par Nicéphore. Voilà se révéler de cette façon les prétentions hégémoniques synthétisées par les concepts de deuxième

⁸ *Ibidem*, p. 54.

⁹ *Ibidem*, p. 62.

et troisième Rome. Après la chute de l'Empire Romain d'Occident, l'Empire Byzantin s'était érigé en unique héritier de la renommée de l'ancien Empire Romain, Byzance étant considérée la deuxième Rome. L'émergence de l'Empire Germanique et les dissensions entre les deux empereurs aboutiront à l'apparition d'une nouvelle thèse, selon laquelle les véritables héritiers sont les empereurs germaniques, car les byzantins sont devenus indignes de cet honneur. C'est la conclusion ferme de Liutprand à la fin de sa mission à Byzance et le conseil qu'il donne à ses souverains sur la conduite à adopter vis-à-vis de Nicéphore est sans équivoque et met en évidence les deux plans sur lesquels vont porter dorénavant les confrontations entre ces deux puissances européennes : le plan religieux ou canonique et celui politique et militaire :

« Mon conseil est donc d'organiser un saint synode et d'y convoquer Polyeucte¹⁰. S'il refuse de venir et de faire amende honorable, selon la règle canonique, pour ses sphalmata, c'est-à-dire ses fautes énoncées ci-dessus, qu'il s'ensuive ce que prévoient les saints canons. Vous, cependant, ô mes seigneurs augustes et très puissants, poursuivez ce que vous avez entrepris ; faites en sorte que si Nicéphore refuse de nous obéir, lui que nous nous apprêtons à attaquer canoniquement, il vous entende vous, dont il n'ose pas affronter les armées [...] La place de Rome ne doit en aucun cas être aux mains des vils Grecs. »¹¹

Le discours virulent de Liutprand s'enracinera profondément dans la mentalité du monde occidental. Rappelons seulement deux autres grandes personnalités culturelles qui, à des époques différentes, ont surenchéri dans ce sens: Pétrarque appelait Byzance « l'empire infâme » et Voltaire affirmait que « l'histoire byzantine est l'opprobre du genre humain ».

Byzance (comme Athènes ou Rome) a perdu son identité topographique réelle et est devenue une *ville-texte*, se mettant à

¹⁰ Théophylacte était le patriarche de Constantinople et Liutprand lui reproche entre autres la liberté qu'il avait prise de revêtir le *pallium* (longue écharpe blanche à croix noires) sans demander l'assentiment du pape.

¹¹ Liutprand de Crémone, *op. cit.*, p. 97.

fonctionner sémiotiquement comme un signe culturel au second degré. Et malgré des ouvrages historiques contemporains qui tentent de réévaluer sans parti pris la contribution de l'empire byzantin à la civilisation européenne, force est de constater que pour le grand public ce signe culturel reste peu flatteur, véhiculant des clichés que l'historien Alain Ducellier résume ainsi : « d'inépuisables intrigues de palais, de sordides assassinats et des querelles religieuses incongrues sur un fond permanent de décadence, bref, une civilisation presque barbare dont l'apport à la civilisation universelle est considéré notoirement négligeable. »¹²

Bibliographie

- CRÉMONE, Liutprand de, *Ambassades à Byzance*, Toulouse, Anacharsis Éditions, 2004.
- DUCELLIER, Alain, *Les Byzantins. Histoire et culture*, Paris, Éditions du Seuil, 1988.
- DUHAMEL, Georges, *Géographie cordiale de l'Europe*, Paris, Mercure de France, 1951.
- FOUCAULT, Michel, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994.
- NORWICH, John Julius, *Histoire de Byzance*, Paris, Perrin, 1999.
- PLEȘU, Andrei, *Actualité des anges*, Paris, Éditions Buchet Chastel, 2005.

¹² Alain Ducellier, *Les Byzantins. Histoire et culture*, Paris, Seuil, 1988, p. 7.

Le mirage de Constantinople dans les récits de croisade et de pèlerinage du Moyen Âge

Luminița CIUCHINDEL, Université de Bucarest

La « Nouvelle Rome », la ville aux trois noms – Byzance, Constantinople et, après 1453, Istanbul –, nous invite à ne pas tracer de frontière entre l'Orient et l'Europe. Constantinople a précisément été fondée pour conjurer la fracture entre l'Europe et l'Asie. Pendant toute son histoire, Byzance n'a trouvé sa définition d'empire que dans l'assemblage qu'elle réussit entre une partie occidentale et une partie orientale, même réduite à de petites dimensions. Ainsi Byzance nous suggère-t-elle une autre manière d'être européen, une autre façon de concevoir les rapports entre le religieux et le politique. L'opinion de l'historien Stelian Brezeanu vient à l'appui de cette affirmation :

« C'est à l'opposition entre les deux capitales – la Constantinople chrétienne et la Rome païenne –, qu'est liée la symbolique de la nouvelle métropole du Bosphore. Elle est “la ville des chrétiens” (Christopolis), la ville protégée par Dieu [...]. C'est “la nouvelle Jérusalem”, tout comme son peuple est “le nouveau peuple élu par Dieu”. »¹

Tout au long du Moyen Âge, Byzance est devenue un *mythe*, si nous faisons nôtre la définition qu'en donne l'historien Alphonse Dupront :

« [Le mythe] découvre, dans le fait, la chair, c'est-à-dire tout ce qu'il y a d'humain en lui, et qui est, autrement que politique, de la vie du corps ou de l'esprit, attitude dans la vie de l'événement ou du fait, considération, mémoire. Il découvre, chez ceux qui regardent ou qui notent, la participation, qu'elle engage ou qu'elle refuse ; tout ce

¹ Stelian Brezeanu, *Istoria Imperiului Bizantin*, București, Editura Meronia, 2007, p. 28 (n. t.).

mécanisme mental par où, quoi qu'ils en aient, chroniqueurs, annalistes (ceux qui rédigent des annales) ou historiens se situent face aux faits, dans une rencontre de présences. »²

Le reflet de ce mythe, nous le trouvons le mieux synthétisé dans les récits de deux grands chroniqueurs de la IV^e croisade, Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari, tous les deux témoins de la conquête de Constantinople par les croisés.

Retenu, d'habitude, dans l'expression de ses sentiments, Villehardouin partage avec tous les croisés l'émerveillement à la vue de la ville :

« Vous pouvez donc savoir que ceux qui n'avaient jamais vu Constantinople la contemplèrent longuement, car ils ne pouvaient imaginer qu'une ville aussi puissante pût exister dans le monde entier quand ils virent ces hautes murailles et ces puissantes tours dont elle était enclose dans tout son pourtour, et ces magnifiques palais, et ces hautes églises qui étaient si nombreuses que personne ne pourrait le croire sans les voir de ses propres yeux, et la longueur et la largeur de la ville qui de toutes les autres était la reine. »³

Robert de Clari, plus concis, souligne l'exceptionnel attrait exercé par l'éclat de Constantinople au moyen de plusieurs négations juxtaposées :

« [...] depuis la création du monde, on ne vit ni ne conquît si grande richesse, si noble, si opulente, ni au temps d'Alexandre ni au temps de Charlemagne, ni avant ni après, et je ne crois pas, de mon point de vue, que les quarante cités les plus riches du monde aient contenu autant de richesse qu'on en trouva à l'intérieur de Constantinople. Et les Grecs attestaient que les

² Alphonse Dupront, « La dynamique du mythe », dans *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 5, Paris, Presses de l'Université de Paris – Sorbonne, 1996, p. 35.

³ Geoffroy de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, présentation, établissement du texte, traduction, notes, bibliographie, chronologie et index par Jean Dufourmet, Paris, G.F. Flammarion, 2004, p. 103.

deux tiers de la richesse du monde se trouvaient à Constantinople, et le troisième épars dans le monde. »⁴

Le corpus de textes dont nous nous sommes servi pour la présente communication est constitué des récits de trois chroniqueurs : Geoffroy de Villehardouin, auteur de *La Conquête de Constantinople* (début du XIII^e siècle) ; Robert de Clari, qui a écrit, à son tour, une autre *Conquête de Constantinople* (toujours au début du XIII^e siècle) ; Guillaume de Boldenesle, auteur d'un *Traité de l'état de la Terre sainte* datant de la première moitié du XIV^e siècle ; et les relations de deux pèlerins : Willibald, dont le récit *Vie ou plutôt pèlerinage de saint Willibald* remonte au VIII^e siècle ; Benjamin de Tudèle, auteur d'une relation de voyage sans titre, effectué entre 1165 et 1173.

Notre objectif est de suivre l'itinéraire de ces auteurs-témoins à l'intérieur de Constantinople et d'inventorier les principaux points d'attraction de la ville, comme il suit :

- la localisation géographique de Constantinople ;
- la basilique Sainte-Sophie ;
- les reliques ;
- l'Hippodrome ;
- les palais de Constantinople.

Notre « guide », l'approche textuelle, permettra, à notre avis, de découvrir l'angle sous lequel se situe chacun des voyageurs mentionnés, son point de vue et la manière de décrire, afin d'établir une certaine taxinomie des repères choisis.

Une localisation géographique de Constantinople se trouve d'abord dans la relation de Benjamin de Tudèle :

« Le tour de la ville de Constantinople fait dix-huit milles, une moitié est située sur la mer et l'autre moitié sur le continent. Elle est sur deux bras [de mer], l'un vient de la mer de Russie et l'autre de la mer d'Espagne. Des marchands viennent des pays de Babylone, de Sinear, de Perse, de Médie et de tout le royaume d'Égypte, de la terre de Canaan, du royaume de

⁴ Robert de Clari, « La Conquête de Constantinople », dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, édition établie sous la direction de Danielle Régnier-Bohler, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 781.

Russie, de Hongrie, du pays des Petchénègues, de Khazarie, de Lombardie et d'Espagne. [...] Il n'y point de ville semblable dans le monde, à l'exception de Bagdad, la grande ville qui appartient aux ismaélites. »⁵

Mais le principal objectif de ses voyages était de dresser une sorte de répertoire des lieux saints. Au lieu de se contenter d'un banal inventaire, Benjamin de Tudèle a conçu son récit en forme de *guide à l'usage des pèlerins*. Se rendant à Constantinople, par exemple, le voyageur était ainsi sûr d'atteindre son but, d'autant plus que cet auteur donnait une approximation de la superficie du territoire et, en géographe par vocation, la configuration maritime d'un carrefour de routes commerciales.

À son tour, Guillaume de Boldenesle connaît sa géographie :

« Ce Bras Saint-Georges est communément appelé dans le pays la Bouche de Constantinople, parce que cette noble cité est sise sur ce bras. Ce bras sépare l'Asie Mineure de Constantinople et de la Grèce. Une autre mer se trouve en Orient, au-delà de la cité de Sara que tiennent les Tartares de Comanies⁶. On la nomme la mer Caspienne. [...] Cette noble cité de Constantinople est sise sur le Bras Saint-Georges et certains la nomment la petite Rome. Cette cité est édifiée en forme de bouclier triangulaire, bien ceinte de murs fortifiés. Deux des côtés regardent vers la mer, le troisième vers la terre et il y a un très grand et bon port. »⁷

Dès le début, Guillaume de Boldenesle situe donc le cadre de son voyage, la Méditerranée, mais il l'élargit jusqu'aux rives de la mer Caspienne où règnent les Tartares, jusqu'à Bagdad et à l'Arabie. Il est à remarquer aussi que « la petite Rome » est édifiée « en forme de

⁵ Benjamin de Tudèle, récit de voyage sans titre, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., p. 1310.

⁶ C'est la région sud de la Russie jadis occupée par les Coumans.

⁷ Guillaume de Boldenesle, « Traité de l'état de la Terre Sainte », dans *Croisades et pèlerinages, récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., p. 1003.

bouclier triangulaire », ce qui ajoute un peu plus de visuel à la *carte* de Constantinople.

L'une des merveilles de Constantinople, qui a ébloui ses visiteurs, qu'ils fussent pèlerins ou croisés, a été, sans doute, l'église Sainte-Sophie. Celui qui en fait une description plus détaillée est Robert de Clari :

« Je vais vous dire maintenant comment était faite l'église Sainte-Sophie. Sainte Sophie en grec, c'est Sainte Trinité en français. L'église était toute ronde, à l'intérieur, tout autour, des voûtes que soutenaient un ensemble de grosses colonnes très riches il n'y en avait pas une qui ne fût de jaspe ou de porphyre ou de riches pierres précieuses, ni aucune qui n'eût de vertu médicinale : l'une guérissait du mal de reins quand on s'y frottait, l'autre du mal au côté, d'autres guérissaient d'autres maladies. Dans cette église il n'y avait pas de porte, ni de gond, ni de verrou, ni de pièce à l'ordinaire en fer, qui ne fût tout en argent. »⁸

Et la description de l'intérieur de l'église continue encore sur une page. Sans être architecte ou critique d'art, le chroniqueur s'attarde sur sa construction, sur les formes, les matériaux précieux, ses richesses et ses vertus curatives.

Non moins fasciné s'en montre Benjamin de Tudèle, qui évoque lui aussi les grandes richesses de la basilique :

« On compte autant d'autels que de jours de l'année dans la basilique de Sainte-Sophie. [...] Aucun temple au monde ne connaît de telles richesses. Au milieu de la basilique, des colonnes d'or et d'argent, des chandeliers d'argent et d'or sont en si grand nombre qu'on ne peut les compter. »⁹

C'est avec les mêmes éloges que parle de l'église Guillaume de Boldenesle :

« L'église mère est l'église de Sainte-Sophie, c'est la Sainte Sagesse qui est le Christ. C'est Justinien le noble empereur

⁸ Robert de Clari, *op. cit.*, p. 784.

⁹ Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, p. 1310.

qui l'a élevée et il lui donna de beaux privilèges et de nobles richesses. Je crois que, de tous les grands ouvrages qu'il a fait faire, il n'y en a sous le ciel aucun qui puisse ni doive être comparé à celui-ci en noblesse. »¹⁰

Villehardouin, quant à lui, ne mentionne le nom de l'église Sainte-Sophie, « qui était très belle et haute », comme il l'affirme, qu'à l'occasion du mariage de l'empereur de Constantinople, Henri de Flandre, et de la Dame de Chantelour. Mais cet événement ne fait que rehausser l'importance de l'édifice.

Les pèlerins et les croisés évoquent aussi d'autres églises de Constantinople, telles l'église des Saints-Apôtres, l'église Notre-Dame Sainte-Marie de Blachernes, l'abbaye de Pantocrator, mais ce qui attire comme un aimant vers ces sanctuaires, c'est *le culte des reliques* si agissant au Moyen Âge. Il est donc naturel qu'un moine, qui allait devenir saint, tel Willibald, trouve que la cité de Constantinople bénéficie d'une attention particulière grâce à l'un des lieux sacrés de la chrétienté : l'église où reposent quatre saints – André, Timothée et Luc l'évangéliste –, enterrés tous sous l'autel, et saint Jean Bouche d'Or, dont le tombeau se trouve juste devant l'autel. Qui plus est, on apprend que Willibald demeure deux années à Constantinople, à l'intérieur de cette église même, pour avoir un contact plus proche avec ces saintes reliques.

L'importance des miracles accomplis par les reliques des saints est mise en évidence également par Robert de Clari :

« Il y avait dans la Sainte-Chapelle¹¹ encore d'autres reliquaires que nous avons oublié de mentionner. [...] Il y avait dans la Sainte-Chapelle un autre reliquaire qui contenait un portrait de saint Démétrius, peint sur un tableau et qui produisait tellement d'huile qu'on ne pouvait en recueillir autant qu'il en coulait. »¹²

¹⁰ Guillaume de Boldenesle, *op. cit.*, p. 1003.

¹¹ Il s'agit de l'Oratoire du Sauveur du palais de Boucoléon, dont la construction remontait au IX^e siècle.

¹² Robert de Clari, *op. cit.*, p. 783.

Villehardouin n'y fait pas exception lui non plus bien qu'il ne s'attarde pas à les inventorier :

« Des reliques [qu'on trouve dans les églises de Constantinople] il est inutile de parler, car à cette époque il y en avait autant dans la ville que dans le reste du monde. »¹³

Quant à Boldenesle, il leur consacre plus de place dans sa relation :

« En cette noble cité, j'ai vu, par ordre de l'empereur, une grande partie de la vraie Croix et la tunique de Notre-Seigneur, qui n'avait point de couture, l'éponge avec laquelle il fut abreuvé sur la croix et le roseau sur lequel elle fut fichée et l'un des clous, le corps de saint Jehan Bouche d'Or et plusieurs autres saintes reliques »¹⁴.

À côté de Sainte-Sophie, l'*Hippodrome* était un centre de la vie byzantine et, jusqu'au XII^e siècle, les courses et les spectacles de cirque ont été l'un des plaisirs les plus goûtés qu'offrait la capitale aux sujets de l'empire comme aux étrangers. Ce sont Benjamin de Tudèle et Robert de Clari qui « s'émerveillent » devant cet édifice :

« Il y a aussi un lieu où le roi se divertit, près de la muraille du palais, appelé "l'Hippodrome". Chaque année le roi, à l'occasion de la naissance de Jésus le Nazaréen, y organise un grand spectacle. En ce lieu de nombreuses personnes se produisent devant le roi et la reine, soit en magiciens, soit en simples acteurs. On y amène aussi des lions, des ours, des tigres et des ânes sauvages que l'on fait combattre ensemble. Il en est de même pour les oiseaux. On ne peut voir un spectacle semblable dans aucune partie du monde. »¹⁵

Clari ajoute plus d'exactitude aux dimensions de l'impressionnant Hippodrome, cette place « longue d'une bonne portée et demie d'arbalète et large de près d'une portée », qui

¹³ Geoffroy de Villehardouin, *op. cit.*, p. 139.

¹⁴ Guillaume de Boldenesle, *op. cit.*, p. 1003.

¹⁵ Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, p. 1310.

renferme dans sa muraille « haute de quinze pieds et large de dix » des statues en cuivre fondu, représentant des hommes et des animaux « si bien faits et si ressemblants qu'il n'existe pas si habile maître chez les païens et chez les chrétiens pour savoir représenter et façonner des statues comme celles-ci »¹⁶.

La magnificence des *palais de Constantinople* n'est qu'un ajout à l'évocation des *merveilles* de la ville : entre autres, le palais de Blachernes, résidence impériale, suscite l'admiration de Robert de Clari :

« [Dans le palais de Blachernes] il y avait bien 20 chapelles et bien 200 appartements, voire 300, reliés entre eux et tout faits de mosaïques d'or. Ce palais était si riche, si grandiose qu'on ne saurait en décrire ni dénombrer la magnificence ni l'opulence. Dans ce palais, on trouva un trésor exceptionnel, les riches couronnes des précédents empereurs, les riches bijoux d'or, les riches étoffes de soie brodées d'or, les riches robes impériales, les riches pierres précieuses, et tant d'autres richesses qu'on ne saurait dénombrer l'extraordinaire trésor d'or et d'argent qu'on trouva dans le palais et de nombreux autres lieux de la cité. »¹⁷

Benjamin de Tudèle quant à lui est plus contenu dans l'expression de sa fascination lorsqu'il décrit le palais de Blachernes :

« Ses colonnes et ses chapiteaux ont été couverts d'or et d'argent pur et il [le roi Manuel] y a fait graver toutes les guerres que lui et ses ancêtres ont menées. Il possède aussi un trône d'or et de pierres précieuses, au-dessus duquel est suspendue une couronne d'or par une chaîne également en or, qui vient juste à sa mesure quand il est assis. [Cette couronne] comprend des pierreries dont personne ne peut évaluer le prix. Point besoin, là-bas, de lumière la nuit, chacun peut voir à la lumière des pierreries qui scintillent beaucoup. »¹⁸

¹⁶ Robert de Clari, *op. cit.*, pp. 786-787.

¹⁷ *Ibidem*, p. 783.

¹⁸ Benjamin de Tudèle, *op. cit.*, p. 1311.

Il convient de rappeler qu'au début du XV^e siècle, l'Espagnol Ruy Gonzales de Clavijo offre à Henri III, roi de Castille et de Léon, un journal écrit après son voyage, en qualité d'ambassadeur auprès de Tamerlan, qui contient une description des monuments remarquables de Constantinople à l'époque où Clavijo y est arrivé, à savoir vers la fin de l'automne 1403 : les églises – Sainte-Sophie et Saint-Georges, l'Hippodrome et les palais. Sa relation de voyage sera publiée pour la première fois par Argote de Molina : *Historia del gran Tamorlan. Itinerario y enaracion del viage y relacion de la embajada que Ruy Gonzales de Clavijo le hizo por mandado del muy poderoso rey y señor don Enrique Tercero de Castella*. En parcourant l'itinéraire de Ruy Gonzales de Clavijo, nous avons trouvé beaucoup de similitudes entre les descriptions de Constantinople qu'il y livre et celles des voyageurs français, ce qui confirme la véracité et l'objectivité de ces derniers.

Nous pouvons conclure que « la cité-reine » vers laquelle le monde entier regarde au Moyen Âge, le pôle d'attraction vers lequel tous se tournent, les sujets de l'empire aussi bien que les étrangers, Constantinople, *ville des merveilles*, entrevue dans un miroitement d'or, a été pour l'Empire byzantin l'un de ses principaux éléments de force et de grandeur.

Bibliographie

- BRÉHIER, Louis, *Civilizația bizantină*, trad. roum., București, Editura Științifică, 1994.
- BREZEANU, Stelian, *Istoria Imperiului Bizantin*, București, Meronia, 2007.
- CĂZAN, Florentina, *Cruciadele. Momente de confluență între două civilizații și culturi*, București, Editura Academiei Române, 1990.
- DIEHL, Charles, *Byzance. Grandeur et décadence*, Paris, Ernest Flammarion Éditeur, 1919.
- DUPRONT, Alphonse, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987.
- IORGA, Nicolae, *Bizanț după Bizanț*, București, Editura Enciclopedică română, 1972.
- VERDON, Jean, *Voyager au Moyen Âge*, Paris, Perrin, 1998.

WILLIAMS, Jay, *Les Croisades. Apogée de la chevalerie*, Paris, Éditions R.S.T., 1963.

*** *Cahiers Alphonse Dupront*, n° 5, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1996.

Les pèlerins occidentaux des XIV^e–XVI^e siècles et l'espace méditerranéen oriental

Luminița DIACONU, Université de Bucarest

Bien qu'elle remonte au IV^e siècle, la pratique des pèlerinages vers les lieux saints de la chrétienté est intimement liée au Moyen Âge, étant conçue comme un acte de foi et comme une pénitence censée aider le chrétien repent à bénéficier de la rémission de ses péchés et, par voie de conséquence, censée lui ouvrir l'accès vers la Jérusalem céleste. Pourtant, d'autres motivations pouvaient pousser les masses à entreprendre ces marches difficiles vers Jérusalem, Rome ou saint Jacques de Compostelle : ainsi, on pouvait prendre l'habit du pèlerin lorsqu'on souhaitait trouver une aide, mais aussi lorsqu'on espérait se guérir d'une maladie, remercier Dieu ou un Saint d'une grâce reçue ou bien lorsqu'on voulait se rapprocher physiquement de la divinité, voir de ses propres yeux les lieux sacrés¹. L'âge d'or des déplacements vers la Terre sainte se situe aux XIV^e-XV^e siècles, et cela malgré le contexte politique défavorable : l'affaiblissement de l'Empire byzantin et les attaques des Turcs ottomans, de plus en plus menaçantes, faisaient régner un climat d'insécurité dans la Méditerranée orientale, passage obligé pour les pèlerins occidentaux après la conquête définitive des États latins d'Orient en 1291. C'est toujours aux XIV^e-XV^e siècles que l'on voit se développer ce véritable genre littéraire que sont les relations de voyage ou plutôt de pèlerinage outre-mer².

¹ Voir Edmond-René Labande, « Recherches sur les pèlerins dans l'Europe des XI^e et XII^e siècles », dans *Cahiers de Civilisation médiévale*, 1958, pp. 159-169 et pp. 339-347.

² À cet égard, nous renvoyons à Béatrice Dansette, « Les relations du pèlerinage d'Outre-Mer : des origines à l'âge d'or », dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, édition établie sous la direction de Danielle Régnier-Bohler, Paris, Robert Laffont, 1997, pp. 881-892.

Les études entreprises ont relevé que cette pratique était embrassée surtout par les laïcs en raison des coûts, des difficultés d'un tel déplacement, mais aussi parce que, dès le XI^e siècle, l'Église a vu d'un œil critique certains désordres rattachés au pèlerinage et l'a déconseillé aux clercs en général. Il convient de souligner toutefois que les auteurs des relations conservées sont pour la plupart des clercs, car c'étaient eux qui savaient lire et écrire. C'est pourquoi les récits en question reposent d'habitude sur une structure commune, le schéma classique comportant :

- un prologue adressé à l'autorité ecclésiastique qui exige cette démarche,

- suivi des *étapes* de l'itinéraire à partir du pays d'origine avec insistance sur la route maritime jusqu'à Constantinople (cité à laquelle la plupart des pèlerins s'intéressent avec une attention particulière), Chypre, la côte syrienne, l'Égypte (pays qui bénéficie lui aussi de longs passages sous la plume des pèlerins, consacrés à la description des animaux exotiques, tels la girafe et l'éléphant, du chemin dans le désert ou de la vie des Bédouins) ;

- la partie la plus significative est centrée sur la Terre sainte, objectif proprement dit du déplacement, qu'on parcourt de long en large pour en découvrir tous les lieux de mémoire mentionnés dans la Bible ou dans les vies des saints ;

- enfin, en ce qui concerne le chemin de retour, on lui réserve parfois un espace réduit dans l'ensemble de la relation, mais on peut bien le passer sous silence.

Dans la présente étude, nous nous proposons d'analyser plusieurs relations de pèlerinage remontant aux XIV^e–XVI^e siècles pour mettre en lumière la place qu'elles réservent à l'espace méditerranéen oriental, notamment aux îles grecques, et, dans une moindre mesure, à Chypre, à Constantinople et à certains ports de la côte dalmate, anciennes possessions de l'Empire byzantin soumises à Venise ou à Gênes, et, à partir du XIV^e siècle, aux Turcs. Nous tenterons également de saisir la manière dont cet espace était perçu et conçu par les pèlerins étrangers. Enfin, puisque notre approche se veut comparative, nous essayerons de détacher les points de convergence et les différences que laissent transparaître ces textes quant à la problématique annoncée. Cela revient à dire que nous avons décidé de réduire le champ d'investigation de notre analyse pour deux raisons au

moins. D'une part, le syntagme d'espace méditerranéen oriental rend compte de manière plus précise des représentations médiévales, alors que parler des pays « situés aux frontières de l'Europe de l'Est et de l'Orient » renvoie aux réalités de notre temps.

La première référence de notre corpus est le récit de Symon Semeonis³, frère mineur au couvent de Clonmel, au sud de l'Irlande, dont le pèlerinage vers la Terre sainte commence le 16 mars 1323.

Le premier fragment que nous en retenons est focalisé sur les villes-ports de la côte dalmate, rattachées jadis à l'Empire byzantin, qui faisaient le passage vers l'espace proprement dit des îles grecques. Entre autres, Raguse est un repère incontournable. En effet, c'était un port situé en Dalmatie, pays désigné aussi par les toponymes Sclavonie ou Esclavonie, mais qui, de 1205 jusqu'en 1358, a été soumis à Venise. Actuellement, c'est la ville de Dubrovnik, en Croatie. Sensible à l'actualité politique de son temps, le pèlerin retient tout d'abord la dépendance de ce port de la république de Venise ; ensuite, il parle de sa richesse, conséquence des échanges commerciaux développés, et du caractère défensif de sa topographie, aspect important dans le contexte de l'époque. Il remarque, par exemple, la présence de hautes tours et de défenses solides. De plus, tel un anthropologue moderne, il souligne la cohabitation dans cette ville de populations dont les mœurs, les vêtements et la langue s'écartent de manière radicale de ceux des Latins. Ses notations trahissent même un vif intérêt pour les aspects linguistiques, et pour cause, dirions-nous, car la langue soulevait des problèmes de communication pour tous les pèlerins en pays étranger, intérêt doublé par l'attention particulière attachée à la vie religieuse de ces communautés : « la langue des Slaves », remarque-t-il à juste titre, « est très proche de celle de la Bohême, mais leur religion très différente », vu que « les Tchèques suivent le rite latin », alors que les Slaves « suivent le rite grec »⁴.

Mais cet observateur fin n'omet pas non plus de livrer, à la fin de cette description, les informations pratiques essentielles, telles les

³ Symon Semeonis, « Le voyage de Symon Semeonis d'Irlande en Terre sainte », texte traduit du latin, présenté et annoté par Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., pp. 964-995.

⁴ *Ibidem*, p. 969.

informations d'ordre financier qui, pour être vraiment utiles, s'appuient sur les connaissances acquises durant ce déplacement. En effet, il souligne le rapport de 30 pour 1 entre le dinar, la monnaie qui circulait dans cette ville, et le gros⁵ de Venise, de même que le rapport entre le gros de Venise et le sterling. Une sorte de cours d'échange au Moyen Âge...

Après avoir traversé Dulcigno, possession du roi de Serbie Étienne Ourosch III (roi de 1321 à 1331), le pèlerin découvre une autre ville, célèbre jadis, Durazzo, qui avait appartenu à l'empereur de Byzance, mais qui, depuis la IV^e croisade (1204), faisait partie de ce qu'on nommait la Romanie (l'une des provinces de l'Empire byzantin prises par les Francs, récemment soumise au roi de Serbie). Une fois de plus, la situation politique est le premier aspect qu'il tient à éclairer, pour se rapporter ensuite à la religion des habitants, des schismatiques, selon ses propres mots, comme les Albanais, puisqu'ils suivaient tous le rite grec⁶. Cette affirmation traduit, en fait, la haine des Occidentaux contre les Grecs, à la suite du Grand Schisme de 1054. Plus loin, il précise que cette ville se trouve dans la province d'Albanie, située, à son tour, entre la Slavonie et la Romanie. C'est une ville qui lui semble étendue, même s'il ne fournit pas de données exactes. D'ailleurs, on n'en était pas encore à l'étape des mesures précises. Il remarque également que ses habitants ont leur propre langue, et s'attarde, comme dans le cas d'autres villes, à en décrire les vêtements⁷, en véritable ethnologue avant la lettre. Ainsi, il associe leurs coiffes à celles des Grecs, et, si ces analogies sont possibles, c'est probablement grâce aux connaissances livresques qu'il possède et moins à un sens aigu de l'observation, puisque la Crète occupe une place ultérieure dans son itinéraire. Pourtant, il ne s'empêche pas de porter un jugement dévalorisant sur les maisons « petites et misérables », quoiqu'il eût appris que l'état déplorable des édifices était l'effet d'un tremblement de terre à la suite duquel bon nombre d'habitants étaient morts⁸. Il adopte la même attitude critique à l'égard de certaines populations, qu'il définit par le biais des clichés véhiculés

⁵ Pièce d'argent.

⁶ Symon Semeonis, *op. cit.*, p. 967.

⁷ *Idem.*

⁸ *Ibidem*, p. 970.

à son époque : il qualifie les Juifs de *perfides* et les Albanais de *Barbares*, ce qui est une preuve d'incompréhension, voire de rejet de l'Autre. La diversité religieuse de Durazzo se justifie justement par ce brassage ethnique. Les dernières informations qu'offre le pèlerin, sur la monnaie locale et sur sa valeur, renforcent la dimension de guide de cette relation qui était censée renseigner tout autre pèlerin.

L'étape suivante de l'itinéraire vers la Terre sainte est l'île de Crète, le passage relatif à cet espace s'ouvrant par un vers cité d'un poète antique – Théodule : *Saturne vint d'abord des rivages de Crète*. C'est une référence livresque qui confirme l'appartenance du pèlerin à une élite. Les villes les plus importantes de l'île sont, par la suite, passées en revue : Contarin, La Canée et Candie (actuellement Hérakléion). Cette fois-ci, le récit s'arrête davantage sur le cadre naturel. Entourée par une forêt de cyprès, La Canée ravit effectivement le pèlerin : elle lui semble si belle – « magnifique » selon ses propres mots –, qu'il en décrit les arbres. Il est vrai qu'il retient, en même temps, les qualités extraordinaires de ce bois – « une prodigieuse solidité », résistance et rigidité –, qui en faisaient une matière de choix utilisée dans la construction des églises aussi bien que des palais, mais les informations d'ordre pratique cèdent vite le pas aux remarques subjectives, traduisant l'émotion d'un véritable voyageur en train d'éprouver des sensations nouvelles :

« Les frères mineurs et les autres habitants ont l'habitude de brûler du bois d'accacia et de cyprès, la ville est presque entièrement bâtie avec ces essences, il en émane un tel parfum que l'on se croirait au Paradis ou dans l'officine d'un apothicaire. »⁹

D'autre part, ces sensations anticipent, dans une certaine mesure, le bonheur que va lui procurer la découverte d'un paradis autre – Jérusalem.

En ce qui concerne l'autre localité de l'île, Candie, la relation suit la même dynamique se rapportant d'abord aux fortifications (cette insistance est à mettre en relation toujours avec le climat d'insécurité de l'époque), et, du coup, à la situation politique (les Grecs de cette ville étaient soumis au doge de Venise). Ensuite, il s'intéresse aux

⁹ *Idem*.

populations de Candie – Grecs, Latins et Juifs (qualifiés de nouveau par l’attribut dévalorisant de perfides). Pourtant, le texte insiste sur un aspect qui peut sembler inattendu dans une telle relation, à savoir les parures des femmes. Ainsi, le pèlerin remarque les bijoux riches des femmes des Latins et la conduite étrange des veuves de ce groupe, qui, voilées toujours d’un voile noir, évitent la compagnie, voire la proximité des hommes, alors que les veuves juives et grecques attirent les regards par leur costume, qu’il décrit non pas sans étonnement. Symon Semeonis s’avère donc être un esprit curieux, friand de ce qui est exotique. Une preuve supplémentaire dans ce sens est le fragment où il présente, d’un œil très critique par endroits, les coutumes des Gitans de Candie :

« Il y a dans cette ville une tribu qui pratique le rite grec mais affirme être dans la descendance de Cain. Ces gens ne séjournent pas dans un endroit plus de trente jours, mais sont toujours nomades et vagabonds, comme sous l’effet d’une malédiction divine. Avec de petites tentes oblongues et noires, comme celles des Arabes, ils vont de champ en champ ; de grotte en grotte, mais l’endroit qu’ils ont occupé est si rempli de saleté et de vermine au bout de trente jours qu’il est impossible de vivre dans leur voisinage. »¹⁰

Les informations d’ordre pratique sont elles aussi plus nombreuses que pour les autres villes : on mentionne les produits spécifiques à cette région, qui, grâce aux échanges commerciaux multipliés sous la domination des Vénitiens, en assurent la richesse – le bon vin, le fromage et les fruits. Comme pour la ville de Durazzo, le pèlerin signale cependant le contraste entre la belle apparence de l’île vue de la mer et ses rues « petites, sales, étroites, tortueuses », qui « ne sont pas pavées »¹¹. C’est un point de vue personnel qui le rapproche du regard critique du touriste moderne.

Un autre centre d’intérêt est la présence des reliques, que le pèlerin se fait un devoir de signaler, lorsqu’il le faut. D’ailleurs, l’objectif principal de ce genre de textes était de renseigner d’autres pèlerins sur les lieux saints de la chrétienté et de les pousser à

¹⁰ *Ibidem*, p. 971.

¹¹ *Idem*.

découvrir cette géographie sacrée par un parcours individuel de purification spirituelle. C'est seulement de cette manière que, une fois arrivés au bout de leur chemin, à Jérusalem, ils auront accès au mystère divin le plus profond, à la transcendence. Pour cette raison, Symon Semeonis rappelle que l'on peut vénérer, à Candie, le corps du saint patron des Crétois, l'évêque Tite, dont il sait, grâce à sa culture religieuse, que c'était le disciple de saint Paul, souvent mentionné dans les Épîtres et les Actes des Apôtres. Il livre ces informations, mais sans aller à l'endroit en question, sans voir de ses propres yeux, comme on s'y serait attendu. Ce sont des informations qu'il doit probablement à d'autres voyageurs, pèlerins ou habitants.

Les dernières lignes consacrées aux îles grecques reviennent aux aspects géographiques telles les formes de relief de la Crète (les montagnes très hautes qui la protègent) et les dimensions de l'île, références empruntées aux marins, auxquelles il juxtapose une conclusion à valeur axiologique : les localités de la Crète sont jugées par le pèlerin, qui avait déjà vu les villes d'Italie, plus pauvres et moins fortes :

« Il faut savoir que cette île a cinq cents milles de tour, selon les mariniers qui décrivent les îles de la mer. Il faut d'autre part faire remarquer que, même si les villes de toutes ces régions, Slavonie et autres, sont riches et bien fortifiées, en comparaison des villes d'Italie, elles sont petites et de peu d'importance. »¹²

Rédigée en 1336, la deuxième relation de notre corpus appartient à Guillaume de Boldenesle¹³, moine du couvent des frères prêcheurs de Minden, qui entreprend son pèlerinage vers la Terre sainte en 1334-1335. Soulignons d'emblée que c'est un pèlerinage pénitentiel qui lui est imposé pour apostasie par le cardinal Elie Talayrand de Périgord, un haut personnage de la cour pontificale d'Avignon. Retenons aussi l'origine noble de ce pèlerin et le contexte

¹² *Idem.*

¹³ Guillaume de Boldenesle, « Traité de l'état de la Terre sainte », texte intégral traduit du moyen français, présenté et annoté par Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, *op. cit.*, pp. 1001-1028.

particulier dans lequel débute son pèlerinage, les efforts immenses déployés, à partir de 1334, par la chrétienté occidentale et surtout par la cour d'Avignon afin de récupérer la Terre sainte, efforts qui ont culminé en 1336 par l'appel à la croisade qu'a lancé le pape Benoît XII aux rois de France, de Bohême, de Navarre et d'Aragon, appel dont parle Froissart lui-même¹⁴.

La structure du récit est classique : on retrouve dès le début des précisions sur l'intention du pèlerin ; l'identité du dedicataire, suivie de celle du pèlerin, car celui-ci se situe en position d'infériorité ; la date de rédaction et la langue dont il se sert ; la motivation qui le pousse à entreprendre cette démarche (il n'avoue pas la raison réelle du pèlerinage, mais il prétend avoir nourri depuis son enfance le désir de participer au mystère chrétien par ce parcours sur les pas de Jésus¹⁵). Ce qui est intéressant, à notre avis, c'est qu'il affirme, en outre, avoir noté seulement ce qu'il a vu et observé, se posant de cette manière en précurseur de l'esprit scientifique de la Renaissance.

La partie la plus dense est l'itinéraire proprement dit, dont le point de départ est, cette fois-ci, l'Allemagne, qui passe par la Lombardie, comporte une navigation en Méditerranée jusqu'à Constantinople, continuant vers la Syrie et puis vers l'Égypte, pour aboutir en Terre sainte. De là, sa route continue vers Damas et Beyrouth, où il s'embarque pour rentrer à Avignon.

Ce qui distingue nettement cette relation de celle de Symon Semeonis, dès les premières lignes même, c'est l'érudition de son auteur, à commencer par les connaissances géographiques solides qu'il possède, ce qui signifie du coup une bonne maîtrise des sources antiques. Ainsi, à la différence de son contemporain, Boldenesle situe de manière précise la mer Méditerranée – mer au milieu des terres au sens étymologique – au milieu des trois principales parties du monde, Asie (vers l'orient), Afrique (vers le midi) et Europe (vers l'occident). Il rappelle aussi que le Bras Saint-Georges de cette mer, qui assure la contiguïté avec la Grande Mer ou la mer du Pont (mer Noire) et sur lequel est sise Constantinople, sépare l'Asie Mineure de

¹⁴ Voir Christiane Deluz, « Introduction » à Guillaume de Boldenesle, « Traité de l'état de la Terre sainte », dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., pp. 996-997.

¹⁵ Guillaume de Boldenesle, op. cit., p. 1002.

Constantinople et de la Grèce¹⁶. C'est dire que ces dernières se trouvaient, selon les représentations médiévales, aux confins de l'Europe et de l'Asie.

En ce qui concerne la cité de Constantinople, le récit contient des renseignements tout aussi riches, le statut particulier du pèlerin (il devait accomplir une pénitence !) le rendant plus sensible que d'autres à la géographie sacrée : les églises de la ville sont longuement décrites, l'auteur retrace leur histoire, en évoque les personnalités fondatrices, décrit certains monuments qu'on a bâtis dans les environs, telle la statue de l'empereur Justinien devant l'église Sainte-Sophie, dont le pèlerin rapporte la grandeur et la richesse. Enfin, il offre des détails sur les reliques saintes de la ville, car leurs vertus curatives n'étaient pas étrangères aux gens du Moyen Âge¹⁷.

De même, au sujet des îles grecques qu'il a vues, les éléments descriptifs sont plus nombreux que chez Semeonis : la relation de Boldenesle comporte, effectivement, des références à la flore et à la faune de ces régions – au mastic, par exemple, arbrisseau spécifique à l'île Chio, aux brebis sauvages et notamment aux vignes de l'île de Chypre¹⁸ dont on faisait des vins très appréciés. Plus loin, il s'attarde à en décrire le processus de maturation, sans être pourtant le seul à s'y intéresser. Par contre, ce sujet tient particulièrement à cœur à de nombreux moines pèlerins.

D'autre part, il se montre préoccupé par l'actualité politique, évoquant avec regret les ravages entraînés par l'avancée turque dans la Méditerranée : « j'ai parcouru de nombreuses îles car il y en a beaucoup qui jadis furent très riches mais maintenant elles sont toutes ravagées par les Turcs »¹⁹. Dans un fragment antérieur, consacré aux villes de la côte syrienne – Tyr, Acre –, il éprouve la même nostalgie au moment où il constate le déclin des cités détruites par les Turcs (nommés aussi *Sarrasins*), qui avaient connu leur âge d'or à l'époque où elles avaient appartenu aux chrétiens²⁰.

Cependant, si ces îles lui semblent dignes d'être retenues, c'est avant tout parce que Jésus ou un haut personnage biblique y a passé

¹⁶ *Ibidem*, p.1003.

¹⁷ *Idem*.

¹⁸ *Ibidem*, pp. 1004-1005.

¹⁹ *Ibidem*, p. 1004.

²⁰ *Ibidem*, p. 1003.

un épisode de sa vie ou parce qu'on peut y vénérer une relique sainte. Ce sont des lieux de mémoire dont il faut connaître la signification et des lieux de culte qui invitent à la dévotion. Voici deux exemples de la longue liste que fournit Boldenesle :

« De là [Chio], je suis venu à l'île de Patmos en laquelle saint Jean l'Évangéliste, envoyé en exil, écrivit l'Apocalypse. »²¹

« À Chypre, dans une abbaye de l'ordre de saint Benoît, sur une montagne est la croix du bon larron, une partie d'un clou de Notre-Seigneur et plusieurs autres nobles reliques. En cette île de Chypre se trouve le corps de monseigneur saint Hilaire, en la garde du roi au château qui a nom Dieu d'Amour. »²²

Écrit peu après le récit de Guillaume de Boldenesle, entre 1350 et 1361, le troisième texte est l'œuvre de Ludolph de Sudheim²³, curé dans un village situé en Westphalie, mais qui a séjourné en Orient, entre 1331 et 1341, en tant que chapelain d'un chevalier au service du roi d'Arménie. Cette relation a un style nettement encyclopédique, multipliant les données géographiques, malgré certaines confusions ou imprécisions, de même que les données historiques, les références bibliques, mythologiques et les détails sur la vie quotidienne, sans que le récit se détache pour autant de l'actualité politique.

Pour s'en convaincre, il suffit de citer quelques fragments consacrés aux îles grecques, où l'on découvre, sans conteste, des points communs avec les autres relations, y compris avec celle de Boldenesle. Cela prouve qu'une bonne partie de ces informations étaient véhiculées, au XIV^e siècle, dans les milieux cultivés :

- des données historiques et des références à caractère religieux :

²¹ *Ibidem*, pp. 1004-1005.

²² *Ibidem*, p. 1004.

²³ Ludolph de Sudheim, « Le Chemin de la Terre sainte », texte latin, présenté et annoté par Christiane Deluz, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., pp. 1032-1056.

« Il faut savoir que l'Achaïe s'appelle aujourd'hui la Morée. Les Catalans l'ont arrachée aux Grecs. Dans ce pays est la belle ville de Patras où est mort saint André. »²⁴

- des informations relatives à la flore ; des données historiques :

« D'Achaïe, on peut se rendre dans diverses îles grecques, le long du littoral d'Asie Mineure, comme l'île de Chio, particulièrement célèbre où croît le mastic. Le mastic est une gomme qui s'écoule des arbres. On l'exporte dans le monde entier. [...] Cette île fut conquise sur l'empereur de Constantinople par deux frères de Gênes. »²⁵

- des références bibliques ; des données historiques ; des informations sur le contexte politique :

« De Chio, on va à Patmos, une île déserte où saint Jean l'Évangéliste, exilé par Domitien, reçut des révélations du ciel et écrivit l'Apocalypse. De Patmos, on gagne si l'on veut Éphèse sur le littoral de l'Asie. Ce pays qui s'appelait autrefois l'Asie Mineure se nomme maintenant Turquie, car les Turcs l'ont enlevée aux Grecs. »²⁶

- des références mythologiques ; des informations relatives aux formes de relief et à la faune ; des références historiques :

« C'est dans cette île [Rhodes] que fut décidée la destruction de Troie. On disait que là était un bélier couvert d'une toison d'or, comme le raconte l'histoire de Troie. [...] L'île de Rhodes est belle, montagneuse, l'air y est très sain. On y voit beaucoup d'animaux forestiers nommés daims. [...] Après la perte d'Acre, le maître et les frères de l'Hôpital Saint Jean de Jérusalem l'ont enlevée aux Grecs après un siège de quatre ans. »²⁷

²⁴ *Ibidem*, p. 1045.

²⁵ *Idem*.

²⁶ *Ibidem*, p. 1046.

²⁷ *Ibidem*, p. 1048.

- des données générales sur la contrée et des données historiques :

« De Rhodes, on va à Chypre, une île très noble, très célèbre, très fertile, la plus belle de toutes les îles de la mer, la plus riche en toutes sortes de biens. [...] Cette belle île appartient aux Templiers qui la vendirent au roi de Jérusalem. »²⁸

Environ un siècle plus tard, la tendance à l'encyclopédisme est encore manifeste, bien que sous une forme différente, chez Nompar²⁹, seigneur de Caumont et de Castelanau. C'est un laïc d'origine noble et non pas un homme de l'Église, probablement originaire de la Gascogne, qui entreprend son déplacement vers la Terre sainte en 1419. Cependant, sa relation s'intéresse davantage aux aspects reliés à la navigation en mer, surtout aux périls qu'elle comporte. En ce qui concerne la description des régions traversées, le style est, par contre, alerte, très schématique, le pèlerin se contentant d'enchaîner les distances précises qui séparent ces lieux, les toponymes qu'on leur attribue, parfois les pays voisins, les formes de relief, les peuples qui les habitent, leurs occupations principales, tout cela de manière très sommaire. Il est vrai que ses connaissances mythologiques rattachées à ces lieux sont riches, une preuve évidente de son instruction profane, mais l'impression d'ensemble nous fait bien penser au journal de bord d'un marin :

« Le Golfe de Crète est long de *sept cents milles*. »³⁰

« Du cap saint-Ange jusqu'à l'île de Cerigo : *dix milles*. Elle fut appelée Cythère dans l'Antiquité. Dans cette île se trouve le temple de la déesse Vénus, où, dit-on, Hélène était venue faire un sacrifice et prier, quand Pâris l'enleva, comme je l'ai rappelé. »³¹

²⁸ *Ibidem*, p. 1049.

²⁹ Nompar de Caumont, « Le Voyage d'outre-mer à Jérusalem », texte intégral traduit du moyen français, présenté et annoté par Béatrice Dansette, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., pp. 1062-1123.

³⁰ *Ibidem*, p. 1078. C'est nous qui soulignons.

³¹ *Idem*. C'est nous qui soulignons.

« En s'éloignant de Cerigotto, à *trente milles* on a touché la grande île de Candie qui dépend de la seigneurie de Venise, et qui dans l'Antiquité s'appelait la Crète. Ses anciens rois et seigneurs étaient alors Saturne et Jupiter, Vénus et Junon, femme et sœur de Jupiter, que les habitants tenaient pour des dieux. »³²

Et on pourrait donner encore de nombreux exemples dans ce sens.

En revanche, lorsqu'il relate son retour, la situation est différente : il passe plusieurs journées dans certaines cités, ce qui lui permet de saisir des aspects qu'il n'avait pas remarqués auparavant, qu'il s'agisse de géographie urbaine, du contexte politique, des coutumes locales ou des lieux saints. Qui plus est, il essaie de découvrir par lui-même ces lieux autant que les endroits portant le cachet de l'histoire :

« Un jour à Rhodes, je me levai de bon matin pour gagner une haute montagne à cinq milles de la cité, que l'on appelle le puits de Philermé où jadis fut construite la cité de Rhodes. [...] C'est un endroit bien situé, mais entièrement détruit à l'exception d'un Château, près du chemin en arrivant. L'autre côté de la montagne n'a rien, excepté une chapelle bien dévote à Notre-Dame qui y fait de grands miracles. Pour cette raison je voulus y aller pour entendre la messe. »³³

« Près de la cité de Rhodes il y a une petite chapelle à l'endroit où fut trouvée la tête de Saint Jean-Baptiste, qui à présent est à Rome. [...] Dans la chapelle on obtient de grands pardons. [...] j'y fis chanter la messe. »³⁴

Par conséquent, même chez ce laïc, il y a un vif intérêt pour la géographie sacrée des pays visités, plus réduit que chez bon nombre de pèlerins-moines, l'expérience vécue à Jérusalem ayant

³² *Ibidem*, p. 1079. C'est nous qui soulignons.

³³ *Ibidem*, pp. 1097-1098.

³⁴ *Ibidem*, p. 1098.

probablement éveillé en lui un certain désir de vénérer sur son chemin de retour les corps saints ou les reliques.

Rédigée en 1461, la cinquième relation de pèlerinage a pour auteur Louis de Rochechouart³⁵, un jeune évêque d'origine noble qui part vers Jérusalem en 1460, juste après son élection à l'évêché de Saintes. Se rapportant à un déplacement entrepris après 1453, c'est-à-dire après la conquête de Constantinople par les Turcs, cette relation fournit de nombreuses informations sur les changements que cet événement historique a entraînés dans la Méditerranée orientale, entre autres, la multiplication des dangers auxquels s'expose le pèlerin – les attaques des pirates turcs³⁶ –, mais aussi les maladies qui le guettent de plus en plus, une réalité du XV^e siècle, telle l'épidémie de peste de Corfou :

« Le 11 juin, nous sommes passés devant Corcyre, c'est-à-dire Corfou en français, mais sans nous y arrêter à cause de la peste qui y sévissait. »³⁷

Au-delà de ces données, transparaît, là aussi, la vaste culture profane autant que religieuse de l'auteur. Les références mythologiques le prouvent de même que les connaissances de grec ou d'italien, quand il explique des mots étrangers ; les précisions sur la localisation des villes ou des îles ; les détails sur la vie quotidienne des habitants, sur la flore ou les appréciations sur les fruits et le vin de Rhodes, dont les pèlerins achètent un tonneau pour le ramener en France³⁸.

Enfin, en véritable homme de l'Église, le pèlerin fixe son regard vers les lieux saints qu'il inventorie et dont amplifie l'aura par les légendes que lui ont rapportées les autochtones. À Rhodes, par exemple, il entend la grand-messe dans l'église Saint-Jean, après avoir vu des reliques saintes, et les frères du couvent qui l'hébergent

³⁵ Louis de Rochechouart, « Journal de voyage à Jérusalem », texte intégral traduit du latin, présenté et annoté par Béatrice Dansette, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., pp. 1129-1167.

³⁶ *Ibidem*, p. 1135.

³⁷ *Ibidem*, p. 1133.

³⁸ *Ibidem*, pp. 1135-1136.

rapportent au groupe des pèlerins les miracles accomplis chaque année, le vendredi saint, par une épine de la couronne du Seigneur.

La dernière référence de notre corpus appartient à Élie de Pesaro, un pèlerin juif, qui écrit son récit en 1563. C'est un texte bref, probablement une lettre dans laquelle il réserve une place de choix aux problèmes de la navigation en Méditerranée, mais qui nous renseigne moins sur les villes portuaires, se limitant aux conditions de vie et aux coutumes de leurs habitants, surtout aux communautés juives, comme le confirme l'un des paragraphes consacrés au port de Corfou :

« Aussitôt, je me suis rendu dans la ville pour acheter du pain et des vivres. J'y ai trouvé deux communautés juives, en tout environ soixante-dix chefs de famille, la plupart siciliens ou apuliens. Les uns se livrent au commerce de l'argent, les autres à la profession de teinturiers ; d'autres sont tanneurs, d'autres marchands de mercerie. La crainte de Dieu n'existe pas en ce lieu ; chez eux on ne trouve ni étude ni bonnes manières, et la discorde règne au milieu d'eux. »³⁹

La première conclusion qui se détache de cette analyse est que les relations de pèlerinage de notre corpus privilégient toutes l'espace méditerranéen oriental et particulièrement les îles grecques, qui étaient des escales indispensables aux pèlerins, comme les ports de la côte dalmate. C'est la raison pour laquelle tous les pèlerins occidentaux cités s'y intéressent, à une exception près : Élie de Pesaro, le pèlerin d'origine juive, qui ne retient que quelques détails d'ordre pratique sur la vie quotidienne des communautés juives de Corfou.

En ce qui concerne les connaissances proprement dites sur cet espace, il y a cependant une différence nette entre les relations analysées, quantitative et, à la fois, qualitative, en fonction de l'instruction et du statut du pèlerin, mais aussi de ses croyances, de sa religion, car, même si Symon Semeonis est un moine, il ne possède pas l'érudition de Boldenesle, de Rochechouart ou de Suldheim. En

³⁹ Élie de Pesaro, [« Récit de voyage »], texte traduit de l'hébreu par Joseph Shatzmiller, dans *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte (XII^e-XVI^e siècles)*, op. cit., pp. 1385-1386.

effet, à la différence du premier, ces derniers conçoivent et perçoivent cet espace par le prisme de nombreuses références bibliques, mythologiques de même que géographiques ou historiques. Le seigneur de Caumont multiplie pour sa part les données géographiques, les précisions concernant les distances et les références mythologiques, mais, sur son chemin de retour, il parvient à subordonner lui aussi sa perception de l'espace au besoin de renaissance spirituelle par le contact avec le sacré.

D'autre part, les émotions suscitées par la contemplation des paysages ou des lieux visités sont plutôt rares, puisque le pèlerin, et d'autant plus celui qui entreprend une pénitence imposée, a une perception de l'espace profane qui est toujours plus ou moins subordonnée à une volonté de sacralisation. L'effet en est que ce regard privilégie les références à signification religieuse dans le but précis de servir à l'intention qui se trouve derrière ces récits : exhorter les chrétiens à entreprendre cette pénitence et à se repentir, déterminer les non chrétiens à se convertir. Le dernier texte fait pourtant exception à ces tendances majeures, ce qui s'explique par l'appartenance religieuse de son auteur.

Enfin, dans toutes ces relations, le pèlerinage apparaît non seulement comme une conquête spirituelle mais aussi comme une conquête spatiale. Et, pour mener à bonne fin une conquête spirituelle personnelle, des informations à caractère pratique sont indispensables à tout pèlerin afin de surmonter les difficultés auxquelles il se heurte dans les régions traversées. Cela revient à dire que ces relations assument également le rôle de guides à l'usage des contemporains.

Bibliographie

- BREZEANU, Stelian, *Istoria Imperiului Bizantin*, București, Meronia, 2007.
- DUPRONT, Alphonse, *Du Sacré. Croisades et pèlerinages. Images et langages*, Paris, Gallimard, 1987.
- GOUREVITCH, Aaron, *Les catégories de la pensée médiévale*, Paris, Gallimard, 1983.
- MARTIN, Hervé, *Mentalités médiévales. XI^e–XV^e siècles*, t. I, Paris, P.U.F., 1996.
- VERDON, Jean, *Voyager au Moyen Âge*, Paris, Perrin, 1998.

ZUMTHOR, Paul, *La Mesure du monde*, Paris, Seuil, 1993.

****Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales, Actes du colloque d'Aix-en-Provence*, Publications du CUERMA – « Senefiance », n° 2, Aix-en-Provence, Université d'Aix-Marseille, 1976.

Images de l'Orient européen dans la *Cosmographie universelle* de François de Belleforest

Étienne BOURDON, Université Joseph Fourier, Grenoble

À la fin du XVI^e siècle, l'Orient européen est encore assez mal connu, ce qui laisse la place, dans la littérature géographique de l'époque, à des descriptions et des commentaires au caractère souvent ethnocentré. Pourtant, le cosmographe reconnaît aisément dans ces contrées l'antique et somptueux passé grec ou aussi « l'ancienne grande & royale cité de Constantinoble » évoqués par François de Belleforest. En effet, sa *Cosmographie universelle*, publiée en 1575, présente un visage très contrasté de l'Orient européen. Si les informations historiques éclairent avantageusement ces régions, elles cherchent souvent à masquer le défaut de connaissances géographiques qui, allié à la confiance que l'on voue aux auteurs antiques, amène le lecteur à avoir le sentiment de traverser des terres inconnues, parfois nimbées de mystère ou animées de phénomènes extraordinaires. On voit ainsi se dessiner une géographie où s'opposent *locus amoenus* et *locus horribilis*, où l'on peut déterminer des centres et des périphéries du savoir et où le rapport à l'Autre se décline en fonction de la distance spatiale, religieuse, culturelle et politique qui sépare les lieux étudiés des régions habitées par l'auteur et les lecteurs. Cela apparaît dans l'étude de l'Orient européen, définit très largement comme le vaste croissant qui s'étend à l'est de l'Europe occidentale. La célèbre *Cosmographie universelle* de François de Belleforest est un ouvrage qui reprend celui de Sébastien Münster mais en le développant largement (le nombre de pages passe d'environ 1400 à 4400). Le projet cosmographique consiste à accumuler le savoir sur le monde en le présentant selon un plan géographique, comme en témoigne le titre complet de l'ouvrage : *La cosmographie universelle de tout le monde : en laquelle, suivant les auteurs plus dignes de foy, font au vray descriptes toutes les parties habitables, et non habitables de la terre, et de la mer, leurs assiettes et choses qu'elles produisent, puis la description et peinture topographique*

des regions, la difference de l'air de chacun pays, d'où advient la diversité tant de la complexion des hommes que des figures des bestes brutes... Il s'agit donc d'un généreux programme de description et d'apprentissage du monde. Cet ouvrage est considéré à l'époque comme une synthèse rigoureuse du savoir géographique et François de Belleforest rappelle régulièrement, au fil des pages, qu'il a « beaucoup leu, beaucoup veu, & beaucoup ouy »¹ et qu'il a rejeté ce qu'il qualifie de fable ou de mythe. Nous retiendrons deux éléments saillants de ces descriptions géographiques qui caractérisent l'Orient européen comme un espace situé en périphérie de l'Europe et de la chrétienté, et habité par des populations marquées par une altérité fondamentale.

Ces régions de l'Orient apparaissent dans la *Cosmographie* de François de Belleforest comme des périphéries de l'Europe et de la chrétienté. L'Europe centrale est traitée au quatrième et dernier livre consacré à l'Europe avec les États scandinaves, la Finlande, l'Islande, la Laponie et le Groenland. Ce n'est qu'après avoir commenté une gravure présentant les monstres marins et terrestres que l'auteur aborde la Hongrie, la Pologne, la Lituanie, la Russie, la Bulgarie, la Valachie et la Transylvanie. La Grèce et Constantinople ne sont traitées qu'au début du second tome juste avant la Turquie, l'Asie Mineure, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. D'autre part, sur les 365 images que comporte l'ouvrage, une seule concerne la région que nous étudions, la ville de Budapest, et aucune n'illustre la Grèce ou Constantinople.

Si l'on s'en tient aux descriptions géographiques et que l'on mette de côté les éléments historiques – relatifs à l'histoire politique et notamment à la Dacie et à sa conquête par Trajan –, les descriptions confirment que ces régions apparaissent dans le savoir de la France comme des périphéries de la connaissance. Certes, la cosmographie réunit des informations géographiques pertinentes par exemple sur la ville de Constantinople où Belleforest a actualisé ses connaissances grâce à la lecture de la vaste *Histoire des Turcs* de Laonicus Chalcondyle². Il est ainsi en mesure de décrire les remparts de la ville,

¹ François de Belleforest, *La cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, Chez Michel Sonnius, 1575, p. 1723.

² Citons notamment l'édition de Blaise de Vigenère : Nicolas Chalcondyle, *L'Histoire de la décadence de l'empire grec, et établissement de celui des Turcs comprise en dix livres*, Paris, N. Chesneau, 1577.

ses portes, quelques monuments comme le palais et le sérail du Turc, les jardins royaux, les colonnades de marbre, et l'hippodrome. Il rapporte que Pierre Belon voit en l'église Sainte-Sophie « un des plus somptueux edifices qu'homme puisse contempler en l'univers »³. Quelques autres monuments notoires sont évoqués comme, pour la Transylvanie, la Tour rouge et le château de Turtzfest⁴ érigé « à fin que l'ennemy ne puisse entrer par là facilement »⁵. La description des autres villes est souvent brève se résumant à une notation rapide, comme pour Târgoviște, qui « est la plus grande, & capitale ville des Vualachiens, & est le siege royal des princes »⁶. Il précise que « les Grecs viennent trafiquer jusques à ceste ville, où ils apportent des espiceries, du cotton, lin, tapisseries, & autres choses semblables, lesquelles on porte plus outre, iusque à Bude »⁷. Certaines activités économiques sont évoquées, notamment agricoles, salines ou minières. Ainsi, il peut conclure que, « pour le faire court, la Transsylvanie est un bon païs : on y trouve mines d'or, & argent : abondance de vin, & de bled »⁸. Il n'omet pas non plus de rappeler qu'en Valachie on use du « langage Romain »⁹. Cependant, ces informations demeurent peu nombreuses, eu égard à l'étendue de ces régions, et s'accompagnent aussi de nombreuses erreurs et omissions regrettables qui ignorent, par exemple, l'organisation sociale de ces régions ou le rôle culturel du prince humaniste Mathias I^{er} de Hongrie. Ainsi, la carte de l'Europe qui figure dans l'ouvrage ne réunit qu'une petite cinquantaine de toponymes de la Hongrie à Constantinople et de la Moldavie à la Roumanie. Malgré l'utilisation de quelques sources récentes, la plupart des auteurs sur lesquels s'appuie le cosmographe appartiennent à l'Antiquité. C'est particulièrement vrai pour la Grèce qui ne semble pas avoir d'existence contemporaine puisque Belleforest se contente d'arbitrer entre Strabon, « estimé des plus

³ Belleforest, *op. cit.*, p. 388.

⁴ Il s'agit du château de Bran.

⁵ Belleforest, *op. cit.*, p. 1836.

⁶ *Idem.*

⁷ *Idem.*

⁸ *Ibidem*, p. 1837.

⁹ *Ibidem*, p. 1835. Sébastien Münster note malgré tout que ce langage est terriblement « corrompu en toutes sortes qu'à grand peine un homme Romain l'entendrait-il » (*ibid.*).

diligents chercheurs de ce qui appartient à la Geographie »¹⁰, Homère, « ce grand Geographe »¹¹, « un des plus parfaits géographes, qui furent onc »¹², « le plus suffisant homme du monde en ce qui touche la description de la terre »¹³; le lecteur voit ainsi défiler Thucydide, Pomponius Mela, Pausanias, Tite Live, Ovide, Xénophon, Polybe, Cicéron... Les sources contribuent ainsi à survaloriser la Grèce qui « a été l'une des principales, et plus insignes régions de l'Europe [...] obscurcissant le reste des hommes »¹⁴ puisque les Grecs nous apparaissent sous les traits des « plus gentils, & expert homme de la Terre en quelque chose », « & spirituel, & gents de grandes lettres »¹⁵.

Le choix quasi exclusif des sources antiques a aussi pour effet d'offrir des descriptions géographiques orientées et instrumentalisées, marquées par une perception anachronique et caricaturale des régions évoquées. Outre le fort déterminisme géographique¹⁶, le lecteur croise des stéréotypes littéraires opposant *locus amoenus* et *locus horribilis*. Ainsi, François de Belleforest décrit longuement le « vallon délicieux Tempé » situé entre les monts Olympe et Ossa en Thessalie :

« Il y a un lieu entre Olympe, & Osse, deux très-hauts monts de Thessalie, divisé l'un de l'autre, par une divine, & admirable providence de Dieu, d'un vallon esgallement departy, lequel faisant le milieu des deux, s'estend environ quarante stades, & ayant de larges non guere plus d'un arpent. Par le mileu de ceste vallee a sa course le fleuve Penée, dedans lequel s'engoulphans les autres fleuves, rendent cestui-cy plus grand, & de plus ample estendue. Ce lieu est plaisant, & amoene pour beaucoup, & diverses delices, qui s'offrent à

¹⁰ *Ibidem*, p. 2.

¹¹ *Idem*.

¹² *Ibidem*, p. 14.

¹³ *Ibidem*, p. 2.

¹⁴ *Ibidem*, p. 1.

¹⁵ *Idem*.

¹⁶ Citons notamment la description de la Transylvanie qui met en relation le relief et la présence de nombreux soldats en Transylvanie : « Ceste region est de toutes parts emmuree de grandes, & hautes montagnes, comme une ville est environnee, & munie de boulevards, & murailles & par ce moyen elle ne peut estre vaincue par guerre, si ce n'est à bien grande difficulté. Il en sort aussi gens de guerre hardis, & vaillans. » (*Ibidem*, p. 1835).

ceux, qui y abordent, & lesquelles y apparoissent non par l'art, & industrie des hommes, ains la nature y ayant travaillé, laquelle en dressant ce vallon, & y faisant l'aménité, qui l'embellit, s'y exerça de son bon gré, & y fait reluire un chef d'œuvre de son excellence. Là naist le Lierre en abondance [...]. En ces mesmes lieux croist abondamment le Smilax, qui, se dressant le long du rocher, ombrage & la Grotte [...] & tout le rocher lequel est caché souz ceste ombre, de sorte qu'on n'y voit rien que la verdure, laquelle sert d'un grand, & merveilleux contentement à ceux, qui la regardent. En la planure, lors que le Soleil lance ses chaux rayons durant les grandes ardeurs d'esté, on y voit des retraites boscageuses, où les voyageurs peuvent se retirer, comme dedans des plaisantes loges, pour se soulager, & du chaut, des sueurs, & de la lassitude. Abondent encor en ce lieu grand nombre de fontaines, & des sources d'eaux fresches, & douces à boire. »¹⁷

Il évoque enfin des « oiselets musiciens » qui vivent dans « les buissons, & boscages de ce lieu délicieux » :

« [Ils accroissent] ce plaisir par le doux fredonnement de leur gazouillis, par lequel ils rendent plus agréables les banquets de ceux, qui habitent en ce vallon : & sur tous oiseaux, ceux, qui chantent, chatouillent tellement les oreilles des escoutants, que ceux, qui passent, alliches des ceste musique, oublient leur peine, & l'assitude precedente. [...] Ce fleuve coule par le milieu de Tempé aussi doucement, que si c'estoit de l'huile. Et le long de ses orées on voit les ombres des arbres y nez naturellement, & qui y espandent par tout leur ramage. »¹⁸

Outre Claudien¹⁹, Lucain²⁰, Sénèque²¹, Ovide²², Tite Live²³ et Plinie²⁴, cette description de Belleforest est reprise des *Histoires*

¹⁷ *Ibidem*, pp. 34-35.

¹⁸ *Idem*.

¹⁹ *L'Enlèvement de Proserpine* (II).

²⁰ *La Pharsale* (VI).

²¹ *Hercule furieux*.

²² *Métamorphoses* (I).

diverses d'Élien²⁵. Que ce soit la rivière qui s'écoule doucement, l'abondante végétation – notamment l'ombre des arbres qui ploient sur le cours d'eau –, les fontaines ou le mélodieux chant des oiseaux, tout concourt à faire de ce lieu un véritable « paradis de délices »²⁶.

Le discours géographique est aussi utilisé pour renforcer le prestige politique des princes occidentaux. Ainsi, Sébastien Münster adapte ses descriptions géographiques de la Bohême car Ferdinand I^{er}, empereur d'Allemagne à la suite de son frère Charles Quint, est roi de Bohême depuis 1526. Cela explique qu'il choisisse de faire figurer une représentation de Budapest, seule ville de tout l'Orient européen à en bénéficier. Par conséquent, il n'est pas surprenant de lire une description très positive de la Hongrie. Ainsi, assurent Sébastien Münster et François de Belleforest, « il n'y a région, où [...] il y ait plus grande abondance de bestial, & qui ait un terroir plus fertile, & où il y ait plus grande quantité de métaux » ; la région de Braşov est « garny de beaux, & grands vignobles »²⁷ ; à Albe Royale (Székesfehérvár), au Nord-Est du lac Balaton, « il y a un temple magnifique de S. Estienne, Roy de Hongrie, auquel sont les sepultures des Roys » ; à Camaron, « qui est une belle ville, [...] il y a des jardins royaux, & plusieurs viviers, & des villages gracieux, & delectables », même si Samarie est « la plus belle [ville] de toutes » ; plus encore, les auteurs considèrent que si la Hongrie pouvait être purgée de ses brigands, elle « pourroit à bon droit estre préféré à toutes les régions du monde en beauté, assiette, & douceur d'air »²⁸. D'autre part, on sait l'attachement des empereurs à la filiation entre l'Empire romain et le Saint Empire Romain germanique, Ferdinand I^{er} ayant pris les titres de

²³ *Histoire Romaine* (XLV).

²⁴ *Histoire naturelle* (IV).

²⁵ *Histoires diverses* (I).

²⁶ Belleforest, *op. cit.*, p. 35. Les poètes et romanciers de la Renaissance mentionnent parfois les monts Olympes, Ossa et Pélion comme le font le poète champenois Amadis Jamyn (dans son poème « Élégie », in *Les Oeuvres poetiques*, 1575, livre III), Rabelais (*Pantagruel*, livre IV, chap. XXXVIII, 1532) et Jean Pierre de Mesmes (*Les Institutions astronomiques*, 1557). Mentionnons aussi, en 1640, André Mareschal dans *Le Véritable Capitan Matamore*.

²⁷ *Idem*.

²⁸ *Ibidem*, p. 1725.

« Roi des Romains » et « Empereur des Romains ». Les cosmographes soulignent les marques qui expriment cet héritage en estimant que le château de Budapest est « fort approchant de l'antiquité Romaine »²⁹, la ville de Cassiovie a « esté ainsi nommée, à cause de Cassie, citoyen Romain »³⁰, ou que la ville de Pison a « quelque chose de la noblesse Romaine : & est ainsi nommé, à cause d'un certain Pison, qui a iadis commandé sur la Pannonie »³¹.

Les régions de l'Orient européen sont aussi des espaces périphériques de la chrétienté menacés par l'avancée des Turcs. Dès le premier tiers du XIV^e siècle, ils s'installent progressivement dans les Balkans, s'emparent de Thessalonique (1432), de Constantinople (1453) et d'Athènes (1458) avant de se déployer plus au nord. À la suite de la défaite de Mohács et à la prise de Buda par Soliman I^{er} en 1526, les frontières de la chrétienté se sont déplacées aux portes de Vienne. En 1529 et en 1532, les Viennois doivent repousser les assauts ottomans. C'est dans ce contexte que Ferdinand de Habsbourg, prince d'Autriche, se retrouve en concurrence pour la couronne de Hongrie avec Jean Zsapolyai (Jean I^{er} de Hongrie), soutenu par les Turcs. La paix signée en 1538 à Nagyvárad entérine la division de la Hongrie. La victoire de Lépante (1571), quatre ans avant la publication de la cosmographie de François de Belleforest, met un terme à la progression ottomane vers l'Europe mais entraîne la cession de Chypre. La dimension géopolitique du discours géographique est alors évidente pour les contemporains, la progression turque semblant annoncer le déclin de ces régions. Elles vivent désormais sous la « misérable servitude »³², la « tyrannie du Turc »³³. La présence oppressante des Ottomans serait une grande épreuve envoyée par le Seigneur pour punir les chrétiens de leurs péchés. C'est ainsi, comme on le voit dans l'Ancien Testament, qu'il sanctionne ses fidèles dévoyés :

« Comme Dieu s'est iadis servi pour le chastiment du peuple
Judaique, des Egyptiens, Ammonites, Amorreens & Philistins,

²⁹ *Ibidem*, p. 1746.

³⁰ *Idem*.

³¹ *Idem*.

³² *Ibidem*, p. 25.

³³ *Ibidem*, p. 1.

& depuis des Medes & Assyriens, & comme contre l'insolence des Chrestiens aggrandis, apres que Constantin le grand eut obtenu l'Empire, il suscita les Perses, puis les Goths & autres nations Septentrionales, il a aussi permis que les Ismaelites, Arabes & Sarrasins, infectez de l'erreur de Mahometh, ayent couru l'Asie, l'Afrique et l'Europe du temps de nos maieurs : & ceux cy reiectez en l'Afrique, nous a doné pour voisins les plus cruels d'entre les hommes, comme aussi ils sont sortis d'un païs barbare, aspre, incivil & sans honesteté quelconque. Je parle des Turcs. »³⁴

On a alors le sentiment que ces régions nouvellement perdues de la chrétienté déclinent et que leur grandeur passée s'évanouit. Thessalonique, « ceste belle, & riche cité, la plus magnifique, populeuse, & excellente de la Grèce » est désormais « tombée sous la furieuse puissance des Mahometans, & que le Turc detient les Thessalonissiens en servitude »³⁵. Certains lieux de culte de Constantinople sont utilisés à des fins profanes, ce qui scandalise les chrétiens. Mehmed II a fait de Sainte-Sophie une mosquée. Les villes déclinent telle Larissa, « jadis la capitale de Thessalie, & par ainsi fort excellente, & riche, iusqu'à ce que le royaume Thessalien s'esvanouissant du temps de nos peres, elle à aussi perdu sa gloire, & reste comme un casal, ou Bourgade sous la puissance des Turcs »³⁶. Face à l'incapacité des princes chrétiens à reconquérir ces territoires, il ne reste plus aux géographes et aux lettrés que la force de la plume pour que l'on garde en mémoire leur Histoire prodigieuse. Il en est ainsi de la Grèce, « d'autant que plusieurs places furent iadis celebres, & en grand pris, lesquelles sont à present desertes, ou tellement decheües de leur gloire premiere, que si on ne les rachetoit du tombeau, & de l'oubly avec le bon heur de la plume, elles demeureroient à jamais ensevelies en une profonde obscurité de mortelle oubliance »³⁷.

L'Orient européen apparaît bien comme une périphérie de l'Europe et de la chrétienté. Mais, dans une perception fortement

³⁴ *Ibidem*, p. 521.

³⁵ *Ibidem*, p. 48.

³⁶ *Idem*.

³⁷ *Ibidem*, p. 25.

ethnocentrée, la cosmographie de Sébastien Münster et de François de Belleforest dresse un tableau de ces espaces aux marges de l'humanité. On observe un déclin progressif de la civilité et de l'humanité telles qu'on les entend alors, comme un ensemble de règles de conduite, de sociabilité, de courtoisie, de « manière honnête, douce & polie d'agir »³⁸, de morale, d'un ensemble de caractères ontologiquement constitutifs de la nature humaine. Les mœurs des habitants sont les premières atteintes. Même les Grecs, au passé pourtant si prestigieux, sont foncièrement immoraux car, assure François de Belleforest, « il n'y eut iamais peuple plus vicieux, ou nation tant souillée en diversité de vices que la Greque »³⁹. Ils seraient superstitieux, vicieux, prompts au pillage, au rapt, à la guerre, à la tromperie et à la fraude, aisément paillards et, à l'image des Thessaliens, n'auraient pour seul désir que de vivre licencieusement. Leur ivrognerie supposée aurait été si grande qu'ils auraient été « des plus desbauchez en toute impudicité, qu'autre, qui soit en l'Univers »⁴⁰. Les pratiques religieuses sont aussi souvent dénoncées. En Transylvanie, on rencontrerait « une nation [...] adonnée à divinations, sorcelleries, & augures »⁴¹. Bien souvent, ces populations refuseraient violemment les lumières de la christianisation que le protestant Sébastien Münster comme le catholique François de Belleforest considèrent évidemment au-dessus de tout autre croyance. Cela explique la condamnation des Bulgares qui auraient martyrisé de nombreux chrétiens jusqu'à leur soumission par Charlemagne. Malgré le choix de son père Boris I^{er}, qui se convertit en 864 et fait ensuite choix de se retirer dans un monastère, Vladimir refuse la christianisation de son peuple⁴². Pour lutter contre le retour à ces « abominations anciennes »⁴³, il faudra que son père revienne, lui fasse crever les yeux, restaure le christianisme et confie la couronne à son autre fils Siméon. De même, François de Belleforest prend la peine de rappeler que les Hongrois se sont révoltés pour refuser « la

³⁸ Furetière, art. *Civilité*, 1690.

³⁹ Belleforest, *op. cit.*, p. 24.

⁴⁰ *Idem*.

⁴¹ *Ibidem*, pp. 1836-1837.

⁴² Münster et Belleforest confondent Boris I^{er} et Trebellien (Caïus Annius Trebellianus), qui devint empereur en 264.

⁴³ Belleforest, *op. cit.*, p. 1834.

vraye religion »⁴⁴ avant que Géza ne restaure le christianisme et que son fils Étienne ne soit sacré premier roi de Hongrie en l'an 1000.

Plus encore, cette inhumanité s'exprime par une grande cruauté. On retrouve ainsi les formules standardisées pour qualifier les Bulgares, « gens cruels, & inhumains »⁴⁵, les moldaves, « gens cruels, & sans aucune humanité », qui sont « un dur fleau aux Transylvaniens »⁴⁶, lesquels sont considérés comme « une nation fort cruelle, n'ayant aucune humanité [...] tousiours braillant apres la proye⁴⁷, & rapines »⁴⁸. Le sommet de l'horreur est évidemment atteint par les Turcs qui ne seraient rien d'autre que « les plus cruels d'entre les hommes ». Cette cruauté est parfois exercée par les princes. C'est ainsi que les cosmographes relatent les hauts faits de Vlad II Dracu⁴⁹. Il occupe à lui seul la moitié de la description du gouvernement de Transylvanie bien que voïvode de Valachie. Sa violence s'applique d'abord aux Turcs :

« Il estoit fort cruel, & rigoureux en justice. Entre autres choses, il est dit de luy, que come quelques Ambassadeurs du Turc fussent venus vers luy : pource que, selon la coustume du pays, ils refusoient d'oster leurs chapeaux, ou bonnets : pour mieux confermer leur coustume il leur fait ficher trois cloux dedans la teste avec leurs bonnets, à fin qu'ils ne les peussent plus oster [...]. Et quand il avoit prins quelques Turcs prisonniers, il leur faisoit escorcher la plante des pieds, & les frotter de sel braié [broyé] : & quand ils se plaignoient, il

⁴⁴ *Ibidem*, p. 1835.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 1834.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 1835.

⁴⁷ Le brigandage.

⁴⁸ Belleforest, *op. cit.*, pp. 1836-1837.

⁴⁹ Voïvode de Valachie de 1436 à 1447 (avec une interruption entre 1442 et 1443). Voir Matei Cazacu, *L'histoire du prince Dracula en Europe centrale et orientale, XV^e siècle*, présentation, édition critique, traduction et commentaire par Matei Cazacu, Genève, Droz, 1996 ; Radu Florescu, Raymond T. McNally, *Dracula, prince of many faces : his life and his times*, New York ; Boston, Little, Brown, cop. 1989 ; Denis Buican, *Les métamorphoses de Dracula : l'histoire et la légende*, Paris, Éditions du Félin, 1993.

⁴⁹ Belleforest, *op. cit.*, p. 1838.

faisoit venir des chèvres, qui leur leschoient les plantes, pour leur faire encore plus de mal, d'autant qu'elles ont la langue rude et aspre [...]. D'avantage il fait empaller beaucoup de Turcs, & au milieu d'eux banquettoit, avec ses amis. »⁵⁰

Mais il faut noter que François de Belleforest voit implicitement en Vlad II un défenseur de la chrétienté en luttant ainsi contre les Turcs. D'ailleurs, il rapporte qu'à sa mort, il fut décapité et sa tête remise en trophée au prince ottoman « pour un grand don »⁵¹. D'autre part, Belleforest lui reconnaît d'avoir lutté de façon efficace contre les brigands qui pullulaient puisqu'il « usa d'une si grande severité au milieu de ceste nation rude & barbare, [...] on pouvoit passer en seurté par le milieu des bois »⁵². Cependant, le cosmographe reconnaît que les procédés demeurent violents, d'autant qu'il aurait aussi cherché à faire disparaître les personnes âgées et les infirmes :

« Outreplus, il fait amasser tous les belistres, & truans, qu'on peut trouver, & tous les vieilles gens, qui estoient impotans, & caducs, & leur fait arresster un banquet magnifique, & apers qu'ils eurent tous fait grand'chere, il les fait iecter dans un feu. »⁵³

L'humanité des personnes rencontrées dans ce grand ouest européen se dégrade plus encore lorsque Sébastien Münster et François de Belleforest mentionnent, en traitant de la Hongrie, des populations sauvages qui vivraient près de la source du fleuve Tanaïs (Don) :

« Toutefois les habitans d'icelle [région] ne payent ny or, ny argent : car ils n'en ont point, mais de fourreures precieuses. Ils ne labourent, ny ne sement, & n'ont point de pain, ains vivent seulement de chairs de bestes, & de poissons. Ils ne boivent que de l'eau, & habitent en grand'pauvreté dedans maisonnettes, faictes d'arbrisseaux, & branches dedans des

⁵⁰ *Idem.* Sur ce dernier extrait, il est possible qu'il y ait confusion avec son fils Vlad III l'Empaleur (Vlad Țepeș).

⁵¹ *Idem.*

⁵² *Idem.*

⁵³ *Idem.*

forest espesses. Ainsi il advient que ces hommes, conversans avec les bestes sauvages, ne se vestent point de laine, ne de lin, mais de peaux de loup, ou de cerf, ou d'ours. Ils adorent le soleil, la lune, les estoiles, & tout ce, qu'ils rencontrent premierement. Ils ont un propre langage. Ils peschent du corail, & des baleines, de la peau desquelles ils font des gibessieres, & des coches, ou chariots branlans : & l'oingt, ils le gardent pour l'engresser, & le vendent aux autres nations. Ils ont des montagnes moyennement hautes du costé de la mer Oceane : & en cest endroit il y a des poissons, appelez Mors, qui gravissent des dents, & quand ils sont parvenuz iusques au plus haut de la montagne, voulans encore monter plus haut, ils tombent en bas, & meurent, & les habitans les amassent, & les mangent. »⁵⁴

La pauvreté, l'absence d'agriculture – et notamment vinicole –, la proximité des bêtes sauvages, leur religion, expriment la dégradation de leur humanité. Pourtant, le Don prend sa source au sud de Moscou, donc très loin de la Hongrie. On voit bien que ce qui est important pour ces auteurs, ce n'est pas la localisation précise et la description rigoureuse des populations et des espaces, mais le degré d'altérité qui rejette dans les régions lointaines de l'Europe les marges de l'humanité. Plus encore, on y chasserait le morse en plein cœur du continent eurasiatique. Les sources antiques sont ici flagrantes. Enfin, un dernier degré d'altérité est atteint par la présence d'un « monstre nay en Craccovie, au moys de février l'an de grace 1547 ». Il s'agit d'un personnage doté d'une trompe dans le prolongement du nez, de quatre doigts crochus et palmés aux mains et aux pieds, muni d'une longue queue se terminant en croissant, et ponctuée de têtes de chiens aux genoux, aux coudes, sur le torse et de deux yeux sur le ventre. Cette gravure va connaître un succès considérable puisqu'on la

⁵⁴ *Ibidem*, pp. 1726-1727.

retrouve ensuite dans les œuvres de Pierre Boaistuau⁵⁵, d'Ambroise Paré⁵⁶, de Johann Georg Schenck⁵⁷ ou encore d'Ulysse Aldrovandi⁵⁸.

On le voit, l'Orient européen tel que le présentent Sébastien Münster et François de Belleforest est souvent éloigné de la réalité géographique de l'époque. Ces espaces se caractérisent comme des périphéries, des espaces marginaux de l'Europe, de la chrétienté et de l'humanité. Ces représentations éminemment subjectives sont le fruit d'une méconnaissance profonde, d'un savoir en mutation, qui laisse encore une part importante aux stéréotypes antiques, au sein duquel on discerne une approche géographique ethnocentrée où la mise en avant de l'altérité – culturelle voire tératologique – joue encore un rôle significatif dans la compréhension du réel. Les pages de la *Cosmographie* en disent parfois plus sur la culture de l'auteur et des lecteurs que sur celle des populations décrites. Cependant, on ne peut ignorer l'intérêt naissant pour ces régions. Les forts enjeux géopolitiques – liés à l'expansion ottomane –, l'intérêt politique en raison de l'existence en Occident de princes qui sont aussi rois – de Pologne (Henri III) ou de Bohême (Ferdinand I^{er}) –, ainsi que le sentiment de filiation culturelle avec l'Antiquité grecque, contribuent à dresser de l'Orient européen un portrait très contrasté, entre des espaces lointains et des régions dont l'avenir est déterminant pour l'Occident, des contrées marginales mais présentes au sein des interrogations cosmographiques de l'époque.

⁵⁵ Boaistuau, *Histoires prodigieuses les plus mémorables qui ayent été observées depuis la Nativité de Jésus-Christ, jusques à notre siècle*, Paris, Vincent Sertenas, 1560.

⁵⁶ Ambroise Paré, *Les Œuvres d'Ambroise Paré, Conseiller et Premier chirurgien du Roy*, Paris, Gabriel Buon, 1579.

⁵⁷ Johann Schenck, *Observationum medicarum rararum, novarum, admirabilium et monstrosarum*, Francofurti, E Paltheniana, 1600 ; *Monstrorum Historia memorabilis, monstrosa humanorum partuum miracula, stupendis conformationum formulis ab utero materno errata, vivis exemplis, observationibus et picturis referens*, Francofurti, ex officina typographico Matthiae Beckeri, impensis viduae Theodori de Bry, et duorum eius filiorum, 1609.

⁵⁸ Ulysse Aldrovandi et Bartholomeo Ambrosino, *Monstrorum historia cum paralipomenis historiae omnium animalium Bartholomaeus Ambrosinus*, Bologne, N. Tebaldin, 1642.

Regards croisés sur la ville de Constantinople dans la deuxième moitié du XVII^e siècle

Vanezia PÂRLEA, Université de Bucarest

Pendant la Renaissance, l'ascension de l'Empire Ottoman, devenu l'une des puissances de premier ordre, amène le monde chrétien à porter un regard à la fois fasciné et terrifié sur une altérité étrange et farouche. Au XVI^e siècle, le Turc, déjà un « partenaire commercial indispensable », devient aussi un interlocuteur diplomatique pour les Européens, et surtout pour la France, qui cherchera des alliances, plus ou moins avouées, avec la Porte. La situation politique tendue amène un rapprochement entre François I^{er} et le sultan Soliman, dit le Magnifique, ce qui va déboucher sur une série de traités politiques et commerciaux.

À partir de cette époque-là, les voyages dans l'Empire Ottoman se multiplient, l'un des points d'attraction incontournables étant la ville de Constantinople, perçue comme « le microcosme du Levant tout entier »¹. Cette richesse épistémique croissante amène un certain apaisement de la Grande Peur ayant saisi l'Europe dans les premières décennies du XVI^e siècle, sans que « le cauchemar turc »² se soit vraiment évanoui pour autant. On ne cesse de voir l'Infidèle comme un ennemi redoutable ; et cependant il suscite de plus en plus l'intérêt et la curiosité. De nombreux voyageurs – marchands, diplomates, savants et curieux de toutes sortes – fournissent des renseignements variés, « sources de points de vue très contrastés »³. Poussés par des motivations différentes, ils répondent tous à l'appel de l'ailleurs, d'un Orient proche mais encore bien éloigné par sa résistance au regard occidental.

¹ Frédéric Tinguely, *L'écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Librairie Droz S. A., 2000, p. 128.

² Franco Cardini, *Europe et Islam : histoire d'un malentendu*, traduit de l'italien par Jean-Pierre Bardos, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 249.

³ *Ibidem*, p. 268.

Dans le présent travail nous nous proposons de donner un bref aperçu de l’imaginaire pluriel du monde ottoman ayant pour centre la ville de Constantinople, tel qu’il se construit à travers les textes de deux voyageurs français dans l’Empire Ottoman dans la deuxième moitié du XVII^e siècle et plus précisément dans les années 1671-1673. À cette époque-là, les relations de la France avec la Porte ottomane s’étaient altérées à cause de leurs intérêts divergents, la participation de troupes françaises dans des campagnes menées contre les Turcs⁴ ayant rendu la situation des Français résidant dans les Échelles du Levant bien précaire. Mais l’intérêt du commerce amène, entre autres, le Roi à prendre la décision d’envoyer à Constantinople un nouvel ambassadeur, notamment M. Olier, marquis de Nointel. Parmi les personnes qui l’accompagnent figure également le jeune savant en langues orientales, Antoine Galland, en tant que bibliothécaire et secrétaire personnel de l’ambassadeur. Fameux pour avoir publié par la suite la première traduction française des *Mille et une nuits* ainsi que pour sa future activité d’orientaliste, Antoine Galland nous a laissé également un journal de son séjour à Constantinople entre 1672 et 1673 à travers lequel, outre le rapport quotidien de l’activité diplomatique de l’ambassadeur, nous découvrons une vision très personnelle et pénétrante du monde turc.

Mécontent des premiers échecs des négociations au sujet du renouvellement des capitulations⁵, Louis XIV décide de faire partir pour Constantinople Laurent d’Arvieux en qualité d’Envoyé Extraordinaire du Roi à la Porte. Âgé de 36 ans en 1671, le futur chevalier d’Arvieux avait déjà fait un long séjour de douze années au Levant, au cours duquel il avait non seulement appris à merveille le

⁴ Il s’agit principalement des secours envoyés de France à Candie, de la présence d’un corps de troupes françaises dans l’armée de l’Empereur et de la prise de Djidjelli par le duc de Beaufort.

⁵ « Le terme de “capitulations”, utilisé depuis plusieurs siècles, désignait en Occident un pacte par lequel un souverain musulman octroyait des privilèges, en général commerciaux, à des non-musulmans. Il ne s’agissait en aucun cas d’un accord entre puissances égales, mais d’un acte unilatéral par lequel le sultan consentait à une grâce... », dans Alexandra Merle, *Le miroir ottoman. Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI^e-XVII^e siècles)*, Presses de l’Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 21.

turc, l'arabe et le persan, mais il avait également acquis une connaissance profonde du monde musulman. À son retour en France, il s'était fait connaître à la Cour et son expérience levantine le recommandait comme une personne de confiance en la matière. Auteur de *Mémoires* n'ayant été publiés qu'en 1735 en version intégrale, ceux-ci recèlent, entre autres, les circonstances qui lui ont fait gagner la confiance du Roi ainsi que le récit de sa mission à Constantinople.

C'est à partir de ces deux textes qui proposent des éclairages différents d'un même univers que nous nous proposons de dégager les lignes de force d'un imaginaire stambouliote et, partant, du monde turc tel qu'il pouvait être représenté à cette époque-là, en faisant ressortir au cours de notre analyse le poids de l'élément visuel.

On sait très bien que, depuis les temps les plus anciens, voir quelque chose de ses propres yeux était une preuve indéniable de la vérité de ses dires, le « j'ai vu » ayant une prééminence absolue sur tout autre argument et d'autant plus sur le ouï-dire sur lequel se fondait une grande partie du savoir.⁶ Au XVII^e siècle, l'autopsie fonctionne comme un principe méthodologique et épistémologique de premier ordre et s'affirme avec d'autant plus de force que la curiosité, encore suspecte pendant au moins une partie de la Renaissance, en vertu de sa condamnation à travers tout le Moyen Âge chrétien en tant que « concupiscentia oculorum »⁷, devient l'une des motivations de courir le monde dont nombre de voyageurs se réclament ouvertement, voire fièrement à cette époque. Or, la mission précise qui l'amène à Constantinople n'empêche pas Laurent d'Arvieux de s'affirmer aussi à plusieurs reprises comme un « voyageur curieux » :

⁶ Pour plus de détails, voir François Hartog, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980.

⁷ Frédéric Tinguely, « Janus en Terre Sainte : la figure du pèlerin curieux à la Renaissance », dans *Homo Viator. Le voyage de la vie (XV^e – XX^e siècles)*, Revue des Sciences Humaines, n° 245, Publiée par l'Université Charles-de-Gaulle Lille III, 1997, p. 53.

« Les Mosquées sont sans contredit ce qu'il y a de plus beau à Constantinople. Elles méritent assurément toute l'attention d'un Voyageur curieux. »⁸

Le motif de la curiosité n'est pas étranger non plus à Antoine Galland qui parle du Kiosque d'Ingirlikioi dans les termes suivants :

« Je ne pense pas que, dans tous les environs de Constantinople, il y ait un monument plus digne de la curiosité des voyageurs que celui-là. »⁹

L'un des épisodes rapportés par d'Arvieux dont l'acteur principal est le marquis de Nointel, l'Ambassadeur, pourrait être considéré comme emblématique pour un premier regard porté sur ce monde nouveau ainsi que pour un premier contact avec l'Autre. D'Arvieux nous raconte que l'Ambassadeur, à peine débarqué à Constantinople, demanda à être reçu par le Grand Seigneur¹⁰. À cause de certains empêchements, réels ou prétendus, le marquis de Nointel fut reçu en audience par le Grand Vizir¹¹. Le déroulement de cette première entrevue est des plus intéressants. L'attente d'une heure et demie avant l'arrivée du Grand Vizir est déjà de mauvais augure. Mais c'est le premier contact visuel, le premier regard porté sur le Vizir qui est troublant :

« M. de Nointel ne fut pas peu surpris de voir la figure de ce Ministre, dont le tiers du visage était caché par son grand et gros turban de cérémonie, et l'autre tiers par la hauteur du col

⁸ *Mémoires du chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire du Roi à la Porte, consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli et autres Echelles du Levant*, publié par R.P.Jean-Baptiste Labat de l'Ordre des Frères Prêcheurs, 1735, <http://www.gallica.bnf.fr>, Tome IV, p. 456. Les citations qui suivent, appartenant au même ouvrage, seront notées par LA dans le texte même.

⁹ Antoine Galland, *Voyage à Constantinople (1672-1673)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2002 (*Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople*, publié et annoté par Charles Schefer, Paris, Ernest Leroux, 1881), II, p. 142. Les citations qui suivent, appartenant au même ouvrage, seront notées par AG dans le texte même.

¹⁰ Il s'agit du sultan Mehmed IV.

¹¹ Ahmed Koprulu, fils du fameux Mehmed Koprulu.

de la fourrure. Sa mine était sévère, et sa contenance si grave qu'à peine lui voyait-on remuer les levres quand il parlait. » (LA, pp. 263-264)

Au-delà de l'étrangeté de cet accoutrement, du frisson que la sévérité et la gravité du personnage durent provoquer dans l'assistance, l'élément essentiel est, en l'occurrence, la quasi-invisibilité du visage du Grand Visir. Une fois en sa présence, tout un horizon d'attente s'écroule. Le premier regard, loin d'assouvir la curiosité ou d'opérer une première brèche dans l'inconnu, se heurte à un simple paraître, étrange et incompréhensible. La surprise de l'Ambassadeur représente ce choc d'une altérité qui s'avère être repliée sur elle-même, impénétrable et légèrement menaçante. Le regard, loin de se déployer librement, se concentre sur un point obscur, s'efforçant en vain de percer le voile des apparences. On apprend par la suite que « l'air du Vizir, sa contenance fière et méprisante [...] l'avaient choqué. » (LA, IV, p. 268) En effet, cette opacité orientale, dont le Vizir pourrait représenter la quintessence, est profondément déconcertante pour le Français. Ce moment fondateur est porteur de toutes les résistances futures d'un Autre qui se refuse au regard de l'Occidental, plus d'une fois bloqué, entravé, condamné à contempler un simple décor oriental inintelligible.

Si le Grand Vizir est l'hypostase humaine de l'opacité orientale, son correspondant spatial est bien le Palais du Grand Seigneur, centre de la ville de Constantinople, cœur de l'Empire. Laurent d'Arvieux nous apprend que ce mot d'origine persane, signifiant génériquement une maison, signifie en langue turque palais, l'usage l'ayant réduit à désigner le Palais du Grand Seigneur. Cependant, pour les occidentaux, le Sérail est indissociable du Harem, en devenant, en vertu de cette confusion sémantique, le lieu le plus fantasmé de Constantinople, symbolisant au plus haut degré l'impénétrabilité et le secret jalousement gardé du monde ottoman, du moins sur tout ce qui relève de la vie privée.

La représentation qu'en donne d'Arvieux est également très suggestive à cet égard. Il paraît qu'afin de satisfaire sa curiosité, l'étranger a tout de même la possibilité de pénétrer parfois à l'intérieur des deux premières cours du Sérail (à remarquer l'organisation spatiale très hiérarchisée du palais, selon un parcours progressif, semé

de seuils dangereux et très restrictifs, l'accès absolu n'étant réservé qu'au Maître absolu des lieux), l'entrée n'étant possible que par la seule porte du côté de la Ville, à proximité de l'église Sainte-Sophie. Une autre image fondamentale est, en l'occurrence, celle de la porte. La première porte, celle à travers laquelle on pénètre dans la première cour du palais, est qualifiée par d'Arvieux d'« affreuse », adjectif qui renferme toute la menace potentielle planant sur tous ceux qui, bien qu'amenés par des affaires de toute sorte, la franchissent. Le profond silence qui y règne ne fait que renforcer le respect rempli de terreur, les gardes étant prêtes à tout moment à châtier celui qui venait à briser cette sombre solennité des lieux, les chevaux eux-mêmes n'en faisant pas exception, comme Laurent d'Arvieux nous le laisse entendre avec son humour habituel : « Il semble que les chevaux même connoissent le lieu où ils sont. Ils y sont comme des statues, et on n'entend pas le moindre bruit. » (LA, IV, p. 476) C'est d'ailleurs cette première porte, « qui ressemble plutôt à un corps de garde qu'à l'entrée du Palais d'un aussi grand Seigneur que l'Empereur des Turcs » (LA, IV, p. 475), qui, par un autre glissement de sens, arrive à désigner, par métonymie, le Palais, voire l'Empire ottoman tout entier, dont le pouvoir est concentré dans la personne du Sultan. D'Arvieux nous l'explique :

« On dit la Porte, pour exprimer en un seul mot la Cour du Grand Seigneur. Ainsi être Ambassadeur à la Porte, ou aller à la porte, c'est être Ambassadeur auprès de l'Empereur des Turcs, ou aller à sa Cour. » (LA, IV, p. 475)

Enfin, passé les deux premières cours, on s'arrête, cette fois-ci pour de bon, devant une troisième et dernière porte – l'entrée proprement dite dans le Sérail – où « le Grand Vizir même n'y entre pas sans trembler ». (LA, IV, p. 478) Ici le mystère farouche de ce lieu clos s'épaissit au point de faire renifler aux curieux pétrifiés la parfum de mort qui s'en exhale :

« Il est inutile de dire, qu'il n'y a point de porte au monde mieux fermée que celle là. [...] Il faut être appelé expressément pour se présenter à cette porte, et souvent ceux qui y entrent n'en sortent que par la fenêtre. » (LA, IV, p. 478)

On devine, derrière ces murs et cette porte impraticable, la présence invisible du Sultan qui, tel un dieu caché et implacable, se tient à l'affût, assoiffé du sang de ses victimes. La porte fermée et redoutable est ainsi l'image emblématique d'un monde ottoman jaloux de son secret, où le coup d'œil, sacrilège, est puni comme un péché mortel, un univers gouverné par la loi sévère de l'impénétrabilité, à laquelle l'étranger doit se soumettre, réduit à ne jamais pouvoir accéder à l'être véritable de cette civilisation, devant se contenter du semblant des choses et non pas des choses elles-mêmes, d'une suite d'apparences qui se constituent en un simple décor.

N'empêche que le regard occidental, frustré, désappointé, se ménage parfois des percées illicites, bravant les dangers et les interdictions. D'Arvieux nous raconte l'un de ses exploits, téméraire bien qu'échoué :

« J'allai un jour dans un lieu élevé à Galata, d'où je pouvois découvrir le Serail, et avec d'excellentes lunettes de longue vûe, je tâchai de penetrer dans cette forêt de Cyprès et de bâtimens confus ; mais je fus peu content de mon observation. J'avais cependant pris toutes mes précautions pour n'être pas découvert par quelque autre observateur ; car je sçavais le malheur qui étoit arrivé à un autre curieux. [...] Une telle aventure me rendit fort circonspect. J'avois accommodé ma lunette d'une maniere à ne pouvoir être apperçûe, et malgré mes précautions, je n'étois pas sans inquiétude ; car quoique je n'eusse pas réussi dans ma commission, comme j'aurois fait sans les obstacles invincibles que l'on y mit, je n'étois pas las de vivre... » (LA, pp. 479-480).

Le thème de la curiosité revient, renforcé par un désir de possession visuelle de ce qui se refuse, cette pulsion scopique prenant la forme d'un fantasme de pénétration transgressive, le regard dominateur, conquérant du Français muni de « lunettes à longue vue » faisant le sérail se muer en une forêt inaccessible et vierge, dont les contours et la logique échappent à l'étranger. Rien n'y fait ; le regard se heurte à de nouveaux « obstacles invincibles ».

Cependant, malgré ce nouvel échec visuel, le transgresseur peut s'estimer heureux de l'avoir échappé belle tout en ayant éprouvé le frisson de l'aventure. Inlassablement guidé par l'inquiétude –

l'exemple du « curieux » malchanceux n'y étant pas pour rien – notre personnage fait sienne la stratégie de l'Autre, en jouant à son tour à l'invisibilité : « J'avois accommodé ma lunette d'une manière à ne pouvoir être aperçue. » Et cela à cause d'une instance prête à sanctionner toute effraction d'un regard par trop curieux. En effet, le pendant de la quasi-cécité des étrangers en ce qui concerne les espaces privés est le regard souverain du Grand Seigneur, le Tout-Voyant (ou qui se voudrait tel) de cet univers « où la jalousie règne au souverain degré » (LA, IV, p. 478). D'une part le Sultan aux aguets, jaloux de son intimité et du secret, à l'instar d'une divinité terrible et incompréhensible et, d'autre part, le voyageur curieux en chasseur d'images et d'informations interdites, bourlingueur risque-tout, à la fois fasciné et terrifié, pris dans un jeu de regards où l'habileté et la ruse s'exercent des deux côtés.

Si l'une des images du monde ottoman et de son centre, la ville de Constantinople, que Laurent d'Arvieux nous propose est celle de son impénétrabilité, le regard étant condamné à errer à la surface des choses mais ne pouvant jamais s'emparer de l'essence de l'Autre, chez Antoine Galland l'expérience visuelle est premièrement une expérience esthétique et euphorique. Intéressé par tout ce qui relève de cette culture autre, Galland est plutôt enclin à l'observation patiente, ne se faisant pas faute d'avouer son ignorance lorsqu'il se heurte à des obstacles à la visibilité ou à l'intelligibilité. Si d'Arvieux débarque à Constantinople en tant qu'acteur censé prendre part aux négociations en sa qualité de représentant du Roi, sa fonction permet au jeune savant de se conduire en spectateur et en esthète.

L'un des exemples les plus intéressants qu'il nous fournit est sa description de la sortie de guerre du Sultan qui, le 7 mai 1672, se lançait dans une campagne contre la Pologne. Précisons d'emblée qu'en vertu de nombre de similitudes, cette parade de plus de cinq heures apparaît à Galland plutôt sous les traits d'une grande réjouissance publique, d'une fête que d'un cortège guerrier, la grâce et l'apparat des sept corps d'armée étant propres à soutenir pareille impression. Voici dans quels termes Galland commence sa relation :

« [...] mais, je n'avais rien *veu* qui approchât de la beauté de l'éclat et de *l'apparence* surprenante de [cette sortie]... Toutes les descriptions [...] que je me souviens avoir *leues*

dans les *romans*, n'ont rien qui doive les faire entrer en comparaison avec la pompe de celle *effective* que je *considéray* exactement. »¹²

Et, plus loin, après avoir rappelé le vraisemblable des descriptions romanesques tant prisé des lecteurs français, il nous dit que :

« [...] après avoir lu ce morceau, qui bien loin de leur *paraître vraisemblable* à l'ordinaire, leur paroistroit encore au dessus des *extravagances* des paladins et de nos Amadis de Gaule. Cependant, il n'y a rien de si *vray* que cette sortie estoit la plus belle chose que j'aye jamais *veue* en ma vie. [...] mais, je défierois bien tous ceux qui se piquent de *remarquer* les choses au juste, de pouvoir, par leur discours, donner une idée de ce qui se passa en ce jour à la Cour Ottomane où il n'y eut rien à souhaiter davantage. Il n'y a point d'éloquence assés forte ni d'arrangement de paroles assés bien ordonné qui la puisse faire concevoir à l'esprit humain. C'est une de ces choses qui ne se contentent pas du ministère des yeux estrangers pour estre connues ; il faut l'avoir *veue* soy mesme pour la pouvoir comprendre. C'est pourquoy il ne faut pas se persuader que par ce que j'en vais dire, j'entreprenne d'en parler suffisamment pour en insinuer la grandeur... »¹³ (AG, I, pp. 122-123).

À un premier abord, on se croirait en pleine tradition du merveilleux oriental propre au Moyen Âge¹⁴. Car nous sommes sans conteste en présence d'un regard fasciné par la majesté, la magnificence et la grandeur de ce défilé oriental. Cependant, à y regarder de plus près, nous décelons au fil du discours bien des marques qui le rattachent à une esthétique et à une sensibilité spécifique, à savoir le classicisme français. Un tel souci de la justesse

¹² C'est nous qui soulignons.

¹³ C'est nous qui soulignons.

¹⁴ Pour plus de détails, voir, entre autres, Friedrich Wolfzettel, *Le discours du voyageur. Pour une littérature du récit de voyage en France du Moyen Âge au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996.

de l'observation ainsi que de l'ordre du discours et de « l'arrangement » des paroles ne saurait se retrouver sous la plume d'un auteur d'une autre époque. Qui plus est, toute cette problématique de la vérité et de la vraisemblance se rattache à la même esthétique. On voit Galland s'évertuer à persuader son lecteur potentiel de la vérité de ses dires en dépit de leur apparence extravagante. Et cela toujours en raison de la préférence des esprits classiques accordée au vraisemblable sur le vrai. La perspective de Galland oppose toute une tradition littéraire du vraisemblable à la vérité de l'observation, elle invraisemblable.

Bien qu'il se revendique du même principe d'autopsie précédemment évoqué, Galland semble également avisé de l'impossibilité du regard à passer outre les apparences – la preuve tout le champ lexical du paraître qui se déploie à travers sa description. À la réflexion, on s'aperçoit qu'on a affaire à un autre type d'invisibilité, par excès et non par manque : si, chez d'Arvieux, celle-ci découlait d'un blocage visuel, d'une absence au regard, chez Galland elle relève, paradoxalement, d'une présence excessive, d'un déferlement exotique, source de confusion extrême pour les yeux et l'entendement des visiteurs abasourdis. L'habillement des Agas¹⁵ est « si éclatant » (AG, I, p. 129), leur air si « majestueux », on voit des choses de plus en plus « surprenantes » qui font « un effet merveilleux à la vue » (AG, I, p. 130) si bien que l'éblouissement des spectateurs ressemble à une espèce d'aveuglement. L'assistance est si accablée par la diversité et la magnificence de la parade que les exclamations d'admiration font place à « un profond silence qui marquait encore mieux leur estonnement. » (AG, p. 130) En effet, l'éblouissement va de pair, comme Galland l'annonçait déjà dès ses premières lignes, avec l'indicible. Le jeune orientaliste semble avoir pleinement conscience de l'inadéquation de ses termes, de l'insuffisance de la rhétorique à rendre fidèlement toute la charge d'exotisme et d'inhumaine beauté, car infiniment autre, de la parade. Faute de posséder « un intellect angélique pour communiquer et comprendre cette merveille » (AG, I, p. 134), on se retrouve dans l'ineffable.

En pourtant, notre voyageur s'ingénie à mettre en œuvre des stratégies de traduction de cette altérité envoûtante pour se faire

¹⁵ Chefs militaires chez les Turcs.

comprendre ; non pas comme un ange, mais « puisque je suis homme... le plus humainement possible. » (AG, I, p. 135) Afin de donner à lire ce qu'un regard comblé ne saurait filtrer de prime abord, Galland fera l'effort de prendre par moments ses distances, de se soustraire au charme et de dompter tant soit peu l'exotisme du spectacle en faisant appel à des références familières à l'univers culturel auquel il appartient. C'est la technique amplement analysée, entre autres, par François Hartog, qui consiste notamment à ramener l'inconnu au connu, à filtrer, d'une façon ou d'une autre, l'autre en même. Pour ce faire, Galland s'appuie sur des comparaisons et analogies avec la culture et la littérature françaises, voire la mythologie antique, comme dans les lignes consacrées au défilé des Ichoglans¹⁶ :

« Je ne crois pas que les compagnons d'Alexandre qu'on disait ressembler à des rois en eussent plus d'apparence que ceux cy. La propreté plus que française de tout leur habillement, les couleurs incarnates, jaunes, d'aurore, d'orange, bleu céleste de leurs vestes de brocard et de leur saric donnoient aux yeux une satisfaction inconcevable... » (AG, I, p. 141).

Tout en restant dans le domaine des apparences, l'éventuel lecteur français peut s'en faire une idée par l'intermédiaire d'un troisième terme (« les compagnons d'Alexandre »), emprunté à un univers culturel autre, mais appartenant à un savoir partagé. Il s'agit, de toute évidence, d'un terme à valeur superlative, censé marquer l'excellence de ceux qui rivalisent avec ces héros du paganisme. Qui plus est, les couleurs de leurs habits, par leur éclat et leur sublimité céleste, leur confèrent une dimension quasi-divine. Ce n'est, d'ailleurs, qu'un exemple où la bigarrure, la diversité, loin de produire un effet désagréable, renforce la beauté du spectacle en se muant en une dissemblance proportionnée à ravir. Retenons surtout « la satisfaction inconcevable » pour les yeux, témoignant d'une perception fondamentalement esthétique de l'Autre, où l'exotisme,

¹⁶ Étymologiquement signifiant « enfant du dedans », le terme désigne les enfants d'honneur du Grand Seigneur.

défini par Victor Segalen comme « la sensation du Divers »¹⁷, est vécu sur le mode euphorique et paroxystique.

Enfin, il faut également remarquer une autre comparaison, suggestive à un autre niveau, à savoir « la propreté plus que française de tout leur habillement ». Au-delà du repère censé ramener l'inconnu à une réalité familière, c'est la supériorité attribuée par l'auteur aux soldats turcs en matière vestimentaire qui nous surprend et qui aurait étonné d'autant plus ses contemporains, probablement bien moins disposés à la concevoir. Galland se doutait bien d'ailleurs de la méfiance et de l'incrédulité que sa relation aurait éveillées parmi les lecteurs français :

« S'il arrive que cette relation soit veue, on trouvera peut estre qu'elle est remplie de beaucoup d'exagération et on jugera qu'il est impossible qu'on puisse voir quelque chose de si beau dans un pays qui passe pour barbare dans l'esprit de tout le monde. » (AG, I, p. 143)

Il ne nous sera pas loisible de nous attarder ici sur la question de la barbarie – également présente chez Laurent d'Arvieux –, qui pourrait néanmoins donner lieu à une réflexion sur la manière dont les voyageurs français ont su se rapporter au monde ottoman, aux mœurs et coutumes des Turcs et qui déboucherait sur la constitution d'une anthropologie orientale spécifique pour cette époque-là.

Nous avons essayé d'esquisser dans les lignes ci-dessus une image de l'univers ottoman à la croisée des regards de deux voyageurs français en privilégiant, dans notre analyse, l'élément visuel. Les différences entre les perspectives pourraient s'expliquer en partie par le statut, les motivations, les intérêts ainsi que la sensibilité particulière de chacun d'entre eux. Il nous a fallu, bien évidemment, opérer des choix en vue de soumettre à l'analyse des fragments que nous avons jugés représentatifs pour les deux auteurs. Ce croisement de regards nous amène ainsi à une image plurielle, ambivalente du monde turc, à même de susciter aussi bien la fascination, l'émerveillement que la déception, voire la crainte. Confronté à une suite d'apparences, le regard peut être séduit par ce qui se montre ou

¹⁷ Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme : une esthétique du divers*, Fata Morgana, 1978, p. 105.

frustré par ce qui se dérobe à son emprise. À un regard conquérant, témoignant d'une volonté de désenchanter l'Autre, fait pendant un regard exalté, livré à l'enchantement. Complémentaires, ils se rejoignent dans la même confusion où le Levant les plonge. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter de creuser plus avant...

Images des Balkans

Un regard occidental sur les Balkans. Froissart et la bataille de Nicopolis

Mihaela VOICU, Université de Bucarest

L'Orient a toujours été présent dans les premières chroniques françaises en langue vulgaire. Rien de plus normal puisqu'il représente l'enjeu même du récit – Villehardouin et Clari se proposent de raconter la « vérité » sur la conquête de Constantinople – ou un de ses éléments essentiels – la septième croisade aboutissant à la captivité du roi Louis IX en Égypte occupe une place importante dans la chronique de Joinville. Toutes ces chroniques offrent en outre quelques lieux communs dans l'évocation du Levant : admiration pour les siens et indulgence pour leurs erreurs, méfiance vis-à-vis de l'autre, « impénétrable » faute de se laisser assimiler, étonnement ébloui face aux merveilles de l'Orient, qu'il s'agisse des richesses incomparables de Constantinople, des mœurs rudes et sauvages des Coumans ou des Tartares, des personnages et des événements extraordinaires.

Les chroniqueurs du XIII^e siècle partagent en outre le même statut : témoins directs et participants aux événements qu'ils relatent, ils sont des chevaliers non des clercs, donc pas des « professionnels de l'écriture ».

Autre est la situation de Froissart. Tout d'abord il écrit à la fin du Moyen Âge lorsque, sous l'influence de l'institution du mécénat, le statut de l'écrivain se modifie et se « professionnalise ». Connu surtout pour ses *Chroniques*, Froissart est un écrivain complet : poète lyrique, didactique, romancier. Son propos même est différent : il écrit « afin que les grans merveilles et li biau fait d'armes qui sont avenu par les grans guerres de France et d'Engleterre et des royaumes voisins [...] soient notablement registré et, ou temps present et à venir, veu et cogneu »¹, pour offrir à « tout gentil homme, qui se voelent

¹ *Chroniques*, Livre I, édition, textes présentés et commentés par Peter Ainsworth et George Diller, « Lettres gothiques », Paris, Librairie Générale Française, 2001, p. 71.

avancier [...] ardant desir d'acquiesce le fait et la renommée de proèce [...], car la memore des bons et li recors des preus atisent et enflament par raison les coers des jones bacelers»². Les hauts faits d'armes constituent donc le noyau du récit de Froissart. Pourtant l'aspiration à la croisade est également une constante dans les *Chroniques* car il n'est pas de plus noble entreprise que de prendre les armes contre « les anemis de Dieu et de nostre creance »³. Ainsi dans trois rédactions des *Chroniques*, Froissart parle de l'engagement pris par le roi Philippe VI de prendre la croix, intention dont Jean le Bel ne fait pas mention. L'évolution des événements entre la France et l'Angleterre l'empêchera de tenir parole puisque le premier devoir du roi c'est de protéger son royaume. Il est vrai que la motivation de la décision de se croiser varie selon les manuscrits, il n'en reste pas moins que pour Froissart, à la fin du Moyen Âge, la fascination de l'Orient et du service de Dieu n'a rien perdu de sa puissance, du moins dans l'imaginaire. « Li biau fait d'armes » demeurent donc toujours l'enjeu du récit mais ne seront plus générés par la guerre entre la France et l'Angleterre mais par la défense de la foi et de la chrétienté.

***„An cu an împărăția tot mai largă se sporește
Iară flamura cea verde se înalță an cu an”***

La situation de l'Orient et la menace de plus en plus pressante des Turcs sur les terres chrétiennes étaient déjà connues en Occident avant Nicopolis. Les deux rois chrétiens venus d'Orient, Pierre de Lusignan, roi de Chypre (Livre I), et Léon IV d'Arménie (Livre III) brossent, surtout le second, un tableau de la situation politique en Orient. La mort tragique du personnage hors du commun qu'est Pierre de Lusignan sera mise sur le compte « des Turcs et des Tartres » qui,

² *Ibidem*, pp. 72-73.

³ *Chroniques*, Livre IV, texte présenté établi et commenté par Peter Ainsworth et Alberto Varvaro, « Lettres gothiques », Paris, Librairie Générale Française, 2004, § 47, p. 528. Toutes les citations du Livre IV des *Chroniques* renvoient à cette édition avec, entre parenthèses, les numéros du chapitre et de la page.

selon Léon IV, ont comploté avec le frère du roi⁴, ce qui devrait rappeler à la France et à l'Angleterre leur responsabilité vis-à-vis des chrétiens d'Orient. Les deux pays devraient faire cesser leur conflit car « sainte Crestienté estoit trop afoiblie par la destruction de la guerre de France et d'Engleterre [...], par quoi l'empire de Constantinoble s'en perdoit »⁵. Qui plus est, à travers les « nouvelles » que Léon IV donne de l'empire de Constantinople se dessine le tableau des forces musulmanes présentes en Orient : il y a d'abord le « soudan de Babiloine » (i.e. Égypte), le « taken de Tartarie » et le « sire de Turquie ». Le premier est le plus flou, bien que Léon ait été son prisonnier ; le taken est le plus redoutable, les « Tartares » représentant ici de façon générique les musulmans d'Asie, incarnation des forces du mal ; le « sire de Turquie » se détache de tous les autres, signe que l'Occident s'inquiète de la menace turque sur les terres chrétiennes.

Léon IV ne présentait pas toutefois le péril ottoman comme imminent. Autre est le ton dans le Livre IV quand, lors de la conférence de paix d'Amiens, se répand la nouvelle d'une agression contre la Hongrie projetée par « l'Amourathbacquin », nom sous lequel Froissart désigne le sultan Bayezid. Les deux camps, français et anglais, affirment leur désir de faire la paix pour marcher contre l'Amourathbacquin qui menace de « venir ou royaume de Hongrie, et se tenoit sus la terre que on dist Blacque »⁶, même si le roi anglais envisage plutôt l'aspect terrestre – rétablir Léon IV, souverain légitime – alors que Charles VI veut combattre les ennemis de la foi. Sur ces entrefaites arrive en France une ambassade du roi de Hongrie conduite par Nicolas de Kanizsay, archevêque de Gran, porteuse d'un message qui informe d'une attaque imminente des Turcs.

Ce sera l'occasion du « voyage en Hongrie », qui va conduire les chevaliers français en Europe Centrale, dans les Balkans – où se livre la bataille de Nicopolis – et plus loin, en Turquie. Les principales

⁴ En réalité sa mort fut due à la révolte nobiliaire en réaction à sa tyrannie et à sa politique extérieure jugée ruineuse. La « félonie » des infidèles est une pure invention de Froissart.

⁵ Livre III, éd. Siméon Luce, Gaston Raynaud, Léon et Albert Mirot, 15 vol., Paris, SHF, 1869-1975, t. XIII, p. 90.

⁶ Éd. Kervyn de Lettenhove, (1867-1877), Biblio Verlag Osnabrück, 1967, t. XV, p.118.

étapes de cette expédition seront ponctuées – aussi paradoxal que cela puisse paraître – par des vers de la *Troisième Épître* de Mihai Eminescu.

„Din pristolul de la Roma să dau calului ovăz”

L’argument décisif qui détermine les chevaliers français à se porter au secours du roi de Hongrie est la menace de l’Amourathbacquin qui « se vantoit [...] que il le [le roi de Hongrie] venroit combattre ou millieu de son pays et chevaucheroit si avant que il venroit à Romme et feroit son cheval mengier avaine sur l’autel Saint Pierre à Romme et tenroit là son siege imperial » (§ 47, p.526), déclaration rapportée aussi par Jean de Nevers, chef de l’expédition, à son retour en France : « Et estoit l’intention du dit Amourath que encores il venroit veoir Romme et feroit son cheval mengier avaine sus l’autel » (§ 60, p. 706). Bien que cette menace de Bayezid ressemble plutôt à un « gab » – vantardise – elle a dû avoir un fort impact sur les consciences et entrer en quelque sorte « dans la légende » puisque Eminescu en fait également mention.

La prière adressée aux chevaliers français « d’aidier le dit roy de Hongrie à resister contre le roy Basaach [...] à ffin que sainte crestieneté ne fuist foulee ne violee par luy et que ses vantises lui fussent ostees et reboutees » (§ 47, p. 526) a tôt fait « d’esmouvoir les cuers des gentilz hommes qui desiroient à voiajer et à avanchier leurs corps » (§ 47, p. 527). Le fils aîné du duc de Bourgogne, Jean de Nevers, futur Jean sans Peur, demandera et obtiendra d’être « chief de ceste armee et asssemblée [...] car [il a] grant desir de soy avanchier » (§ 47, p. 528). Des lettres seront envoyées également « au grant maistre de Pruse et aux seigneurs de Rodes » (§ 47, p. 529) – chevaliers teutoniques et hospitaliers – qui promettent d’envoyer mille chevaliers « tous vaillans hommes » (§ 47, p. 530). Le duc de Bourgogne impose une arrière-taille pour financer l’expédition qui quitte la France à la fin d’avril 1396.

***„Pentru-a crucii biruință se mișcară râuri-râuri...,
Se mișcau îngrozitoare ca păduri de lănci și săbii”***

Les « croisés » passeront le Rhin et suivront le Danube jusqu’à « une cité grande et bonne que on nomme Bodde » (§ 50, p. 549) où

ils arrivent en juillet 1396. Sans nouvelles de Bayezid, qui avait pourtant promis « que il seroit a puissance en Honguerie avant l'issue du moys de may » (§ 50, p. 550), les chrétiens se décident de « voyager et faire armes, puis que ilz estoient là venus pour les faire et que tous les Francois, les Allemans et des estrangiers en avoient grant desir » (§ 50, p. 551). Ils vont donc se mettre en marche pour aller en Turquie.

« Moult fu l'estat grant et bel, quant ce vint au departir de Bodde, la cité souveraine de Honguerie, et se mirent tous sur les champs ; le connestable de Honguerie ot l'avantgarde et grant foison d'Allemans en sa compagnie, pour tant que il congnoissoit le pays et les passages. Apres luy cheminoient et chevalchoient les Francois : le connestable de Franche, messire Phelippe d'Artois, conte d'Eu, le conte de la Marche, le sire de Coucy, messire Henry et messire Phelippe de Bar et plusieurs aultres. En la compagnie du roy et de lez le roy chevalchoient les plus grans de son pays [...] et aussi d'encoste luy Jehan de Bourgoigne [...] Bien se trouvoient sur les champs .lx.^m hommes aux chevaulx ; petit en y avoit de piet, se ce n'estoient poursievans. La compagnie des crestiens estoit noble et bien ordonnee. Entre ces Hongres y avoit grant foison d'arbaletiers à cheval. » (§ 50, p. 552)

„La Nicopole vāzut-ai cāte tabere s-au strāns”

Passé le Danube – épisode auquel nous reviendrons – les chrétiens s'emparent d'une cité appelée La Comette (cf. § 50, p. 553), difficile à identifier. D'ailleurs le récit de Froissart sur le trajet des « croisés » jusqu'à Nicopolis est bien différent de ce que rapportent les autres sources. En réalité les villes prises par les chrétiens furent Vidin et Rahovo. Ils mettront le siège « devant une cité grande et forte durement qui s'appelle Nicolpoli » (§ 50, p. 554). Prévenu par un de ses vassaux, l'Amourathbacquin, qui se trouvait au Caire selon Froissart – en réalité au siège de Constantinople⁷ – décide d'intervenir

⁷ C'est une des nombreuses inadvertances de Froissart qui semble aussi considérer le sultan d'Égypte comme supérieur à Bayezid alors qu'en réalité le calife du Caire n'était souverain que du nom.

« car il nous fault deffendre nostre loy et nostre heritage » (§ 50, p. 558).

Averti par son « ami » le duc de Milan⁸ des effectifs et des mouvements de l'armée française, Bayezid quitte le « Caire » et rassemble ses troupes « qui venoit par compaignies de moult longues et diverses nations, et par especial de Tartarie, de Mede et de Perse lui viendrent moult de vaillans hommes sarazins » (§ 50, pp. 568-569). Le grand nombre d'ennemis n'effraie point les Français, au contraire, le comte Enguerrand de Coucy lance une attaque éclair sur une troupe de 20.000 Turcs marchant sur Nicopolis. Sa victoire éclatante suscite la jalousie du comte d'Eu qui « disoit que ceste emprise avoit esté faite par beubant et avoit mis les crestiens [...] en grant aventure et peril » (§ 50, p. 572). Bravoure gratuite donc et qui « vole la vedette » à Jean de Nevers, chef de l'expédition.

„Peste-un ceas [creștinătatea] e ca pleava vânturată”

Les chrétiens « tenoient et comptoient Nicolpoly pour leur, mais il en avenra bien autrement » (§ 52, p. 608). Car le roi Basaach approche à la tête d'une armée de 200.000 hommes⁹ sans qu'ils s'en rendent compte. Quand les Turcs arrivent devant Nicopolis (25 septembre 1396), la plupart des troupes françaises dînaient. « Eschauffez de vin », les chevaliers se précipitent sur le champ de bataille « en plus grant frestel et en mains de sens et d'avis » (§ 52, p. 610). Ils rejettent avec mépris la demande que le roi de Hongrie leur adresse par son maréchal¹⁰ de ne pas attaquer avant qu'il leur en donne signe. Enguerrand de Coucy est d'accord, mais le comte d'Eu s'y oppose en déclarant « par orgueil et par despit que le roy de

⁸ Froissart précise que Gian Galeazzo Visconti envoyait tous les ans à Bayezid « dons et presens de chiens et d'oiseaulx ou de draps ou de fines laines et toilles de Rains, qui sont moult plaisans aux payens et sarazins » (§ 50, 560), trahison qu'il explique par le « despit et engaigne que le duc de Millan avoit sus le roy de France » (§ 50, 567).

⁹ En réalité les effectifs de Bayezid ne dépassaient pas 100.000 hommes.

¹⁰ Froissart mentionne comme porteur du message le maréchal de Hongrie « messire Henry d'Esceullemchale », omettant de préciser qu'après le roi vint en personne pour soutenir sa proposition tactique, sans réussir à convaincre les Français.

Honguerie veult avoir la fleur de la journee et l'onneur » (§ 52, p. 612). Ils lanceront l'attaque et seront décimés.

En l'espace de trois heures la bataille fut livrée et perdue « par l'orgueil des Francois : leur vaillance leur tournera à outrecuidance » (§ 52, p. 614). Et même si le chroniqueur reproche aux Hongrois de n'avoir pas été aussi braves que les Français – « se les Hongres se fuissent aussi vailamment portez et acquittez que les Francois firent » les choses en seraient allées autrement – force lui est de reconnaître que « de tout le mehaing, à considerer raison, les Francois en furent cause et coulpe, *car par leur orgueil et desarreance tout se perdy* » (§ 52, p. 616, je souligne).

Le roi de Hongrie et le grand maître des Hospitaliers parvinrent à se sauver en traversant le Danube. Les Français « furent tous mors et tous pris » (§ 52, p. 616). Parmi les morts, Philippe de Bar, Guillaume de la Tremouille et son fils, Jean de Vienne, amiral de France. « Messire Jehan de Bourgoigne, comte de Nevers, fu pris et aussi furent le conte d'Eu et le conte de la Marce, le sire de Coucy, messire Henry de Bar, messire Guy de la Trimouille, messire Bouchicault et messire Jacque de Helly » (§ 52, p. 617). Ils seront emmenés à Burscle (Bursa) en Turquie, où ils attendront que soient réunies les rançons exigées pour leur libération. Les chevaliers et écuyers de condition plus modeste furent tués sur le champ.

„Râul, ramul”

Telle fut la bataille et son issue. Quel est le regard porté par Froissart sur ces contrées lointaines et leurs habitants, peut-on parler de volonté de connaître l'autre et de le comprendre ?

On est tout d'abord frappé par le peu d'informations sur les pays traversés et sur la « Turquie » même que les prisonniers auraient eu le loisir de connaître. Cette absence n'est pas vraiment étonnante vu que l'homme médiéval ignore le « sentiment de la nature ». Le topos printanier dans la lyrique des troubadours et des trouvères ou les espaces paradigmatiques du roman chevaleresque (château, forêt, rivière, mer) sont des stéréotypes non pas des « représentations d'une beauté naturelle dans laquelle l'homme se complaît sans lui chercher d'autre signification »¹¹.

¹¹ Paul Zumthor, *La Mesure du monde*, Paris, Seuil, 1992, p. 88.

Par ailleurs le « voyage » qu'est la croisade n'a rien de « touristique ». Celui qui s'y engage sait qu'il s'astreint à un trajet long et pénible qui l'arrache aux siens et à l'univers familial. Le « pèlerin » ne doit pas faire attention à l'espace extérieur mais bien à l'itinéraire intérieur de conversion. Froissart ne dira donc rien du parcours des chevaliers chrétiens jusqu'à Nicopolis, se contentant d'observer qu'ils « trouvoient tous les chemins ouvers » (§ 48, p. 538) et ne tardèrent pas à arriver en « Ostrice », pays qui « moult est grant et divers en plusieurs lieux, et les entrees et yssues fortes et despertes, mais ilz y aloient tous de si grant volenté que painne ne traveil que ils eussent ne leur faisoit point de mal » (*Idem*). Pas de description non plus de la « cité grande et bonne que l'on nomme Bodde » (§ 50, p. 549). Peut-être dans tous ces pays de la chrétienté latine les croisés se sentent « chez eux » : il n'y aurait donc pas lieu de décrire un espace familial. Plus étonnante est l'absence quasi-totale de description de la « Turquie », en commençant par Nicopolis, dont le chroniqueur se contente de dire que c'est « une cité grande et forte durement », alors qu'il donne une bonne description de la bataille avec ce don de visualisation qui est le sien. « La Turquie est ung pays grant et mal à main pour esrer et chevalchier hommes et seigneurs qui ne l'ont pas appris et acoustumé » (§ 58, p. 683), c'est la seule information que Froissart nous donne sur le pays. Aucune mention n'est faite sur le lieu de captivité des prisonniers français, la cité de Burscle (Bursa), ni sur les multiples voyages de Jacques de Helly, désigné pour négocier la rançon des captifs, « parmi la Honguerie et la Blaquie » (§ 53, p. 637).

Pourtant les deux mondes, chrétien et musulman, sont séparés par une frontière, « la riviere de la Dunoe ». Alberto Varvaro, éditeur du IV^e Livre des *Chroniques* d'après le manuscrit de Bruxelles, affirme qu'il est difficile de déterminer de quelle langue viendrait cette forme du nom du fleuve, qui diffère autant de l'allemand Donau que du hongrois Duna. Vu que Froissart obtenait ses informations – comme toujours dans les *Chroniques* – de sources orales, en l'occurrence des participants directs rescapés du champ de bataille, serait-ce trop osé de supposer que cette forme – étonnamment proche du roumain Dunăre – lui aurait été transmise par ceux qui l'auraient entendu prononcer par des habitants de la Valachie ?

La description du Danube est d'ailleurs la seule description de « paysage » du récit de l'expédition des Balkans. C'est une description par ouï-dire, où abondent les inexactitudes. Cette rivière serait la plus profitable pour la Hongrie et les pays voisins si elle était navigable, mais elle ne l'est pas car :

« [...] droit à l'entree et à l'embouchure de la mer il y a en la rivière de la Dunoe une montaigne qui fent l'eau en deux moittiés et rent si grant bruit que on l'ot bien bruire se sept grandes lieues loing, et pour ce ne l'ose nulle navire approucier » (§ 50, p. 553).

Froissart confond donc le Delta du Danube – il affirme à plusieurs reprises que le bras Saint-Georges sépare les deux royaumes, hongrois et turc – et les Portes de Fer. Cette confusion mise à part, la description du Danube aux Portes de Fer est assez exacte et je ne partage pas l'opinion de Varvaro selon lequel la description a des allures de fable inspirée par quelque récit de voyage fantaisiste comme celui de Mandeville. Il n'hésite d'ailleurs pas à se contredire lorsqu'il fait traverser le fleuve au même endroit et très facilement par le roi de Hongrie et le grand maître de Rhodes (cf. § 52, p. 614), lorsqu'ils quitteront en hâte le champ de bataille après la défaite.

Les autres informations sur ces pays lointains tiennent pour la plupart du stéréotype : les païens sont polythéistes (après la victoire sur les chrétiens l'Amourath « regracioit les dieux et les deesses, selon la loy ou il creoit et que les paiens croient » – § 52, p. 618), cupides (ils se réjouissent du riche butin capturé – cf. § 52, p. 617 – et des prisonniers de haut rang qu'ils ont pris « les plus grans et les plus nobles du roialme de France [qui] paieroient pour leur delivrance grant somme de flourins » – § 52, p. 621)¹².

Nous trouvons aussi quelques notations sur le mode de vie quasi-nomade des Turcs que Froissart semble expliquer par le fait que Bayezid mène un grand train de vie, incompatible avec une vie sédentaire : « et se logoient il ses gens aux champs, car nulles villes ne les peuist porter » (§ 58, p. 687), sur leurs pratiques culinaires : les

¹² C'est pourquoi ils demanderont à Jacques de Helly, connu du sultan et désigné comme négociateur de la rançon, de les faire « encores plus grans devers ce roy », susceptibles de payer « grant finance » (§ 52, p. 621).

Turcs ne boivent pas de vin et vendent aux chrétiens le produit des vignobles cultivés au sud du Danube ; ils ont « mout de bons fruis et d'espices, dont ilz font des especiaulx beuvrages. Et usent à boire entre eulx grande foison de lait de chievres pour le chault temps, qui les raffreschit et reffroide » (§ 50, p. 554). Usages qui ne conviennent pas aux prisonniers habitués aux « douces viandes delicieuses et qui ont tout le contraire : grosses viandes, grosses chars et mal cuites et mal appareilliés. [...] Des vins avoient il grant dangier » (§ 53, p. 634).

Ce qui est étonnant c'est l'absence quasi-totale d'informations sur l'art de la guerre, beaucoup plus nombreuses dans la description de l'expédition de Barbarie (Tunis), faite au même livre (ch. 13 et ss).

Une autre absence – décevante pour nous Roumains – est celle de Mircea l'Ancien, voïvode de Valachie et dont Johann Schiltberger, présent à Nicopolis, mentionne le rôle dans la bataille¹³. On pourrait se consoler en pensant que Froissart ne désigne jamais de son vrai nom le roi de Hongrie – pourtant « cousin » du roi de France : il l'appelle d'abord Henry, ensuite Louis, alors qu'il s'agit de Sigismond, frère de l'empereur Venceslas, qui régna de 1386 à 1437.

La « Blacquie » elle non plus n'est pas présentée sous des couleurs favorables. Après la débâcle de Nicopolis, les chevaliers et écuyers qui n'avaient pas participé à la bataille prennent la fuite à travers un pays voisin de la Hongrie, que l'on appelle la Blacquie. « Et est une terre remplie de diverses gens, et furent jadis conquis sus les Turcs et tournez de force à la foy crestienne » (§ 52, p. 625). On leur permet sans peine l'entrée mais au matin « les gardes des pors et des passages, des villes et des chasteaulx [...] tolloient aux chevaliers et escuiers tout ce que ils avoient et les mettoient eu une povre cottelle » avec juste un peu d'argent (*Idem*). Cette « grâce » est faite aux chevaliers seulement, ceux qui « point n'estoient gentilz hommes, il les despouilloient tous nuds et les battoient vilainement et n'en avoient nulle pitié » (*Idem*). Ainsi les « Franchois et aultres nations, Allemans, Behaignons, Escochois, Flamans et autres » eurent à supporter « moult de povretez et de painnes à passer la Blacquie et toute la Honguerie »

¹³ V. *The Bondage and Travels of Johann Schiltberger*, trans. John Buchan Telfer, London : Hakluyt Society, series 1, no. 58, 1879.

(*Idem*) jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à Vienne où ils furent traités avec plus de douceur.

Si cette mésaventure des occidentaux en Blacquie¹⁴ correspond, malheureusement, à une représentation – tenace dans l'imaginaire – d'une certaine inclination des « Valaches », la première affirmation a de quoi surprendre : d'où Froissart pourrait-il tenir que ces peuples avaient été tournés de force à la foi chrétienne car, même s'il s'agit des régions au sud du Danube, ce sont les ottomans qui ont exercé des pressions diverses – surtout économiques – sur les peuples conquis pour les déterminer à embrasser la loi musulmane. On doit revenir à la question des sources car, dans le cas de Froissart, l'exactitude des affirmations dépend de la fiabilité des informations : il faudrait pouvoir distinguer entre les imprécisions et les erreurs proprement dites, autrement dit entre les inexactitudes dues à l'informateur et celles imputables à l'auteur. Or, pour importante qu'elle soit, cette distinction est impossible à faire. Nous serions là en présence d'une des informations fausses (nombreuses d'ailleurs) qui ont valu à Froissart la critique et le désaveu des historiens modernes.

Les habitants de la « Blacquie » se comportent plutôt en « hommes sauvages » car, ainsi que le précise Laurence Harf-Lancner¹⁵, pour Froissart les chrétiens qui vivent aux franges du monde civilisé sont plus « barbares » et éloignés du modèle chevaleresque que les Sarrasins.

„Fulgerul care în turbarea-i furtunoasă a cuprins pământ și mare”

Le meilleur exemple dans ce sens serait Bayezid que le chroniqueur présente sous un jour favorable. L'Amourathbacquin

« [...] sçavoit de guerre quanques on en pouvoit sçavoir, et fu en son tamps ung moult vaillant homme, de grant emprise, et bien le moustra. Et par le grant sens qui en lui estoit, il amiroit

¹⁴ Il n'est pas certain toutefois que le nom désigne la Valachie historique puisque la région du sud du Danube, partie de l'actuelle Serbie, est appelée également Blacquie.

¹⁵ « Les frontières de l'Europe et de la civilisation dans les *Chroniques* de Froissart », dans *La modernité au XV^e-XVII^e siècles. Problèmes interculturels en Europe*, études recueillies par Emmanuèle Baumgartner, Adelin Fiorato, Augustin Redondo, Paris, Presses Universitaires de la Sorbonne, 1998.

bien les crestiens et leur puissance, et disoit bien que ilz estoient vaillans gens » (§ 52, p. 609).

Son « fair-play » et sa courtoisie sont reconnus par son adversaire Jean de Nevers qui déclarera que « l'Amourath est loyaulx et courtois » (§ 53, p. 640), « debonnaire et les plus prouchains de son corps » (§ 60, p. 706). Il traite bien les prisonniers « et leur estoit assez gracieux et debonnaire et vouloit bien que ils veissent son estat et une partie de sa puissance » (§ 53, p. 636). Il se montre généreux vis-à-vis des négociateurs de la rançon, Jacques de Helly et Guisbrech de Luirengien (Gilbert de Leuwerghen), gouverneur de Flandre, en leur abandonnant 20.000 florins sur les 200.000 reçus.

Il peut se montrer parfois cruel, il est vrai, lorsqu'il ordonne de trancher la tête à 2.000 fauconniers parce que son faucon préféré n'avait pas exécuté son numéro devant Jean de Nevers, ou de faire ouvrir le ventre du valet accusé d'avoir bu le lait dont une pauvre femme devait nourrir ses enfants. Dans les deux cas pourtant il s'agit d'« exemples » qui s'inscrivent dans la typologie des justices des rois d'Orient, thème largement diffusé dans la littérature médiévale. Il se montre cruel à Nicopolis également lorsque, sous les yeux de Jean de Nevers et des autres prisonniers épargnés en raison de leur haut rang, il ordonne la mise à mort de « plus de .III^c., tous gentilz hommes de diverses nations » qui furent « mors et detrenchiés, pieche a pieche, sans nulle mercy » (§ 52, p. 622). Froissart déplore la « malle justice » que fit ce jour-là l'Amourath mais « omet » de dire que ce furent des représailles pour la cruauté des chrétiens qui à La Comette (Rahovo ?) firent « grant occision d'ommes, de femmes et d'enffans et n'en avoient [...] nulle pitié » (§ 50, p. 552). Même la fameuse menace de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel Saint-Pierre de Rome, deux fois rapportée – par les ambassadeurs de Sigismond (cf. § 47, p. 526) et par Jean de Nevers (cf. § 60, p. 706) – jamais directement prononcée par le sultan, relève plutôt de la bonne opinion de soi et de la volonté de puissance. Le sultan, lui

« [...] disoit que bien prouchainement tous passeroient à puissance ou roialme de Honguerie et conqueroient le païs et ensievant tous les aultres roiaulmes et païs crestiens, et metteroit en son obeissance, et lui soufiroit de chascun tenir en sa loy, mais que il en eust la seigneurie. Et vouloit regner

comme Alixandre le Macedone [...] du sang duquel il se disoit estre descendus et issus » (§ 52, p. 618)¹⁶.

Dans le discours rapporté comme dans celui directement attribué à Bayezid il faut remarquer un aspect fondamental : la tolérance religieuse. Nulle trace de l'« implacable haine » (*ura neîmpăcată*) dont parle Eminescu. Le conquérant n'a nullement l'intention d'imposer sa religion aux conquis : il accepte que chacun garde sa loi, « il n'en vouloit avoir que le titre [d'empereur de Constantinople] et le nom et la seigneurie » (§ 47, p. 526). L'insistance sur la tolérance diminue la part du religieux dans le conflit avec les chrétiens et ramène la confrontation aux proportions d'une guerre ordinaire.

Les deux mondes ne s'appréhendent plus dans une irréductible différence. Le « gab » même de Bayezid est parfaitement symétrique à celui des chevaliers chrétiens. Ceux-ci envisagent, dès qu'ils auront achevé le « voyage » en Turquie (lire après la victoire sur les païens) d'aller « en Constantinoble [...] et enteroient en Surrie et acquitteroient sa sainte terre et delivreroient Jherusalem et le Saint Sepulcre des paiens et de la subjection du souldan et des anemis de Dieu » (§ 47, p. 529). Discours repris presque à l'identique par le roi de Hongrie. Avec un si grand nombre de vaillants hommes ils auront vite fait de « conquerir toute la Turquie et [...] aller jusques en l'empire de Perse ». Il leur suffira de remporter « une journee sur l'Amourathbacquin de victoire qu'ils conquerron[t] Surrie et la sainte terre de Jherusalem et la delivreront[t] des mains du soudan et des ennemis de Dieu » (§ 50, p. 550).

Selon Marie-Thérèse de Medeiros¹⁷, ces discours des occidentaux révéleraient un fort esprit de croisade puisque le voyage en Hongrie ne serait que la première étape de la reconquête des lieux

¹⁶ Mythe de puissance auquel fait allusion Jean de Nevers également lorsqu'il déclare, à son retour de captivité, que les habitants des terres sarrasines étaient persuadés « que l'Amourathbacquin, roy de la Turquie, estoit netz ad ce que il seroit sires de tout le monde » (§ 60, p. 707).

¹⁷ Marie-Thérèse de Medeiros, *Hommes, terres et histoire des confins. Les marges méridionales et orientales dans les « Chroniques » de Froissart*, Paris, Champion, 2003.

saints¹⁸. Pourtant le comportement des chrétiens transgresse dès le début les codes chevaleresque et religieux : ils massacreront sans pitié les populations civiles, ce qui suscitera plus tard de cruelles représailles contre les prisonniers.

La réaction des Turcs est parfaitement calquée sur celle des chrétiens. Ceux-ci décident d'aider le roi de Hongrie « à resister contre le roy Basaach [...] à ffin que sainte crestiennneté ne fuist foulee ne violee par luy » (§ 47, p. 526), Bayezid fait savoir à ses sujets que « se les Franchois conqueroient Turquie [...], ainsi seroit leur loy destruite et seroient en la subjection des crestiens et mieulx et plus chier leur vauldroit à morir, que ilz le fuissent » (§ 50, p. 568).

Marie-Thérèse de Medeiros¹⁹ voit dans Bayezid une figure apprivoisée de l'altérité. J'y verrais, quant à moi, l'aboutissement d'un mouvement, amorcé déjà chez Joinville²⁰, qui ramène l'autre au même. L'observé devient observateur et, fiction de l'étranger avant la lettre, son regard permet de mettre à nu les dysfonctionnements de la société occidentale. Il en est ainsi des remarques sur la division des chrétiens due au Grand Schisme d'Occident : les « crestiens n'estoient pas tous d'une fieulté et d'une tenure, mais se differoient, car les ungz creioient en ung et les aultres en aultre »²¹ (§ 60, p. 707). Ainsi leur foi était « nulle » et leur loi « tout corumpue par les chiefz de ceulx qui la devoient gouverner » (§ 60, p. 706).

La conséquence la plus grave de cette inversion du regard c'est le déplacement des valeurs chevaleresques et courtoises. Leur prééminence n'est jamais mise en question par Froissart mais dans l'image donnée de Bayezid on a l'impression que celui-ci les incarne mieux que les chrétiens. La meilleure preuve en serait le discours

¹⁸ On retrouve la même dimension spirituelle dans les allusions au « martyr » des chevaliers chrétiens exécutés après la bataille sur ordre du sultan : « ce fu dommaige et pitié quant ainsi furent desbacquelez pour l'amour de nostre Saulveur Jhesucrist » (§ 52, p. 622).

¹⁹ Marie-Thérèse de Medeiros, *op. cit.*

²⁰ En effet, pour Joinville les « sarrasins » ne sont pas redoutables en tant que tels, comme « autres », mais parce qu'ils peuvent assumer des traits des chrétiens, se confondre avec eux. L'effacement des différences serait le plus grand danger et il est essentiel, semble dire Joinville, que chacun garde son identité propre.

²¹ Allusion aux papes de Rome et d'Avignon.

d'adieu adressé par le sultan à Jean de Nevers : si le jeune comte veut jamais prendre sa revanche – comme la fougue de sa jeunesse et sa haute naissance devraient l'y inciter – il le trouvera toujours prêt à l'accueillir sur les champs de bataille. « Car ad ce suis-je netz, pour faire armes et toujours conquister avant » (§ 59, p. 690), paroles que Lancelot n'aurait pas désavouées.

***„Ce-i mâna pe ei în luptă, ce-au voit acel Apus ?
Laurii voiau să-i smulgă de pe fruntea ta de fier”***

Ce qui nous ramène aux véritables motivations de l'expédition. Le noble idéal de la croisade, l'intention de défendre la commune foi chrétienne contre la menace des païens cache en fait le désir de briller. Jean de Nevers se propose « chief de ceste armee et assamblee » car « [il a] grant desir de [soi] avanchier », soutenu dans sa requête par les autres chevaliers qui font observer au duc de Bourgogne son père qu'il est bien temps que le jeune homme prenne « l'ordonnance de chevalerie [...] Et plus honnourablement [...] il ne le peut prendre ne avoir que sus les anemis de Dieu et de nostre creance » (§ 47, p. 528). Les préparatifs faits à la cour de Bourgogne pour la croisade n'épargneront rien « de montures, d'armoeries, de chambres, d'abis grans riches et poissans, de vaisselle d'or et d'argent » (§ 47, p. 533), faste et pompe qui conviennent peu à des « pèlerins ». Les chevaliers français ne sont d'ailleurs jamais nommés « pèlerins », comme dans les chroniques du XIII^e siècle. Et comment pourraient-ils l'être quand, au départ de Buda, leur armée « grant et bel » offre un spectacle de parade : « la compaignie des crestiens estoit noble et bien ordonnee » (§ 50, p. 552) ? Spectacle qui force l'admiration des ennemis, obligés d'admettre que les 100.000 hommes forment « *la plus belle compaignie de gens d'armes du monde*, les mieulx armes et tous a cheval » (§ 50, p. 558 – je souligne). Leur train de vie d'a rien d'ascétique, preuve en est le gros butin dont s'emparent les Turcs (cf. § 52, p. 617), et la gêne qu'ils éprouvent quand ils sont privés de toutes ces commodités ne s'accorde guère à l'esprit de croisade (cf. § 53, p. 634).

La recherche de la vaine gloire détermine l'expédition éclair d'Enguerrand de Coucy contre les Turcs, victoire parfaitement inutile, qui n'a pas seulement mis en danger les vies des hommes mais a

suscité envies et rivalités dans le camp français. La cruauté envers les vaincus dévoile elle aussi l'absence de tout esprit pénitentiel.

C'est le même esprit de panache qui fera rejeter avec mépris la demande adressée par Sigismond aux Français de ne pas attaquer avant qu'il ne leur en donne signe. Là où il n'y a que prudence et connaissance de la stratégie de l'adversaire, le comte d'Eu voit le désir du roi de Hongrie d'avoir « la fleur de la journée et l'honneur » (§ 52, p. 613). En dépit des merveilles de prouesse que Froissart reconnaît aux Français, il doit aussi admettre que « par leur orgueil et desarrance tout se perdy » (§ 52, p. 616).

En fin de compte la prouesse des Français ne leur aura servi de rien. Ils se tireront de ce mauvais pas par une forte rançon et de somptueux cadeaux²², ce qui suscite la colère de Sigismond, qui voit dans ce geste un signe de faiblesse : « on se estoit de trop humiliés et abaissiés, quant le roy de France envoioit dons, presens et joiaulx à ung roy paien, mescreant » (§ 53, p. 643)²³. Il ne parviendra pas à convaincre et les cadeaux joueront aussi dans la libération des captifs car « il n'est chose qui ne s'apaise et amoienne par or et par argent » (§ 55, p. 648).

„Iubirea de moșie e un zid”

La prouesse – si exaltée par Froissart – serait-elle donc devenue inopérante ? Ce n'est peut-être pas la seule forme de prouesse. Lorsque Guillaume d'Ostrevant apprend que son beau-frère, Jean de Nevers, a pris la direction de l'expédition contre l'Amourathbacquin, il demande à son père, le comte de Hainaut, la permission d'aller « en cel honnorable voiage ». Son père le dissuade de « querir les armes sur gens et pays qui oncques riens ne [leur] fourfurent car nul title de

²² En plus des 200.000 florins, Jacques de Helly et Gilbert de Leuwerghem portèrent à Bayezid des « draps de haulte lice, pris et fais à Arras, les mieuls ouvrez que on pot trouver ne avoir » représentant l'histoire d'Alexandre le Grand, de « fines toiles de Rains, blanches et deliés [...], de fines escarlattes blanches et vermeilles » et enfin « de blans guerfaulx » trouvés à grand-peine à Paris et en Allemagne (§ 53, p. 633).

²³ Là encore il s'agirait d'une information inexacte : il est difficile de croire que Sigismond se serait opposé à l'envoi des cadeaux puisqu'il proposa de payer lui-même la moitié de la rançon des prisonniers, cf. Aziz Suryal Atiya, *Crusade of Nicopolis*, Methuen, Londres, 1934, p. 104.

raison [il] n'y a d'y aller, fors *que pour la vaine gloire de ce monde* » (je souligne). Il lui conseille de faire son devoir et d'aller en Frise conquérir « nostre hiretage, que les Frisons par leur orgueil et rudesse nous ostent et tollent » (§ 47, p. 535). « L'amour de sa terre » est vraiment une muraille contre les païens – désignés d'ailleurs comme « gens », pas « Turcs » ou « mécréants » – mais qui empêche d'aller les combattre. Le terrestre prime sur le spirituel, la raison d'État sur le combat pour la foi. D'ailleurs les deux expéditions – contre les Turcs et contre les Frisons – sont désignées par le même nom, voyage, qui n'est plus réservé exclusivement à la croisade. Les uns s'apprentent à partir pour « le voiage de Honguerie », les autres « pour le voiage de Frise [...] et en parloient et devisoient l'un à l'autre quant ilz se trouvoient ou estoient ensamble » (§ 48, p. 537).

„De-aşa vremi se-nvredniciră cronicarii şi rapsozii”

Désenchantement qui traduirait la fin d'un idéal ? Il serait temps peut-être de revenir à l'option qui nous a fait prendre pour guide dans l'organisation de la présente intervention Eminescu et son évocation de la bataille de Nicopolis.

Au départ cela a semblé un jeu, risqué en outre puisqu'il est impossible de parler d'influence et même pas d'éventuelles sources communes. Les deux écrivains ont pourtant autre chose en commun : la perspective littéraire. Considérées sous cet angle, les inexactitudes, inadvertances ne sont plus tellement condamnables. Si Froissart rend Bayezid souverain de l'Arménie alors qu'elle appartenait aux rois de Chypre, si le sultan n'était pas au Caire lorsque lui parvient la nouvelle de l'invasion de son royaume mais au siège de Constantinople, Eminescu place Nicopolis avant Rovine, alors que le voïvode roumain avait remporté sa victoire en avril ou mai 1395, ce qui l'autorise à demander de lancer l'attaque à Nicopolis. Ce n'est plus l'exactitude des faits qui importe mais leur sens et c'est ce sens que la littérature aide à dégager.

La perspective littéraire est toute naturelle pour le poète mais pour le chroniqueur ? Car il est indéniable que l'évocation de la bataille de Nicopolis se place chez Froissart sous le signe de la littérature. Le gouverneur turc de la cité forte de Brehappe s'appelle Corbadas, nom du roi de Jérusalem dans la *Chanson de Jérusalem*. Les noms de ses frères, Maladins et Rufin, sont également empruntés

aux gestes où ils désignent des Sarrasins ou des bêtes. Froissart trouve des accents épiques pour décrire la bataille. Le désastre des Français surtout est comparé à celui de Roncevaux « où les .XII. pers de France furent mors et desconfis » (§ 52, p. 613).

Le récit du retour des captifs en France, avec ses escales d'île en île, emprunte lui aussi des accents de roman oriental, voire d'*Odyssée*. Dès la première escale, dans l'île de Mytilène, avec l'accueil réservé par la « dame de Matelin », on réintègre l'univers courtois. Surtout après l'escale à Rhodes le voyage prend l'aspect d'une navigation de plaisance. À Chifoligine (Céphalonie), les Français rencontrent une multitude de dames et demoiselles, avatars des fées qui autrefois habitaient l'île. Le merveilleux est pourtant rationalisé en bonne tradition romanesque et l'auteur nous dit que les femmes de l'île, « douces et humbles [...] et sans malice » (§ 59, p. 696), en sont les souveraines grâce à leur talent de tisser « les draps de soie si soubtilz et si bien que nulz ouvrages [...] n'est pareil au leur » (*Idem*) qui fait la richesse de l'île.

À Clarence (peut-être Zara ?), dernière étape avant Venise, Jean de Nevers rencontre le seigneur Bridoul de la Porte, originaire du Hainaut, qui revenait d'un pèlerinage au Saint-Sépulcre. Nouvelle rencontre du terrestre et du spirituel pour mieux en souligner la différence : le chevalier solitaire était allé à Jérusalem « à ses deniers et par devotion » (§ 59, p. 697) ; les chevaliers français partis en si bel équipage vers la Turquie pour illustrer leur prouesse en reviennent vaincus, moyennant forte rançon.

Au fond, l'intention du poète et du chroniqueur est la même : opposer passé et présent, ici et ailleurs pour essayer de raviver des idéals auxquels tous les deux croient : l'amour authentique du pays pour Eminescu, la vraie prouesse, fondement de la chevalerie, pour Froissart.

C'est pour dénoncer l'orgueil et la vaine gloire qui vident la prouesse de son contenu que le chroniqueur donne des accents d'épopée à la défaite de Nicopolis, c'est pour montrer l'incongruité entre l'exigence de sobriété qui devrait caractériser la croisade et le faste qui entoure l'expédition qu'il joue sur le préjugé de la cupidité des Turcs, c'est surtout pour rappeler l'importance de la justice et de l'honneur dans un monde où « il n'est chose qui ne s'apaise et amoienne par or et par argent » (§ 55, p. 648) que l'auteur des

Chroniques valorise la figure de Bayezid, incarnation des **vraies** valeurs chevaleresques exaltées dans le Prologue, qui semblent avoir déserté l'Occident.

L'expédition dans les Balkans ne proposerait donc pas en premier lieu l'image de l'autre mais un regard sur soi. Le regard de l'autre aide à prendre conscience des dérives de la société occidentale sans contester l'idéal courtois et chevaleresque dont, selon Froissart, elle doit continuer à se revendiquer. Désenchantement qui s'attache donc aux hommes pas aux valeurs, regard lucide qui, tourné vers l'idéal, est forcé d'accepter le réel dans sa complexité.

La géographie ecclésiastique des Balkans au XVII^e siècle

Violeta BARBU, Institut d'Histoire Nicolae Iorga, Bucarest

Les missions ont-elles contribué à la configuration actuelle des frontières de l'Europe ? Jusqu'à quel point la géographie politique de notre continent leur est-elle redevable ? Est-ce que les missionnaires pourraient être considérés comme des « intermédiaires culturels » entre Orient et Occident ?¹ Les réponses à ces questions ne peuvent pas contourner les témoignages contemporains qui ont révélé une prise de conscience progressive des européens par rapport aux frontières de leur continent et également les changements subis par cette conscience au passage du Moyen Âge à l'âge classique.

Par exemple, au tard Moyen Âge, Johannes Chlaeus², un géographe allemand, était convaincu que la ville de Nürenberg se trouvait au centre de l'Europe, également éloigné de la mer du Nord que de la mer Adriatique, de Cadix et du fleuve Don. En effet, les frontières des missions catholiques de l'Europe depuis le X^e siècle jusqu'au XV^e siècle suivaient, selon l'historien Hubert Jedin³, les

¹ Adam Zoltowski, *Border of Europe. A Study of the Polish Eastern Provinces*, London, Hollis & Carter, 1950 ; *Menschen und Grenzen in der Frühen Neuzeit*, (sous la direction de) W. Schmale et R. Stauber, Stuttgart, Verlag A. Spitz, 1998 ; Graeme Murdock, *Calvinism on the Frontier. International Calvinism and the Reformed Church in Hungary and Transylvania*, Oxford, Clarendon Press, 2000 ; *Religious Exchange and the Constitution of Religious Identities 1400-1750*, coord. par Eszter Andor et Tóth István György, Budapest, CEU, 2001 ; Tóth István György, « Missionaries as Cultural Intermediaries in Religious Borderland (Habsburg Hungary and Ottoman Hungary in the 17th Century) », dans *Religious Differentiation and Cultural Exchange in Europe : 1400-1700*, (sous la direction de) Heinz Schilling et Tóth István György, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, pp. 35-49.

² *Brevis Germaniae descriptio*, 1512, ed. K. Langosch, Berlin, 1960, p. 74.

³ Hubert Jedin, « Frühmittelalterliche Mission und Ostgrenze des Abendlandes », dans *Kirche des Glaubens, Kirche der Geschichte*, vol. II, Freiburg-Basel-Wien, Herder Verlag, 1966, vol. I, pp. 317-329.

bords de la mer Baltique, les crêtes des Carpates et descendaient au long du Danube et de la mer Adriatique. À l'exception de la Grèce et du Chypre, on peut reconnaître facilement l'Europe d'aujourd'hui, l'Europe des 27. Au contraire, à l'opposition de l'Europe des frontières des missions, Machiavelli forgea, dans le quatrième chapitre du livre *Il Principe*⁴, une définition politique de l'Europe qui conserve d'ailleurs peu d'éléments de l'ancienne unité médiévale de la foi. Selon Machiavelli, l'Europe forme, en tant que corps politique, l'espace de plusieurs « républiques et principautés », gouvernées par les mêmes principes politiques et par le droit public, tandis que l'Asie serait dominée par les grands empires guerriers et despotiques.

Du point de vue des représentations géopolitiques, la dernière vraie union de l'Occident à l'Orient se laisse voir dans le livre du pape Pie II, *Europa*, rédigé en 1458. Après cette date, très proche de la chute de Constantinople, les frontières ecclésiastiques et géographiques de l'Europe ne comprirent plus la chrétienté orientale, placée, du point de vue de la juridiction canonique, sous l'obédience du patriarcat de Constantinople. Si les pertes à la frontière du sud-est étaient significatives, la frontière orientale du vieux continent, établie par les missions médiévales au bout des territoires habités par les peuples hongrois et polonais, *propugnacula christianitas*, demeura, pour un demi millénaire, stable. L'historien polonais Oskar Halecki⁵ donna un nom à cette région, « région de frontière de l'Occident », en le préférant à celui de l'usage commun, « Europe Centrale et Orientale », puisqu'il le considérait plus pertinent du point de vue de la manière dans laquelle la chrétienté occidentale y a modelé l'homme par rapport à l'Église Orientale.

Au XVII^e siècle, à la suite du Concile de Trente (1548-1565) et de la fondation en 1622 de la Sacra Congregatio de Propaganda Fide, l'essor renouvelé des missions catholiques partout dans le monde modifia aussi le visage de la vieille Europe. Avec l'expansion territoriale, plus dynamique que jamais, une nouvelle conscience de l'unité européenne prit naissance, engendrée par la présence des

⁴ Niccolò Machiavelli, *Il Principe*, edizione a cura di Giorgio Inglese, Torino, Einaudi, 1995, pp. 25-26.

⁵ Oskar Halecki, *Europa, Grenzen und Gliederung seiner Geschichte*, Darmstadt, 1957, p. 190.

occidentaux en l'Europe Orientale et dans les Balkans. Dans les années soixante du XVII^e siècle, deux italiens, Luca di Lindo⁶ et Maiolino Bissaccioni⁷, géographes et historiens, affirmaient que les scythes, dont ils connaissaient l'origine asiatique, habitaient l'Europe, tandis que les Sarmates, peuple européen, s'étendaient, à leur avis, jusqu'au bout de l'Asie.

Bien que divisée en confessions et états absolutistes, l'Europe du XVII^e siècle portait dans son cœur un ethos singulier de la modernité. L'accent le plus important fut apporté par la conscience, jamais institutionnalisée à cette époque, mais pleinement vécue, d'une Chrétienté, progressivement consolidée par la Réforme et la Contre-Réforme et confortée au fur et à mesure que l'annexion des territoires extra-européens rendait le rêve des valeurs universelles plus proche de sa dimension concrète, spatiale. Le deuxième accent fut mis sur la « modernisation de la religion », à laquelle les catholiques et les protestants contribuèrent avec une force égale. Les principaux vecteurs en sont, d'après Alphonse Dupront⁸ : la victoire de la dévotion moderne (*devotio moderna*), la prééminence de la conscience religieuse sur la conscience confessionnelle sur le plan de la compréhension et l'individualisation de la foi⁹ et la centralité de Jésus

⁶ Luca di Lindo *Le relazioni e descriptioni universali e particolari del Mondo*, Venezia, 1664, p. 70.

⁷ Maiolino Bissaccioni, *Le vite di tutti gli Imperatori Ottomani fino alli nostri tempi*, Venezia, 1654, p. 224 ; v. aussi les pages dédiées aux événements de la Moldavie pendant le règne d'Étienne Tomsa, v. Nicolae Iorga, « Maiolino Bissaccioni și Războaiele civile din Moldova », dans *Arhiva Societății Științifice și Literare din Iași*, III, 1892, pp. 645-650 ; Aurel Iacob, « Le imprese del Principe di Moldavia Stefano Tomsa II narrate dal poligrafo ferrarese Maiolino Bissaccioni », dans *L'Europa Centro-Orientale e la Penisola italiana : quattro secoli di rapporti e influssi intercorsi tra Stati e civiltà (1300-1700)*, a cura di Cristian Luca e Gianluca Masi, Brăila-Venezia, Istros, 2007, pp. 183-189.

⁸ Alphonse Dupront, « Unité des chrétiens et unité de l'Europe dans la période moderne », dans *Genèses des temps modernes : Rome, les Réformes et le Nouveau Monde*, textes réunis et présentés par Dominique Julia et Philippe Boutry, Paris, Gallimard, 2001, pp. 164-166.

⁹ Le processus de privatisation de la foi fut accéléré par l'apparition, au sein du monde catholique et protestant, en France et en Allemagne, des mouvements janséniste et piétiste, v. Leszek Kolakowski, *Chrétiens sans*

Christ. Aussi bien, par rapport à l'Europe médiévale, l'Europe du XVII^e siècle est un continent « moderne », tant par la modernisation de la religiosité que par la lente naissance de trois ordres de valeurs, dont la puissante ascension oblitérait la prétention à un statut de sacralité : la politique, la culture et l'homme naturel¹⁰. Les réseaux politiques et les réseaux culturels seront le nouveau liant du continent, à côté de l'essor des missions catholiques. L'Europe des princes fut traversée par les réseaux des prêtres, pasteurs et missionnaires, des réseaux intellectuels et aristocratiques qui ont formé la République des lettres¹¹. À travers tous ces réseaux, la promesse d'une unité retrouvée fut portée, dans l'expérience réelle, par la « monarchie spirituelle romane », dans la vision politique ainsi que dans la plus sincère aspiration religieuse. La centralité de la ville de Rome, baignée dans la splendeur de l'art baroque, et l'importance cardinale de l'institution de la papauté au XVII^e siècle, voilà deux autres traits de l'Europe « moderne », tels que Jean Delumeau les a décrits dans son beau livre dédié à la cité éternelle¹². Cette double dimension se nourrit du

Église. La conscience religieuse et le lien confessionnel au XVII^e siècle, Paris, Gallimard, 1969.

¹⁰ Olivier Christin, *La paix de religion. L'autonomisation de la raison politique*, Paris, Seuil, 1997 ; Ronnie Po-Chia Hsia, *The World of Catholic Renewal, 1540-1770*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998 ; Paolo Prodi, *Christianisme et monde moderne*, Paris, Gallimard, 2006, pp. 247-264.

¹¹ Owen Chadwick, *From Bossuet to Newman. The Idea of Doctrinal Development*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954 ; *Les pères de l'Église au XVII^e siècle*, (sous la direction de) Emmanuel Bury et Bernard Meunier, Paris, IRHT et Cerf, 1993, pp. 517-552 ; Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Fayard, 1961, pp. 90-93 ; Bruno Neveu, *Érudition et religion aux XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Albin Michel, 1994, pp. 8-23 ; J. R. Rice, « The Humanist Idea of Christian Antiquity and the Impact of greek Patristic Work on Sixteenth Century Thought », dans *Classical Influence on european Culture 1500-1700*, sous la direction de R. R. Bolgar, Cambridge, Cambridge University Press, 1973, pp. 199-203.

¹² Jean Delumeau, *Vie économique et sociale de Rome dans la seconde moitié du XVI^e siècle*, Paris, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 1959, vol. I, pp. 814-816 ; *Das Papstum, die Christenheit und die Staaten Europas 1592-1605*, (sous la direction de) Georg Lutz et J. Martinez-Milán, Tübingen, 1994 ; *La corte di Roma tra Cinque e Seicento, « teatro »*

message transmis par un catholicisme réformé : continuité historique, ouverture vers la diversité culturelle, Rome, cœur du continent. Ce n'est pas par hasard que les auteurs jésuites du *Dictionnaire de Trévoux* ont écrit « Europe : capitale Rome »¹³. Et, qui plus est, Rome fut au XVII^e siècle une véritable capitale mondiale. Si la sécession protestante diminua son autorité dans une partie de l'Europe, l'expansion coloniale et les missions ouvrirent de nouveaux horizons et de nouvelles possibilités au catholicisme. Très tôt, on s'intéressa à Rome aux voyages de découverte et à l'évangélisation des pays d'outre-mer. Les chemins de Rome furent donc, à la fin du XVI^e siècle et au XVII^e siècle, les plus animées des routes européennes. Ces routes virent passer des centaines de milliers de pèlerins et de voyageurs de toutes conditions et de toutes nations, des religieux et des évêques en visite *ad limina apostolorum*.

Mais quelle nouvelle vision se forgeait à Rome sur la géographie ecclésiastique de l'Orient européen ? À la fondation de la Propaganda Fide en 1622, le pape Grégoire XV Ludovisi (1621-1623) institua par la Constitutio apostolique *Inscrutabili divinae providentiae arcano* (6 juin 1622)¹⁴ la mission des franciscains conventuels dans les deux pays roumains, en l'appelant *primogenita*¹⁵ :

« *Decretae fuerunt litterae patentes fratri Bogoslavicio Dalmatino, Ord. Min. Conv., pro se et sex sociis ejusdem ordinis per eum eligendis, juxta facultates per Generalem eorundem Conventualitum concessis, quibus tamquam Missionariis ad regna Moldaviae, Valachiae et Bulgariae ad fidem propagandam...* »¹⁶.

della politica europea, (sous la direction de) Gianvittorio Signorotto et Maria Antonia Visceglia, Roma, 1998, pp. 167-187.

¹³ Alphonse Dupront, *op. cit.*, p. 172.

¹⁴ *Collectanea Sacrae Congregatione de Propaganda Fide*, vol. I, Romae, 1907, pp. 2-4 ; v. aussi Karl Pieper, *Die Propaganda. Ihre Entstehung und religiöse Beziehungen*, Aachen, 1922.

¹⁵ Bonaventura Morariu, *La missione dei frati minori conventuali in Moldavia e Valacchia nel suo primo periodo 1623-1650*, Roma, Miscellanea Francescana, 1962, p. 3.

¹⁶ Alberto Perbal, « Projets, fondation et débuts de la Sacrée Congrégation de la Propagande », dans Simon Delacroix (sous la direction de), *Histoire universelle des missions catholiques*, vol. II, Paris, Plon, 1955, pp. 109-131.

Le même pape désigna des territoires de mission (*Terrae Missionis*) placés sous la juridiction des vicaires apostoliques et des préfets des missions, là où le nombre des résidences et des paroisses permettait de telles unités ecclésiastiques. Il s'agit des pays où le catholicisme était minoritaire et qu'on se proposait d'intégrer dans la juridiction de Rome. Douze sièges apostoliques, conduits par des nonces apostoliques, furent établis dans les pays où le catholicisme représentait la confession de la majorité (*Terrae Sedis Apostolicae*).

Dans la vision de géographie ecclésiastique de la Sacra Congregatio de Propaganda Fide, toute la région de l'Europe Orientale et les Balkans devait être encadrée d'une manière adéquate et différenciée¹⁷. C'est la raison pour laquelle on jugea nécessaire de superviser les missions à l'aide des cardinaux protecteurs ou des nonces les plus proches. Dans cette première organisation territoriale, les pays roumains (la Valachie et la Moldavie) étaient proclamés « *terrae missionis* » et subordonnés, avec les autres communautés catholiques des Balkans et les missions en Empire Ottoman, au patriarcat latin de Constantinople. Les deux pays roumains, la Moldavie et la Valachie, dépendaient aussi du protectorat du nonce de Vienne, le cardinal Carlo Caraffa, auquel le pape Grégoire XV octroya, le 22 août 1622, une région qui comprenait le sud-est de l'Allemagne, l'Autriche et la Hongrie¹⁸. La Dalmatie, la Bosnie, la Slavonie, la Croatie et le Levant étaient placés sous l'autorité du nonce apostolique de Venise, tandis que la juridiction du patriarcat latin de Constantinople, renforcée par le protectorat du cardinal Matteo Barberini, le futur pape Urbain VIII, s'étendait sur les territoires ottomans des Balkans et sur les catholiques de Constantinople.

La plupart des premiers religieux franciscains observants et conventuels arrivés en Moldavie après 1622 étaient des gens provenant des Balkans (Dalmates, Bosniaques, Bulgares) ou des

¹⁷ *Nouvelle Histoire de l'Église*, tome III. *Réforme et Contre-Réforme*, éd. par Hermann Tüchle, C. A. Bouman et Jacques Le Brun, Paris, Seuil, 1968, p. 336.

¹⁸ François Rousseau, *L'idée missionnaire aux XVI^e et XVII^e siècles. Les doctrines, les méthodes, les concepts d'organisation*, Paris, Éditions Spes, 1930, p. 83.

Italiens, obligés de faire le voyage Rome – Constantinople pour se rendre ensuite à Iassy et Targoviste¹⁹. Rattachées au patriarcat latin, institution élevée au XIII^e siècle, pendant la domination latine sur le Byzance, et ressuscitée en 1599, les missions catholiques dans les Balkans et les pays roumains tournaient, dans la période 1626-1644, autour de la capitale de l'Empire Ottoman. Sur une carte imaginaire, Rome reconnaissait ainsi à l'ancienne capitale de Byzance le rôle de « seconda Roma », protectrice des chrétiens orthodoxes et catholiques vivant sur la terre du Grand Sultan. Bien sûr, la présence de l'ambassadeur du roi de France à Constantinople, en tant que protecteur de tous les chrétiens de l'Empire Ottoman, fut l'une des raisons politiques de cette décision²⁰. Au début, on comptait sur certains avantages. Par exemple, parfois, les vicaires du patriarcat cumulaient aussi la charge de préfets apostoliques des missions en pays roumains. À l'inverse, des religieux zélés en Moldavie ou Valachie pouvaient aspirer à la charge de vicaire apostolique à Constantinople. Vu de Rome, le circuit avait l'air assez bien réglé, mais du point de vue du mouvement des hommes et du flux des échanges, le détour par Constantinople ne facilitait pas du tout les contacts entre Rome et les Balkans. La situation allait rapidement changer, grâce au succès des missions dans les Balkans.

La carte ecclésiastique de la région sera dessinée à Rome d'une manière nouvelle à la moitié du XVII^e siècle, par la réorganisation de la province franciscaine des observants en Bulgarie, fondée en 1624, et par l'érection de cinq évêchés

¹⁹ Violeta Barbu, *Purgatoriul misionarilor. Contrareforma catolică în țările române în secolul al XVII-lea*, Bucarest, Éditions de l'Académie Roumaine, 2008.

²⁰ M. A. Belin, *Histoire de la latinité de Constantinople*, Paris, 1894, pp. 127-186 ; Georg Hofmann, « Il vicariato apostolico di Costantinopoli. 1453-1830 », dans *Orientalia Christiana Analecta*, Roma, 1935, p. 54 ; idem, « La Chiesa cattolica in Grecia (1600-1830) », dans *Orientalia Christiana Periodica*, XXVI, 1936, (I), pp. 164-190, (II), pp. 395-436 ; Gérard Tongas, *Les relations de la France avec l'Empire Ottoman durant la première moitié du XVII^e siècle et l'ambassade à Constantinople de Philippe de Harlay, comte de Césy (1619-1640)*, Toulouse, 1942, pp. 65-127 ; Bernard Heyberger, *Chrétiens du Proche-Orient à l'époque de la Réforme catholique*, Rome, École française de Rome, 1994.

catholiques au sud du Danube. Ces cinq structures ecclésiastiques, censées renforcer les missions au sud et au nord du Danube, se trouvaient sur le territoire actuel de la Bulgarie, de la Turquie et de la Macédoine. Dans la logique de l'ecclésiologie de l'Église Romane, il fallait surtout ne pas inventer, mais ressusciter des institutions vénérables, jamais disparues, seulement endormies. C'est ainsi qu'on allait redécouvrir les antiques évêchés de Sardica et Marcianopolis, Ohrid, Gallipoli et Nicopolis ad Istrum. Sardica (le nom latin de la ville de Sofia), érigée par l'empereur Trajan au rang de municpe (Ulpia Serdica), comme siège de la province Dacia Mediterranea, fut métropole sous la juridiction du Patriarcat de Rome jusqu'à 733. De même, Marcianopolis (actuellement Devnya), fondée par l'empereur Trajan à la suite de la guerre de 106 contre les Daces, fut la capitale de Moesia Secunda, après la division de la province Moesia Inferior par l'empereur Dioclétien. Au IV^e siècle, Marcianopolis était siège d'un évêché. Les sources n'en font plus mention après le VI^e siècle²¹. C'est toujours à l'empereur Trajan qu'on doit la fondation de la cité Nicopolis ad Istrum, près de la ville Veliko Tarnovo, dans la Bulgarie orientale, à la mémoire de sa victoire de 106 contre Decebalus, le roi des Daces. Dans la période byzantine, Nicopolis ad Istrum fut siège d'un évêché, dans l'obédience du patriarcat de Rome. L'ancienne Gallipoli, colonie grecque et ensuite romane, se trouvait dans la presqu'île de Gallipoli dans la Thrace, actuellement la ville de Gelibolu (Turquie). Enfin, l'ancienne cité de Lychnidos sur le bord du lac Ohrid en Macédoine, conquise par les armées romanes en 148 av Jésus Christ, devint siège d'un évêché au IV^e siècle sous le nom d'Ochrid.

Détachée de la province médiévale franciscaine Bosna Argentina, par le pape Urbain VIII²², la nouvelle province de la Bulgarie (1624), fit possible l'érection de l'ancienne métropole Sardica (Sofia), ressuscitée depuis 1601 par le pape Clément VIII, en évêché catholique (1626), devenu archevêché (1643), avec

²¹ Boris Gerov, « Marcianopolis im Lichte der historischen Angaben und der archäologischen, epigraphischen und numismatischen Materialien und Forschungen », dans *Studia Balcanica. Recherches de géographie historique*, X, Sofia, 1975, pp. 50-57.

²² Jules Pargoire, « Philippe Stanislavof, apôtre des Bulgares pavlikiens au XVII^e siècle », dans *Échos d'Orient*, XV, 1912, p. 489.

juridiction au nord et au sud du Danube. Le deuxième archevêque catholique de Sardica, Petru Bogdan Bakšić demanda en 1643²³ à Rome la partition de la diocèse, trop étendue et difficile à gérer. C'est à lui qu'on doit la première histoire des anciens évêchés au sud et au nord du Danube, où il fait mention de Sardica, Marcianopolis, Durostorum et Tomis²⁴. C'est alors qu'en 1643, le pape Urbain VIII, sur la base de ces considérations historiques, ressuscita l'archevêché de Marcianopolis, au pied du mont Haemus, cité complètement détruite²⁵. À la tête de cette diocèse, il nomma le franciscain bosniaque Marco Bandulović (Marco Bandini), devenu évêque après avoir passé plusieurs années en mission dans la province Bosna Argentina et au Banat roumain. En tant que ancien siège de métropole dans la période romane classique, Marcianopolis reçut le titre d'archevêché. Le 6 février 1644, les deux prélats catholiques Bandini et Bakšić décidèrent le partage des territoires soumis à leur juridiction canonique, décision approuvée ensuite par Sacra Congregatio de Propaganda Fide. Sous l'autorité de l'archevêque de Sardica (Sofia) se trouvaient « Thracia et Dacia Ripensis », La Valachie et le sud de la Moldavie, jusqu'au fleuve Siret²⁶, tandis que le titulaire du siège de Marcianopolis reçut la majeure partie du territoire de la Moldavie, à l'exception d'un petit hinterland autour de la ville de Bacau – placée sur la juridiction de l'évêque polonais

²³ *Ibidem*, pp. 482-494.

²⁴ Marco Jačov, *Le missioni cattoliche nei Balcani durante la guerra di Candia (1645-1669)*, vol. II, Roma, Città del Vaticano, 1992, le rapport de 23 juillet 1663, pp. 361-362 : « *Sardica inter antiquissimas et nobilissimas Illurici Orientalis Urbes tam a sacris quam a prophanis scriptoribus connumeratur ab ipsis Apostolorum Principibus peregrinatione et adventu illustrata et ab eorum discipulo Sancto Clemente eius Ecclesia primitus fundata ut apud auctores legitur ex quibus nonnulli pro maiori elucidatione citantur.* »

²⁵ La brève pontificale de 14 avril 1643, v. Gh. Vinulescu, « Pietro Diodato e la sua relazione sulla Moldavia (1641) », dans *Diplomatarium Italicum*, IV, Roma, 1939, pp. 134-135.

²⁶ Eusebius Fermendzin, *Acta Bosnae pottissimum ecclesiasticarum insertis editorum documentorum regestis ab anno 925 usque ad annum 1752*, Zagrabiae, 1892, n° 1382, p. 454 ; Ivan Dujcev, *Il cattolicesimo in Bulgaria nel sec. XVII secondo i processi informativi nella nomia dei vescovi cattolici*, Roma, 1937, pp. 45-46.

de Bacau –, Dobroudja (Scythia Minor), la partie orientale de la Valachie et les régions de la Bulgarie habitées par les hérétiques pauliciens (Silistra, Zagora et Nicopolis).

Cet accord entre les deux archevêques fut bénéfique pour les communautés catholiques des Balkans et des pays roumains, même si Marco Bandini ne mit jamais le pied au sud du Danube. Les visites canoniques entreprises par les archevêques Petru Bogdan Bakšić²⁷ et Marco Bandini²⁸ dans la période 1640-1648, l'année de la mort de l'archevêque Bandini, forment les plus belles et les plus riches pages de récit de voyages conservées du XVII^e siècle concernant les pays roumains. Néanmoins, la vie de l'archevêché de Marcianopolis fut assez courte. Après la mort de Marco Bandini, il y eut deux successeurs, Petru Parchević et l'italien Vito Piluzzio, qui remplit à la fois la fonction de préfet de missions en Moldavie. De toute façon, la vie de Marcianopolis dans la construction imaginaire de l'espace européen fut plus longue grâce à la présence de cette ville, d'ailleurs fictive, sur les plus importantes cartes de l'époque : dans l'Atlas du Hollandais Petrus Kaerius (1630)²⁹, dans la carte de 1642, signée par Melchior Tavernier³⁰, dans les cartes de 1637 et de 1650 du fameux cartographe français Nicolas Sanson³¹, dans celle gravée par l'abbé

²⁷ Marco Jačov, *op. cit.*, pp. 360-375 ; Eusebius Fermendzin, *Acta Bulgariae ecclesiastica ab A. 1565 usque ad 1799*, Zagrabiae 1887, pp. 75-76, 84, 87-88, 95-106, 234-236 ; Gh. Vinulescu, « Pietro Diodato e la sua relazione sulla Moldavia (1641) », dans *Diplomatarium Italicum*, IV, Roma, 1939, pp. 104-126 ; Ivan Dujcev, *Il cattolicesimo*, *op. cit.*, pp. 35-41 ; Alexandru Ciocâltan, « Catolicismul în Țara Românească în relatări editate și inedite ale arhiepiscopului de Sofia, Petru Bogdan Bakšić (1663, 1668, 1670) », dans *Revista istorică*, XVIII, 2007, n° 1-2, pp. 61-90.

²⁸ Marco Bandini, *Codex. Vizitarea generală a tuturor Biseriilor Catolice de rit roman din Provincia Moldova 1646-1648*, édition bilingue de Traian Diaconescu, Iassy, Edition Presa Bună, 2006.

²⁹ *Vetus descriptio Daciarum nec non Moesiarum*, Mercator - Hondius, Atlas, Amsteldami, 1630.

³⁰ *Patriarchatus Constantinopolitani : geographico description*, Parisiis [1642].

³¹ *Romani imperii qua oriens est descriptio geographica. Illyricum Orientis. In quo Partes II : Moesia et Thracia. Provinciae XI. Moesia Prima sive Superior, Praevalis, Dardania, Dacia Rip(en)sis et Mediterranea, Moesia Sec(un)da sive, Inferior, et Scythia, Thracia, Haemimontus, Rhodope, et*

Michel Antoine Baudrand en 1669³², enfin dans les cartes gravées par le géographe italien Giacomo Cantelli da Vignola³³.

Dans cette première phase de l'organisation ecclésiastique de la région des Balkans, Rome se laissa diriger par le souci de renouer le fil de l'histoire avec la période de l'unité des deux Églises, avant le grand schisme. En même temps, elle se rattachait, par le biais de ses anciens évêchés, à l'histoire de la romanisation des Balkans par l'Empire romain dans les premiers siècles, ce qui allait de pair avec l'image telle que la ville s'était construite dans la période de la Contre-Réforme : une ville somptueuse, non moins admirable par son présent chrétien que par son passé païen. Cette cité sans égale rassemblait désormais sur son sol les ruines d'une capitale impériale, les vestiges émouvants de l'Église primitive et médiévale et la gloire monumentale récente d'une métropole qui prétendait, contre vents et marées, demeurer le centre spirituel du monde.

Dans la deuxième phase de réorganisation des provinces de missions en Europe, le pape Alexandre VII Chigi imposa, en 1657³⁴, un nouveau projet, plus proche des réalités géopolitiques que de la géographie ecclésiastique. Les 13 provinces furent réduites à dix. La Valachie et la Moldavie, placées auparavant dans le groupe des territoires du sud-est européen (Bulgarie, Croatie, Serbie, Albanie, Slavonie, Anatolie, les îles grecques de l'archipel de la mer Égée), étaient rattachées à la cinquième province, avec une partie de l'Allemagne Orientale, l'Autriche, la Bavière, la Silésie, la Moravie, la Carinthie, la Hongrie, la Styrie et la Transylvanie. Pour la première fois, les trois régions historiques se trouvaient ensemble

Europa, Autore, N. Sansone, Christianiss. Galliarum Regis Geogr., Lutetiae Parisiorum, Apud Petrum Mariette, 1650; N. Sanson, *Pontus Euxinus perliplus*, Amsteldami, [1653].

³² *Romani Imperii qua Oriens est descriptio geographica*, Autore Michaelae Antonio Baudrand Parisino Abbate de Roboribus et de Gessenis, Romae, 1669.

³³ *Corso del Danubio fino al Mar Nero con le provincie qui intorno al medesimo si trovano*, Roma, 1684.

³⁴ Josef Metzler, «Die Kongregation in der zweiten Hälfte des 17 Jahrhunderts», dans *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide memoria rerum*, vol. I-1, éd. par Josef Metzler, 1622-1700, Rom-Freiburg-Wien, Herder Verlag, 1971, pp. 272-275.

dans le groupe de l'Europe Centrale, sous la protection des cardinaux Melzi, Costagutti, Rosetti et Vidman.

Il est difficile de porter un jugement sur les raisons culturelles ou confessionnelles qui ont gouverné ce choix. Mais, si les motifs en demeurent mystérieux, les conséquences sont faciles à discerner. La nouvelle répartition favorisait les religieux italiens et les jésuites de la province d'Autriche et privilégiait les projets politiques de croisade tardive du pape Alexandre Chigi. À la fin du XVII^e siècle, en 1698, on retourna à l'ancienne répartition du pape Grégoire XV^e. Aussi n'est-il pas étonnant de constater que ces changements successifs de perspective reflétaient un des dilemmes historiques des pays roumains, au carrefour des Empires et à la frontière confessionnelle de l'Europe.

Les couleurs des Balkans à la fin du XIX^e siècle. Images roumaines dans la vision des correspondants de guerre

Gabriela ROTAR, Alexandru PĂCURAR
Université Babeş-Bolyai, Cluj-Napoca

Les Balkans – difficultés de définition et de limites

Le terme de « Balkans » est utilisé pour la première fois en 1490 par l'Italien Filippo Buonacorsi Callimarco (1437-1496), dans son mémorandum envoyé au Pape Innocent VIII dans lequel il note que la population locale nomme les montagnes du nord de la Bulgarie avec le mot « balkan », signifiant pays montagneux : « *quem incolae Bolchanum* »¹.

John Moritt introduit le terme en anglais au XVIII^e siècle, se rapportant à la zone montagneuse entre l'Adriatique et la mer Noire.

Dans son voyage de Bucarest à Constantinople, il traverse la chaîne des monts Balkans par le col de Shipka, tout en l'évoquant dans une lettre envoyée à sa sœur sous le nom de Bal.Kan.

Fine connaisseuse de la région des Balkans, Maria Todorova affirme que le mot « balkan » provient de la langue turque, étant composé de « *balk* », qui peut signifier *boue*, *mur de terre*, et du suffixe diminutif turque – « *an* ». Mais le terme pourrait être pré-ottoman, d'étymologie persane : « *Balā-Khāna* » qui signifie *grand*, *haut*, *élevé*, ou *beau*, *magnifique*, et par lequel les tribus cumanes, petchenègues et autres tribus turciques ont nommé les monts Haemus, pendant les XI^e-XIII^e siècles².

Le géographe allemand August Zeune (1778-1853) emploie pour la première fois le terme de « Péninsule Balkanique » en 1808,

¹ Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 22.

² *Ibidem*, p. 27.

par référence à l'élément de relief dominant – la chaîne des monts Balkans – pour nommer la péninsule de la partie sud-est de l'Europe.³

La géographe allemand Theobald Fischer (1846-1910) change la vision selon laquelle la limite nord de la Péninsule Balkanique est marquée par les rivières Isonzo (Soča) au nord-ouest, Kupa, Sava et le Danube au nord, et introduit en 1893 le concept de péninsule sud-est européenne, y incluant des territoires du sud de la Hongrie et de la Roumanie⁴.



La Péninsule Balkanique (source : Ernest Granger⁵)

³ Károly Kocsis, « The Concept and Boundaries of South Eastern Europe and the Balkans », in *South Eastern Europe in Maps*, Budapest, Geographical Research Institute, 2007, p. 9.

⁴ *Idem.*

⁵ Ernest Granger, *Géographie Universelle*, t. I-II, Paris, Hachette, 1930.

Les difficultés de définir les Balkans se reflètent aussi dans les ambiguïtés projetées par les regards visant cet espace ; d'ailleurs, pour le géographe la définition des termes « Balkan » et « Europe » se situe parmi les problèmes les plus difficiles, comme le saisit Toma Tanase : « rien n'est moins évident que l'emploi des termes *Balkan* et *Europe* »⁶.



Les Balkans. Le regard du Proche (source : Károly Kocsis⁷)

À ce propos, on peut remarquer les différentes opinions véhiculées : celle des chercheurs hongrois⁸, qui placent la Roumanie à l'extérieur des Balkans, en contraste avec le regard français pour lequel notre pays se situe en tête des États balkaniques.

⁶ Toma Tanase, « Les Balkans et l'Europe dans le discours des Frères mendiants et de la papauté (XIII^e-XIV^e siècles) », in *Eurolimes*, vol. I, Oradea, Oradea University Press, 2006, p. 88.

⁷ Károly Kocsis, *op. cit.*, p. 9.

⁸ *Idem*.

Ainsi, pour Serge Sur⁹, les Balkans se trouvent « aux confins de l'Europe et du Proche Orient, aux franges des empires (ottoman, autrichien, tsariste) qui s'en disputaient la maîtrise » ; « mélange de peuples, de religions et de territoires enclavés entre l'Adriatique, la mer Noire et le Danube, ils symbolisaient la division de l'Europe et les tentatives impériales pour la dominer [...] et la Renaissance, la Réforme, les Lumières et l'esprit de la Révolution française les ont peu touchés ».

Selon Paul Garde, le terme de « Balkans » désigne « les régions d'Europe qui appartenaient à l'Empire Ottoman il y a deux cents ans et ne sont plus turques aujourd'hui, à savoir les États qui existaient à la fin du XIX^e siècle : la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, le Monténégro et une grosse moitié de l'ex-Yougoslavie – la Voïvodine, la Croatie et la Slovénie »¹⁰.

Par conséquent, on rencontre les mêmes difficultés pour répondre à la question si la Roumanie est ou non un pays balkanique.

Sans intention d'exhaustivité, on passera en revue les arguments géographiques, culturels et historiques majeurs de l'appartenance ou de la non-appartenance de la Roumanie aux Balkans :

a) les arguments géographiques d'appartenance sont peu nombreux. On peut en rappeler un qui est plutôt de nature géologique : le fondement géologique du soubassement, de la plateforme Moesique, qui est le même au nord et au sud du Danube.

Parmi les arguments géographiques de non-appartenance on pourrait évoquer :

- la prépondérance du relief de collines et de plaine en Roumanie (détenant ensemble deux tiers de la superficie du pays), alors que dans les Balkans les montagnes sont dominantes. De plus, dans les Balkans la fréquence du relief karstique est beaucoup plus importante et spectaculaire qu'en Roumanie ;

- le climat est tempéré avec des nuances océaniques en ouest et continentales en est, tandis que les influences pontiques et méditerranéennes sont présentes sur des espaces restreints, seulement

⁹ Serge Sur, « La métamorphose des Balkans », in *Questions internationales*, n° 23, Paris, La Documentation française, 2007, p. 4.

¹⁰ Paul Garde, « De la question d'Orient à l'intégration européenne », in *Questions internationales*, n° 23, Paris, La Documentation française, 2007, pp. 6-7.

en Dobroudja et au sud-ouest de la Roumanie ; le territoire des Balkans se trouve dans la zone climatique méditerranéenne et sous-méditerranéenne ;

- en Roumanie, la plupart des éléments de végétation appartiennent plutôt à l'Europe Centrale – les arbres à feuilles caduques et à l'Europe de l'Est – la steppe. Seulement en Dobroudja, dans le Banat et en Olténie les éléments méditerranéens sont en nombre plus grand, tandis que dans les Balkans ils sont prépondérants.

La conclusion que nous pouvons en tirer est que, géographiquement, la Roumanie, à l'exception de la Dobroudja, n'appartient pas à l'espace balkanique.

b) les arguments culturels et historiques d'appartenance sont nombreux. On évoque ici :

- le substrat thrace et hellène commun à l'ensemble de la péninsule, y compris la Roumanie. Les cités commerciales grecques de la mer Noire (les *polis*) ont entraîné l'espace roumain d'aujourd'hui dans des échanges commerciaux plus actifs avec les Balkans et elles ont introduit un mode de vie urbanisé, hellénisé ;

- la romanisation de la péninsule, y compris l'espace roumain, sous les Romains, qui ont réalisé une sorte d'unification des peuples balkaniques, facilitée par le réseau des routes qu'ils ont construites. Dans l'espace roumain, au nord du Danube, la population a été romanisée de sorte que la langue roumaine qui en est résultée est néolatine ;

- l'empreinte de Byzance qui a profondément marqué le monde balkanique, y compris les territoires roumains, par la religion et son corollaire – l'écriture, tout comme par les manifestations artistiques – musique, peinture, architecture religieuse et laïque ;

- les cinq siècles de domination ottomane ayant comme conséquences les influences orientales dans les mœurs et coutumes, dans la langue, la mode, l'involution économique.

Parmi les raisons de non-appartenance on mentionne la préservation statale que les Principautés Roumaines ont réussi à garder – même si elles ont perdu des parties de leurs territoires comme les *raya*, enclaves territoriales situées dans des positions-clés pour le commerce, où les Ottomans ont imposé leur administration pendant des siècles [Giurgiu et Turnu Măgurele 1417-1829, Chilia et Cetatea Albă (Akerman) 1484-1812, Brăila et Ismail 1595-1829, Tighina

(Bender) 1538-1812 et Hotin 1713-1812], tandis que les autres États balkaniques ont disparu pendant 4-5 siècles.

La langue roumaine néolatine nous différencie aussi des peuples slaves et néogrecs des Balkans.

En conclusion, les critères historiques et culturels s'additionnent et cela nous place dans l'aire culturelle balkanique.

Comment se sentent les Roumains eux-mêmes par rapport à l'espace balkanique ? Theodor Baconsky remarque que la plupart des Roumains ne se reconnaissent pas balkaniques, notamment dans l'ouest de la Roumanie, car « au sud du Danube, là où la roumanité, telle qu'elle est, n'a que la consistance d'une aura archaïque, c'est dans les Balkans qu'a éclaté une guerre mondiale et que le voisinage de cette mosaïque ethnico-religieuse suscite de légitimes inquiétudes »¹¹.

Theodor Baconsky évoque « la roumanité » du sud du Danube. La présence des minorités roumaines constitue une raison de plus pour nous intéresser aux Balkans ; Aroumains, Mègleno-roumains, Istro-roumains ou Vlacks y vivent. En Serbie, si les Roumains de Voïvodine – environ 53 000, selon Gligor Popi¹², sont reconnus par les autorités serbes, les Vlacks de la vallée du Timok où, selon le protopope de Dacia Ripensis, Boian Alexandrovici, siége à Malainița en Kraina-Serbie, il y a 154 villages roumains habités par 350.000 Roumains timocéens, répandus dans les trois vallées des monts Deli Jovan, ne sont pas reconnus par les autorités serbes.

En plus, la contribution des Principautés Roumaines au patrimoine culturel commun des Balkans était énorme ; si les États balkaniques tels la Bulgarie, la Serbie, l'Albanie, la Grèce ont disparu, les Principautés Roumaines ont entretenu par des moyens financiers et matériels les écoles chrétiennes, les églises et les monastères orthodoxes de l'Empire Ottoman.

Andrei Pleșu remarque la position et le rôle particulier de la Roumanie dans les Balkans, qui « se trouve en quelque sorte à l'intérieur de l'espace balkanique – par la Valachie et la Dobroudja, mais d'autre part, nous ne sommes pas directement membres de cette

¹¹ Theodor Baconsky, « Les Balkans ou l'obsession décrépite », in *Martor, Revista de antropologie a Muzeului țăranului român*, n° 6, București, 2001, http://martor.memoria.ro/?location=view_article&id=129.

¹² Gligor Popi, *Românii din Banatul Iugoslav (1918-1941)*, Editura de Vest, Timișoara, 1996, p. 11.

communauté »¹³. Selon lui, « nous sommes à la frontière des Balkans. Nous nous trouvons au nord du Danube et je m’amuse parfois à dire que nous sommes une sorte de Scandinavie des Balkans ».

Au XIX^e siècle, l’Empire Ottoman, jadis puissant, connaît un décadence irrévocable, ce qui lui vaut le surnom de « Malade de l’Europe », car à l’arriération économique et administrative de l’Empire, s’ajoute la volonté des peuples opprimés de s’émanciper, de se constituer en États-nations au fur et à mesure de son démembrement territorial. C’est pourquoi, au XIX^e siècle, les Balkans apparaissent aux yeux des européens comme une région de conflits, de rivalités et de différends permanents, le terme de « Balkans » recevant, lors des trois crises majeures de la « Question d’Orient », des connotations négatives, liées aux guerres de libération des peuples opprimés.

Nous nous rallions à l’idée de Andrei Pleșu selon laquelle « le balkanisme a plutôt une connotation positive car toutes les ténèbres balkaniques ont leur contre-partie intéressante, récupérable ». Il y a des valeurs des Balkans comme la ville, la philosophie chrétienne, les pratiques alimentaires, la musique, etc., communes et identitaires, qui nous incluent dans « l’aire culturelle balkanique »¹⁴, terme introduit par Marianne Mesnil, qui saisit les réalités spatiales balkaniques. Pour la définir, elle utilise les termes *balkanitude*, au sens d’art de cohabiter et de survivre tout au long de l’histoire dans cet espace surchargé de diversité, et *balkanisme*, une sorte de stigmat qui désigne un espace de désordre, de retardement et de crises.

À présent, dans la définition des Balkans, l’accent est mis plutôt sur les aspects culturels et historiques que sur les réalités géographiques.

¹³ Andrei Pleșu, « Pourquoi doit-on sauver les Balkans », in *Martor, Revista de antropologie a Muzeului țăranului român*, n^o 6, București, 2001, http://martor.memoria.ro/?location=view_article&id=130.

¹⁴ Marianne Mesnil, « Balkanique toi-même », in *Martor, Revista de antropologie a Muzeului țăranului român*, n^o 6, București, 2001, http://martor.memoria.ro/?location=view_article&id=131.

Les Balkans sous la plume des correspondants de guerre

Suite aux trois crises majeures qui se sont déroulées dans l'espace balkanique pendant le XIX^e siècle, entre 1804 – la première révolte serbe, jusqu'à 1908 – l'indépendance bulgare totale, cinq royaumes orthodoxes indépendants naissent des ruines de l'Empire Ottoman : la Grèce en 1830, suite au Traité de Londres et puis la Roumanie, la Serbie, le Monténégro et la Bulgarie (hormis sa région sud, la Roumélie, qui obtient une autonomie interne) en 1878, reconnus au Congrès de Berlin (13 juin - 13 juillet)¹⁵.

Le conflit russo-roumain-turc de 1876-1878 est amplement présenté à l'opinion publique qui s'intéressait à l'évolution des événements et au sort des peuples opprimés des Balkans et du Caucase. Plus de 80 journalistes de guerre en relatent, la plupart étant des correspondants illustrateurs, créateurs d'art documentaire.

Leurs illustrations ont paru dans la publication allemande de Leipzig *Illustrierte Zeitung* pour être ensuite rassemblées dans l'album-document *Illustrierte Kriegs – Chronik. Gedenkbuch an den Russisch-Türkischen Feldzugs von 1876-1878. Gezeichnet von den Artistischen Mitarbeitern der Illustrierten Zeitung*. Cet ouvrage fait l'objet de notre travail car les documents qu'il contient offrent des morceaux de vie traditionnelle rurale et des exemples de conduite d'une société urbaine en formation, les illustrateurs abordant aussi des aspects ethnographiques et sociaux. Sans leur intérêt pour la vie quotidienne dans les pays affectés par la guerre, la civilisation de cette partie de l'Europe aurait continué à être ignorée par le reste du continent. Les illustrations pourraient être regroupées en plusieurs thèmes : la civilisation urbaine de la Roumanie d'il y a 130 ans, représentative pour le mélange de formes orientales, occidentales et ancestrales autochtones ; paysages et constructions militaires défensives : forts et citadelles ; scènes de vie des Balkans : costumes et typologies humaines représentatifs ; uniformes, technique militaire et scènes de bataille.

Le monde des Balkans a été d'une manière similaire reflété par les illustrateurs des grands magazines européens. *Le Monde Illustré* et

¹⁵ Alexandru Păcurar, *Incursiune în memoria locurilor*, Cluj-Napoca, Editura Presa Universitară Clujeană, 2007, p. 234.

L'Illustration avaient comme reporters Johann Nepomuk Schönberg, Jean Bergue, Théodore Frédéric Lix (1830-1897), Dick de Lonlay (1846-1893) ou Daniel Vierge (1851-1904) ; *L'Ilustración Española y Americana* bénéficiait des contributions de José-Luis Pellicer y Fener (1842-1901) ; *The Illustrated London News* jouait de l'apport des illustrateurs Irving Montagu, William Heysman Overend, Melton Prior, tandis que *Leipziger Illustrirte Zeitung* faisait appel à Ladislaus Eugen Petrovitz, Themistocles von Eckenbrecher, Mathes Koenen.

Le regard que ces artistes ont projeté sur une réalité géographique, historique et culturelle tellement complexe a suscité notre attention et intérêt. D'autant plus que l'ouvrage auquel nous faisons référence reste peu connu, fait souligné par Otto Greffner et Cătălin Ionuș¹⁶.



Symbolique de la première de couverture

¹⁶ Otto Greffner, Cătălin Ionuș, « *Illustrirte Kriegs-Chronik*, o publicație în limba germană despre Războiul de Independență din 1877/78 », in *Ziridava*, VI/1976, Muzeul Județean Arad, Arad, 1976, p. 189.

Il s'agit d'un ouvrage ample, ayant plus de 300 pages, grand format, illustré d'environ 400 gravures, accompagnées de textes liés au théâtre d'opérations de guerre de la Péninsule Balkanique et du Caucase. Une place importante est réservée aux images, textes et cartes militaires présentant les terres roumaines.

« L'ouvrage a été édité sous l'égide du grand quotidien allemand *Leipziger Illustrirte Zeitung*, dans un tirage n'ayant pas dépassé 1000 exemplaires dont quelques-uns festifs, dédiés aux Puissants de l'Europe à l'époque : le tsar de Russie, l'empereur de l'Allemagne, le roi d'Angleterre, etc. »¹⁷

La guerre d'indépendance des Roumains avait suscité un grand intérêt à l'étranger, de sorte qu'un nombre considérable d'observateurs militaires et de correspondants de presse ont été accrédités auprès des parties belligérantes. L'ouvrage auquel nous faisons référence représente le résultat de l'assemblage et du finissage des articles informatifs dont la valeur de témoignage est augmentée par les riches illustrations. Il est donc question d'un ouvrage collectif de correspondants et de dessinateurs. Le rôle capital dans la rédaction de cette chronique de guerre revient à Victor von Strantz, majeur d'État Major et attaché militaire auprès du grand quartier des troupes opérationnelles russes des Balkans¹⁸. Dans le paratexte préfaçant, il dévoile l'importance attachée à son travail :

« Même si l'intérêt de l'Allemagne pour les conflits de l'Est n'a pas été direct, car de vastes espaces nous séparaient de ces champs de bataille, les alternantes scènes de guerre, l'amalgame coloré des peuples combattants et le romantisme des faits d'armes donnaient une image attrayante et captivante du temps présent. Et, dans une mesure encore plus grande, nous sommes émus par le dramatisme de ces luttes qui reflètent l'opposition entre le monde primitif de l'Orient, avec ses traditions et ses institutions vieilles, d'une part, et l'Occident, porteur de culture, d'autre part. »

¹⁷ *Ibidem*, p. 190.

¹⁸ *Idem*.

Le côté artistique et le but informatif sont exprimés aussi par l'auteur :

« Des artistes exceptionnels ont créé des illustrations qui transposent le regard au milieu des événements. Cartes, plans, esquisses, vues d'ensemble de villes et de champs de bataille, paysages et portraits accompagnent le lecteur, lui offrent un point de repère et le guident, animent sa fantaisie et complètent ses connaissances. »¹⁹

La Roumanie se voit consacrer une part considérable à la présentation des aspects historiques, géographiques et socio-économiques, basée sur une documentation approfondie concernant son passé daco-roman, la justesse de l'Union des Principautés Roumaines, les fondements de la Roumanie moderne. Une idée mérite d'être reproduite : « On peut affirmer que si les conditions historiques n'avaient pas été aussi rudes, ce pays aurait été un des plus riches et productifs d'Europe. »

Les traits géographiques majeurs sont mis en évidence : parfaite unité et harmonie des formes de relief, abondance des ressources d'énergie, richesse des cultures agricoles. La terre est fertile et la Roumanie peut être considérée, affirme-t-on, plus que la Hongrie, le grenier de l'Europe²⁰. D'autres aspects sont également mentionnés : le développement du commerce et de l'industrie, l'hospitalité des gens, les riches traditions folkloriques.

Les précieuses informations textuelles sont heureusement accompagnées d'illustrations dont nous présentons dans ce qui suit quelques-unes, après avoir opéré une sélection en vue de privilégier les représentations de l'espace roumain. Des exemples d'autres territoires ont été pris en compte pour des raisons de comparaison. L'intérêt a porté sur l'identification des marqueurs de l'urbanité traduits ne serait-ce que dans l'architecture et l'activité industrielle, des marqueurs de l'identité culturelle concrétisés dans l'ensemble des

¹⁹ Les auteurs remercient vivement Ioana Gabriela Lemenyi, de la Faculté d'Histoire et Philosophie de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, pour le travail prenant supposé par la traduction en roumain du texte allemand en caractères gothiques.

²⁰ Otto Greffner, Cătălin Ionuț, *op. cit.*, p. 191.

éléments objectifs tels les bâtiments symboliques, les costumes ou les attitudes, et des mots sémantiquement forts servant à décrire le paysage urbain. L'attention a été prêtée aussi à la recherche de la fréquence d'apparition, dans les fragments de textes tirés de l'ouvrage, des termes donnant champ à des représentations connotées positivement, négativement ou liées à la culture orientale, triade considérée suggestive en l'occurrence pour la recherche de la spécificité de l'espace référent.

En nous proposant d'analyser la manière dont l'espace balkanique est dépeint en gravures et en mots, nous avons été à la recherche d'éléments spécifiques aux différents lieux géographiques présentés dans ces témoignages rapportant l'expérience d'un déplacement obligé dans l'espace.

Pour des raisons de clarté, la graphie roumaine des toponymes a été retenue ; il va de soi que, pour certains cas, l'ouvrage contient les dénominations turques employées à l'époque.

L'analyse du rapport textes-images met en évidence plusieurs cas de figure. Pour certains lieux, il y a correspondance parfaite entre mots et gravures : les villes de Tulcea, Măcin, Constanța en Roumanie, ou Ruse en Bulgarie. Généralement, les textes respectifs donnent l'image d'un paysage urbain aux cultures diverses.



La ville de Tulcea, sur le Danube (source : Victor von Strantz, 1878 ; selon Adrian-Silvan Ionescu²¹, la gravure appartient à Themistocles von Eckenbrecher)

²¹ Adrian-Silvan Ionescu, *Penel și sabie. Artiști documentariști și corespondenți de front în Războiul de Independență (1877-1878)*, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2002, pp. 101-102, 284.

Dans la description de la ville de Tulcea, les termes « silhouette picturale » et « image chaleureuse » contrastent avec le terme négatif « malfamée », accolé au nom de la province de Dobroudja qui s'ouvre sur « le bleu Pont Euxin ». D'ailleurs, le général Moltke, auteur d'ouvrages sur l'Empire Ottoman, écrivait que pour lui la Dobroudja était « un territoire nouveau et intéressant » et que « le long du Danube, le pays est attrayant ».

Le graveur a été sans doute impressionné par le paysage typique des « collines verdoyantes », « aux moulins à vent », et du Danube sillonné par les navires de guerre ou par les péniches de commerce.

On note l'emploi du terme grec, à connotations positives, « Pont Euxin », à la place du terme répulsif « mer Noire », pourtant couramment utilisé par les Allemands au XIX^e siècle.



La ville de Măcin, en Dobroudja (source : Victor von Strantz, 1878 ; selon Adrian-Silvan Ionescu²², la gravure appartient à Mathes Koenen)

« Elle est agréablement située aux pieds d'une colline de 250 m de hauteur, très boisée. La localité et les maisons sont entourées de vergers soignés. La mosquée à deux minarets, la mairie, le télégraphe et la caserne sont des bâtiments bien entretenus. »

²² *Ibidem*, pp. 103-104.



Le débarquement des Bulgares réfugiés à Constanța (source : Victor von Strantz, 1878)

« La ville est située à l'extrémité d'un plateau à 36 m au-dessus de la mer, prolongé vers le large d'un éperon calcaire qui se termine par une solide digue rocheuse. Sur cet éperon fut construit le quartier moderne de la ville, formé des jolies maisons des commerçants riches et des consulats. »

Pour d'autres localités (comme Nicopole), le peu de détails des images est complété par les explications apportées en complément pour les lieux sous-représentés.



La forteresse de Nicopole (source : Victor von Strantz, 1878)

« La forteresse de Nicopole était située en face de Turnu Măgurele, localité commerciale roumaine qui représente, d'une certaine manière, la tête de pont pour cette forteresse. La forteresse était située dans un ravin s'étendant jusqu'au

Danube. Comme ville commerciale, elle se situe loin derrière Turnu Măgurele. »

Malgré les références à Turnu Măgurele, il est à remarquer au centre de la gravure la représentation d'une *tabia*, fortification spécifiquement ottomane, construite dans un but défensif.

Les localités roumaines sont présentées comme étant supérieures à celles situées au sud du Danube, en termes de développement urbain ou économique. D'ailleurs, dans la description des lieux tels que Nicopole ou Ruse, le nom des localités roumaines correspondantes sur le rive danubien opposé (Turnu Măgurele, respectivement Giurgiu) est toujours évoqué d'une manière positive.

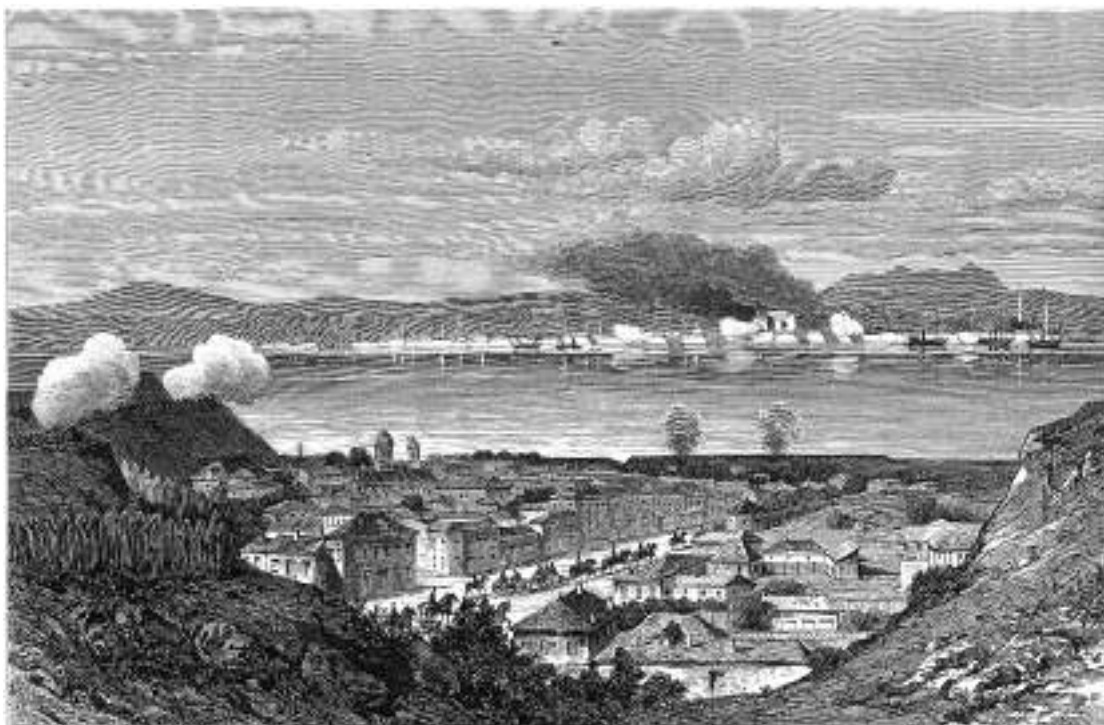
Dans d'autres cas, il y a manque total de relation entre discours et référent (Cernavodă), ou bien infériorité du contenu textuel par rapport à l'image très évocatrice (Calafat).



Image de Cernavodă, en Dobroudja (source : Victor von Strantz, 1878)

Pour Cernavodă, si la gravure représente une scène de bataille, le texte relate des « investissements anglais » dans cette petite localité dont la « position favorable » devrait lui réserver « un avenir florissant ».

Le même adjectif valorisant « florissant » est utilisé pour évoquer la ville de Calafat ou encore pour Giurgiu, mentionné comme « une ville commerciale active et florissante » jouant le rôle de « tête de pont » pour Ruse.

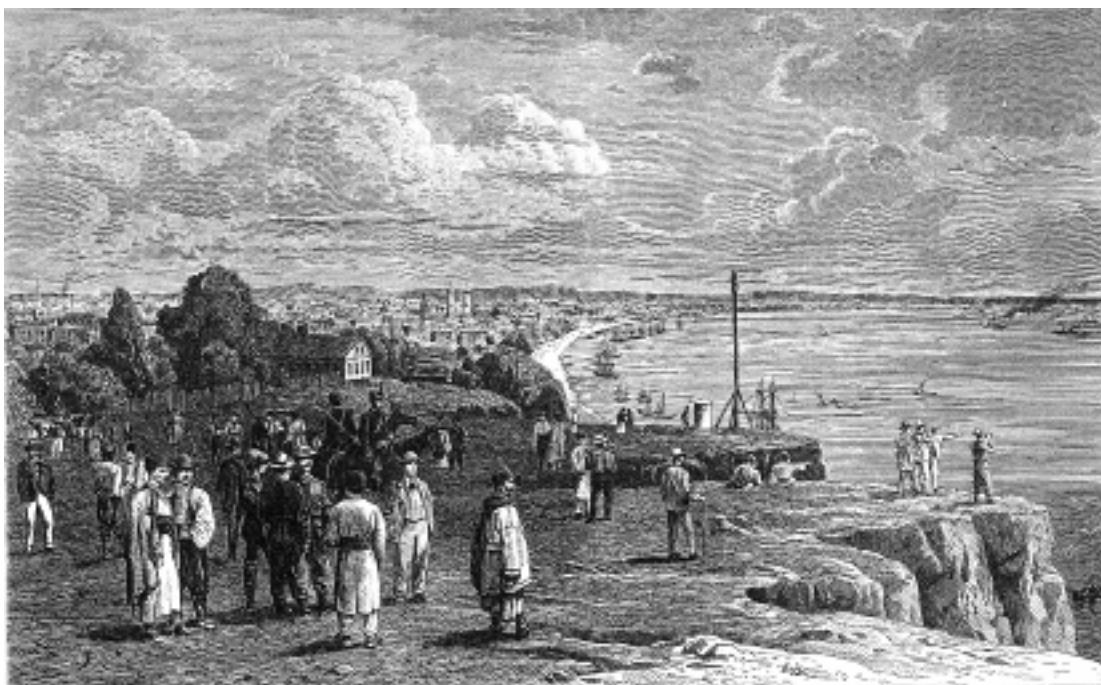


La ville de Calafat, sur le Danube (source : Victor von Strantz, 1878)

La gravure nous montre une ville compacte, avec une zone centrale aux bâtiments modernes, dominés par les silhouettes des églises chrétiennes.

Parfois, les textes sont très denses quand il s'agit de décrire des villes importantes. Pour Galați, ville à « fort caractère occidental », les nombreux éléments d'urbanité contrastent avec l'image de lieu périphérique. Gravures et mots s'accordent dans l'image de cette véritable « métropole commerciale du Danube Inférieur ».

« L'aspect architectural de la ville et son activité sociale et commerciale avaient un caractère cosmopolite. La propreté des rues, l'élégance de la majorité des bâtiments publics, le grand nombre des maisons confortables, construites dans tous les styles architecturaux occidentaux, la bonne organisation du commerce, l'éclairage public à gaz, les hôtels, les calèches, la Bourse, les nombreux journaux [...] »



La ville de Galați, sur le Danube (source : Victor von Strantz, 1878 ; selon Adrian-Silvan Ionescu²³, la gravure appartient à Themistocles von Eckenbrecher)

La vue panoramique permet d'observer une ville bien organisée, avec une activité industrielle intense, ce que le texte précise aussi.

Au premier plan, sont représentés de nombreux personnages certainement typiques, dans la vision du graveur, pour la population de Galați, à l'époque. Sont prédominants les citadins habillés à l'européenne : pantalon, veste, redingote, lavallière, chapeaux anglais, coloniaux ou melon ; et aussi de petits commerçants et des paysans en beaux costumes populaires.

Târnovo, en Bulgarie, est présenté en deux gravures : vue d'ensemble, paysage aux traits puissants (« dédale sauvage », « méandres fantastiques ») et vue du quartier chrétien de la « magnifique ville », avec ses « lignes romantiques et pittoresques », pour la description de laquelle on recourt au comparant géographique valorisant « Gênes ».

²³ *Ibidem*, pp. 101-102.



Une rue de Târnovo (source : Victor von Strantz, 1878 ; selon Adrian-Silvan Ionescu²⁴, la gravure appartient à Carol Popp de Szathmari)

« Târnovo, sur la Iantra, n'est pas seulement la plus grande, la plus renommée et la plus belle ville bulgare, mais aussi la plus originale grâce au style architectural des maisons du quartier chrétien. Les maisons de ce quartier montent les pentes raides de la colline. L'espace restreint a déterminé la construction des maisons sur deux ou trois niveaux, ce qui en Orient est chose rare. Les ruelles sont très étroites, de sorte que l'atmosphère y est irrespirable. Par leur charme et leur pittoresque, ces ruelles évoquent Gênes.

En comparaison avec ce quartier situé sur le versant sud, la partie est de la ville avait un caractère plus chaleureux, plus posé, ses bâtiments étaient moins entassés, il y avait partout des zones vertes. Ici, les Turcs forment la majorité, leurs maisons ont des murs hauts ou des grillages en bois. On rencontre ici le plus grand nombre de constructions

²⁴ *Ibidem*, p. 140.

monumentales : coupoles et minarets de mosquées, bains publics qui apportent un changement bienfaisant à la monotonie de la ville avec ses maisons construites selon le même modèle et que seules les couleurs différencient : du jaune, du rouge, du marron, du bleu. »

Des représentations liées au référent de l'adjectif « oriental » apparaissent dans le discours sur les lieux du sud du Danube. Des syntagmes tels « apparence orientale » ou « atmosphère orientale » sont utilisés et les marqueurs de l'identité orientale tels les minarets et les mosquées sont assez nombreux. On peut en citer le cas de Ruse dont « les minarets des mosquées dominant la ville » ou de Şumla, où « les nombreux minarets et coupoles des mosquées surgissaient à l'horizon ».

Dans d'autres cas, on insiste sur l'atmosphère de guerre. Mostar nous donne l'image d'un Empire en détresse et Constantinople, celle de la souffrance humaine qu'on peut lire dans les attitudes typiquement orientales des réfugiés turcs dans la mosquée Sainte Sophie.



Vue de Mostar (source : Victor von Strantz, 1878)

« L'image que Mostar offrait à l'époque correspondait à l'atmosphère confuse des pourparlers. Des forteresses en ruines, des rues sales, des maisons minables, voilà la physionomie de la capitale qui nous donne ainsi l'image de l'économie turque. »

À ce point de la recherche, une conclusion s'impose : dans la vision des graveurs et des correspondants de guerre, à puissant rôle de vecteurs d'image, l'espace roumain, à la fin du XIX^e siècle, ne présentait pas d'éléments typiquement balkaniques et cela en contraste avec la vision occidentale par rapport à la Roumanie.

À part la Dobroudja, où des éléments de la culture orientale (minarets, costumes, attitudes humaines) apparaissent, sur le reste du territoire roumain, les marqueurs de ce genre ne sont pas présentés ou mentionnés par les correspondants de guerre.

Les termes à fortes connotations positives dominent le contenu des fragments textuels analysés, les termes habituellement connotés négativement étant peu nombreux.

Enregistrements sur le vif des événements du front des Balkans, les textes dans leur ensemble présentent une homogénéité laissant transparaître l'intervention de Victor von Strantz dans l'agencement des informations géographiques, historiques et culturelles, dans l'effort de donner une représentation objective de cet espace lointain.

Par les circonstances de leur élaboration, ces textes et ces gravures n'ont pas manqué leur cible ; témoignages précieux d'un passé souvent ignoré, ils inscriront pour toujours une expérience de l'ailleurs.

Bibliographie

- BACONSKY, Theodor, « Les Balkans ou l'obsession décrépite », in *Martor, Revista de antropologie a Muzeului țăranului român*, n^o 6, București, 2001, http://martor.memoria.ro/?location=view_article&id=129
- CVIJIĆ, Jovan, *La Péninsule Balkanique*, Paris, Armand Colin, 1918.
- DAINELLI, Giorgio, *La regione Balcanica*, Firenze, La Voce, 1922.
- DEBIDOUR, Antoin, *Histoire diplomatique de l'Europe*, t. I-II, Paris, Éditions Félix Alcan, f.a.

- FISCHER, Theobald, « Die südeuropäische (Balkan) Halbinseln », in Kirchof, A., *Länderkunde von Europa II*, Wien-Prag-Leipzig, 1863.
- GARDE, Paul, « De la question d'Orient à l'intégration européenne », in *Questions Internationales*, n° 23, Paris, La Documentation française, 2007.
- GRANGER, Ernest, *Géographie Universelle*, t. I-II, Paris, Hachette, 1930.
- GREFFNER, Otto, IONUȚAȘ, Cătălin, « *Illustrierte Kriegs-Chronik*, o publicație în limba germană despre Războiul de Independență din 1877/78 », in *Ziridava*, VI/1976, Muzeul Județean Arad, Arad, 1976.
- IONESCU, Adrian-Silvan, *Penel și sabie. Artiști documentariști și corespondenți de front în Războiul de Independență (1877-1878)*, București, Editura Biblioteca Bucureștilor, 2002.
- KOCSIS, Károly, (ed.), *South Eastern Europe in Maps*, Budapest, Geographical Research Institute, 2007.
- MAULL, Otto, « Einheit und Gliederung Südosteuropas », in *Leipziger Vierteljahrschrift für Südosteuropa*, Leipzig, 1937.
- MESNIL, Marianne, « Balkanique toi-même », in *Martor, Revista de antropologie a Muzeului țăranului român*, n° 6, București, 2001, http://martor.memoria.ro/?location=view_article&id=131
- PAPACOSTEA, Victor, « Balcanologia », in *Buletinul Institutului de Studii Sud-Est Europene*, VI, București, 1996.
- PĂCURAR, Alexandru, *Incursiune în memoria locurilor*, Cluj-Napoca, Editura Presa Universitară Clujeană, 2007.
- PLEȘU, Andrei, « Pourquoi doit-on sauver les Balkans », in *Martor, Revista de antropologie a Muzeului țăranului român*, n° 6, București, 2001, http://martor.memoria.ro/?location=view_article&id=130
- STRANTZ, Victor von, *Illustrierte Kriegs – Chronik. Gedenkbuch an den Russisch-Türkischen Feldzugs von 1876-1878. Gezeichnet von den Artistischen Mitarbeitern der Illustrierten Zeitung*, Verlagsbuchhandlung von J. J. Weber, Leipzig, 1878.
- SUR, Serge, « La métamorphose des Balkans », in *Questions Internationales*, n° 23, Paris, La Documentation française, 2007.

- TANASE, Toma, « Les Balkans et l'Europe dans le discours des Frères mendiants et de la papauté (XIII^e-XIV^e siècles) », in *Eurotimes*, vol. I, Oradea, Oradea University Press, 2006, p. 88.
- TINGUELY, Frédéric, « Formes et significations dans la littérature de voyage », in *Le Globe, Revue genevoise de géographie*, Tome 146, Genève, 2006.
- TODOROVA, Maria, *Imagining the Balkans*, Oxford, Oxford University Press, 1997.
- ZEUNE, August, *Versuch einer wissenschaftlichen Erdbeschreibung*, Berlin, Wittich, 1808.

Albert Londres et les Balkans : le reporter face à l'organisation révolutionnaire des *Comitadjis*

David RAVET, Université Paris III Sorbonne Nouvelle

Albert Londres voyagea dans les Balkans et en tira un reportage sur les problèmes politiques de cette région, et notamment de la Bulgarie, de la Macédoine et de la Serbie de l'entre-deux-guerres. Ce reportage de 1931 intitulé *Les Comitadjis* entraîne le lecteur dans les arcanes de l'organisation révolutionnaire intérieure macédonienne (ORIM) utilisant le terrorisme contre l'État bulgare et yougoslave. Cette organisation, véritable état dans l'état, est étudiée de l'intérieur par le grand reporter qui réussit, après maintes aventures et enquêtes, à entrer dans l'antre de ses militants appelés comitadjis.

Dans ce qui suit, nous étudierons les expériences viatiques d'Albert Londres dans les Balkans ; le rapport entre littérature viatique et politique dans *Les Comitadjis* (la présentation par Albert Londres des problèmes politiques épineux et toujours actuels des Balkans ; l'analyse de la conception, du rôle et de l'engagement du reporter), ainsi que l'écriture et l'esthétique viatiques d'Albert Londres. En effet le reporter utilise la formule-choc, l'esthétique du contraste, l'analyse humaniste de la situation politique et sociale, et l'esthétique de la subversion et de la transgression avec l'utilisation très fréquente des procédés du grotesque et du comique de situation. Cette esthétique décrit le voyage comme un renversement total des valeurs humanistes et renforce une démythification des comitadjis. Ces comitadjis ne sont plus décrits comme des héros nationalistes, inspirés seulement par une foi idéaliste et idéologique, mais comme de simples assassins et les tyrans quotidiens de leur propre peuple.

Plusieurs questions se posent : comment Albert Londres montre-t-il cette évolution du combat politique des comitadjis ? Quels sont les enjeux de cette condamnation d'abord sous-jacente puis explicite ? Quel est le rapport entre ce grand reportage et la modernité terroriste que nous vivons ?

Nous confronterons l'analyse littéraire de ce reportage sur les Balkans à quelques illustrations des journaux de l'époque (comme *Le Petit Journal*) et à des photographies du début du XX^e siècle présentant cette organisation révolutionnaire balkanique. Cette approche transartistique permettra de mieux cerner le texte viatique d'Albert Londres.

Le voyage d'Albert Londres dans les Balkans : fonction et motivation viatiques, structure initiatique, décalage entre voyages et horizon d'attente du reporter

Le voyage d'Albert Londres dans les Balkans, surtout à Sofia, puis en Serbie n'est pas présenté ni vécu comme une expérience viatique de découverte, mais comme un nouvel ancrage dans des pays déjà visités. Cette connaissance préétablie permet au reporter de se focaliser sur sa véritable mission : dépasser les apparences d'un voyage pittoresque pour enquêter et s'initier aux problèmes politiques majeurs de cette région. Le voyage prend alors la fonction d'une enquête de terrain sur les mécanismes d'une organisation secrète mais néanmoins très puissante en Bulgarie : L'Orim (organisation révolutionnaire intérieure macédonienne). Il s'agit de s'infiltrer dans cette organisation pour en comprendre le fonctionnement interne, ses enjeux, ses ramifications et ses modes d'actions. Le reporter devient ainsi un véritable détective qui cherche par tous les moyens à s'introduire de plus en plus au cœur de ce milieu de terroristes, et à comprendre leurs vies, allant jusque dans leurs repères en Macédoine bulgare et serbe. Le voyage devient une initiation volontaire. Mais cette intrusion ou pénétration du reporter dans un monde étranger ne donne jamais naissance à une identification et encore moins à une glorification des comitadjis. Au contraire, le reporter marque toujours ses distances par le procédé du grotesque, du comi-tragique de situation, de la distance ironique.

Cette distance, parfois très cynique, est une des caractéristiques de son écriture viatique. Elle est toujours en tension avec la présentation de réalités tragiques, d'événements politiques souvent très violents, de descriptions sans concession des exactions commises par les Turcs contre les Macédoniens de 1893 à 1913, mais aussi par les comitadjis dans les années 1920 et 1930. Ce paradoxe esthétique au cœur même du reportage mime ou reproduit le problème politique

central de l'Orim et ses contrastes internes : organisation révolutionnaire mais établie comme un état ; basée sur la libération des minorités mais tyrannique et sanguinaire ; prônant une Macédoine libre, mais c'est une organisation gangrenée par des rivalités la détruisant.

En effet, au début du reportage, Albert Londres utilise le mode imaginaire en mettant en scène de manière burlesque sa propre rencontre directe et sans encombre avec les principaux chefs des comitadjis, et l'interview imaginaire avec son responsable Ivan Mikailoff. La force de cette scène tient à sa concision, au vocabulaire cru, à la schématisation excessive et au grotesque de disproportion. Le reporter écrit ainsi :

« J'aurais voulu, en arrivant à Sofia, voir briller au balcon d'un bel immeuble une éclatante enseigne lumineuse proclamant : Orim. Un concierge m'eût aussitôt ouvert la porte. "Faites passer ma carte à ces messieurs les révolutionnaires", eussé-je dit. Le concierge m'eût fait attendre dans un grand salon décoré de poignards, de pistolets. Comme cendriers, des machines infernales. Dans les quatre coins, ou même sur des étagères, tout un choix de bombes. Négligemment posés sur une table, deux albums, l'un portant : "Ceux que nous avons tués" ; l'autre : "Nos prochaines victimes". Sans attendre plus longtemps, mon introducteur eût soulevé une tenture ; alors, marchant droit et ferme, j'aurais pénétré dans une chambre où, sur une estrade, au fond, trois hommes debout, bardés de cartouchières, m'eussent regardé venir. [...] Derrière eux trois, peinte sur le mur, une oriflamme noire, une tête de mort comme pommeau à la hampe et, sur la banderole, cette devise anodine : "La liberté ou la mort." [...] Voilà comment j'aurais désiré être reçu en arrivant. Autour de moi, tout n'était que nuit, mystère, silence. »¹

Ce procédé a plusieurs fonctions : décrire d'emblée au lecteur les armes et les méthodes expéditives des comitadjis, présenter leurs

¹ Albert Londres, *Les Comitadjis* (1932), Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, pp. 10-11 et p. 13.

symboles, mettre en scène la quête du reporter et souligner la singularité de son aventure. Le procédé littéraire appuie l'œuvre journalistique.

Le décalage entre l'expérience viatique de base et l'enquête approfondie du reporter est également utilisé par Londres. Le voyageur doit aller au-delà des apparences, détruire ses premières impressions pour cerner les vraies réalités politiques de Bulgarie : une guerre civile sous forme de vagues d'assassinats des élites, surtout entre les deux bandes de comitadjis. Sofia est devenue la capitale de l'insécurité. Ce décalage est par exemple renforcé par l'intertextualité implicite à un poème viatique très connu : *L'invitation au voyage* de Baudelaire. Albert Londres écrit :

« Devant l'ensemble de ce spectacle, le poète pourrait s'écrier :
- Là tout est calme, ordre, beauté.
Poète, tu te tromperais. [...] »²

Cette citation montre le rôle de révélateur du reporter. Il décrypte de l'intérieur la situation complexe et intriquée des Balkans pour que le lecteur la déchiffre aisément. Il est souvent à la fois acteur et observateur des événements. Ainsi le voyage est relié étroitement à la notion de danger. Les risques ou les périls sont aussi des motivations essentielles du reporter. Ils stimulent le journaliste et démontrent avec force son intégration dans le milieu bulgare et terroriste. Albert Londres décrit ainsi ce lien entre expérience viatique et danger avec une nuance ironique :

« Il faut sans doute attribuer à mon goût du mystère l'amour particulier que je nourris pour Sofia. On y vit et on y dort agréablement, certes, et cela on le doit à sa bonne altitude. Mais j'aime Sofia pour des raisons beaucoup moins saines. Nuit et jour, on y goûte une telle ivresse de l'insécurité que l'on est perpétuellement sous le coup délicieux d'un vertige. Je suis heureux, entre autres, de me promener dans la grande rue qui traverse le quartier tzigane et qui mène directement en Macédoine bulgare. On ressent comme une espèce de volupté

² *Ibidem*, p. 19.

à essuyer le vent fou des autos ou des motocyclettes filant à cent à l'heure vers la jungle terroriste. Qui enlève-t-on ? Quel message de mort transmet-on ? »³

Le voyageur rentre en contact avec tous types de personnages, de milieux sociaux, de clans, d'étrangers, de protagonistes des conflits, du simple garde du corps protégeant un homme public au diplomate de l'Orim. L'altérité est diversité, variété, mais le même sentiment domine les autres : la menace perpétuelle des actions punitives des comitadjis. Cette atmosphère est soulignée par la métaphore picturale de l'ombre qui construit le chapitre XX. L'ombre c'est l'Orim. Cette peinture du reporter et de la tension politique des Balkans s'exprime dans ce passage :

« J'ai battu les rues de Sofia avec des partisans de Mikailoff et des partisans du mort Protegueroff, avec des neutres, avec des Serbes, des Hongrois, des Russes, des Grecs, tous gens connaissant le pays et sachant comment s'y comporter. En croisant des passants, ils baissaient la voix, parfois même ils interrompaient la conversation. L'ombre ... »⁴

Le voyageur cherche l'objectivité, le recoupement des points de vue pour brosser un tableau précis des comitadjis et de leurs impacts sur la Bulgarie et la Yougoslavie. Le voyage devient, non seulement découverte des effets de l'Orim, mais également source de révélations surprenantes sur leur main-mise. Le contraste domine cet aspect exceptionnel du voyage, en particulier lors des passages sur la Macédoine bulgare, région dominée par les terroristes. Plus qu'une série de contrastes, il s'agit vraiment d'un renversement des valeurs et des perspectives qu'Albert Londres perçoit et démonte. Ces deux passages sont caractéristiques de ce surprenant retournement :

« Le sel de ce voyage est dans le renversement des situations : ailleurs les terroristes vivent dans des caves, ici la lumière de Dieu brille pour eux. [...] Le pays de "La Liberté ou la Mort". Ici vivent les professeurs de terrorisme : les vieux tout

³ *Ibidem*, p. 155.

⁴ *Ibidem*, p. 163.

doucement, les jeunes vibrant de fougue. Autour d'eux, déférents, attentifs, studieux, grouillent les élèves. Et tout le reste de la population travaille pour les nourrir. [...] L'étonnement du premier jour persiste au long des jours. Une cour des Miracles, un îlot douteux de grande ville, une résidence d'interdits de séjour, cela peut être imaginé, mais un pays entier ! »⁵

Ce qui est normalement l'exception devient ici la règle. Le terroriste devient le roi, le tyran et le héros de cette contrée. Le terrorisme est une organisation quasi étatique ayant pignon sur rue. Il est la loi. L'horizon d'attente du voyageur est ainsi renversé.

Les Comitadjis : entre Histoire et Littérature de voyage

Après avoir analysé les rapports entre le reporter et ses expériences viatiques, présentons maintenant les paradoxes décrits dans ce grand reportage. Ces paradoxes s'inscrivent dans le rapport plus général entre histoire et littérature de voyage. Albert Londres montre l'évolution négative et tragique des comitadjis. De véritables héros de guerre, de résistants nationalistes à l'époque turque et pendant les guerres balkaniques à leur transformation en simples terroristes néfastes, tyranniques, cruels, mafieux oppressant leur propre peuple. Albert Londres utilise des procédés de démythification en peignant les comitadjis comme des assassins « amateurs » et sans remords, comme des êtres cupides ponctionnant les populations bulgares. Il existe ainsi une construction du reportage par contrastes : d'un côté l'héroïsation des comitadjis historiques légendaires (ou des combattants anti-serbes), et de l'autre une condamnation ferme des mécanismes mortifères et autodestructeurs des nouveaux terroristes. Albert Londres utilise son art de la formule pour montrer cette transformation historique de l'Orim, de la génération des fondateurs à celle de Todor Alexandroff et à la génération actuelle. Il écrit :

« Aujourd'hui, le voyageur chercherait en vain dans le Pirine les tchétras de comitadjis. Plus de révoltés pour lui offrir le thé. [...] Les héros sont rentrés dans leur village. Contre le mur de

⁵ *Ibidem*, p. 125 ; pp. 129-130.

leur maison, le fusil pend à un clou. Dans un coin est un panache déjà recouvert de poussière. L'Organisation révolutionnaire macédonienne a changé de peau. C'est maintenant un antre de terroristes. De la peau de lion à la peau de loup. »⁶

Nous comparerons les portraits héroïques littéraires des comitadjis par Albert Londres à des illustrations ou photographies d'époque présentant leurs faits d'armes. Cette approche transartistique, littérature – arts plastiques, est d'autant plus pertinente que le reporter utilise de nombreuses références culturelles picturales, musicales et théâtrales pour peindre les comitadjis légendaires. Il écrit ainsi :

« Trempant la réalité dans le bain de la légende, une revue, la *Publication illustrée*, relie le présent au passé. Sur la couverture, en cul de lampe, le couple allégorique : la Macédoine et le comitadji. La Macédoine, ayant brisé ses fers, peut enfin lever les mains ; aussi son premier geste est-il d'offrir une couronne à son homme [...]. Mais c'est à l'intérieur que c'est joli ! De 1893 à 1931, de Péré Tocheff à Ivan Mikailoff, c'est la grande parade. Que de gueules ! [...] C'est une exposition rétrospective de tignasses, de barbes, de moustaches. Voilà un Van Dick, [...] Mais il y a la présentation des sabres, et c'est presque du théâtre japonais ! Plus loin, on les voit boire comme dans les tableaux de Frans Hals... [...] Et enfin, du grand opéra : une tchéta avec tous ses drapeaux dévalant d'une géante montagne ; c'est la présentation même des étendards dans *La Damnation de Faust*, aux accents de la *Marche hongroise* ! »⁷

Dans cette citation, il existe deux types de références transartistiques : une référence directe au combat légitime des révolutionnaires contre les occupations de la Macédoine et des références interculturelles extérieures très éclectiques. La référence à la *Publication illustrée* montre également l'importance des

⁶ *Ibidem*, pp. 44-45.

⁷ *Ibidem*, pp. 167-168.

illustrations pour la propagande et la diffusion du combat et des idéaux des comitadjis. L'art sert un engagement politique clair : la libération nationale et la réunification de la Macédoine après sa partition entre la Bulgarie, la Grèce et la Yougoslavie. La Macédoine est représentée par la figure allégorique de l'esclave et le comitadji est son libérateur. Cette référence artistique prend la forme d'un bilan politique plus vivant, plus symbolique que des explications didactiques journalistiques. Les autres références par leur variété même tendraient à montrer une certaine universalité du combat révolutionnaire.

Étudions à présent une photographie de 1917 du magazine *Life* mettant en scène des comitadjis prêts à attaquer la Macédoine serbe. Ils sont assis sur des rochers, les visages farouches, tendus, les regards fermés fixant l'horizon. Cette photographie a une forte composition horizontale et diagonale renforçant la cohérence du groupe de combattants ou tchéta. Les comitadjis sont très proches les uns des autres et sont présentés en étagement. Ils semblent poser. Trois d'entre eux ont des cartouchières impressionnantes sur leurs torsos, montrant ainsi leur importance au sein du groupe et leurs bravoures au combat. Leurs ports de tête et leurs positions altières soulignent le procédé d'héroïsation produit par l'image.



Bulgarian Irregulars circa 1917 : Comitadjis Bulgares ou irréguliers attaquant la frontière serbe à la frontière serbo-bulgare. Photo : Hulton Archive/Getty Images, 1^{er} Janvier 1917

Ce combat des révolutionnaires contre les Serbes est présenté souvent comme légitime par le reporter qui défend ainsi le droit des minorités, mais il condamne les méthodes sanguinaires des comitadjis. Albert Londres écrit ainsi :

« Arrivons maintenant aux causes de la rébellion. Les Serbes, en Macédoine, ont supprimé les écoles de langue bulgare, les prières en langue bulgare [...]. Ils punissent les enfants s'exprimant en bulgare. Les Macédoniens ont dû ajouter à leur nom la terminaison *itch* pour lui donner la forme serbe. [...] Un homme qui se promène, fredonnant une chanson de son enfance, chanson bulgare, est puni comme un criminel. Dans les écoles, tout enfant doit répéter : "Je suis serbe" ; revient-il à sa maison, le père lui dit : "Non, tu es bulgare." [...] Belgrade applique une politique de dénationalisation. Eh bien, disent les comitadjis, cela, les traités peuvent l'autoriser, la Société des Nations le tolérer, le monde s'en moquer et le gouvernement bulgare le subir, nous, les révolutionnaires de 93 – de 1893, [...] nous ne l'accepterons pas. [...] Nous punirons les tyrans par nos armes. Nous interdirons à nos frères de s'abandonner au malheur. Macédonien il est, serbe il ne deviendra !
Le but de l'Orim est clair : ne pas permettre aux Serbes de gagner la Macédoine par le temps. »⁸

Le reporter montre ainsi que les comitadjis se présentent comme les derniers remparts de la politique nationaliste des Serbes, de leur volonté de domination des Macédoniens par l'arme éducative et la puissance linguistique. Mais, tout au long du reportage, Albert Londres montre aussi le caractère néfaste des comitadjis : la réification et la déshumanisation de leurs sbires par les chefs de la conjuration, l'instabilité politique qu'ils provoquent avec la mise en place d'une guerre latente en Bulgarie et entre la Bulgarie et la Yougoslavie.

⁸ *Ibidem*, pp. 42-43.



Comitatdjis à l'action dans les Balkans. Journal français de l'époque

Le dernier chapitre du reportage intitulé : « Si les hommes étaient sages » résume bien les problèmes géopolitiques des Balkans. Mais ce chapitre dépasse la simple synthèse pour poser la question centrale : la situation d'injustice et d'insécurité née du traité de Neuilly, du droit international des Serbes sur la Macédoine. La confrontation des positions inflexibles de la Bulgarie et de la Yougoslavie est renforcée par le procédé de la personnification utilisée par le reporter. Albert Londres se met en scène comme un augure et un visionnaire. Il écrit :

« Tel est le conflit. L'exposer n'est pas le résoudre. Peut-il être résolu ? Tels que nous connaissons les deux adversaires, nous pouvons avancer qu'il ne peut pas l'être. Les comitatdjis ne céderont jamais. Le gouvernement de Belgrade ne cédera jamais.

—Alors ?

Alors le tonneau de poudre continuera de les séparer. »⁹

Albert Londres propose des actions concrètes pour résoudre les problèmes ou les injustices décrits dans ses reportages. Ici le problème

⁹ *Ibidem*, p. 190.

est international et la solution est une unification des peuples sous une même bannière. Le reporter écrit :

« Cependant, une solution idéale plane sur les Balkans. [...] Il s'agit d'une confédération de tous les Slaves du sud. [...] Cette confédération, allant de l'Adriatique à la mer Noire, engloberait les Slovènes, les Croates, les Serbes, les Bulgares et les Macédoniens. L'idée n'est pas neuve, elle n'est pas folle non plus. [...] Cet acte politique serait un acte de sagesse. »¹⁰

Au moment des politiques ultra-nationalistes, de l'éclatement et du morcellement des restes mêmes de la Yougoslavie, cette solution proposée par Albert Londres semble encore à méditer aujourd'hui.

Bibliographie

- ASSOULINE, Pierre, *Albert Londres : vie et mort d'un grand reporter, 1884-1932*, Paris, Balland, 1989.
- FOLLÉAS, Didier, *Putain d'Afrique : Albert Londres en terre d'ébène*, Paris, Arléa, 1998.
- LONDRES, Albert, *Les Comitadjis* (1932), Paris, Le Serpent à Plumes, 2002.
- LONDRES, Florise, *Mon père*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2000.
- MOUSSET, Paul, *Albert Londres ou l'aventure du grand reportage*, Paris, Grasset, 1972.

¹⁰ *Ibidem*, p. 191.

Voyages dans les Principautés roumaines

Entre fascination et incompréhension. Le regard de l'autre sur les Principautés Roumaines à la fin du XVIII^e siècle

Veronica GRECU, Université de Bacău

Le statut que les individus et les sociétés accordent à l'étranger dans leur discours, leur imaginaire et leurs représentations est souvent bâti à partir d'éléments contradictoires ; la méconnaissance, ou pire encore, la peur que suscite la différence, le rejet, le repli sur soi, l'intégration et l'assimilation, le multiculturalisme et l'universalisme s'y mêlent le plus souvent. Dès l'antiquité, chaque société a eu sa propre expérience de « l'Autre », une expérience qu'on pourrait considérer fondamentale, car le regard de l'étranger se mue parfois en une véritable obsession.

Toujours est-il que la diversité des expériences ne va pas sans constantes, car l'ambivalence des jugements et des comportements, la distorsion entre le discours et le vécu reviennent dans tous les cas. L'Autre est à la fois nié et accepté, caractérisé par une étrangeté pensable et acceptable ou bien insupportable et incompréhensible, il suscite la fascination et peut devenir un modèle culturel sans toutefois être entièrement compris :

« Dans la notion d'étranger gît une ambivalence [...] : l'impossibilité d'un rapport à l'autre faute d'un espace commun entre lui (l'étranger inconnu) et nous, ou encore l'étrangeté de celui que la culture, la langue, les mœurs ou les dieux rendent inaccessible ou trop éloigné pour qu'on noue un rapport avec lui. [...] Ainsi nous faut-il distinguer le "barbare", étrange inconnu que sa différence naturelle rend totalement autre et l'étranger que sa différence culturelle rend problématique. »¹

¹ Étienne Tassin, « L'étranger et le citoyen », in *Relations*, Montréal, n° 720 / 2007, p. 20.

La question de l'Autre évoque en même temps celle de l'identité de la personne par rapport à une communauté proche ou lointaine. Johan Huizinga, le médiéviste néerlandais, affirmait en ce sens que « pour la connaissance de la civilisation d'une époque [...] l'illusion même dans laquelle ont vécu les contemporains a la valeur d'une vérité »². Cela suppose que les récits de voyageurs, qui font l'objet de notre étude, peuvent apporter autant d'informations précieuses que de visions faussées par des illusions ou des chimères. Ce qui importe, c'est que le regard posé sur l'Autre offre souvent un inappréciable raccourci vers la connaissance de celui qui regarde.

Tel qu'on essayera de le mettre en évidence dans notre présentation, pour Jean Louis Carra le monde est subdivisé en deux (l'Occident et l'Orient, la civilisation et la barbarie) et il ne cessera de revendiquer, tout au long de son *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, la supériorité française sur le reste du monde. À son avis, l'Autre n'est plus simplement différent, il est d'une autre nature et ce n'est que le modèle français qui peut l'apprivoiser :

« Il [Alexandre Maurocordato] vit aujourd'hui à Jassy en Moldavie avec une modique pension de deux mille livres que lui paye le Prince Ghika. Ce jeune Maurocordato est de tous les Grecs le plus aimable, le plus éclairé, & le plus sensible que j'aie connu ; [...] personne assurément n'aurait plus de droit à la principauté que lui ; il est seul capable d'extirper l'ignorance barbare où les Moldaves sont plongés & de faire de ce pays une contrée délicieuse, par les connoissances qu'il a de nos loix, de nos mœurs, & de nos arts. »³

L'Histoire de la Moldavie et de la Valachie, avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux provinces est le premier livre français, rédigé au milieu du XVIII^e siècle, plus précisément en 1777, sur les Principautés Roumaines. L'auteur fut le précepteur des enfants du prince régnant moldave, Grégoire Ghika. Publiciste et révolutionnaire, Jean Louis Carra est né en 1742. Encore élève, il

² Johan Huizinga, *Le déclin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1961.

³ Jean Louis Carra, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces*, Jassy, Société Typographique des Deux-Pons, 1777, p. 124. C'est nous qui soulignons.

connaît un épisode de délinquance infantile qui le pousse à s'exiler d'abord en Suisse, ensuite à voyager en Angleterre, en Russie, dans les Principautés Roumaines et en Pologne. Partisan de l'égalité des droits, le voyage devient pour lui presque une profession, un moyen de découvrir la diversité du monde, une invitation au dialogue avec d'autres cultures. Il affirmera lui-même dans *Odazir*, en parlant de ses compatriotes, que le voyage est « le seul moyen de les tirer de cette ignorance barbare où ils seront tant qu'ils ne chercheront à connaître d'autres peuples, pour faire des comparaisons »⁴.

Carra se trouve encore en Russie, à Moscou, dans la maison d'un seigneur inconnu, qui lui a permis de donner des cours de mathématiques et de géographie dans sa demeure, quand on lui propose un poste auprès du prince Grégoire Ghika. Si nous ne possédons pas beaucoup d'informations sur ses activités dans la ville des tsars, les témoignages sur son séjour en Moldavie sont plus précis. À son départ, Carra sait déjà qu'il doit s'occuper des enfants du prince et lui servir en même temps de secrétaire pour sa correspondance en français. Néanmoins, les termes de ce nouveau contrat qui le conduit à Jassy ne semblent pas avoir été assez clairs. Selon Carra, l'arrangement prévoit de payer ses frais de séjour et de retour pour une période d'une année, avec la possibilité d'y demeurer plus longtemps. Les partisans du prince Ghika affirment cependant que le contrat obligeait Carra à rester pour une période de deux ans à la cour moldave. Quelle que soit la vérité, il est bien évident que cette expérience marque profondément le jeune homme qui y fait d'ailleurs mention dans son livre, n'hésitant pas à discréditer son ancien protecteur :

« Sur ces entrefaites, je demandai mon congé à son Altesse, qui pour me témoigner aussi de son côté la reconnaissance à la grecque, me refusa la moitié de la somme, convenue dans mon contrat, pour mon voyage de retour. Après cela, si M. Rousseau vient nous dire encore que les peuples barbares & sans loix valent mieux que les peuples policés, je le prierai d'aller vivre un an dans les forêts de la Moldavie. »⁵

⁴ Jean Louis Carra, *Odazir, ou le jeune Syrien, roman philosophique composé d'après les mémoires d'un Turc*, La Haye, 1772, p. 5.

⁵ Jean Louis Carra, *Histoire...*, op. cit., p. 197.

La société roumaine, à l'intérieur de laquelle Carra passe une année de sa vie, ne se laisse pas facilement découvrir par le jeune voyageur, assoiffé d'inconnu. À mi-chemin entre l'Europe des Lumières et l'Europe du despotisme oriental, les deux principautés roumaines, la Valachie et la Moldavie, lui donnent l'impression d'un mélange inattendu et étrange de traditions byzantines et turco-phanariotes, derrières lesquelles il entrevoit à peine un passé glorieux et latin. Les habitudes quotidiennes des Moldaves, leurs maisons, leurs meubles lui semblent être si éloignés de la « civilisation » qu'il connaît, qu'il a du mal à considérer d'un œil objectif tout ce qui se présente devant lui :

« Les ameublements ordinaires sont des entablements de planches qui tiennent les deux tiers de la chambre en longueur & largeur, élevés d'un pied ou d'un pied & demi de terre, & couverts de matelas de laine ou de paille, suivant la richesse du particulier [...]. On trouve aussi chez quelques-uns des chaïses & des tables de bois, mais c'est un luxe européen, réservé pour les étrangers ; car les Moldaves, les Valaques, & les Grecs s'acroupissent tout le jour, les jambes croisées sur leur sofa, & mangent autour d'une table ronde le dos courbé comme des finges »⁶

Il nous est aisé de comprendre à quel point il lui est difficile de vivre parmi ces gens pour lesquels il ne ressent que rarement une vague sympathie. Il est stupéfait d'apprendre que les tables en bois soient « un luxe européen », bien que des témoignages de l'époque contredisent ses affirmations. Au moment où il vit à Jassy, les Principautés Roumaines sortent d'une longue guerre entre la Russie et l'empire ottoman, ce qui donnent aux Russes plus de liberté d'intervenir dans les affaires roumaines, facilitant ainsi le contact de ces contrées avec les Lumières.

Sa coutume de tout critiquer s'étend aussi vers d'autres aspects de la vie moldave, fort appréciés par les voyageurs étrangers. En parlant de la danse, par exemple, ses remarques moqueuses s'attardent sur le costume oriental des danseurs qu'il considère ridicule, bien que le Levant entier le conserve depuis des siècles ; la danse elle-même lui

⁶ *Ibidem*, p. 174.

paraît si barbare qu'il ne peut pas s'empêcher de se demander si les animaux sauvages ont enseigné aux Moldaves de danser ou ce fut le contraire :

« Si c'est un jour de mariage, de réjouissance publique ou de famille, on s'enivre, on s'embrasse, on danse & on se querelle. Leur danse surtout est amusante. Ils se forment en rond, hommes & femmes, main à main, les pieds bien en dedans, les longues culottes rouges des hommes pendantes sur le coude-pied & les talons, comme à des pigeons pattus ; les Dames couvertes des épaules jusqu'à la ceinture, d'une pèlerine dont le poil est en dehors, tendant horriblement le ventre & rentrant les fesses ; dans cette posture, vous voyez leurs bras se remuer méthodiquement, comme si on les tiroit de derrière l'épaule par un fil ; leurs pieds aller & venir en même temps, de l'avant en arrière, de l'arrière en avant : le dos rond, le col roide, l'œil stupide, se tourner en cadence de droite à gauche, de gauche à droite ; & avancer ainsi gauchement & nonchalamment, comme un mulet fatigué qui tourne en broyant la navette. »⁷

Les vêtements des boyars et leurs coutumes n'échappent pas non plus à son regard critique, bien que Grégoire Ghika soit la cible privilégiée de ses réflexions malveillantes. Il mentionne à ce propos un jeune boyar qui a été sévèrement puni pour avoir exhibé un costume plus riche que celui de son prince ; en réalité, il paraît que Grégoire Ghika ait publié des ordonnances somptuaires auxquelles il entendait soumettre tous ses sujets, pour combattre en eux le penchant au luxe dans les habits :

« Il est défendu à la Cour des Princes de Moldavie & de Valachie de porter un bonnet de la même couleur de celui du Prince & de ses fils, qui est la couleur blanche. J'ai vu un jeune seigneur Moldave rester aux fers quinze jours & être sur le point d'avoir deux cents coups de bâton sur la plante des pieds pour avoir porté un habillement de meilleur goût que celui de Grégoire Ghika : tandis que ce vil esclave habillé en

⁷ *Ibidem*, p. 175.

Prince laisse l'affassinat & le vol impunis pour quelques centaines de Ducats ; tant la cupidité & la barbare ignorance de ces grotesques souverains est portée au plus haut comble. »⁸

La nature seule est à même de le réconforter et de lui inspirer un certain enthousiasme ; malgré la déception que lui inflige sa vie dans les contrées moldaves, car il est forcé de côtoyer chaque jour les Turcs et les Grecs, Carra est charmé par la beauté du paysage qu'il peint avec sensibilité :

« Ce mélange confus & varié de tant de richesses, cet air simple & brillant de la nature sauvage, inspirent un profond regret au voyageur sensible, c'est de voir ce beau pays entre les mains des Turcs ; [...] J'ai vu presque toutes les contrées de l'Europe : en vérité je n'en connois aucune où la distribution des plaines, des collines & des montagnes soit aussi admirable pour l'agriculture & la perspective, qu'en Moldavie & en Valachie. La nature est plus grande & plus majestueuse en Suisse ; mais ici elle est plus douce & plus jolie, si l'on peut se servir de cette expression. »⁹

La fascination exercée sur lui par la nature ne réussit cependant pas à tempérer son jugement et la sévérité avec laquelle il traite les habitants des deux principautés. Un exemple assez étonnant nous est fourni par la description du climat qui, à son avis, se trouve à l'origine des mauvais penchants des moldaves et des valaques :

« Le climat est à peu près le même qu'en Bourgogne & en Champagne ; mais un peu moins froid en hyver & plus chaud en été. L'air n'a point cette élasticité ni ce ressort qui caractérisent nos climats occidentaux. On s'en aperçoit par l'abattement, l'inéptie & la mélancolie ordinaires des habitants. »¹⁰

Il devient évident en ces conditions que l'ouvrage de Carra, écrit sous l'impulsion de sa déception et de sa haine contre le prince

⁸ *Ibidem*, pp. 177-178.

⁹ *Ibidem*, pp. 169-170.

¹⁰ *Ibidem*, p. 166.

régnant Ghika, n'est pas une source très fiable pour la connaissance de la société des deux principautés à l'époque. Le voyageur français prétend être érudit en ce qui concerne l'histoire et l'ethnographie de deux régions, mais, en réalité, il n'est familier que de la capitale moldave, Jassy, et des grands chemins qui y mènent. S'il choisit de parler des Daces et des Romains, ce n'est pas pour retracer le passé latin de ce peuple, mais pour affirmer que le sang romain qui coule dans les veines des habitants est hérité de quelques pauvres exilés, qui ont légué à leurs descendants le « vice » et la « lâcheté » :

« Les Romains qui avoient une idée de ces contrées à peu près comme celle que nous avons de Cayenne & des Isles Antilles, y envoyèrent une colonie ramassée de l'écume des principales villes de l'Empire Romain & de la Grece. La plupart de ces malheureux, condamnés au supplice dans leur patrie, trouverent bientôt dans ce climat dévorant la mort qu'ils avoient méritée par leurs crimes. Leurs descendants qui avoient hérité de leurs vices & de leur l'acheté, furent tour à tour, conquis & soumis à l'esclavage par les Sarmates, les Huns & les Tartares. »¹¹

Les quelques renseignements géographiques qui y sont présentés lui ont été fournis par *Descriptio Moldaviae* rédigée par Dimitrie Cantemir, auquel il emprunte également les fautes et les omissions. Néanmoins, Carra a le mérite de nous offrir un petit tableau des villes roumaines les plus importantes de l'époque. Il n'hésite pas à affirmer ouvertement que les cités et les bourgs, qu'il est étonné de voir sans murs de défense, ne souffrent pas de comparaison avec les villages les plus modestes de l'Europe occidentale :

« Les plus grandes villes ne sont point murées & ressemblent à peine aux plus misérables villages de France ou d'Allemagne. Les villages sont des amas de quelques cabanes de six à sept pieds de large sur autant de haut, éparfés çà & là dans un

¹¹ *Ibidem*, p. 3.

vallon ou dans un bois, & ordinairement sans jardin, sans puits & sans cour. »¹²

De plus, les maisons en pierre représentent un luxe que seuls les boïars peuvent se permettre, alors que la grande majorité de la population doit se contenter de pauvres demeures en clayonnage. Le palais du prince régnant lui-même ne se fait pas remarquer par son extraordinaire richesse, l'auteur voulant plutôt suggérer que Grégoire Ghika a dû se contenter des vestiges d'un ancien palais que les Russes ont transformé en hôpital durant la guerre menée contre les Ottomans :

« Le palais où réside aujourd'hui le Prince de Moldavie est un vieux château qui a servi d'écurie & d'infirmerie aux Russes pendant la guerre. Ce Prince a fait seulement reblanchir les murs & coller du papier blanc aux fenêtres brisées. »¹³

Son essai de retracer l'histoire des deux principautés se fonde principalement sur les chroniques du pays et notamment sur les écrits de Miron Costin, datant de la fin du XVII^e siècle, qu'il semble avoir, selon toute évidence, consultés. Il ne manque pas au passage de préciser que les documents anciens portant sur ce sujet sont fort peu nombreux, alors que les renseignements fournis par les dirigeants actuels ne sont pas fiables :

« En général les annales de ce pays sont dans une obscurité profonde ; les habitants sont restés plongés dans une ignorance

¹² *Ibidem*, p. 172. En ce sens, nous signalons également ses remarques peu aimables portant sur la ville de Jassy (« cette ville est d'une grandeur médiocre. Les maisons en sont basses, petites & presque toutes bâties en bois. Il n'y a que six rues assez grandes, toujours fort sales où l'on marche sur des pièces de bois transversales en manière de pont » – p. 12). Bucarest, la capitale de la Valachie, qu'il semble apprécier plus que la ville où il est resté durant son séjour moldave, n'est pas cependant exempte de ses critiques (« Bucharest située sur la petite rivière Dumboirza, est la capitale de la Valachie. On n'a encore jusqu'ici trouvé aucun monument qui témoigne de son antiquité & du nom de son fondateur. Cette ville est la résidence du Prince, & beaucoup plus considérable que Jassy capitale de la Moldavie » – p. 27).

¹³ *Ibidem*, p. 205.

fi absolue jusqu'à ce jour, & le témoignage des Grecs modernes est si suspect que l'on ne peut espérer des éclaircissements positifs sur l'histoire ancienne de ces contrées, & sur la fondation des villes. »¹⁴

La curiosité pousse aussi Carra à apprendre et à recueillir de nombreuses anecdotes qui circulent dans le pays sur le règne des derniers princes pour les mêler ensuite aux témoignages qu'il a empruntés aux chroniqueurs moldaves. Encore une fois, les erreurs ne manquent pas et la chronologie des faits semble être dépourvue d'importance à ses yeux. Tel est le cas de la présentation qu'il donne du règne d'Étienne le Grand, prince symbolisant par excellence la prouesse moldave :

« Etienne fut élu d'une voix unanime, & ce Héros commença son règne par des succès si heureux, que les annales de la Moldavie & de la Valachie l'ont toujours considéré comme le plus vaillant Prince qui ait régné dans les deux Provinces. Il prit & fortifia Bucharest, Crajova & Foczani ; & profitant des guerres où Mathias Corvin étoit engagé de tous côtés, il lui enleva les passages montagneux de Transilvanie, qui servent encore aujourd'hui de limites à la Moldavie du côté du couchant, & qui font partie du district de Crajova. Ses victoires réitérées lui assurèrent la Pokutie & la Podolie qu'il joignit à ses Etats, après avoir défait en bataille rangée les Polonois dont il fit un grand carnage, outre quinze mille prisonniers. L'action se passa près de Cotnar, lieu renommé pour les bons vins. Ses prisonniers passèrent volontairement sous le joug & se fixèrent dans un grand terrain de deux milles de long, sur un mille de large, qu'ils labourèrent & ensemencèrent. On voit encore cet espace planté de deux bois que les Polonois appellent Buccorina, & les habitans, Dumbrava Roşchie, ou Rouges Boccages à cause qu'ils ont été plantés & arrosés avec le sang des Polonois. »¹⁵

¹⁴ *Ibidem*, p. 13.

¹⁵ *Ibidem*, p. 37.

Carra signale aussi le triste sort des paysans qui ont été pendant des siècles persécutés et assujettis, non seulement par des étrangers, mais surtout par leurs maîtres indigènes qui leur ont défendu, par tous les moyens possibles, d'acquérir une fortune personnelle et de mener une vie simple et paisible. Bien qu'il envisage cette situation comme étant l'une des conséquences évidentes du despotisme oriental, tout porte à croire qu'en réalité la vraie cause en est le système fiscal imposé aux Principautés par les besoins financiers des princes et des boïars, qui doivent, à leur tour, répondre aux exigences de l'empire ottoman :

« Il y a tout au plus un quarantieme du pays défriché & mis en terres labourables. Le payfan en tire à peine ce qu'il lui faut, dans la crainte de se voir arracher le surplus par les Seigneurs qui veillent à ce que ce malheureux n'ait précisément que ce qu'il lui faut pour ne pas mourir de faim. La misere & la paresse, ou pour mieux dire l'anéantissement de l'espece humaine, dans ces contrées, paroît une chose incroyable, quand on considere que les champs, les bois ; les prairies, les rivières, les étangs, les montagnes sont en commun ; mais on n'a qu'à faire reflexion sur les effets du despotisme oriental raffiné par des Grecs, esclaves & tyrans tout ensemble ; l'on ne fera plus étonné de rien. »¹⁶

Malgré le nombre accru d'informations peu crédibles qu'il offre sur les deux principautés, Carra donne néanmoins quelques renseignements intéressants sur la vie culturelle qu'on ne saurait taire. La rédaction de la correspondance du prince Ghika lui permet de connaître les démarches diplomatiques, ainsi que la vie sociale des principautés. Telles sont les raisons pour lesquelles il s'anime bientôt à se mettre au courant des idées et des intérêts de l'aristocratie moldave. On peut en ce sens affirmer que Carra est l'un des rares voyageurs de son temps qui s'emploie à parler du rayonnement de l'œuvre de Voltaire dans ces contrées :

« Les ouvrages de M. de Voltaire se trouvent entre les mains de quelques jeunes Boyards ; & le goût des Auteurs françois

¹⁶ *Ibidem*, p. 180.

feroit aujourd'hui un objet de commerce dans ces contrées, si le Patriarche de Constantinople n'avoit menacé de la colere du Ciel, tous ceux qui liroient des livres Catholiques Romains, & particulièrement ceux de M. de Voltaire. »¹⁷

Nous apprenons cependant, non sans étonnement, que la connaissance des textes de Voltaire ne s'accompagne pas nécessairement d'une curiosité intellectuelle des Moldaves. Bien au contraire, Carra nous laisse entendre que les jeunes boïars, à même de s'enthousiasmer devant les idées énoncées par Voltaire, sont à peine capables de lire ou d'écrire. Mieux encore, il paraît que seuls les jeunes hommes désireux d'occuper une fonction à l'intérieur de la principauté se laissent attirer par les études, qui se résument le plus souvent à quelques maigres connaissances de langue grecque et de philosophie, transmises par le biais des enseignements des prêtres orthodoxes :

« Excepté l'étude qu'ils font de la langue grecque, leur éducation est presque nulle. Les jeunes Seigneurs destinés aux emplois, soit à la Cour du Hospodar, soit dans les Provinces, se donnent quelque peine pour apprendre le turc, le latin, le françois & l'italien ; mais très peu possèdent passablement les langues étrangères. La morale des prêtres & la philosophie d'Aristote sont les uniques sources dans lesquels ils puisent quelques legeres idées de vice & de vertu, il faut cependant avouer qu'à travers cette ignorance générale & stupide où se trouvent les deux nations, on rencontre chez elles quelques hommes, privilégiés de la nature & formés par une éducation étrangere, qui pourroient figurer à côté de nos plus illustres savans. »¹⁸

La curiosité vivante de Carra le pousse à s'intéresser aussi aux aspects linguistiques et il finit par remarquer que les Moldaves et les Valaques parlent la même langue ; ses efforts étymologiques ne réussissent pas toutefois à le convaincre que la langue employée dans les deux principautés, qu'il ne comprend pas et qu'il présente comme

¹⁷ *Ibidem*, p. 219.

¹⁸ *Ibidem*, p. 210.

un patois barbare et corrompu, est remplie de musicalité et qu'elle vaut la peine d'être connue :

« La langue Valaque & Moldave font à quelques mots de différence, la même. Cette langue dérive en grande partie du latin, comme par exemple les mots *Pouiné* pane, *Mouiné* mane, *Apa* aqua, *Vinn* vinum, *Venouto* venitus, etc ; en partie du Sclavon ou Ruffe, comme *Slouga* serviteur, *Propadito* perdu ; & du Polonois comme *Vaivoda*, Prince. Il s'y est introduit d'ailleurs un certain nombre de mots Turcs & Tartares, qui tous ensemble forment un langage barbare & corrompu, qui n'offre nulle énergie, nul goût, & nulle idée abstraite. »¹⁹

Après une année passée en Moldavie, Carra se voit forcé de quitter la principauté. Les raisons de ce départ imprévu sont largement expliquées dans son livre, où le jeune voyageur prétend avoir pris le parti d'un officier français, le baron le Doulx, contre le beau frère du prince qui lui devait une grosse somme d'argent. Ce choix semble l'avoir finalement forcé à demander son congé. Néanmoins, selon ses dires, il apprend, non sans surprise, que la moitié de la somme écrite dans le contrat pour son voyage de retour lui est refusée et décide sur le champ de s'éloigner le plus vite possible d'« un pays où le souverain même ne tient pas sa parole écrite vis-à-vis d'un étranger isolé »²⁰.

Dès sa parution, *L'Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, écrite cependant sous l'impulsion de la haine que Jean Louis Carra nourrissait contre le prince Ghika, bénéficie d'un intérêt croissant de la part du public dont l'attention est peu à peu attirée par les Principautés Roumaines. Les premières louanges dont jouit le livre cèdent bientôt la place à des critiques sévères, qui dénoncent l'ignorance de Carra, ainsi que son désir de vengeance et de médisance. Néanmoins, quelles que soient les erreurs qui lui soient reprochées, *L'Histoire de la Moldavie et de la Valachie* nous offre l'un des plus complexes témoignages sur la société roumaine du

¹⁹ *Ibidem*, p. 219.

²⁰ *Ibidem*, p. 66.

XVIII^e siècle, jouant un rôle des plus importants dans les premières connaissances sur les Roumains à l'intérieur de la culture française.

Bibliographie

- CARRA, Jean Louis, *Histoire de la Moldavie et de la Valachie avec une dissertation sur l'état actuel de ces deux Provinces*, Jassy, Société Typographique des Deux-Pons, 1777.
- CARRA, Jean Louis, *Odazir, ou le jeune Syrien, roman philosophique composé d'après les mémoires d'un Turc*, La Haye, 1772.
- HOLBAN, Maria, « Autour de l'Histoire de la Moldavie et de la Valachie de Carra », in *Revue historique du Sud-Est européen*, Bucarest, XXI, 1994, pp. 155-230.
- HUIZINGA, Johan, *Le déclin du Moyen Âge*, Paris, Payot, 1961.
- LEMNY, Stefan, *Jean Louis Carra. Parcours d'un révolutionnaire*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- TASSIN, Étienne, « L'étranger et le citoyen », in *Relations*, Montréal, n° 720/2007, pp. 19-22.

Le voyage de Balthasar Hacquet dans les Carpates de « Zara de Suss »

Elisabeta GHEORGHE, Université de Bucarest

Balthasar Hacquet s'inscrit dans ce que les historiens roumains appellent « la deuxième vague de voyageurs étrangers »¹, période recouvrant le XVII^e et le XVIII^e siècles. En fait, cette deuxième vague prend fin avec son voyage de 1788-1789 dans les Carpates du nord de la Moldavie. Par rapport à la première vague, faite principalement de missionnaires, la deuxième est constituée surtout de diplomates, marchands, professeurs ou aventuriers. Né en 1739 en Bretagne, Hacquet fait ses études à Vienne et pendant la guerre de sept ans sert comme chirurgien dans l'armée autrichienne. Après la guerre, il fait un voyage en Transylvanie (qui appartenait à l'Autriche), ce qui lui permet de faire des observations géologiques dans les montagnes de Făgăraș et d'apprendre le roumain, le valaque. Il fait également un voyage à Constantinople mais il ne donne pas une relation de voyage. Il connaît une certaine notoriété grâce à ses activités d'explorateur dans les Alpes autrichiennes, où il fait des observations géographiques, géologiques, botaniques et ethnologiques. Les historiens des sciences autrichiens lui reconnaissent d'ailleurs le mérite de pionnier dans ce domaine. Il a également contribué au lancement de la mode des voyages dans les Alpes. À une époque où nombre de ses confrères naturalistes allaient faire leurs observations à l'autre bout du monde, il découvre tout près un espace à explorer et à analyser : la montagne. Il en fait un objet scientifique qu'il étudie systématiquement lors de ses voyages dans les montagnes de l'empire : dans le Tyrol, les Alpes Dalmates et les Carpates du Nord. Ses observations aboutiront à des ouvrages qu'il publiera après chaque voyage : les ouvrages sur les Alpes et leur flore, la monographie sur

¹ Mihaela Grancea, *Călători străini prin Principatele dunărene, Transilvania și Banat (1683-1789) : identitate și alteritate*, Sibiu, Editura Universității Lucian Blaga, 2002.

les montagnes de la Croatie, les quatre volumes sur les Carpates du Nord. Il partage avec Horace Bénédict de Saussure², géologue, météorologue et naturaliste suisse, le même intérêt pour l'exploration de la montagne et le même type d'approche scientifique, l'observation de terrain. Saussure avait atteint le sommet du Mont Blanc le 3 août 1787, une année donc avant la voyage de Hacquet dans les Carpates, en transformant « la montagne maudite » en un terrain d'expérimentations scientifiques : entre autres, il en avait déduit presque exactement la hauteur (4808, ne se trompant que de 30 m par rapport à la hauteur acceptée aujourd'hui) en mesurant très exactement la pression par deux baromètres. La même année il avait publié une *Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont Blanc en août 1787*. Mais si Saussure s'intéresse surtout à la haute montagne, le domaine du rocher et de la glace, l'objet de Hacquet c'est la montagne prise en compte à la fois comme élément du paysage naturel et comme espace fréquenté, occupé et exploité par l'homme, du moins dans le voyage fait dans les Carpates. De même, dans le cas de Hacquet, l'explorateur est doublé d'un aventurier.

Il passera six années dans les Carpates et il traversera au début de son voyage un territoire nouvellement annexé par l'Autriche, le nord de la Moldavie auquel on avait imposé le nom forgé de « Bucovine ». Le premier des quatre volumes de cette relation de voyage portera sur cette région et fera l'objet de notre étude. À l'époque où Hacquet fait son voyage la nouvelle dénomination ne s'était pas encore imposée à l'usage, de sorte qu'il désigne le pays sous le vieux nom de Țara de Sus / Zara de Suss (la Haute Moldavie), avec une orthographe proche du polonais, souvent par « la Moldavie impériale » par opposition à la « la Moldavie princière », soumise à la Porte, ou bien par « la soi - disante Bucovine », par « Zara de Suss ou Bucovine » et très rarement par « Bucovine ». Grâce à ses voyages de jeunesse, le naturaliste était déjà plus ou moins familiarisé avec la langue et les habitants ; dans ces conditions, ce sont surtout les circonstances historiques plus que la géographie qui assurent le caractère exotique à ce voyage dans une province située aux confins de l'empire et de l'Europe.

² Voir *Encyclopédia Universalis*, http://www.universalis.fr/corpus2-encyclopedia/117/0/T401350/encyclopedia/SAUSSURE_H._B._de_.htm

Annexé en 1774, après le traité de Koutchouk - Kaïnardji, le pays n'avait toujours pas trouvé la paix, ravagé par de nouvelles guerres russo-turques comme celle qui avait éclaté en 1787 et dans laquelle l'Autriche s'était impliquée en 1788. Les frontières étaient instables et Hacquet rencontrait souvent des groupes de Moldaves de la Basse Moldavie ou de la Besserabie venus se réfugier avec leur bétail dans la proximité des bois sur le territoire de la Moldavie impériale ; craignant des attaques turques et tartares, il fut obligé lui-même à renoncer à visiter Iași, la capitale de la Moldavie princière alors occupée par les troupes autrichiennes, et plus d'une fois il dut renoncer à faire des analyses chimiques exhaustives, des sources d'eau par exemple, pour les mêmes raisons. Il raconte aussi l'histoire d'une colonie de 51 familles de Szeklers qui, en 1764, avaient fui le régime dur des frontières imposé par le général Bukow (que Hacquet avait pu connaître, « malheureusement », dit-il), cherchant asile dans la Moldavie princière pour revenir à leurs anciennes demeures après les ententes de 1784-1786 entre la Porte et l'Autriche, qui permettaient aux ressortissants de l'empire de retourner dans leur pays d'origine, ce que ces familles avaient fait, pour les quitter de nouveau, cette fois-ci par pure « légèreté », juge Hacquet. Mais on peut supposer que c'est précisément cette incertitude et cette instabilité qui attirent le voyageur, ce mélange de populations et le spectacle de ces mœurs différentes. Lorsque le prince héritier Franz, venu inspecter les troupes de Hotin, lui demande comment il se débrouillait « dans ces contrées », il a du panache, en répondant qu'il aurait pu courir des risques s'il avait été prince mais que, dans l'état où il se trouvait, il ne craignait « presque rien », bien que jusqu'alors il se fût plaint plus d'une fois pour avoir à craindre à la fois les traîtres de l'intérieur que les attaques de l'extérieur. De même, il brave les risques et se rend vaillamment à l'endroit où il voulait arriver malgré la mise en garde des gens du pays ; il lui arrive aussi d'herboriser sur les pentes abruptes d'une forteresse assiégée (Hotin). Il est vrai que Hacquet est un voyageur privilégié : on sait qu'il était protégé par l'empereur Joseph³ (après avoir été protégé par sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse), qui avait peut-être financé lui-même son voyage, qu'il était accompagné par quatre hommes en armes, assignés à sa protection,

³ Voir *Wikipédia*, http://fr.wikipedia.org/wiki/Balsazar_Hacquet

que, dans la compagnie des fonctionnaires locaux, il se voyait ouvrir toutes les portes (même celles des monastères) et il était également reçu par le prince de Cobourg, le chef des armées alliées.

Son voyage avait en même temps un but immédiat, déterminé par les intérêts économiques et politiques de l'Autriche-Hongrie, qui voulait contrôler systématiquement la nouvelle province, mais aussi un but philosophique et pédagogique propre, qui d'ailleurs allait de pair avec le premier, car sa conception du monde, sa démarche scientifique relèvent de l'épistémé des Lumières dont le dessein était de réaliser le « quadrillage du monde ». La connaissance de type expansionniste est représentative pour les Lumières ; elle décompose dans une perspective comparatiste l'objet à connaître dans ses parties constitutives. En tant que médecin-chirurgien et naturaliste, spécialiste donc en sciences appliquées, il était plus porté à s'intéresser aux structures et, grâce à son métier, il maîtrisait parfaitement les méthodes indispensables à la connaissance de type expansionniste : l'observation objective, l'inventaire, l'analyse, la comparaison, la classification. Il faudrait également souligner le caractère possessif de cette connaissance. Hacquet assume la tâche de « prendre possession » de cette nouvelle terre au nom de la raison, de valider ou d'invalidier les affirmations de ses prédécesseurs, de compléter les cases vides. Certes, il est conscient du caractère non exhaustif de son exploration et n'hésite pas à attirer l'attention du lecteur là-dessus. Une fois, lorsqu'il a l'occasion de revenir sur ses pas (en suivant la marche des armées alliées) et d'achever l'analyse chimique d'une source d'eau trouvée près de Dorna Căndrenilor, il préfère expliquer la situation dans une note en insistant ainsi davantage sur la rupture. De toute façon, la preuve majeure de cette exploration non-exhaustive de la région c'est l'absence d'une carte de Țara de Sus. Dans tous les autres volumes on peut trouver une carte du pays parcouru : ma Galicie, la Pologne et les montagnes Tatra. S'il est conscient des limites de son entreprise, il n'est pas moins conscient d'avoir fait une exploration sur des bases exclusivement rationnelles. Il se propose de vérifier sur terrain les informations déjà existantes, dues surtout à Sulzer et au prince Cantemir.

C'est Dimitrie Cantemir, savant et ancien prince régnant de Moldavie qui avait offert à l'Europe en 1714 les premières informations sur son pays dans son œuvre *Descriptio Moldaviae*. Țara

de Sus, à l'ouest, le long de la chaîne des Carpates, était la région montagneuse du pays. La géographie physique traitée très sommairement (le nom des plus grands massifs, des plus importants cours d'eau), mettait en relief les grandes richesses du sol : le sel et l'or. Il y avait de l'or en si grande quantité que les Tziganes qui lavaient de l'or sur la Bistrița étaient capables d'en offrir chaque année à la femme du prince une quantité considérable. Certes, Cantemir n'était pas géographe mais, à part la reprise sans examen des traditions locales, il s'agissait peut-être d'une stratégie de séduction pour attirer l'attention de l'Europe sur un petit pays perdu quelque part à ses confins. Hacquet apprécie comme informations de premier ordre les informations du « docteur » Cantemir mais annule d'un trait ses contributions géographiques. Il dit au début du premier chapitre qu'il ne se référera qu'à l'ouvrage de Sulzer sur l'histoire de la Dacie transalpine (la Moldavie et la Valachie), paru en 1781, qui contenait « peu d'erreurs » et qui avait aussi « les plus correctes cartes », que pourtant il ne publiera pas dans ses *Récents voyages*... Curieusement, il ne mentionne pas les relevés topographiques de la région située entre le Prut et le Dnistre réalisés par le major Mieg pour l'armée autrichienne, sur la base desquels l'Autriche avait formulé ses prétentions territoriales à Koutchouk-Kaïnardji et qui, par conséquent, s'étaient avérés corrects. Hacquet s'empresse donc de corriger les erreurs.

Une des plus importantes en était le mythe des « trésors cachés dans les Carpates orientales » ; Sulzer s'était laissé lui aussi captiver par les traditions orales de la région de Baia (ce qui veut dire « mine » en hongrois, explique Hacquet) et avait trouvé des arguments à l'appui de cette thèse chez le prédicateur Klein. Comme l'or était un problème de taille, pour l'empire d'abord, Hacquet lui accorde la plus grande attention. Il commence par une mise en garde du lecteur contre toutes légendes pareilles disant que derrière « il n'y a qu'illusion » ; ensuite, après avoir démontré que le prédicateur Klein n'était pas une source crédible, le minéralogiste, « conduit par la vérité », se basant sur « sa propre expérience », procède à l'analyse de la structure des montagnes de Baia où l'on soupçonnait l'existence de grands filons d'or et démontre que ceux-ci ne pouvaient pas se trouver dans les couches calcaires qui formaient leur structure. Ce qui est intéressant c'est qu'il donne une explication historique à ce mythe :

« Certes, autrefois, quand le salaire des ouvriers était très bas, tout comme le prix des produits naturels, des entreprises si insignifiantes pouvaient fonctionner facilement ; mais aujourd'hui elles ne pourraient pas être exploitées car on peut acheter le minerai beaucoup moins cher dans d'autres pays, où les gens peuvent gagner leur vie en travaillant seulement dans la mine et où les aliments sont à profusion. »⁴

Il revient sur ce problème dans le quatrième chapitre lorsqu'il décrit la technique du lavage de l'or utilisée par les Tziganes sur la Bistrița Aurie (à cause de la guerre il n'y avait qu'une famille). Hacquet leur recommande la méthode des paysans des Cevennes qui étendaient des peaux d'animaux sur les batardeaux avant les inondations pour qu'elles retiennent les particules d'or au moment du débordement. Il voit confirmée ici la théorie formulée à partir du cas qu'il avait analysé à Lungau, dans les montagnes de Salzbourg, selon laquelle bien que des montagnes entières de quartz pussent contenir de l'or pur, l'exploitation n'était pas rentable parce que l'or « était trop divisé » ; cependant l'eau parvenait à briser la roche, arrachait les particules d'or et les charriait loin de leur lieu d'origine, de sorte que l'on pratiquait à grand profit le lavage dans la Basse Styrie et en Hongrie. Dans les montagnes de Pojorâta on connaissait aussi partiellement les filons d'où la Bistrița prenait son or et le géologue montre comment ceux qui avaient voulu « devancer la nature » avaient perdu leur argent. Hacquet examine en archéologue le laboratoire de chimie d'une ancienne mine et explique pourquoi les chefs des travaux auraient dû arrêter le piochage beaucoup plus tôt avant de se heurter à la paroi de granite. « Mais qui n'est pas tenté par l'or ? » demande-t-il en moraliste.

⁴ Balthasar Hacquet, *Recentele călătorii fizico-politice ale lui Hacquet în anii 1788 și 1789 prin Munții Dacici și Sarmatici sau Carpații nordici* (*Les récents voyages physico-politiques de Hacquet dans les années 1788 et 1789 dans les Montagnes Daciques et Sarmatiques ou les Carpates de Nord*), édition bilingue (allemand – roumain), Rădăuți, Septentrion, 2002, p. 89, notre traduction. La traduction de toutes les citations du texte roumain nous appartient.

Le géologue a donc infirmé de manière irréfutable le mythe du trésor caché dans les Carpates orientales en refusant ainsi au pays un trait qui aurait pu le placer sous le signe du fabuleux Orient. De même, un certain air de famille du relief, de la flore et de la faune rapprochait ce territoire du centre. Il y a pourtant un mouvement centrifuge qui insiste sur les différences entre le centre et la périphérie : le naturaliste, le médecin et l'ethnologue glanent assez d'arguments lors de ce voyage plutôt fructueux.

Le naturaliste a l'occasion de faire une dissection sur un mouton tartare et découvre ainsi le mystère de la fameuse queue de ces moutons pesant quelque vingt livres et mesurant environ 30 cm à la base : il peut donc expliquer à son lecteur que la seule différence anatomique par rapport à un mouton ordinaire était « une extraordinaire membrane qui enveloppe la graisse ». À son tour, le botaniste a la joie de découvrir une nouvelle espèce d'aconit auquel il donne le nom d'*Aconitum Moldavicum*, mais son intérêt est attiré par les dimensions exceptionnelles qu'atteignaient ici les exemplaires des espèces communes ou par leur profusion. Il compare toujours les exemplaires rencontrés aux descriptions de Linné de *Sistema naturae* et l'on trouve presque toujours le type de discours suivant : « nulle part ailleurs je n'ai rencontré si fréquemment la grande consoude pourprée... » ou « la terre fertile sillonnée comme partout en Moldavie par de nombreuses rivières, produit partout les plus splendides plantes, de sorte que toutes les plantes poussent ici remarquablement plus grandes que n'importe où ailleurs » ou « au sud de la forteresse [...] il y a un très beau pois de senteur (*Lathyrus pedunculis multifloris flore rosaceo triphylis stipuli linearis foliolis ovato lanceolatis glabris, internodiis membranaceis*), qui se rapproche le plus de *Lathyrus heterophyllus* de Linné à l'exception de la fleur et des feuilles qui sont très différentes ; la première non en ce qui concerne la couleur ou parce qu'elle a une faible odeur agréable, mais parce que la fleur est plus petite et la peau est plus claire et translucide »⁵, ou bien « [...] il semble être l'aulne pennsylvanien de Linné, dont les feuilles et les fleurs paniculées correspondent exactement à sa description. À l'exception du tronc, toutes les parties sont un peu trop âpres, les plus dures étant les capsules. On peut lire

⁵ Balthasar Hacquet, *op. cit.*, p. 35.

dans l'édition Murray : "arbor parva", ce qui ne correspond pas à ce que l'on trouve dans ce pays ; sans doute, la terre grasse pourrait être responsable de sa pousse plus vigoureuse »⁶. De même, on peut lire presque à chaque page des syntagmes du type : « les plus merveilleux pâturages », « des forêts splendides », « dans toutes ces régions les prairies étaient plus que splendides » ou encore cette description de la montagne Lucina :

« Bien qu'on se trouve à une altitude de plus de 800 toises, toutes ces pentes douces sont couvertes d'une terre fertile qui produit les plus splendides pâturages. Je ne me rappelle pas avoir vu dans la chaîne des Alpes de si beaux alpages comme ici ; et plus beaux encore c'est qu'il y avait quelques milliers de chevaux des plus beaux qui paissaient ces gras pâturages. »⁷

Les superlatifs se succèdent, créant ainsi, malgré la guerre, l'image d'un paradis ; un paradis sauvage si l'on peut dire (par les grandes surfaces incultes, les forêts et par le grand nombre de chevaux libres), récupérant ainsi au moins partiellement l'exotisme perdu. L'image de l'or éparpillé par l'eau s'est transformée en image des richesses végétales éparpillées ; Hacquet parle de ce que l'on voit et non du filon caché ou supposé. Mais le savant, bien qu'émerveillé par la grande richesse en bois de la région, attire l'attention sur la mauvaise gestion des forêts et sur le fait que le pays risquait de partager le destin de l'île de Madera dont les habitants manquaient terriblement de ce matériel qui pourtant autrefois s'y trouvait si abondamment qu'il avait donné le nom à leur île⁸.

Mais il arrive quelque chose d'important à Hacquet : le regard estimatif du marchand ou du savant est sinon remplacé, du moins doublé par le regard du voyageur qui décrit des richesses (pâturages,

⁶ *Ibidem*, p. 17.

⁷ *Ibidem*, p. 93.

⁸ En effet, Hacquet avait vu juste ; au XIX^e siècle, des patriotes roumains (parmi lesquels Aron Pumnul) avaient protesté contre l'exploitation sauvage des forêts de Bucovine. Voir aussi O. Marcu, *Observări asupra generațiilor unor distrugători ai pădurilor în Bucovina din anul 1928*, Cernăuți, Institutul de Arte Grafice, 1929.

plaines, forêts) en termes esthétiques. À Gura Humorului, « depuis la hauteur de cette montagne, dit-il, j'eus au coucher une splendide vue sur la plaine de Bucovine, etc. »⁹. La montagne est certainement l'image de la position privilégiée d'où l'on peut tout voir, position qui est celle de l'esprit des Lumières, mais on sent comme le frisson d'un nouveau type de sensibilité, il est vrai rapidement réprimé par l'introduction de cet « etc. ». Si le savant voulait attirer l'attention sur la perspective qui s'ouvrait ou sur la hauteur de la montagne, il n'avait nullement besoin de mentionner le moment de la journée ; cependant il utilise le terme plus général de « vue » (« eine herrlich Aussicht ») et non pas le terme de « paysage », ce qui nous aurait autorisé à parler avec certitude d'un sentiment de la nature.

À part les éléments de la nature, il n'y a que trois autres situations où Hacquet fait des appréciations en termes esthétiques. La première c'est à l'occasion de sa rencontre avec la peinture byzantine qu'il présente en termes très dépréciatifs (« misérable badigeon », « barbouillage tant à l'extérieur qu'à l'intérieur »). Il est significatif le fait que pour lui le côté le plus réussi c'était le rythme (donc un élément qui tient à la structure) donné par la répétition de longues silhouettes de saints à longues barbes qui, dit le naturaliste, « ont tous des corps et des jambes de sauterelles ». Les deux autres sont liées aux observations appartenant à l'ethnologue et au médecin comme on le verra par la suite.

En tant que médecin-anthropologue et ethnologue, Hacquet hésite entre l'appréciation de la simplicité des mœurs des habitants et la perplexité et le dégoût pour leur « barbarie ». Le volume *Les récents voyages physico-politiques de Balthasar Hacquet en 1788 et 1789 dans les Carpates Daciques ou Sarmatiques ou les Carpates du Nord* s'ouvre sur une vignette représentant la montagne Pietrosul, au sud de Vatra Dornei, le point de départ de Hacquet. À côté, il y a l'explication suivante :

« Ce rocher est l'endroit où se rencontre dans une région sauvage et déserte / L'empire des musulmans, la Moldavie et la Valachie. / Là-bas, le Chrétien et le Turc vivent l'un à côté

⁹ Balthasar Hacquet, *op. cit.*, p. 53.

de l'autre et montrent par des coutumes grossières / L'un qu'il est barbare baptisé, l'autre qu'il est barbare circoncis. »

Hacquet approchait la cinquantaine au moment où il commence son voyage, il était le produit culturel de son siècle et il opérait avec les stéréotypes culturels de son modèle culturel. De plus, par sa formation de médecin il était habitué à faire des réductions afin de pouvoir classer et établir un diagnostic et le stéréotype pourrait lui apparaître comme un instrument tout à fait naturel. Celui-ci s'adresse globalement à toute cette région de l'Europe ; la nationalité ne compte pas beaucoup ; toutes les populations de Țara de Sus – Moldaves, Ukrainiens, Hongrois, Saxons, Szeklers, Russes – mais aussi les Valaques des autres provinces, les Serbes et les Croates, se caractérisent par grossièreté, par une étonnante résistance physique et par fainéantise. Hacquet reconnaît partout « l'ancien mode de vie des Scythes auxquels peu importait l'avenir si pour le moment ils ne manquaient de rien », même si, de toute évidence, les Hongrois et les Szeklers dont il parlait n'étaient pas les descendants des Scythes. De toute façon, grâce à ses observations, il nuance un peu certains stéréotypes. À son avis, les populations colonisées par l'empire autrichien (et qui jouissaient de nombreux privilèges), les Saxons, les Hongrois, les Szeklers, étaient encore plus fainéantes que les autochtones. Il fait également l'observation que les valaques de Moldavie étaient pourtant plus doux par leur nature que ceux de Transylvanie ou de Banat.

Le médecin a l'occasion de rencontrer quelques curiosités médicales. Il y a d'abord le vieux Moldave qui était l'ancêtre de plus de quarante familles de la région de Dorna Căndrenilor, vert encore à son grand âge (on lui donnait 150 ans, une exagération selon Hacquet, qui avait observé que, chez ce peuple, la manière de compter le temps reposait sur des bases très fragiles). Hacquet avait rencontré dans une auberge deux de ses fils de soixante-onze et quatre-vingt-deux ans depuis trois jours se payaient des tournées de façon qu'ils étaient en permanence éméchés. Le médecin fut assuré qu'il en allait de même pour le père, quelques fois par l'an. Et Hacquet de conclure que « Hippocrate a toujours raison lorsqu'il dit que parfois un excès dans la diète a des effets bienfaisants ». Il présente deux autres bizarreries médicales comme arguments à l'appui de certaines théories de

l'époque. Le premier cas est celui du noble Şeptilici qui était, comme on le soutenait (le curé du village aurait pu certifier, disait-on, la vérité de l'histoire), le dernier des sept enfants auxquels sa mère avait donné naissance dans l'espace d'un seul mois et à des dates différentes. Quand Hacquet l'avait rencontré, il avait quarante ans et il était à son tour le père de six enfants et quatre de ses frères étaient toujours en vie. Il le considérait une preuve de la « Siebengeburt » L'autre cas, tel que Hacquet lui-même l'a formulé dans l'*Index des principaux sujets*, c'est le « noircissement de la peau à cause du lait de la nourrice » : les enfants d'un couple de boyards qui à la naissance ressemblaient à leurs parents, blancs et avec « la même couche de graisse », devenaient tous « noirs comme des Tziganes » au fur et à mesure qu'ils étaient allaités par une nourrice tzigane. Ils perdaient quelque chose de leur noirceur en grandissant mais sans redevenir tout à fait blancs. En effet, il avait pu observer dans les bras de la nourrice le dernier-né, qui n'était pas complètement noirci, les jeunes enfants, tout noirs, et les plus grands, qui commençaient à perdre progressivement leur noirceur. Hacquet présente cet exemple comme argument contre la position d'Hérodote exprimée dans son œuvre *Thalia* sur la couleur de la peau des Hindous. Mais le cas était surtout censé fournir un argument important dans le débat autour des sucres des Blancs et des Noirs, qui passionnait le siècle. Le médecin mentionne les grands noms de Buffon, Linné, Le Cat, Albin et considère leurs opinions trop connues pour les rappeler mais se déclare insatisfait par leur démonstration. En revanche, il croit que son exemple est un argument imbattable contre ceux qui soutenaient que « les sucres des Noirs et des Blancs sont identiques ». On peut se demander s'il s'agit de crédulité ou s'il voulait croire à ces histoires parce qu'elles servaient ses idées ou tout simplement parce qu'elles pouvaient faire sensation.

Le médecin anthropologue croit devoir trouver quelques différences anatomiques entre le Moldave et l'Occidental, « mais [dit-il] je n'en ai trouvé que deux », chez les hommes. Par rapport aux Occidentaux, les Moldaves ont le cou plus gros et les pieds plus petits. Ces différences sont le produit des pratiques culturelles : les Moldaves n'ont pas l'habitude de porter quelque chose autour du cou et ils se lavent les pieds à l'eau froide, comme les Turcs. C'est à ce moment que l'explication scientifique s'imprègne de termes esthétiques :

« c'est un plaisir de voir combien les janissaires sont bien faits car ils portent des bottes serrées sur leurs mollets, de sorte que leurs jambes sont joliment mises en évidence ». L'autre situation où Hacquet fait des appréciations en termes esthétiques c'est lorsqu'il décrit le costume très compliqué et provocateur d'une femme de boyard (la poitrine n'était couverte que d'un voile), qui comprenait une ceinture richement parée d'or et d'argent, passant par dessous le ventre, de sorte que celui-ci pendait dessus « ce qui [commente Hacquet] n'est séduisant que pour un Oriental ». Il décrit aussi minutieusement le costume des boyards moldaves et celui des gens du peuple, des hommes et des femmes. Il décrit également le costume des « lipoveni » (Russes du nord de la Dobroudja), colonisés en Bucovine, mais les descriptions sont faites en termes d'utilité et de décence.

Hacquet apprécie hautement la simplicité des mœurs des Moldaves : les maisons à une ou deux pièces peu meublée(s) et les costumes simples qui ne demandent pas beaucoup de travail, les repas faits d'un seul plat. Il apprécie leur vie plus proche de la nature et il les trouve tous beaux, surtout ceux qui se permettent de ne pas travailler dur pour gagner leur vie, et sans difformités, beaucoup plus pleins d'énergie que « les molasses des villes », suralimentés, dans leurs maisons surchauffées. Les femmes qu'il admire parce que fortes contrarient par leur paresse le médecin qui avait mis au point une diète qui recommandait l'exercice. Mais puisqu'elles donnaient naissance à des enfants sains, les accouchements difficiles étant très rares, il tire la conclusion qu'il ne faut pas forcer la nature. C'est le côté « bon sauvage », le portrait d'une nation qui vit encore l'âge de l'enfance de la civilisation. Et il croit que ces valaques qui savent maîtriser leur gourmandise par exemple, qui se nourrissent de tout et qui ne détruisent pas le gibier de leurs forêts dans les conditions où une biche toute entière pouvait être achetée à un prix dérisoire, « vivront encore heureux pour quelque temps ».

Esprit inquiet et curieux, Hacquet s'intéresse à tout. Sa relation de voyage offre une image générale sur le voyage dans les Carpates. Les quatre volumes paraissent dans l'intervalle 1790-1795, un volume par an environ. Ce n'est pas un texte écrit à chaud par l'intermédiaire duquel on prend connaissance de soi. Chaque volume a été probablement rédigé pendant les mois d'hiver qui obligeaient l'explorateur d'arrêter sa marche. C'est l'organisation d'une

expérience personnelle, à la fois témoignage et preuve. « J'ai vu », « j'ai entendu », « en ma présence », « devant moi », « il n'a pas attendu ma traduction », ce sont autant de formules pour assurer le lecteur de l'authenticité de la narration. La citation de Sparmann, placée en exergue, témoigne de l'importance que Hacquet donne à l'authenticité : « Tous les Voyages authentiques peuvent être considérés comme autant de traités de physique expérimentale. C'est dans cette source que l'histoire naturelle puise tous les jours de nouvelles richesses. » Réflexion faite, le texte ordonne l'inconnu et le prend en possession pour offrir au lecteur un espace apprivoisé par le pas du voyageur.

Les récents voyages de Hacquet... répondent à l'esprit « curieux » du siècle. Certes, l'ouvrage s'adresse aux spécialistes d'abord : l'auteur entre en polémique avec tel ou tel confrère ou renvoie le lecteur à tel autre ouvrage pour plus d'information, mais, en même temps, il se constitue comme une initiation du lecteur ordinaire, comme un ouvrage de vulgarisation. Avec la passion pédagogique des Lumières, Hacquet tient de vraies leçons de géologie, d'ailleurs il avait été professeur à Ljubljana, pour présenter d'une manière convaincante ses théories sur les rochers sédimentaires ou l'origine des gisements de sel dans les Carpates, des leçons de botanique ou de sciences naturelles. En même temps, il offre au lecteur un reportage sur le pays parcouru. Le discours se fait technique pour décrire les installations « industrielles » : les fonderies de Iacobeni, les salines de Solca, les installations pour l'obtention du goudron de bois qui ressemblent à celles qu'il avait rencontrées dans la région de Bordeaux¹⁰. Il présente aussi, outre les « curiosités médicales », des « faits divers », voire de sensation : un monument, « stâlpul lui vodă » de Vama¹¹, une scène d'horreur à laquelle il avait assisté à Hotin, une

¹⁰ Il remplit si bien sa tâche que certains historiens roumains se laissent tromper et le présentent comme « l'ingénieur » Hacquet.

¹¹ Une sorte de petit obélisque de 3 m que le prince moldave Mihai Racoviță avait fait construire pour raconter le succès d'une expédition de punition contre les Autrichiens ordonnée par la Porte en 1717, à laquelle il avait été obligé de participer. Hacquet ne manque pas de faire un relevé de ce que l'on pouvait y lire encore. Il est significatif de souligner les différences de mentalité en ce qui concerne la manière de se rapporter à l'histoire : seulement treize ans plus tard, en 1802, un Roumain patriote, cultivé et riche

population quasi-inconnue à l'Europe, les « lipoveni »¹², un crime horrible dans la montagne, doublé d'un incendie. Le volume contient des gravures, des vignettes et des planches représentant paysages et costumes de Moldaves, Lipoveni et boyards avec explications et aussi des index (des plus importants sujets, des noms propres et des localités).

Si le voyageur regarde d'un œil critique les mœurs des « barbares », sa relation de voyage est en même temps une critique à la manière des Lumières des mœurs de sa propre culture, une mise en question de certaines de ses valeurs qui s'imposent à la rencontre avec l'autre. C'est le deuxième aspect de son caractère didactique. On a vu qu'il préfère la simplicité au « compliqué », au « composé » de la culture occidentale, qu'il donne en modèle les qualités morales des « barbares ». Il n'hésite pas non plus à critiquer les institutions de l'état : l'église catholique, de manière indirecte mais très virulente, par le biais de la critique de l'ignorance des moines orthodoxes, l'administration, trop centralisée et trop bureaucratique, l'armée qui basait ses actions sur la sous-estimation de l'adversaire et se retrouvait dans des situations embarrassantes, les hôpitaux de campagne et la politique de l'état autrichien de coloniser le nouveau territoire. Hacquet, qui avait visité toutes les huit colonies saxonnes et bon nombre des colonies hongroises, démontre que l'état ne faisait que perdre son argent car les immigrants avaient l'habitude de s'enfuir une fois dépensé l'argent donné par l'état, incendiant tout sur leur chemin. Il s'en prend à l'auteur démagogue et anonyme qui, dans le sillon du « dénigreur et d'habitude menteur compilateur comte de Mirabeau », critiquait les mesures de Joseph contre l'émigration sans savoir de

propriétaire, pense à en faire un relevé et à protéger l'obélisque par un muret pour que le bétail ne se gratte plus contre lui. Pour Hacquet c'est aussi « un signe », la preuve d'avoir réellement passé par là.

¹² Il peint d'une manière assez peu obligeante ces Russes du nord de la Dobroudja dont le nom signifiait « tilleul », le seul bois qu'ils utilisaient pour faire les objets ménagers. Il les appelle « les illuminés des Grecs », c'est-à-dire des orthodoxes, il les caractérise comme cachotiers et hypocrites. Néanmoins, très fair-play, il raconte que les hommes venus s'établir en Țara de Sus sont revenus chez leurs femmes lorsque celles-ci n'avaient pas obtenu la permission de rejoindre leurs maris et pose une question rhétorique : « quel homme de nos villes civilisées aurait-fait pareil ? ».

quoi il parlait. Pour tout châtement il lui souhaitait de perdre son bien précisément à cause des actions qu'il défendait.

Enfin, le troisième volet de la vocation didactique de l'ouvrage de Hacquet c'est son souci d'aider les futurs chercheurs-explorateurs. À la fin du dernier volume paru en 1796 il insère une « Annexe »¹³ de quelque vingt-cinq pages contenant des conseils à leur intention. Le petit guide à l'usage des voyageurs-chercheurs est issu de sa propre expérience de trente ans, et aussi de l'expérience de certains de ses confrères, exprimée dans de petits fragments insérés ça et là dans leurs ouvrages. Il réclame le mérite d'avoir été le premier à rédiger un texte cohérent sur ce sujet. L'annexe est structurée en sept chapitres : « De la constitution physique de l'explorateur », « Des qualités du grimpeur et des besoins superflus du même », « Les vêtements », « L'équipement pour les voyages à la montagne », « La préparation du voyage », « Ce dont on a besoin lorsqu'on gravit les montagnes », « Quand et comment grimper dans les montagnes ». Les conseils sont précis et très pratiques, Hacquet sait que c'est surtout le détail qui compte. Par exemple, pour l'escalade, en été, les crampons ne sont pas très utiles et il donne la solution des sandales bricolées. Il fait bien sûr l'inventaire des objets personnels absolument nécessaires, l'inventaire des instruments absolument nécessaires pour la recherche scientifique (par exemple, dans un long voyage de quelques mois, l'explorateur devait renoncer au baromètre), il dit quelles sont les armes à feu qui convenaient le mieux, mais surtout il explique comment ranger les objets dans les sacs, comment fixer les sacs sur les chevaux. Être explorateur ce n'est pas seulement un métier, c'est un mode de vie. Dans le siècle qui avait découvert le confort, Hacquet invite l'explorateur à adopter un mode de vie ascétique. Il a également mis au point une vraie stratégie de voyager. Les principes seraient les suivants : ne pas éveiller la convoitise des gens (notre explorateur dévoile également des trucs pour ne pas se faire voler : remplacer tous les boutons par des monnaies) mais, par contre, éveiller la curiosité, se rendre utile en soignant toujours les malades, même si l'on n'agit que

¹³ L'œuvre de Hacquet est rédigée en allemand. Nous avons eu accès au texte par l'intermédiaire de l'édition bilingue de la filiale de Iași de l'Académie roumaine, la version roumaine appartenant à l'académicien Radu Grigorovici, pour le premier volume, et par la traduction de Miruna Bacali, pour l'*Annexe*, que nous remercions ici très vivement.

sur les symptômes, et faire bien soigner son cheval par les valets des auberges (moyennant des pourboires généreux). Le fameux coureur des montagnes, Jacques Lauzmann, notre contemporain, ne donne pas d'autres conseils (les chevaux exceptés). Les qualités de base de l'explorateur : bonne mémoire et force de jugement, patience et résistance dans la recherche et possibilité de disposer d'une certaine fortune devraient être accompagnées par des connaissances encyclopédiques et surtout par la maîtrise de la langue du pays où l'on fait le voyage.

Hacquet sait devancer avec beaucoup d'esprit les objections de ses lecteurs en mettant en exergue à son dernier volume une citation de Rousseau :

« Je suis homme, et j'ai fait des Livres : j'ai donc fait aussi des erreurs. J'en apperçois moi-même en assez grand nombre : je ne doute pas que d'autres n'en voyent beaucoup d'avantage, et qu'il n'y en ait bien plus encore que ni moi ni d'autres ne voyons point. »

Bibliographie

- HACQUET, Baltasar, *Hacquet's neueste physikalisch- politische Reisen in den Jahren 1788 und durch die Dacischen und Sarmatischen oder Nördlichen Karpathen*, Nürnberg im Verlag der Raspischen Buchhandlung, 1790-1796.
- HACQUET, Balthasar, *Bucovina în prima descriere fizico-politică. Călătorie în Carpații Dacici (1788-1789)*, édition bilingue (allemand – roumain), soignée par l'académicien Radu Grigorovici, Rădăuți, Septentrion, 2002.
- GRANCEA, Mihaela, *Călători străini prin Principatele dunărene, Transilvania și Banat (1683-1789) : identitate și alteritate*, Sibiu, Editura Universității « Lucian Blaga », 2002.
- IACOBESCU, Mihai, *Din istoria Bucovinei*, București, Editura Academiei Române, 1993.
- IORGA, Nicolae, *Călători, ambasadori și misionari în țerile noastre și asupra țărilor noastre*, Bucuresci, Stabilimentul Grafic I.V. Socecu, 1899.

LANZMANN, Jacques, *Marche et rêves : le livre de la randonnée, de la découverte et du voyage*, Paris, Lattès, 1988.

TOMA, Radu, *Epistemă, ideologie, roman. Secolul XVIII francez*, București, Univers, 1982.

Voyageurs étrangers de la première moitié du XIX^e siècle. Relations sur les Tziganes des Principautés Roumaines

Venera ACHIM, Institut d'Histoire Nicolae Iorga, Bucarest

Étant convaincue du fait que l'histoire peut être reconstituée aussi par la plume des voyageurs étrangers du passé, nous nous sommes proposé de reprendre l'histoire¹ d'une minorité ethnique et culturelle – les Tziganes² – à partir des notes des voyageurs étrangers qui ont visité cet espace dans la première moitié du XIX^e siècle, même si ses voyageurs, avec quelques exceptions, n'ont pas eu l'intention spéciale de peindre un tel tableau. Leurs écrits concernant les Principautés Roumaines, à caractère analytique ou seulement mémorialiste, nous donnent aussi des informations sur les Tziganes. Il n'y a à peu près aucun étranger qui ne les mentionne ou ne décrive la condition des Tziganes, leur nomadisme et primitivisme, leur spécificité linguistique et culturelle, leur apparence, leur misère, leur paresse, leur moralité douteuse, ou qui ne remarque tel ou tel aspect de leur vie. Tous les étrangers sont frappés par leur mélange de pittoresque et de barbarie. Ils se penchent tous, à chaque fois, sur le problème de l'esclavage des Tziganes, qu'ils considèrent un vestige des temps révolus. Les relations sont surtout descriptives et elles ne touchent que rarement aux processus plus profonds et spéciaux de l'évolution des Tziganes. Les affirmations sont parfois contradictoires, fantaisistes, voire malveillantes. On ignore parfois des aspects importants de la vie sociale. Certains voyageurs font usage des récits de leurs prédécesseurs sans prendre soin d'en vérifier la véracité. Ceci parce

¹ Cet article est issu d'un projet de recherche ayant comme titre *Le problème des Tziganes en Roumanie au XIX^e siècle. L'institution de l'esclavage, le mouvement abolitionniste et l'émancipation des Tziganes*, projet financé par le Conseil National de la Recherche Scientifique dans l'Enseignement Supérieur.

² Sur l'histoire des Tziganes dans les Principautés Roumaines dans la première moitié du XIX^e siècle, voir surtout Viorel Achim, *Țigani în istoria României*, București, Editura Enciclopedică, 1998, pp. 76-104.

qu'ils ne sont pas des historiens ou des anthropologues par formation, mais des gens spécialisés dans des domaines divers, des voyageurs arrivant ici poussés par la soif d'aventure, par la curiosité ou la chance, ou au mieux, pour remplir des missions diplomatiques ou militaires.

Un des problèmes les plus controversés dans les relations des voyageurs étrangers au sujet des Tziganes est celui de l'origine de cette population et de sa migration en Europe. Le Français Auguste de Lagarde, en 1824, les considère « une caste de parias, exilée de l'Inde lors les conquêtes de Tamerlan, en 1408 ; d'autres disent de l'Arabie ou de l'Égypte, s'appuyant du nom de Pharaons qui leur fut donné ; d'autres enfin, de Perse et de la branche des Usbecks : dans telle hypothèse que ce soit, quelle suite de révolutions n'a-t-il pas fallu pour les transporter si loin de leur terre natale ! »³ Le topographe autrichien Joseph Adalbert Krickel note en 1828 que « l'origine des Tziganes, ce type de gens si différents, reste un problème ouvert, qui a déjà conduit certains chercheurs à des conclusions surprenantes. Certains les considèrent comme descendants des Huns d'Attila, d'autres comme venant d'Égypte, et d'autres encore comme venant des Indes, car leur caractère, leur façon de vivre, la couleur de leur peau et leur langue plaident en faveur d'une telle hypothèse. Ils ont migré comme les sauterelles, sans tentes, sans vêtements proprement dits, couverts de guenilles »⁴. Un autre Français, le professeur Alfred Poissonier, écrit quelques années plus tard que « les historiens qui se sont occupés des *tsiganes* ou *zingares* diffèrent d'opinion sur l'origine de ces peuples et sur la date précise de leur migration » et analyse les théories existant à l'époque. Il conclut : « si une discussion peut s'établir sur la patrie originaire des tsiganes, elle ne saurait

³ Auguste de Messence, comte de Lagarde, *Voyage de Moscou à Vienne, par Kiow, Odessa, Constantinople, Bucharest et Hermanstadt ou Lettres adressées à Jules Griffith*, Paris, Chez Treuttel & Würtz, 1824, p. 366.

⁴ Joseph Adalbert Krickel, *Fussreise durch den grössten Theil der österreichischen Staaten in den Jahren 1827, 1828 bis Ende Mai 1829, und zwar durch Ungarn Siebenbürgen, die Militärgrenze fast in allen Theilen, samt einem Ausfluge in die Walachei*, vol. I, Wien, M. Chr. Adolph, 1833, p. 89.

sérieusement porter que sur la Lybie ou sur l'Hindoustan »⁵. William Wilkinson, le consul anglais à Bucarest entre 1814 et 1816, ignore l'origine et l'itinéraire des Tziganes, mais fait une comparaison avec les Juifs, qui se trouvaient, sous plusieurs aspects, dans une situation identique avec les Tziganes :

« Cette classe de l'espèce humaine recouverte par le terme général de Tziganes semble, tout comme les Juifs, disséminée presque dans toute l'Europe et dans beaucoup d'autres parties du monde ; tout comme ces derniers, ils n'ont pas de droits que l'on puisse reconnaître sur aucun pays qui soit uniquement le leur et ils se distinguent des autres peuples par des traits physiques et moraux qui leur sont spécifiques. »⁶

Nous rencontrons cette comparaison chez d'autres voyageurs aussi.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces théories, sachant qu'à travers les siècles l'origine et l'histoire des Tziganes ont reçu des explications des plus diverses et des plus fantaisistes. Il existe encore de nos jours un bon nombre de points à éclaircir au sujet de la migration des Tziganes à partir des Indes et jusqu'en Europe. On considère en général que cette migration a eu lieu en plusieurs vagues, entre les IX^e et XIV^e siècles, lorsque commence, à ce que l'on dise, l'histoire européenne des Tziganes⁷.

En ce qui concerne la migration des Tziganes dans les Pays Roumains, nous savons que la première mention de la présence de cette population en Valachie date de 1385, et en Moldavie de 1428⁸. W. Wilkinson pense que les Tziganes sont arrivés ici au XV^e siècle, à la même époque de la migration des Tziganes en Allemagne⁹. De même, A. Poissonnier trouve que les Tziganes « tombèrent dans les contrées

⁵ Alfred Poissonnier, *Les esclaves tsiganes dans les Principautés Danubiennes*, Paris, Ferdinand Sartorius, 1855, pp. 11-12.

⁶ William Wilkinson, *An Account of the Principalities of Wallachia and Moldavia with various political observations relating to them*, London, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1820, p. 168.

⁷ Voir Viorel Achim, *op. cit.*, pp. 15-21.

⁸ *Ibidem*, pp. 21-28.

⁹ William Wilkinson, *op. cit.*, pp. 168-169.

danubiennes comme une pluie de sauterelles, vers 1417 » et « les deux princes Mircea et Alexandre, voyant en eux des travailleurs, leur donnèrent non-seulement l'espace et l'air, mais encore les matières propres à leurs travaux. »¹⁰

Plusieurs voyageurs étrangers offrent dans leurs ouvrages des données statistiques sur la population tzigane, des informations qu'ils avaient obtenues en qualité de diplomates ou d'intellectuels au service de certaines personnalités roumaines. Nous trouvons des chiffres concernant le nombre des Tziganes chez Charles Frédéric Reinhard¹¹, Pavel Gavrilovici Divov¹², Félix Colson¹³, Johann-Ferdinand Neigebaur¹⁴, Jean-Alexandre Vaillant¹⁵ et Jean-Henri-Abdolonyme Ubicini¹⁶. On apprécie qu'entre 1830 et 1860 le nombre total des Tziganes vivant en Valachie et en Moldavie était d'environ 200.000 – 250.000 personnes. Les Tziganes représentaient approximativement 7% de la population totale des Principautés¹⁷.

En comparant avec les autres pays d'Europe, nous constatons que le plus grand nombre de Tziganes vivaient dans les Pays Roumains. En général, toutes les estimations concernant le nombre des Tziganes en Europe, faites au milieu du XIX^e siècle, nous montrent qu'environ un tiers d'entre eux vivaient en Roumanie.

Les voyageurs étrangers ont constaté que dans les Principautés Roumaines les Tziganes avaient un statut socio-juridique spécial,

¹⁰ Alfred Poissonnier, *op. cit.*, p. 46.

¹¹ Cf. Paul Cernovodeanu (coord.), *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea*, tome I, București, Editura Academiei Române, 2004, p. 252.

¹² *Ibidem*, p. 439.

¹³ Félix Colson, *De l'état présent et de l'avenir des principautés de Moldavie et de la Valachie*, Paris, A. Pougin, 1839, pp. 12-15.

¹⁴ Johann-Ferdinand Neigebaur, *Beschreibung der Moldau und Walachei*, Breslau, Joh. Urban Kern, 1854, pp. 128-129.

¹⁵ Jean-Alexandre Vaillant, *Les Rômes. Histoire vraie des vrais Bohémiens*, Paris, E. Dentru, 1857, pp. 481-482.

¹⁶ Jean Henri Abdolonyme Ubicini, *Provinces d'origine roumaine. Valachie, Moldavie, Bukovine, Transylvanie, Bessarabie*, Paris, Firmin-Didot, 1856, pp. 10-11.

¹⁷ Pour le nombre des Tziganes vivant dans les Principautés Roumaines, voir Venera Achim, « Statistica Țiganilor în Principatele Române în perioada 1830-1860 », in *Revista istorică*, tome XVI, 2005, n° 3-4, pp. 97-122.

différent par rapport au reste de la population : ils étaient esclaves. Les Occidentaux avaient été choqués de constater que sur le continent européen, c'est vrai à sa limite extrême, l'esclavage était une institution qui opérait encore dans deux pays chrétiens.

La condition misérable des Tziganes est expliquée parfois par leur condition d'esclaves. Le capitaine français Sabatier remarque en 1848 :

« Il est une classe d'hommes plus malheureuse que les paysans de la Moldo-Valachie, ils appartiennent à cette race errante et vagabonde des Bohémiens, et sont presque tous réduits à un état complet de servitude. L'autorité du maître s'exerce sur eux sans contrôle et sans limite. »¹⁸

Sabatier parle ici des abus auxquels les esclaves tziganes étaient soumis. Nous constatons la même attitude chez d'autres voyageurs. Par exemple, le diplomate russe Alexandr Ivanovici Ribeaupierre parle de tels abus en 1827¹⁹. L'Italien Lorenzo Valerio nous raconte une scène dont il fut témoin en 1835 dans la maison d'un boyard moldave :

« [...] le boyard [...], après avoir conclu une affaire, pour vous montrer son contentement, vous fait cadeau d'un couple d'esclaves tziganes, homme et femme pouvant produire des enfants ; une marchandise très bien cotée ici, qui se vend au kilo (au XIX^e en Europe !) »²⁰.

Offrir un Tzigane, homme ou femme, ou bien une famille de Tziganes, était une pratique habituelle dans les milieux des boyards. Tout comme les esclaves pouvaient être employés pour payer des dettes ou donnés en dot, légués ou échangés pour un carrosse ou même pour deux casseroles !

¹⁸ Archives Nationales Historiques Centrales, Bucarest, fonds Microfilmes France, r. 70, t. 48, n° 15, Sabatier, *Mémoire sur la Valachie et la Moldavie*, f. 90v.

¹⁹ Gheorghe G. Bezviconi, *Călători ruși în Moldova și în Muntenia*, București, Monitorul Oficial și Imprimeriile Statului, 1947, p. 255.

²⁰ Lorenzo Valerio, *Carteggio (1825-1865)*, tome I (1825-1841), Torino, Fondazione Luigi Einaudi, 1991, p. 91.

Les étrangers étaient tout aussi révoltés quant à la vente et l'achat d'esclaves aux marchés publics. Ils donnent aussi des prix, mais ces derniers ne sont pas concordants. F. Colson nous dit que les esclaves tziganes se vendaient en moyenne pour 10 et 15 ducats, c'est-à-dire 150 et 200 francs²¹. C'était en vérité le prix pour un esclave tzigane à l'époque où Colson écrivait. L. Valerio nous dit que les Tziganes étaient vendus au kilo. Ceci ne semble pas vrai, car il n'existe aucun document qui parle d'une vente ou d'un achat au kilo. Mais on sait que l'esclave était d'autant plus apprécié s'il était en bon état physique et s'il connaissait un métier.

Il est à noter toutefois que peu d'observateurs de la société roumaine prennent attitude contre l'esclavage des Tziganes en plein XIX^e siècle. Le Français Édouard Antoine Thouvenel, un grand diplomate de l'époque, le fait. Il nous a laissé un grand nombre de pages traitant de l'esclavage des Tziganes, en tant que réalité roumaine spécifique, dont il fait une critique sévère :

« La servitude, ce vice inhérent aux sociétés anciennes, que la civilisation moderne n'a pas entièrement extirpé de son sein, fait encore des victimes en Valachie. Il est en Europe un peuple, ou plutôt une horde qui, bien plus que la nation juive elle-même, paraît destinée à offrir aux yeux du reste de l'humanité un triste et vivant exemple de la colère divine [...]. Au moment où tant de voix s'élèvent en faveur de la cause des nègres, personne ne songe à fermer la plaie qui s'agrandit sans obstacle dans une contrée située à quelques jours de marche de France. [...] Combien de personnes savent qu'il existe en Moldo-Valachie deux cent cinquante mille Bohémiens qui non-seulement sont esclaves, mais encore privés de l'espèce de bien-être matériel que, dans nos colonies, l'intérêt du maître procure aux instruments de sa richesse ? »²²

Pour ce qui est des catégories d'esclaves tziganes, les voyageurs étrangers ne saisissent pas la structure relativement compliquée de la population tzigane et peu d'entre eux emploient un critère unique

²¹ Félix Colson, *op. cit.*, p. 149.

²² Édouard Thouvenel, *La Hongrie et la Valachie (Souvenirs de voyage et notices historiques)*, Paris, Arthus Bertrand, 1840, pp. 230-231.

quand ils essaient d'entreprendre une classification ; souvent, le fait d'appartenir à un maître s'entremêle au métier pratiqué ou à la catégorie à laquelle le Tzigane appartenait.

Les étrangers constatent que les obligations des Tziganes étaient fixées par la tradition. Les Tziganes appartenant à l'État versaient une taxe annuelle, en général moins importante que la taxe payée par les paysans, et ils étaient soumis à d'autres obligations aussi. Les esclaves en propriété privée étaient généralement exempts de toute obligation envers l'État. Ces aspects se retrouvent chez les mêmes voyageurs, même si le taux des obligations ne concorde pas toujours.

Les récits concernant la participation des Tziganes à la vie économique des Principautés sont très riches en informations et conformes à la réalité. La palette des occupations des Tziganes était large et leurs métiers ont été consignés aussi par les voyageurs qui ont visité les Principautés : cuisiniers, tailleurs, cochers, meneurs d'ours, confectionneurs de cuillers en bois, maçons, confectionneurs de briques, étameurs, confectionneurs de pinceaux, serruriers, éleveurs d'animaux, comédiens, sorciers, diseuses de bonne aventure, et aussi abatteurs de chiens, travailleurs aux pompes funèbres, fossoyeurs, bourreaux.

Certains voyageurs pensent que les Tziganes sont « aptes pour tout travail et toute peine ; mais leur dégoût naturel pour une vie de travail est d'habitude si grand qu'ils préfèrent les rigueurs de la pauvreté aux commodités qu'ils pourraient avoir par l'effort d'un travail ininterrompu » – nous dit W. Wilkinson²³. L'Italien Felice Caronni note que « très peu d'entre eux cultivent la terre et ils le font contre leur gré, et aucun ne s'occupe de l'élevage, sans doute à cause de leur nature errante et dissipée, qui les fait regarder par les autres d'un œil mauvais, comme une sorte de bâtards de la terre »²⁴.

Mais l'aptitude des Tziganes pour le travail à la forge est reconnue unanimement. Dans les Pays Roumains, pendant des siècles, la confection des outils et des objets en fer a été une occupation presque

²³ William Wilkinson, *op. cit.*, p. 169.

²⁴ Felice Caronni, *Caronni in Dacia. Mie osservazioni locali, nazionali, regionali, antiquarie sui Valachi specialmente e Zingari transilvani, la mirabile analogia della lingua valacca coll'italiana, la nesuna della zingara colle alter conosciute; con un rapporto su le miniere piu ricche di quell Principato*, Milano, G. Pirotta, 1812, p. 49.

exclusivement réservée aux Tziganes. Au XIX^e siècle, dans les villages roumains, le mot « tzigane » était arrivé à désigner « forgeron ».

Robert Walsh, chapelain de l'ambassade britannique à Constantinople, nous dit que « leur principale occupation est la confection des outils en fer »²⁵. F. Caronni note à son tour que « le métier exercé de préférence par les Tziganes est celui de forgerons » et il décrit un atelier mobile, avec des outils primitifs, où chaque membre de la famille avait ses attributions précises²⁶. De telles descriptions abondent. Nous nous arrêterons sur celle d'É. A. Thouvenel, très impressionné par le travail de ces gens : « de loin en loin, dans les vastes plaines de la Valachie, vous apercevez vingt ou trente chariots formant un carré, et quelques tentes au milieu : c'est une halte de Bohémiens. Approchez, et le spectacle à la fois le plus étrange et le plus triste frappera votre vue. Ici, à la lueur d'un brasier ardent, des hommes aux traits brunis, aux regards fauves, de véritables cyclopes, font gémir le fer sous leurs marteaux ». Et le martelage faisait surgir toute une variété d'objets nécessaires aux villages de l'époque : casseroles, couteaux, ciseaux, marteaux, clous, haches, serrures... Le même auteur nous parle de la vie difficile menée dans une pareille communauté « sur les roues » :

« [...] les hommes raccommoient les charrues et font quelques ouvrages de serrurerie ; mais à peine ont-ils réuni une petite somme, qu'ils la dépensent en liqueurs spiritueuses et en tabac : la pipe est la compagne inséparable du Cigain. Les femmes, tant qu'elles sont jeunes, c'est-à-dire tant qu'elles n'ont pas vingt ans, spéculent sur le vice ; une fois qu'elles ont été mères, elles se fanent et n'ont plus d'autres ressources que la magie ; elles expliquent les songes, détournent les sorts jetés par le malin esprit sur les bestiaux, et dévoilent l'avenir à l'impatience des amants. »²⁷

Les voyageurs parlent souvent de l'activité des Tziganes orpailleurs (*aurari*, *rudari*). Les orpailleurs ont constitué un groupe

²⁵ Robert Walsh, *Narrative of a Journey from Constantinople to England*, London, Carey, Lea & Carey, 1828, p. 295.

²⁶ Felice Caronni, *op. cit.*, p. 48.

²⁷ Édouard Thouvenel, *op. cit.*, pp. 244-246.

occupationnel qui a gardé pendant longtemps son autonomie. L'exploitation de l'or se faisait à partir des sables aurifères des rivières, par des lavages successifs. L'or était extrait des rivières Olt, Motru, Gilort, Bistrița, Râmnic, Lotru, Jiu, Argeș, Topolog, Dâmbovița, Ialomița et même du Danube. Le travail des Tziganes orpailleurs était saisonnier, jusqu'à ce que les eaux des rivières gèlent. Il commençait au printemps et s'achevait tard en automne, lorsque les Tziganes remettaient l'or qu'ils avaient ramassé et s'installaient pour l'hiver sur telle ou telle grande propriété. Les Tziganes orpailleurs formaient en Moldavie et en Valachie une catégorie fiscale à part. En Moldavie, les revenus rapportés par ces esclaves étaient versés à la trésorerie de l'épouse du prince régnant. En 1837, le prince russe Anatole de Demidoff écrivait au sujet des sables aurifères de Valachie :

« Les fleuves qui charrient de l'or sont tous ceux qui se trouvent depuis l'Oltez jusqu'à la Yalomitza inclusivement ; mais ce métal se rencontre plus spécialement dans la première de ces rivières [...]. C'est dans cet espace qu'on trouve le sable le plus riche de la Valachie : ces sables, d'un rouge noirâtre, entremêlés d'argile, de quartz et de jaspe, sont remarquables par la grande quantité de grenats qu'ils contiennent. Il est arrivé, parfois, qu'on a trouvé d'assez gros fragments d'or natif sous de grandes roches au milieu du fleuve [...]. »²⁸

Le voyageur russe parle aussi de la présence et de l'activité des orpailleurs, en précisant qu'ils faisaient partie des Tziganes qui vivaient par leur propre travail, et aussi des procédés de lavage. L'or collecté était fondu et remis à la Trésorerie princière. Les pertes par la fonte étaient estimées à 20% et la qualité de cet or était considérée supérieure à celle de l'or de Transylvanie. Le travail des Tziganes orpailleurs est décrit par le capitaine de marine anglais Charles Colville Frankland :

« On dit que dans la rivière Argeș il existe de la poudre d'or ; un bon nombre de rivières qui ont leur source dans les

²⁸ Anatole de Demidoff, *Voyage dans la Russie Méridionale et la Crimée par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, Paris, Ernest Bourdin, 1854, p. 138.

Carpates contiennent, plus ou moins, des minerais aurifères [...]. J'ai vu quelques Tziganes qui lavaient le sable et ramassaient l'or, mais non pas pour le vendre. Cette opération est très simple : on lave le sable sur une planche penchée, les parts légères recoulent dans la rivière, les parts plus lourdes, qui sont en général des grains d'or, restent sur la planche. Les Tziganes se tiennent dans l'eau qui leur monte presque jusqu'aux genoux et ne s'occupent que de ça. Leur nature indolente et paresseuse s'accorde très bien avec ces occupations, bien que parfois elles soient assez pénibles. Ils portent la poudre aurifère à Sibiu et à Bucarest, dans des paniers. »²⁹

D'autres voyageurs aussi parlent des orpailleurs et des méthodes employées : Edward Daniel Clarke (qui reprend un fragment du récit d'Ignaz von Born)³⁰; Ch. F. Reinhard (qui parle de 12-15 kg d'or ramassés par un orpailleur pendant une année³¹, ce qui nous semble une exagération) ; Armand Charles comte de Guilleminot³², F. Caronni³³, R. Walsh³⁴, Radisitz³⁵, J. A. Krickel³⁶ et d'autres.

Une autre occupation (ou un autre métier) qui semble correspondre à la nature tzigane et qui était pratiquée (pratiqué) à peu près en exclusivité par les Tziganes : la musique tzigane. Selon R. Walsh, « c'est parmi les Tziganes que l'on recrute habituellement les musiciens de ce pays, surtout pour ce qui est des instruments à souffler. Je les ai souvent entendus chanter, et toujours avec du plaisir. On m'a dit qu'on ne pouvait pas leur faire apprendre les notes et que leur art était de jouer sans partition. »³⁷ Caronni nous dit que :

²⁹ Charles Colville Frankland, *Travels to and from Constantinople in the years 1827 and 1828*, t. I, London, Henry Colburn, 1829, pp. 27-28.

³⁰ Edward Daniel Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia and Africa*, tome II, London, T. Cadell and W. Davies, 1816, pp. 272-273.

³¹ Paul Cernovodeanu (coord.), *op. cit.*, t. I, p. 252.

³² *Ibidem*, p. 367.

³³ Felice Caronni, *op. cit.*, p. 49.

³⁴ Robert Walsh, *op. cit.*, p. 295.

³⁵ Paul Cernovodeanu (coord.), *op. cit.*, t. II, p. 74.

³⁶ Joseph Adalbert Krickel, *op. cit.*, p. 90.

³⁷ Robert Walsh, *op. cit.*, p. 295.

« [...] la seule sensibilité que j'ai trouvée chez certains d'entre eux était pour la musique et chez d'autres, pour la danse. Il n'y a pas de fête au pays où ils ne surgissent, invités ou non, comme il n'y a pas d'auberge où ils ne viennent de leur propre initiative. Et aux grands dîners ou bals de famille qui s'organisent d'habitude à l'occasion d'un anniversaire, d'une fête de nom, d'un mariage, etc., on les engage pour peu de frais. [...] L'instrument qu'ils préfèrent c'est le *tambal*, qu'ils touchent avec des bâtonnets, en exécutant avec grande précision n'importe quel morceau... J'ai aussi entendu le violon, manié avec tant de charme qu'on employait certains comme musiciens professionnels, pour la musique militaire. »³⁸

L'aspect physique des Tziganes et leurs vêtements sont présents dans tous les récits de voyage qui parlent d'eux. C'est une population bien individualisée et relativement homogène, avec des traits différents par rapport à la population roumaine. Nous citerons quelques auteurs. F. Caronni :

« Ils n'ont pas une stature imposante et ils ne se différencient l'un de l'autre que de façon infime. Ils ont des yeux noirs et brillants, des cheveux noirs et lisses, la couleur de la peau olivâtre, allant vers le brun, des lèvres rouges et des dents très blanches, le contour du visage plutôt ovale, des joues rondes, le menton et le front étroits. Les adultes s'habillent comme les Roumains, ou selon la façon de s'habiller des gens du pays où ils se trouvent, en s'efforçant aussi de parler comme eux, là où ils en ont besoin, mais en gardant toutefois pour eux leur propre langage [...]. À la différence des Roumaines, les femmes tziganes semblent être plus belles que les hommes [...] Ils gardent leurs enfants nus même quand ils voyagent. »³⁹ ;

William Wilkinson : « sous beaucoup de points, ils semblent peu supérieurs à des brutes », ils ont un teint olivâtre, ils sont bien bâtis et

³⁸ Felice Caronni, *op. cit.*, p. 50.

³⁹ *Ibidem*, pp. 45, 47.

très résistants, les femmes ont les traits fins et réguliers ; une fois devenues mères, « leur beauté se transforme en laideur dégoûtante », et « la saleté et les insectes qui recouvrent leurs corps semblent faire partie intégrante de leur être, car aucune considération ne peut les décider à se tenir plus propres »⁴⁰ ; Adam Neale, médecin écossais, les décrit comme des hommes « hideux et sauvages, avec des têtes hirsutes et des barbes touffues [...] mais avec un beau corps et des proportions harmonieuses », qui « affirment la fierté sauvage de leur tempérament indompté même sous les guenilles et la crasse qui les recouvrent » et des femmes belles, « la tête couverte de pièces d'or et d'argent », « avec un enfant au dos ou à la poitrine »⁴¹.

Le parallèle entre les Tziganes et les Juifs est fait de nouveau, cette fois-ci par R. Walsh :

« On les appelle d'habitude Tziganes, mais parfois aussi Pharaons... Tout comme les Juifs, ils se distinguent par des traits indélébiles : des yeux sombres, la peau olivâtre et les cheveux noirs, ainsi que des traits moraux inaltérables. »⁴²

Laurençon⁴³, Bellanger⁴⁴, Colson⁴⁵, Demidoff⁴⁶ et d'autres s'expriment d'une manière tout aussi suggestive. Il s'agit de courtes descriptions, mais nous pouvons constater une certaine approche anthropologique chez certains auteurs.

L'organisation sociale des Tziganes est décrite à son tour : la famille, *ceata* (un groupe de familles habitant au même endroit), les

⁴⁰ William Wilkinson, *op. cit.*, pp. 169-170.

⁴¹ Adam Neale, *Travels through some parts of Germany, Poland, Moldavia and Turkey*, London, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1818, p. 157.

⁴² Robert Walsh, *op. cit.*, p. 292.

⁴³ F.G. L[Laurençon], *Nouvelles observations sur la Valachie, sur ses productions, son commerce, les mœurs et les coutumes des habitants et sur son gouvernement, suivies d'un précis historique des événements qui se sont passés dans cette province en 1821, lors de la révolte de Théodore et de l'invasion du prince Ipsilanti, par un témoin oculaire*, Paris, 1821, pp. 24-25.

⁴⁴ Stanislas Bellanger, *Le Kéroutza. Voyage en Moldo-Valachie*, t. II, Paris, 1846, p. 116.

⁴⁵ Félix Colson, *op. cit.*, p. 145.

⁴⁶ Anatole de Demidoff, *op. cit.*, p. 184.

chefs des communautés tziganes. L'organisation et le train de vie d'une *ceată* se retrouvent plus clairement chez É. A. Thouvenel :

« Chaque camp forme une colonie, qui s'abat de temps à autre sur une ville ou sur un village. [...] La colonie a son chef, appelé *jude* ou juge ; cet étrange magistrat, reconnu et confirmé par le gouvernement, doit sa dignité au suffrage de ses compagnons. À peine est-il désigné, que quatre hommes vigoureux lui font de leurs épaules un pavois pour le présenter à ses subordonnés. Le souverain porte un fouet en guise de sceptre, et un costume éclatant, composé d'une tunique rouge, d'un bonnet d'Astracan et d'une paire de bottes jaunes, lui assure le respect de ses courtisans en guenilles. »⁴⁷

Les habitations des Tziganes étaient le plus souvent, en été, les tentes et les chariots couverts. Pendant l'hiver ils habitaient pourtant dans des terriers creusés dans la terre. E. S. Bellanger note :

« Pendant l'hiver, les Ziganes se retirent, comme les mulots, dans des trous creusés à plusieurs pieds en terre [...]. En moins de quelques heures ils ont choisi un emplacement, foré le terrain et bâti une hutte par dessus. Des roseaux, de l'herbe et de la boue, une *rogogine* et quelques morceaux de bois, voilà tous leurs matériaux. Leur mobilier se compose, en général, d'une petite forge en fer, avec marteaux, pinces, tenailles et crampons ; d'une marmite à *mamouliga* ; de deux ou trois fourchettes à deux branches, de quelques friperies dédaignées par le maître ; d'une espèce de calebasse à rak ; de pipes en cerisier, de ciseaux, de couteaux, de poignards. [...] En toute saison il fait sa cuisine hors de sa hutte. Il plante à cet effet trois morceaux de bois en triangle, suspend à cet échafaudage une sorte de marmite dans laquelle il dépose, aux jours ordinaires, une poignée de fèves et de maïs, et les jours de gala, un quartier de viande flétrie la plupart du temps, à la porte de bouchers, par les mouches. »⁴⁸

⁴⁷ Édouard Thouvenel, *op. cit.*, p. 246.

⁴⁸ Stanislas Bellanger, *op. cit.*, pp. 120-122.

Thouvenel peint le même tableau désolant :

« Durant l'hiver, ordinairement rigoureux en Valachie, les Cigains se creusent des terriers dont l'unique ouverture sert à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée. Les enfants sont envoyés tout nus mendier dans les villages voisins ; au retour, s'ils se plaignent du froid, leurs mères leur répètent cette phrase, devenue proverbiale en Valachie : "Voici des cordes, frileux ; faites-en des ceintures et vous aurez chaud." Dans de pareils intérieurs, la vie commune est une querelle incessante. Là, point de meubles à briser ou à se jeter à la tête. Que font alors les parents ? Ils s'emparent des premiers enfants qui se trouvent sous leurs mains, et s'en servent comme d'armes d'une espèce nouvelle pour terminer le combat ; aussi rencontre-t-on une quantité de petits êtres chétifs et estropiés, tristes victimes des luttes paternelles. »⁴⁹

C'est une image poignante qui a pénétré aussi dans la littérature roumaine⁵⁰.

La recherche philologique a démontré rigoureusement la parenté entre la langue parlée par les Tziganes et le sanscrit. La langue des Tziganes, que l'on appelle aussi le *romani* ou *romanes*, appartient à la famille des langues indo-européennes. Il semble que les étrangers qui ont visité les Pays Roumains n'eussent pas beaucoup de connaissances philologiques. J. A. Krickel note que « leur langue est tout à fait différente par rapport aux autres langues parlées au pays, c'est un mélange que personne ne peut comprendre. On croit qu'elle ressemble au hongrois, mais on ne peut rien établir avec certitude, car personne n'a jamais essayé d'apprendre une telle langue inutile »⁵¹. C'est aussi l'opinion de R. Walsh : « leur langue est un mélange de mots bulgares et hongrois, avec en plus des mots arabes et d'autres orientalismes. »⁵²

⁴⁹ Édouard Thouvenel, *op. cit.*, pp. 246-247.

⁵⁰ Nous pensons ici à *Şatra*, le roman de Zaharia Stancu, publié en 1968, dont un passage décrit un tel échange de coups, les enfants étant employés comme massues. Le roman a été aussi publié en français : Zaharia Stancu, *La tribu*, traduit du roumain par Léon Negruzzi, Paris, Albin Michel, 1970.

⁵¹ Joseph Adalbert Krickel, *op. cit.*, p. 91.

⁵² Robert Walsh, *op. cit.*, p. 295.

Les récits de voyage traitent aussi de la religion des Tziganes, ou plutôt de leur vague appartenance à telle ou telle religion. É. A. Thouvenel nous dit :

« Les Cigains n'ont aucun principe religieux ; ils éprouvent seulement la plupart des craintes superstitieuses qu'ils inspirent. Quoiqu'ils se soumettent au baptême, on ne peut pas les considérer comme faisant partie de la grande famille chrétienne ; ils ne voient, dans leur initiation à la foi, qu'un moyen d'obtenir un cadeau de celui qui consent à devenir leur parrain. L'individu déjà baptisé à Bucarest trompe la charitable crédulité d'un habitant de Crayova, et tâche de renouveler, le plus souvent possible, une cérémonie qui n'a d'autre but à ses yeux que le gain d'un vieux vêtement ou de quelques piastres. »⁵³

E. S. Bellanger à son tour nous dit que :

« [...] les Ziganes appartiennent à toutes les religions et ne tiennent à aucune d'elles, c'est-à-dire qu'ils ne pratiquent positivement aucun culte. Rien, du moins, dans leur existence de chaque jour, n'indique qu'ils soient musulmans, catholiques, protestants ou païens. »⁵⁴

Nous citerons aussi F. Caronni :

« En matière de religion les Tziganes, qui sont des trompeurs, font semblant d'appartenir à la religion de la population près de laquelle ils vivent, tout comme ils le font avec leurs vêtements ; mais sachant qu'ils changent de religion tout comme ils changent de vêtements, il est à croire qu'ils n'ont aucune foi. »⁵⁵

Et, un dernier exemple, chez A. Poissonnier, qui nous dit que la religion des Tziganes est celle de la majorité des Roumains,

⁵³ Édouard Thouvenel, *op. cit.*, pp. 247-248.

⁵⁴ Stanislas Bellanger, *op. cit.*, pp. 115-116.

⁵⁵ Felice Caronni, *op. cit.*, p. 47.

notamment la religion orthodoxe. Mais les Roumains ne les prennent pas au sérieux, car :

« [...] jamais la prière n'a passé sur les lèvres des tziganes, et leur église ayant été construite en *brenza* (fromage blanc), les chiens l'ont mangée. [...] Si le mot *fatalité* s'échappe parfois de leurs lèvres, c'est qu'après avoir adopté la religion chrétienne, il ne leur a pas été donné pour cela de vivre, comme les autres hommes, sous la loi commune. »⁵⁶

L'auteur fait ici référence à une légende roumaine selon laquelle les Tziganes auraient mangé leur église. Cette légende burlesque a été publiée dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁵⁷.

Les voyageurs étrangers attribuent le penchant pour les infractions et l'immoralité des Tziganes à leur manque de foi. E. D. Clarke note que les Tziganes sont voués au vol, à la friponnerie, au chapardage, mais rarement au pillage ou au brigandage et il les considère « plutôt des fripons que des brigands »⁵⁸, tandis que, selon W. Wilkinson, « le penchant vers le vol semble inné, mais ils ne le font pas pour s'enrichir ; ils ne piquent que de menus objets. »⁵⁹ « Chez la plupart, le vice dominant est celui de vouloir vivre si possible sans frais, en employant leur seul capital, notamment la tromperie et la dextérité », nous dit F. Caronni en continuant : « le rôle des enfants, lorsque les gens s'amassent tout autour d'eux et que les paysans regardent leurs bouffonneries bouche bée, est de piquer un mouchoir ou de se glisser dans la cour ou dans le poulailler, pour piquer un cochon, une oie, une poule ou au moins des œufs »⁶⁰. R. Walsh mentionne aussi les punitions appliquées aux malfaiteurs :

« [...] ils ne commettent que rarement des crimes abominables, mais ils ont un penchant pour les délits mineurs ; pour des délits plus sérieux on leur applique des

⁵⁶ Alfred Poissonnier, *op. cit.*, pp. 46, 47.

⁵⁷ M. Gaster, « Țiganii ce și-au mâncat biserica », in *Revista pentru istorie, arheologie și filologie*, I, București, 1883, fasc. 1, pp. 469-475.

⁵⁸ Edward Daniel Clarke, *op. cit.*, p. 272.

⁵⁹ William Wilkinson, *op. cit.*, p. 169.

⁶⁰ Felice Caronni, *op. cit.*, p. 49.

coups à la plante des pieds, au bon plaisir de leur maîtres, tandis que pour des délits moins importants on leur met un masque de fer, que l'on verrouille pour une période plus ou moins longue [...] et qui les empêche de se nourrir et se désaltérer. »⁶¹

Un dernier aspect à mentionner, moins illustré, c'est vrai, dans les écrits des voyageurs étrangers, est le courant abolitionniste, qui a été présent dans les Principautés Roumaines de cette époque-là⁶². L'idée de l'émancipation des Tziganes a fait son apparition dans la société roumaine assez tard. Les premières voix s'élevèrent à cet effet pendant la troisième décennie du XIX^e siècle. L'esclavage était considéré comme un vestige du passé révolu, qui devait disparaître. Des opinions abolitionnistes apparaissent ainsi chez F. Colson, qui proposait, en 1839, comme solution pour l'esclavage, le rachat des esclaves tziganes par l'État, contre une somme de 10-12 ducats et, par la suite, leur émancipation⁶³ (nous devons mentionner que ce fut en grandes lignes la modalité d'émancipation des Tziganes adoptée en 1855-1856). En 1848, le capitaine Sabatier saluait le fait que :

« [...] le premier acte du gouvernement provisoire de Bucarest a été de proclamer leur émancipation et à la fin du mois de septembre 1848 déjà 30.000 de ces malheureux avaient reçu leur liberté. Il est impossible de ne pas former des v[o]eux pour que cette liberté leur soit maintenue, et que même acte de justice soit étendu à tous ceux de leurs frères qui gémissent encore dans un rude esclavage. »⁶⁴

(La réalité fut différente : après la défaite de la révolution, en septembre 1848, la loi pour l'émancipation fut abolie et l'on revint à la situation d'avant.)

Le passage qui suit est une bonne illustration de l'esprit du temps au sujet de l'esclavage et du dilemme des Roumains, en tant que bons chrétiens et en même temps propriétaires d'esclaves :

⁶¹ Robert Walsh, *op. cit.*, p. 296.

⁶² Pour le mouvement abolitionniste roumain, voir Viorel Achim, *op. cit.*, pp. 83-90.

⁶³ Félix Colson, *op. cit.*, pp. 149-150.

⁶⁴ Archives Nationales Historiques Centrales, Sabatier, *op. cit.*, f. 90v.

« Les Moldaves et les Valaques, qui sont pénétrés de leur origine romaine, et qui demandent pour eux-mêmes des institutions nationales, chrétiens par-dessus tout, semblent rougir d'avoir dans leur Code des lois sur l'esclavage. Ils cèdent à la force de l'habitude ; [...] ils ne voudraient pas, brusquement, perdre des revenus attachés à ce honteux titre de propriété ; mais ils désireraient, nous en sommes sûrs, trouver un moyen qui pût, sans atteindre leur fortune, [...] leur donner le droit de céder aux pensées généreuses qui les dominent. »⁶⁵

On sait déjà que les dernières lois d'émancipation visant les Tziganes en propriété privée ont été votées en Moldavie le 10/22 décembre 1855, et en Valachie le 8/20 février 1856⁶⁶.

Pour conclure, les informations sur la situation des esclaves dans la première moitié du XIX^e siècle sont très riches. À la différence des siècles antérieurs où les Tziganes sont mentionnés uniquement dans les documents officiels à caractère juridique et fiscal, dans cette période les sources sont beaucoup plus variées et elles nous donnent une image assez détaillée. Nous pouvons y ajouter, avec prudence, les informations officielles venant de l'intérieur du pays et les témoignages des étrangers. Les diplomates, les savants et les artistes de l'ouest et du centre de l'Europe qui ont visité les Principautés Roumaines au début du XIX^e siècle ont remarqué la réalité pittoresque de la population tzigane locale. À une époque où l'exotisme était à la mode, dans leurs pages, voire livres traitant des Principautés, ces voyageurs étrangers ne manquent jamais de s'arrêter aussi sur les Tziganes.

⁶⁵ Alfred Poissonnier, *op. cit.*, p. 48.

⁶⁶ Pour le processus et les lois d'émancipation, voir Viorel Achim, *op. cit.*, pp. 90-98 ; Venera Achim, « Dezrobirea ȝiganilor – prima reformă socială în Principatele Române în epoca modernă », in *Schimbare și devenire în istoria României. Lucrările Conferinței Internaționale « Modernizarea în România în secolele XIX-XXI »*, Cluj-Napoca, 21-24 mai 2007, coord. Ioan Bolovan et Sorina Paula Bolovan, Cluj-Napoca, Academia Română, Centrul de Studii Transilvane, 2008, pp. 241-248.

Rediscovering Transylvania, the Banat and Crişana through the British and American travellers of the second half of the 19th century

Nicoleta ROMAN, Institut d'Histoire Nicolae Iorga, Bucarest

Travelling has been and will always be a way of relaxation and acquaintance with the other, but also with the self in relation to the other. Westerners, especially the English and the French, were fascinated by the multiculturalism of the Ottoman Empire, and during their travels, they tried to capture every specificity, innovation and intriguing aspect of the traditions and customs of the people they had contact with. That part of the Ottoman Empire that includes European Turkey, Greece, the Romanian Countries and Bulgaria was much more accessible to them, in a corrupt universe influenced by the norms imposed by the Turkish administration and the Muslim world. This attraction resisted in time, maintained by the great political events of the 19th century, in which the Ottoman Empire had a leading role: the Russian-Austrian-Turkish wars, the 1848-1849 revolution, the Crimean war and the battles for independence fought by the peoples in the region. If until the fourth decade of the 19th century the region in close proximity to the Ottoman Empire, including Transylvania, the Banat, Bessarabia and further on Hungary, the Austrian and Russian Empire, was not so much in the travellers' attention, the situation would change after this period. Essays such as that of Julia Pardoe and John Paget had a powerful impact, showing that these regions deserved to be the object of the travellers' attention.

The aim of this study is to show that the interest in the territories under Hungarian and Austrian occupation manifested itself differently and covered three distinct stages. It started as a cultural curiosity, due to John Paget and Julia Pardoe; the travellers following them wanted to find the confirmation of their observations and feelings. Then, it acquired political hues in consequence of the 1848-1849 revolution and 'Kossuth's influence', and the traveller had to face new challenges in order to enter these territories and describe them.

Suspicious, espionage accusations, censorship and arrests were now the dangers that threatened him. After the publication of the paper *The land beyond the forest* written by Emily Gerard, everything comes back to origins, in other words the enthusiasm given by the political changes and propaganda fades away, and the cultural interest reappears.¹

However, it is not expressed at the same level, since the emphasis is put on quite different aspects (social, religious), from which western society shall only keep and take advantage of the fantastic one, related to Romanian superstitions and legends. The Transylvanian 'exotic' is best presented in the creations of the British literature and not only which were published during the Victorian period. Marie Nizet and Abraham Stoker are just two of the representatives of a literature impressed by the legends spread due to travel literature, studies and historical mystifications.

John Paget and Julia Pardoe. The most significant person who promoted Hungary in the Occident via travel literature was John Paget. One might quite reasonably ask oneself why an Englishman was interested in the realities of south-eastern Europe. Born at the beginning of the century in central England in a wealthy family, John Paget studied medicine not only in his native land, but also in France and Italy. During one of his travels in Italy, he met Baroness Polixenia Wesselényi, whom he married in 1837. Thus related by marriage to the Hungarian lands, he visited them first between 1838 and 1839, and published his impressions immediately at the famous John Murray publishing house, in two thick volumes². The former is entirely dedicated to Hungary and begins with the moment of his departure from Vienna, when he was seriously warned that he and his companion wouldn't have any safety or comfort along the way they wanted to cover. Even if he and Mr. Hering, who created the illustrative material, trusted these warnings and took guns with them, on the border between Austria and Hungary their passport wasn't even checked, which gave him a feeling of freedom that he hadn't had in

¹ This theory was partially presented in Cornelia Bodea, Hugh Seton-Watson, *R. W. Seton-Watson și România. 1906-1920*, vol. I, București, Ed. Științifică și Enciclopedică, 1988.

² John Paget, *Hungary and Transylvania: With Remarks of their Condition, Social, Political and Economical*, 2 vol., John Murray, London, 1839.

Germany or Italy. After arriving in Budapest, he decided to take the Zriny ship on the Danube to Orşova, a town at the border between Wallachia and Serbia. In this extremely picturesque region of the Banat he was pleased to see the beauties nature had to offer (Babacai, Golumbatz), and the road in construction between Orşova and Moldova Nouă. After passing through regions under quarantine, he was allowed to visit the pasha on the Ada Kaleh Island, which doesn't exist anymore after the construction of the Iron Gate hydro-power plant. The small heaven he found here, and the discussion he had with the pasha, made him state admiringly that the island was nothing else but 'a little epitome' of the Ottoman Empire³. After trips that started from Orşova to the Iron Gate, Schela Cladova and Traian's bridge, John Paget walked along the Cerna River and arrived in Mehadia. Acknowledging the qualities of the mineral springs, he recommended this spa to all the potential visitors, seeing that from June to September, this was the favourite place of Hungarians, of the inhabitants of the Austrian provinces, but also of Romanians. The only disadvantage was accommodation, insufficient for the great number of tourists. This was perhaps the only negative thing he had to say about the Banat, for the reason that for John Paget this part of the Austrian Empire was like an 'El Dorado', an expression that he associated not only with Christianized Jewish and Greeks who succeeded in settling down here, but also with the richness that this region had to offer in any economic field. Even if agriculture and mining were predominant, cars, iron constructions on a large scale, as well as bridges built in Mehadia, Lugoj and Timișoara changed the picture that he had created at the beginning of his travel. The territories still had the reputation of unexploited regions, uncivilized and unsynchronized with the rest of Europe. In spite of all these, his story succeeds in describing this very transition from the vague, sometimes negative picture, to the positive, well-shaped one, as a result of the efforts to reach the same economic and social level with the rest of Europe, and especially of the passage to a safe travelling region.

Following Valea Timișului, towards Hațeg, Paget arrived to Grădiștea de Munte, where he visited the ruins of Sarmizegetusa, the former capital of Dacia, and experienced the lack of any kind of

³ *Ibidem*, vol. II, p. 130.

information that would have helped him to understand facts about this historic complex. In Densuș, he didn't find St. Nicholas Church very attractive, but he was given the opportunity to make a presentation about the Romanian clergy and the power it had in the community. He put this fact down to social position rather than to culture and intelligence. The Romanians' hospitality made him say that 'Transylvania was the very home of hospitality'⁴, which was even more accurate after he arrived in Hunedoara. A townsmen committee welcomed our travellers here, while its members confessed that it was the first time they were visited by English people. After the exchange of opinions between the representatives of the two worlds that considered each other exotic, John Paget concluded that: 'as the facilities of travelling became more general, the beauties of Transylvania would attract many of our countrymen'⁵. However, not all Transylvanians had the same opinion and as a consequence, Mr. Hering was taken for a spy and almost arrested in Deva. Jibou and Cluj were two Transylvanian towns where he lingered for longer. The former was described only to emphasize the personality of his relative by alliance, Wesselenyi Miklos, who lived there, and the latter was the subject of several descriptive pages. In this town, he only knew two levels of society: the Hungarian aristocracy and their servants. Thanks to noblemen, he could nicely enjoy his spare time, participating in social gatherings, gambling at the casino and meeting Hungarian actors. At the same time, he could take part in political and administrative discussions, where he consolidated his belief shaped in Budapest about the oratorical skills of Hungarians. While in the Hungarian capital he had listened to the future revolutionary leader Lajos Kossuth, in the Transylvanian capital he had appreciated Bethlen János, Kemeny Domokos and Teleki Domokos. He had the highest regard for the entire Hungarian aristocracy. They were the ones who introduced thoroughbred horses and viticulture in Transylvania, bringing here French and English specialists. Women had very important rights, from administering their fortune and properties received as dowry, to having representatives in the district

⁴ *Ibidem*, vol. II, p. 180.

⁵ *Ibidem*, vol. II, p. 246.

meetings and lower chamber⁶. It was often proved that theory did not correspond to reality, as women didn't use this right, nor did they keep their maiden name after marriage (an idea asserted by Paget), unless their family had a higher or at least an equal rank to that of the husband. Hungarians were the only ones towards whom he declared his entire admiration, while the ones that resembled them such as the Saxons of Transylvania, Szeklers and Romanians occupied lower positions. He dedicated some chapters to the Saxons of Transylvania and the Szeklers, whereas Romanians were mentioned later, in relation to the other three nations. According to Paget, they are lazy, grudge-bearing, ungrateful and so resigned to their social condition that even their appearance resembles that of their Dacian forefathers. The hospitality he had found in Densuș, their faith in a religion he could not understand, and their love for parents and family, were the only qualities he saw in Romanians. John Paget honestly believed that it was only the acknowledgement of the rights and duties foreseen by the law that could bring the peasants a better life. This had already started to happen among Romanians due to priests, who were educated and could spread information more easily. He said that the state would be wrong to consider this initiative as an offence⁷, and that it would only lead to resentments that would come out eventually. This is what actually happened.

Julia Pardoe (1806-1862) travelled during the same period as John Paget and his illustrator friend, Mr. Hering. The daughter of an English officer, she manifested her literary talent early, publishing a volume of poetry when she was 13, but she gave up this literary genre in favour of prose⁸. Her first travel on the continent, after which she wrote a volume, was in Portugal in 1830, followed by the one in European Turkey, in 1837. The two volumes of *The City of the Sultan*

⁶ *Ibidem*, vol. II, p. 508.

⁷ *Ibidem*, vol. II, p. 316.

⁸ Daniela Bușă (coord.), *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea. Serie nouă. [Foreign travellers about the Romanian countries in the 19th century. New series], Vol. III (1831-1840)*, București, Editura Academiei Române, pp. 341-346; J. Cordy Jeafferson, *Novel and novelists from Elizabeth to Victoria*, vol. II, Hurst and Blackett, London, 1858, p. 383.

and *Domestic Manners of the Turks*⁹ made her irrevocably famous among the travellers with great credibility in the eyes of the public. She took advantage of this Oriental experience, from which she drew her inspiration for *The Romance of the Harem* and *The Beauties of the Bosphorus*, both published at the end of the 30s. She did the same with Hungary, which she described as well as she could in *The City of the Magyar or Hungary and its Institutions*¹⁰, after having visited it between 1839 and 1840, therefore at the same time with Paget. Unfortunately, she never saw Transylvania, and if she did, her mentions about Romanians, the Saxons of Transylvania and the Szeklers and their traditions and institutions are very few. All she says about Romanians is that:

‘The Wallachians are the least civilized or progressive inhabitants of Hungary; they occupy themselves principally in the production of maize, of which they cultivate immense tracts: all their clothes except their hats and sandals are made by their women, who are proverbially industrious’¹¹.

Her entire attention turns to Hungarians and her descriptions cover a limited territory. Her paper was enthusiastically received by the British press, who praised Mrs. Pardoe’s literary talent and her desire to value reality as much as possible and to look beyond appearances¹². However, her slightly embellished style touched by her imagination¹³ was noticed and criticized, and then found perfection in *The Hungarian Castle*¹⁴. She used all her travels as sources for her

⁹ Julia Pardoe, *The City of the Sultan and Domestic Manners of the Turks in 1836*, 3 vols., London, 1838 (republished in 1845 și 1854).

¹⁰ Julia Pardoe, *The City of the Magyar or Hungary and its Institutions in 1839-1840*, 2 vols., London, 1840.

¹¹ *Ibidem*, p. 255.

¹² “The City of the Magyar” in *Fraser’s magazine for town and country*, vol. XXIII, March, 1841, pp. 316-327; for another review of the book see *The Eclectic Review*, MDCCCXLI, January-June, 1841, pp. 68-84.

¹³ “Miscellaneous Notices” in *The Westminster Review*, January-April, 1841, p. 254.

¹⁴ Julia Pardoe, *The Hungarian Castle*, 3 vols., T. & W. Boone, London, 1842.

novels and stories, which were perfectly integrated in the romantically-inclined Victorian age.

Nevertheless, the influence that Paget's writings had was incomparably bigger, because of the fact that he entered different social layers, he described a larger territory, and he offered practical information necessary to the unadvised traveller. As a matter of fact, at the beginning of the 19th century, travel guides were almost inexistent and the information travellers brought with them was highly valued by the publishers. John Murray III (1808-1892) introduced the first travel guides in 1836, after noticing the difficulties travellers had to face and the lack of publications in this area. Karl Baedeker (1801-1859) and Adolphe Joanne (1813-1881) followed his example much later. He used Paget so much, after publishing his writings in 1850, that when he published the travel guide for Austria and Germany¹⁵, in the 15th section, dedicated to Hungary, Croatia and the military frontier, the references were exclusively to Paget's paper, which he considered to be excellent. He discussed the problem of routes, passports, ways of travelling and accommodation, and the publisher completed those aspects which he knew had changed from the time of Paget's travels. For example, talking about the Orşova quarantine, the publisher assured the future traveller that even though the ship where to stop there for 10 days: 'travellers are merely subjected to the formality of a visit of inspection by a sanitary officer of the establishment'¹⁶. Moreover, even if there was an Austrian customhouse, there wouldn't be any difficulties unless the traveller had on him tobacco or compromising papers. When this 8th edition of the travel guide from which we gave the above-mentioned quotation was published, John Paget had republished his paper about Hungary and Transylvania. The dedication and preface, as well as some quotations that were inexistent in the first edition of 1839, illustrated how well he had been integrated in his adoptive country. In the first one, he showed his love and respect for his wife, Polixenia, while in

¹⁵ *A handbook for travellers in southern Germany being a guide to Würtemberg, Bavaria, Austria, Tyrol, Salzburg, Styria & the Austrian and Bavarian Alps and the Danube from the Black Sea*. With map and plans. Eighth edition, corrected and enlarged, John Murray, A& W. Galignani and Co., London, Paris, 1858.

¹⁶ *Ibidem*, p. 529.

the second one he showed his interest in the well-being of Hungary, wishing to contribute to the greater visibility of this country. His mistake, noticed much later, was to affirm that he hadn't hidden or embellished certain aspects, and thus he was fair. But he did not realize, or he did not want to admit, that he was biased from the very moment of his marriage to a Hungarian aristocrat, and if not, certainly as soon as he got to share the conceptions, beliefs and wishes of this nation.

John Paget was not a spectator to the political events that shook the southeast European space between 1848 and 1849. After settling down in Ghiriș-Arieș, close to Câmpia Turzii, trying to rebuild the English life style by building a mansion and creating a farm of thoroughbred horses, he actively participated in the Hungarian revolution. This fact is demonstrated by English manuscript no. 13¹⁷ of the Romanian Academy Library, and by his diary, published for the first time by Henry Miller Madden¹⁸. If the author revised the manuscript at least twice, continuously adding to it as a result of his wish to publish it at some time, the diary remained untouched. Both papers contain personal information, references not only to characters and to events from revolutionary Transylvania, which is his preferred subject, but also to events from the rest of Hungary, from Wallachia and, accidentally, from Russia and Austria. From these original writings emerges the image of a Transylvania shaken by intrigues, confrontations and bloody battles, where only the Hungarians appear

¹⁷ A great part of this manuscript will be published in the 5th vol. of the collection *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* [*Foreign travellers about the Romanian countries in the 19th century*] coordinated by Daniela Bușă; references can also be found in Cornelia Bodea, "Revoluția din 1848-1849 în Transilvania și Ungaria văzută de John Paget" in *Studii și materiale de istorie modernă modernă* ["The 1848 revolution in Transylvania and Hungary as seen by John Paget" in *Studies and Materials of Modern History*], vol. II, 1960, p. 187-221. Some passages have been included in Cornelia Bodea, *1848 la români, vol. III. Revoluția în viziunea contemporanilor* [*1848 chez les Roumains. IIIème vol. La révolution dans la vision des contemporains*], București, Editura Enciclopedică, 1998, pp. 446-463; 519-539.

¹⁸ Henry Miller Madden, "The diary of John Paget, 1849" in *The Slavonic Year-Book*, XIX/1939-1940, pp. 237-264.

in a favourable light. Paget himself admits that he stayed in Hungary because he believed in the Hungarian cause, and he did not give great political credit to Lajos Kossuth (1802-1894) for the reason that – in his vision – a separation of the country from Austria could not be beneficial¹⁹. Moreover, after Transylvania started to be controlled more and more by Austrians and Romanians, it became obvious that there was a need for firm action, even in order to restore the reputation of the Hungarian army, which had a lot to suffer under generals such as Urban and Baldacci. Apart from the image of the looted Transylvanian towns, smoke still rising after the successive attacks, and of the panicked and helpless population, and the politically subjugated Hungarians, there appears another image, that of the revengeful Romanian and the treacherous Austrian. The Romanians, only capable of acts of vindictive justice, as the enumeration of the massacres committed by them demonstrates, are called by Paget 'the savages of Hungary'²⁰. The Transylvanian revolutionaries of 1848 are seen as 'assassins of the defenceless Hungarians and plunderers of the Hungarian towns and villages' and it is believed that the Austrians accepted them as comrades only due to circumstances. Hungarians designated them very suggestively as 'Kossuth's hounds (dogs)'²¹. The atrocities committed by the Hungarians are not even mentioned, and the arguments and proofs brought by bishop Andrei Şaguna in order to explain the acts of Romanians and Saxons of Transylvania are considered a 'trend' that haunted the court in Vienna and the Austrian political class²². However, John Paget became one of the officials designated by the Hungarians to negotiate the conciliation between the Hungarian and Romanian revolutions.

The 1848 revolution and the influence of Lajos Kossuth. Many of the travellers that followed had a reference point in his paper, mentioning this fact every time in their preface. Some of them did not agree with his opinions. Such was the case of Andrew Archibald Paton (1811-1874), a diplomat and writer, travelling in the entire

¹⁹ Romanian Academy Library, *English manuscript no 13*, f.162/64.

²⁰ *Ibidem*, f. 157/52.

²¹ *Ibidem*, f. 181/79.

²² *Ibidem*, f. 128/20.

south-eastern Europe not only once, but several times²³. Even if he had been to the Banat, Transylvania and Hungary in 1839, at the same time as Paget, he had not published his impressions. Reading Paget's paper and obtaining the right to travel inside the borders of the two states, he set out immediately after the defeat of the Hungarian revolutionaries at Șiria (August 13, 1849). He spent the fall of 1849 and most of the following year travelling all over these lands and sending feature reports for the daily newspaper *The Times*. His interest turns to the effects of the revolution, the relations between the cohabiting nations, and military problems. Paton does not approve of Paget's political opinions, which had become public by 1849-1850. His criticisms are levelled against Paget's position, as Paget had embraced a cause without listening to, confronting and analyzing all the versions²⁴. From this point of view, Paton proves to be more tempered, and every time he begins a political discussion about the Romanians' statute of tolerated people, about the equality between the Saxons of Transylvania and the Szeklers and the superiority declared and demanded by the Hungarians, he compares, makes logical deductions and even references to a past that he had read about. Cornelia Bodea believes Paton is 'one of those few British writers and observers who, in the nineteenth century, undertook seriously to consider the historical background of the Romanian' conditions in Transylvania²⁵. Moreover, he does not make descriptions of certain

²³ Andrew Archibald Paton, *Servia, The Youngest Member of the European Family or a residence in Belgrade and travels in the Highlands and woodlands of the interior during the years 1843 and 1844*, Longman, Brown & Green and Longmans, London, 1845; idem, *The Highlands and Islands of the Adriatic, including the Southern Provinces of the Austrian Empire*, London, 1849; idem, *The Goth and the Hun or Transylvania, Debreczin, Pesth and Vienna in 1850*, Richard Bentley, London, 1851; idem, *The Bulgarian, The German and the Turk*, Longman, Brown & Green and Longmans, London, 1855. The chapters concerning Romanians in the last two works are to be published in the 5th and 6th volume, respectively, of the collection *Călători străini despre Țările Române în secolul al XIX-lea* [Foreign travellers about the Romanian countries in the 19th century] coordinated by Daniela Bușă.

²⁴ Andrew Archibald Paton, *The Goth and the Hun*, p. 124.

²⁵ Cornelia Bodea, Hugh Seton-Watson, *op. cit.*, p. 53.

recent events without a careful investigation that includes field research and discussions with the locals. He is aware of the fact that his presentation is no longer faithful to the event because of the passage of time and the alteration of memory, but it is still much closer to reality if done this way, than any other presentation that has only one, unverified source. The popular culture represented by proverbs, short allegorical narratives and sayings, is one of the main methods used by Paton to observe and define the cohabiting nations. What else could be more relevant in order to identify and detect human nature? Thus, he says about Romanians, the Saxons of Transylvania and Hungarians that:

‘The Daco-Roman is the most lazy of men, and if reproached for his want of industry and economy, answers: “God, who takes care of the sparrows who never go to mass, will surely take care of me who never miss a Sunday at church!”. The patience with which the German labours is only exceeded by the patience with which the Daco-Roman waits on Providence [...]’²⁶.

Politically speaking, the only aspect Paget and Paton have in common is represented by the role and personality of Lajos Kossuth. Leader of the Hungarian revolutionists of 1848 and governor of Hungary during the revolution, Kossuth went into exile, with long stays in England, U.S.A. and Italy. During all this time he continued to support and to promote the ideals of the Hungarian revolution, to arrogate the title of Hungarian regent for himself, and to have a hostile attitude regarding the house of Habsburg. If Kossuth represented for Paton and Paget an ‘unpractical enthusiast’ and a sentimentalist with an illogical rhetoric²⁷, Iosif Bem and Arthur Georgey were exactly the opposite. They knew when and how to act, precision, clarity and tact being essential for efficiency in diplomatic struggles and discussions. The reactions of the English press to such an opinion were immediate and, in the euphoria due to Kossuth’s speeches and actions, they place Paton on the side of the Austrians taking general Georgey as a

²⁶ Andrew Archibald Paton, *op. cit.*, p. 50.

²⁷ *Ibidem*, p. 88.

model²⁸. This accusation is only partly true in his mentioning of certain characters he had met (Austrian generals Zeisberg, Wohlgemuth and the brother of the Minister of Internal Affairs of the Austrian Empire), as well as in his praising of the administrative measures taken by the Austrians.

Transylvania, the 'country of Romanians', appears to him as beautiful and sad at the same time. He explains this paradox by the black smoke of destruction, despair and resignation that had filled the entire territory after the revolution, when there were still ruins of the fires or of the battles fought. However, he noticed the beautiful towns of Transylvania such as Sibiu and Cluj, and he noted that the high society was as spiritual and free as it had been before 1848.

Andrew Archibald Paton and Charles Boner²⁹ are two of the travellers who took over and developed the image described by Paget, according to which the Banat was an 'El Dorado' of the Orient. Even if he calls it the cornucopia of the Austrian Empire, comparing it to Lombardy, the image is the same³⁰. He does not even insist upon Mehadia and its sulphur springs, as his predecessors had already done it, but he mentions the Oravița coal mines instead, while Boner mentions the gold mines of Certeju de Sus, Baia de Arieș and Roșia Montană. Not only does Charles Boner mention and describe them, but he also discusses the level of production, starting from the data given by the authorities³¹. Yet Paton leaves for Banat in order to see the way in which the two heritages had combined: the Turkish and the Austrian one, and he finds that Timișoara, a true European town and capital of the Banat, had managed to create a synthesis of the two civilizations. The 1849 attack, the most recent event of the town's history, is not forgotten, and it is rebuilt in the traveller's imagination due to an engineer that serves him as a guide.

²⁸ "The Goth and the Hun" in *Tait's Edinburgh Magazine*, vol. 18, January-December, 1851, pp. 495-502; "Recent Travellers" in *Bentley's Miscellany*, vol. XXX, 1851, p. 103.

²⁹ Charles Boner, *Transylvania: its products and its people*, Longman, Green, Reader and Dyer, London, 1865. All of chapter XXXIV, pp. 530-543, is dedicated to this subject.

³⁰ Andrew Archibald Paton, *op. cit*, p. 536.

³¹ Charles Boner, *op. cit*, p. 536.

During this post revolutionary period, one could not easily enter and visit the Austrian Empire and Hungary. That happened because after the appointment of Alexander von Bach (1813-1893) in 1849 as Minister of Internal Affairs, the Empire saw a unitary regime of the legal, social, political and commercial measures. A unitary mixture was created for the strengthening of the central power³², with a system based on censorship, the obstruction of individual freedom, the constant surveillance of meetings and of free circulation in the territory. The American Charles Loring Brace³³ is one of the people who had a personal knowledge of the functioning of the Austrian repressive system. Grieved over the loss of his sister, Emma, he travelled to Europe between 1851 and 1852, and his impressions were published in newspapers such as the *Philadelphia Bulletin* and the *New York Tribune*. From the very beginning, the editors of these newspapers asked him to find out as much information as he could about post revolutionary Hungary. Their interest is justified by the great number of Hungarian immigrants, former revolutionaries who had chosen to settle down in the United States of America (Lajos Kossuth, László Ujhazy). With the knowledge offered by Paget's paper and recommendations to the Hungarian noblemen where he would find accommodation, Brace headed from Austria to Hungary. However, he didn't follow the chosen path, and covered less known regions, where he met people who were considered undesirable by the regime. Even if he visited Wallachia, the Banat and Transylvania, he chose to mention in his paper the territory where he experienced one of the most important events in his life, namely, his being arrested in a foreign land. Regarding Crişana, as this was the territory in question, he mentions the way in which Kossuth's memory had been kept in the collective mentality, the wealth of the Catholic Church and the suspicion present at every step. In Oradea he was arrested on charges of having in his possession certain pamphlets against the Austrian

³² A.J. P. Taylor, *The Habsburg Monarchy. 1809-1914. A history of the Austrian Empire and Austria-Hungary*, Penguin Books, 1949, p. 91.

³³ Charles Loring Brace, *Hungary in 1851: With an Experience of the Austrian Police*, New York, C. Scribner, 1852. About this traveller see Ion Stanciu, "The Romanians as viewed by American Travellers in the First Half of the 19th Century" in *Revue Roumaine d'Histoire*, tome XXXII, no. 1-2, 1993, pp. 40-46.

regime. Later on, this charge was worded in more elaborate terms³⁴. Passing through several buildings of the prison from the border of this town, he had as 'cell mates' first a Romanian soldier in the Austro-Hungarian army and a tailor, and afterward a protestant clergyman considered by the authorities as 'the greatest criminal'. The friendship that he had struck in the first weeks of detention with a Frenchman helped him to resist the pressure of the investigators, and not to yield to despair. Based on his origins and some unconvincing evidence, which only showed him in an unfavourable light, but couldn't lead to his conviction (letters of recommendation from Johann Czeetz, a former revolutionary and persona non grata in Austria; a pamphlet written by another former revolutionary, Ferenc Pulszky etc.), Brace was detained and tried in the summer of 1851. If he hadn't managed to secretly send, via the ones who were freed, letters to the American consul in Vienna and if the latter hadn't interceded, he wouldn't have managed to escape. After he was given his passport, he was advised to leave the territory as soon as possible, and was escorted to Italy. The journal he kept in prison, which later became the source for his paper, had been hidden all the time in his boots. One of the most important London newspapers, *Fraser's Magazine*, put this precaution of the Austrians down to the American and English involvement in the internal politics³⁵. On the other hand, the U.S. press admitted that due to Brace a previously neglected reality came to the public's knowledge, and *Brownson's Quarterly Review* justified the sympathy for the Hungarian revolutionary by the democratic ideals they upheld, which were common to those of the American culture. After all the information found following the 1848-1849 period, the editor of the same magazine asked himself whether the American people had understood the fact that the Hungarian movement was mainly aristocratic and generated an ethnic war, and that the installation of a Hungarian domination of the territory would not have been better for the inhabitant populations. In the end, it was admitted that:

'No American traveller, and but two or three English tourists had written about Hungary. Paget, Miss Pardoe, and one or two French travellers who had visited that romantic land,

³⁴ Charles Loring Brace, *op. cit.*, p. 315.

³⁵ *Fraser's Magazine*, September 1852, p. 248.

testifying strongly and repeatedly, not only to the fact that Western Europe knew nothing of Hungary, but also that even the tourist might spend a year in the country without learning much about it, so strange, so anomalous, according to our notions is the state of society in Hungary'³⁶.

This statement brought Hungary and Austria, and by extension Transylvania, the Banat and Crişana, to the same point of knowledge where they had been in the fourth decade of the 19th century. A romantic land, impossible to know by a simple and superficial contact, which requires time and intelligence in order to be perceived and described as correctly as possible.

That is why many of the English travellers who visited this space around the period of the Austro-Hungarian dualism (1867) lingered here more than half a year in order to get familiar with its details. The most important remains Arthur J. Patterson, who travelled in Transylvania in the summer of 1864³⁷. Just like those who preceded him, Patterson relied on the support given by the Hungarian aristocracy, being able to see everything he had narrated to the interest of the occidental reader. This reader could have been a simple tourist or even a researcher.

Travelling after the 1848-1849 revolution and the unification of Wallachia and Moldavia (1859), Arthur J. Patterson was interested in the developments on the Romanian scene, in a space where the temptation of revolution and unification with the newly formed country was difficult to remove. Thus, he found the Romanians aware of their possibilities, making small but confident steps to reach the main public institutions, and having an elite that was in touch with their brothers beyond the Carpathians. The tendency of the Transylvanian Romanians, also noticed by the travellers, was to create an identity related not only to the Roman origin, but also to the connections with the Romanian principalities. One of the steps was the replacement of the "Wallacks" denomination with that of "Romanians", much more eloquent from the argumentation point of view. Patterson put the enthusiasm of the Romanian group down to

³⁶ *Brownson's Quarterly Review*, 1851, vol. V, no. 4, p. 497.

³⁷ Arthur J. Patterson, *The Magyars; Their Country and Institutions*, 2 vols., Smith, Elder & co., London, 1869.

the encouragement coming from of the Austrians, who saw in Romanians a counter-weight to the Hungarians' ambitions and claims. The Hungarians continued to look at the Romanian problem with malicious prudence and disdain. That is why it was concluded that:

‘The East of Europe is still at that stage of civilization in which the words “neighbour” and “enemy” are more or less synonymous’³⁸.

Patterson advised his Hungarian friends “to discover a permanent and satisfactory *modus vivendi*”³⁹ with the Romanians.

The rebirth of a myth. In 1883, Emily Gerard (1849-1905) published *The land beyond the forest*⁴⁰, which brought again in the public's attention the Transylvanian myths and superstitions. We say again, because this interest had existed centuries before, with the birth of the legends about the Wallachian hospodar Vlad Țepeș (or the Impaler). Even if there still existed information about vampires, spirits and malefic beings in the writings of the earlier travellers such as William Wilkinson, Paget, Brace and Patterson, it had been passing and incomplete. Emily Gerard is the first to sufficiently exploit this subject. Born in Scotland, she married an Austrian officer, Polish by birth, Miecislav de Laszowski. In the spring of 1883, she moved to Transylvania due to the appointment of her husband as commander of the cavalry brigade. For two years, she lived in Sibiu or in Brașov, travelling in Transylvania, from the land of the Saxons and Szeklers to the Romanian villages and towns. The structure of her book is completely different, as are her intentions. The author was not satisfied with the information received from the Hungarians, and she preferred – in spite of her lack of linguistic knowledge – to have direct contact with the people, regardless of their origin: Romanians, Transylvanian Saxons, Szeklers or Gypsies. Thus, even if they are perceived as ‘the others’, they are not represented as before in connection with the Hungarian culture, but they start to gain

³⁸ *Ibidem*, pp. 319-320.

³⁹ *Ibidem*, p. 334.

⁴⁰ Emily Gerard, *The Land Beyond the Forest: Facts, figures, and fancies from Transylvania*, 2 vols., William Blackwood and Sons, Edinburgh, London, 1883.

individuality. Giving up the prejudices and the knowledge she had accumulated over the decades, Emily Gerard relies exclusively on observation, where the main criteria of judgment and evaluation come from her culture and Protestant upbringing. Therefore, the Saxons of Transylvania are conservative and they lack inventiveness, while Romanians are humble, poor, but also malicious and thieving. Using the verb *to be*, she honestly and colourfully describes the past, present and future of Transylvania:

‘The Saxons *have been* men and right good men too, in their days; [...] The Hungarians *are* men in the full sense of the word, perhaps all the more so that they are a nation of soldiers rather than men of science and letters. The Roumanians *will be* men a few generations hence, when they have had time to shake off the habits of slavery and have learned to recognise their own value’⁴¹

thus tracing a bright future for the Romanians.

Even if she talks about the Saxons of Transylvania and the Romanians, she mainly shows interest in the administrative organization, education, family life (engagement, marriage, relationships with children) and religion. This is a new structure for the travel literature regarding Transylvania, as it manages to cover those informational ‘voids’ that Western society had come up against. Superstitions had been the most ‘wanted’ part in a world eager for exoticism, aware of its dark side, and looking for an alter ego. Chapters XXV, XXVI and XXVII are dedicated to Romanian mythology, from which she preserves the tutelary spirits (crones, wicked fairies, wraiths, werewolves, vampires etc.), the holidays (she describes feasts such as St. George’s Day, St. Theodore’s Day or St. Andrew’s Day) and invocation rituals (such as the rain ritual called *paparuda*). Emily Gerard will impose in Western culture the term *Nosferatu*, directly referring to vampires⁴². It was already proved⁴³ that such a word did not exist in the Romanian lexicon, being a

⁴¹ *Ibidem*, p. 211.

⁴² *Ibidem*, pp. 319-320.

⁴³ David J. Skal, *Hollywood gothic: the tangled web of Dracula from novel to stage to screen*, London, Macmillan, 2004, pp. 80-81.

misreproduction of a term heard in speech. Researchers have proposed two theories concerning this subject. The first starts from the adjective *nesuferit*⁴⁴, while the second focuses on the Greek term *nosophoros* (bearer of an illness). However, we should not forget the fact that in the Romanian rural environment explored by Gerard, the last term is not used so frequently as to become a part of every day language. Much more credible is the use of the term *Nefârtat*, as equivalent of the devil or Satan. A being that has nothing in common with the sacred terrestrial world, being defined as ‘a counter creator that imitates in order to oppose his creations to those of his brother’⁴⁵, the bosom friend. That is why, he and the beings of his world are designated by a negation (he is not the bosom friend), operating as an exclusion and ultimate stigmatization inside the community.

The author is not satisfied with the enumeration of several traditions and superstitions that belong to the Transylvanian population, and she goes beyond literary criticism in making anthropological comparisons and judgments about what happened among the Slavs and Germans. Moreover, the references to a pagan, Roman background, anterior to Christianity, are also numerous, explaining the presence and survival of traditions in the Transylvanian rural environment.

Before the publishing of Emily Gerard’s paper, the Belgian author Marie Nizet (1859-1922) published in 1879 a fiction novel where the action was placed in Wallachia during the independence war⁴⁶. The story centres on two couples whose life is disturbed by the appearance of the Russian prince Boris Liatoukine, a colonel in the army of the great duke Nicholas Romanoff, and also a vampire. Incapable of forgetting how he had been offended by Ion Isăcescu, Liatoukine follows him and his fiancée, Mărioara, and their friends (Epistimia Comănescu, Zamfira and Mitică Slobozianu), to get his revenge and to quench his thirst for blood. The intrigue is identical to that of Bram Stoker’s much more famous novel, *Dracula*, which was

⁴⁴ Romanian term meaning ‘unbearable’ (translation mine, N.R.).

⁴⁵ Romulus Vulcănescu, *Mitologie română*, București, Editura Academiei, 1987, p. 343.

⁴⁶ Matei Cazacu, *Dracula suivi du Capitaine Vampire, une nouvelle roumaine par Marie Nizet (1879)*, Paris, Tallandier Editions, 2004, pp. 499-632.

published much later (1897) and that is why we will not insist upon it. Just like Stoker, Marie Nizet had never been to Romania, but, unlike him, she had access to first hand information offered by the daughters of Ion Heliade Rădulescu, who were her friends. Travel narratives, poem anthologies, and the studies dedicated to the Romanian territory, which became frequent in the 19th century, allowed her to get a picture of the country without having to travel. This fact was definitively proved by Matei Cazacu⁴⁷. Thus, Bram Stoker's novel, literary theft or not, only marks the climax of a much older tendency and preoccupation within the Western world.

The turn of the century also brings an increase in the number of women who travel to Austria and Hungary. While Emily Gerard accompanied her husband, it was a completely different situation for Margaret Fletcher⁴⁸ and Ellen Browning⁴⁹, who chose to travel by themselves, in spite of the warnings of their close friends. Transylvania, the Banat and Crișana were still considered as 'half civilized', even the Austrians placing them 'at the end of the world'. Just like Gerard, they chose to openly explore these spaces, free of any prejudice, without trusting any previous narratives. Mrs. Browning's motto is, as she herself says: 'Put yourself in his place'⁵⁰.

A new conception that will prove to be beneficial to the right perception of the Romanian territory at the beginning of the 20th century.

Résumé

Le XIX^e siècle est une période pendant laquelle la société roumaine connaît des transformations majeures dans tous les domaines. Depuis le mouvement de Tudor Vladimirescu, les Règlements Organiques et jusqu'à la révolution de 1848, tous les événements politiques avec leurs implications et effets spécifiques retiennent l'attention des voyageurs étrangers. Ils pénètrent dans tous les milieux sociaux, se confrontent dans différentes circonstances au système politique roumain et remarquent sa spécificité. Malheureusement,

⁴⁷ *Ibidem*, pp. 10-498.

⁴⁸ Margaret Fletcher, *Sketches of life and character in Hungary*, Swan Sonnenschein & Co, MacMillan & Co, London, New York, 1892.

⁴⁹ Ellen H. Browning, *A Girl's Wanderings in Hungary: With Illustrations and a Map*, second edition, Longmans, Green, London, 1897.

⁵⁰ *Ibidem*, p. X.

dans les deux premières décennies du XIX^e siècle le nombre des voyageurs qui osent passer les Carpates en Transylvanie et ensuite dans des zones plus éloignées, telles le Banat, la Crișana ou le Maramureș, est assez restreint. Les voyageurs préfèrent les territoires « plus visités » de la « Turquie européenne », comme on appelait à l'époque les pays de ce côté de l'Empire ottoman (la Grèce, la Moldavie, la Valachie, etc.). Celui qui va changer cette situation, en introduisant un nouveau courant, est John Paget ; il fait un voyage en Transylvanie en 1837-1839, qu'il raconte dans un livre entier. La diffusion de cet ouvrage dans l'Europe Occidentale par une maison d'édition qui encourageait ce type de littérature a ouvert de nombreux horizons. Plusieurs des voyageurs britanniques qui lui ont suivi ont cherché une confirmation des affirmations de Paget et sont partis vers ce pays qui leur semblait plus « exotique » que les Principautés roumaines, et qui avait attiré l'attention de leurs prédécesseurs. Ont-ils trouvé ce qu'ils cherchaient, ont-ils dépassé la limite établie par leur prédécesseur ? Ont-ils inventé ou défait des mythes ? Voilà quelques questions auxquelles nous essayons de répondre.

Un autre point important de l'analyse est la pénétration des voyageurs américains sur le territoire trouvé sous l'empire autrichien. Arrivés après 1850, ils portent, comme tous les étrangers, le fardeau du soupçon d'espionnage. Pour quelques-uns, les expériences sont liées surtout au système juridique, au système de la concentration ou à celui de la censure. Pour d'autres, la vie dans cet espace est plus généreuse et plus douce. Néanmoins, même s'il est resté longtemps fermé aux incursions exploratoires, ce territoire dévoile maintenant aux voyageurs toute sa richesse, produisant des impressions très fortes.

Les pays roumains – un possible espace de la colonisation, dans la vision des voyageurs étrangers du XIX^e siècle

Raluca TOMI, Institut d'Histoire Nicolae Iorga, Bucarest

«Étrange spectacle ! alors présenté par ces époques de prétendue perfectibilité politique, que de voir laissés en jachères les terrains les plus admirablement fertiles de l'Europe ; que de voir tant de familles allemandes, anglaises, françaises même, transporter péniblement leurs pénates au Texas, à Montevideo, dans les Californies, à la Nouvelle-Zélande, plutôt que de venir semer à ces champs danubiens, où, année commune, l'épi rapporte quatre-vingts fois sa valeur », écrivait Adolphe Billecocq en 1848 dans *Album moldo-valaque*¹. L'idée est présentée aussi dans d'autres ouvrages qui lui appartiennent, à savoir : *Le nostre prigionieri*² et *L'Empire ottoman ouvert aux travailleurs chrétiens ou le portofoglio pour 1854*, ouvrage inédit, qui se trouve dans la section de manuscrits de l'Académie Roumaine³. Nous précisons que la lecture de ce second ouvrage nous a poussé à écrire cet article, vu que ce sujet est lui-même un sujet très peu étudié dans la littérature de spécialité. L'absence des études dédiées à ce thème peut avoir une explication très simple : dans l'espace roumain – nous parlons ici seulement de la Valachie et de la Moldavie – la colonisation des populations étrangères n'était pas possible comme phénomène économique dirigé par l'État. Ce sujet a été beaucoup discuté dans l'Assemblée populaire, et puis dans le Parlement roumain, et les arguments pour et contre pourraient eux-mêmes représenter l'objet d'une future

¹ Adolphe Billecocq, « Album moldo-valaque », dans *L'Illustration. Journal Universel*, Paris, 1848, p. 11.

² Adolphe Billecocq, *Le nostre prigionieri*, vol. I - II, Paris, 1849.

³ *Jornalul lui Billecocq*, Bibliothèque de l'Académie Roumaine (BAR), Grande Archive, n° 2555.

recherche⁴. Mais les lois de l'État roumain moderne, les constitutions de 1866 et 1923, ont certainement éludé le sujet.

Dans cet article nous essayerons de répondre aux questions suivantes : dans quel contexte économique et politique les voyageurs du XIX^e siècle pensaient-ils à ce phénomène ? Quels étaient les arguments à l'aide desquels ils essayaient de convaincre leurs concitoyens de venir dans l'espace roumain ? Pensaient-ils seulement à la croissance de l'influence économique de leurs propres États, ou avaient-ils aussi en vue le développement harmonieux du continent européen ? Notre analyse ne pourra pas être exhaustive, parce qu'elle se rapportera à un segment limité de voyageurs : 15 Français (Charles Frédéric Reinhard, F. G. Laurençon, Charles Lagau, Charles de Bois le Comte, Adrien Louis Cochelet, Auguste Labatut, Félix Colson, Raul Perrin, Édouard Thouvenel, Jean Alexandre Vaillant, Saint Marc Girardin, Xavier Marmier, Adolphe Billecocq, Thibault Lefebvre, Georges Le Cler), 7 Italiens (Bartolomeo Geymet, Marco Antonio Canini, Giovanni Capellini, Eduardo Gioia, Bruto Amante, Giuseppe Grabinsky, Angelo de Gubernatis), 3 Allemands (Johann Georg Kohl, C.A. Kuch, Johann Daniel Ferdinand Neigebauer), 3 Britanniques

⁴ La colonisation de l'espace roumain par des éléments étrangers a été débattue dans les cercles politiques roumains, dès la seconde moitié du XIX^e siècle. En 1859, à Vienne, on concluait un contrat entre une société allemande et Iosif Haritonovici, par lequel on stipulait le transport de 2500 familles de l'Allemagne du Nord (voir Dionisie Pop Marțian, *Coloniștii germani în România*, București, 1860, p. 13, et Ion Iavroschi, *Colonizarea în România*, Iași, 1930, pp. 15-16). À cette occasion, on distingue deux opinions de l'Assemblée législative : celle favorable à la colonisation des étrangers, soutenue par Barbu Catargiu – « sans toucher des questions philosophiques de migration universelle du monde entier, je vous demande seulement si on doit dire aux étrangers si nous avons besoin de leurs biens et capitaux [...] et, d'autre part, de leur répéter à tout pas : tout ce qui n'est pas roumain est barbare » – et celle de Ion Brătianu, qui s'opposait à ce type de colonisation – « en apportant les colons allemands, vous les confrontez à nos paysans, qui se trouvent dans la plus grave misère et manque de culture ». La seconde position sera triomphante, et la colonisation des étrangers sera interdite dans toutes les constitutions roumaines (voir Dionisie Pop Marțian, « Chestiunea colonizării și a coloniștilor în ambele Principate », dans *Analele Statistice pentru cunoașterea părții muntene din România*, București, année II, 1861, p. 25).

(George Waddington, Andrew A. Bonar et Robert McCheyne), un Russe, Anatole Demidoff, un Belge, Émile de Laveleye. Du point de vue de la formation professionnelle des voyageurs, on peut dire que dix d'entre eux ont eu des missions diplomatiques dans les principautés, après lesquelles ils ont écrit leurs expériences vécues ici ; 14 sont géographes, géologues, cartographes, économistes, publicistes, simples voyageurs ou aventuriers, 3 ont une formation théologique, et deux d'entre eux ont été des professeurs dans les collèges privés des principautés.

Les voyageurs étrangers ont souligné en unanimité dans leurs récits la fertilité particulière de la terre et les richesses naturelles qui transformaient l'espace roumain en un paradis. En 1806, le consul français Reinhard parlait de « la terre féconde de la Valachie »⁵, en 1835, un autre consul, Cochelet, affirmait que « la Valachie est un des plus fertiles pays de l'Europe », et les voyageurs Le Cler⁶ et Giuseppe Grabinski⁷ utilisaient le terme de « fertilité prodigieuse » quand ils parlaient de la qualité du sol roumain. En 1886, l'illustre économiste Émile de Laveleye était étonné par les possibilités agricoles de notre pays :

« La Roumanie est le pays le mieux positionné en Europe pour avoir une riche agriculture. Il ressemble à la Lombardie, mais son territoire est deux fois plus grand. La Roumanie serait-elle capable de devenir le jardin de l'Europe ? »⁸

En 1834, le raffiné diplomate Bois le Comte informait le Paris sur la diversité des cultures de céréales, la qualité étonnante des vins, particulièrement ceux de Moldavie, les nombreux troupeaux de bétail, la vigueur insoupçonnée des chevaux apparemment fragiles, le goût à part des fromages et de la viande salée et fumée, etc⁹. Anatole Demidoff, le célèbre voyageur russe, l'auteur d'un ouvrage de

⁵ *Călători străini despre țările române*, série nouvelle, vol. I, București, Editura Academiei, 2003, p. 260.

⁶ Georges Le Cler, *La Moldo-Valachie*, Paris, Dentu, 1866, p. 205.

⁷ Giuseppe Grabinski, *Dall'Italia a Constantinopoli*, Firenze, 1889, p. 120.

⁸ Émile de Laveleye, *En Roumanie*, Paris, 1886, pp. 18-19.

⁹ Charles Bois le Comte, *Călători străini despre țările române*, vol. III, București, Editura Academiei, 2006, pp. 104-106 ; 135-137.

référence où il décrit les régions de la Russie méridionale et des principautés avec la passion d'un savant, énumérait minutieusement les richesses minérales des dernières : l'or qui se trouvait en abondance dans les eaux des rivières, le cuivre, le mercure natif, le charbon, le lignite, le sel, le soufre, les grenats, l'ambre, etc¹⁰. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, les informations sur le développement économique de l'espace roumain sont nombreuses. Les initiatives de modernisation dans l'agriculture deviennent de plus en plus nombreuses. L'idée de Marco Antonio Canini de créer un système d'irrigations dans la Plaine roumaine, ressemblant à celui de la Lombardie, sera adoptée par le gouvernement italien, qui a envoyé l'ingénieur Eduardo Gioia pour étudier cette possibilité. Gioia, un des disciples de Ferdinand Lesseps, a écrit *Lettre à Marco Minghetti sur les conventions commerciales avec la Roumanie* (1875), où il décrivait les possibilités économiques de la Roumanie, qu'il voyait comme « une projection de l'Italie dans l'Orient »¹¹. Bruto Amante, philoroumain comme son père, Errico Amante, décrivait dans son livre *Romania Illustrata*, paru en 1888, à la suite de son voyage de 1884 -1885, les cultures agricoles de la Roumanie, et aussi la richesse des vignes et des forêts¹². Les deux voyageurs parlaient de nouveaux établissements industriels – fabriques de savon et de bougies, tanneries, fabriques de fromage, raffineries de sucre, poissonneries, distilleries, en prenant les détails des descriptions des statistiques officielles. Les compagnies étrangères devenaient intéressées par une autre richesse, le pétrole. Chargé par une compagnie britannique, Giovanni Cappellini, l'un des géologues italiens les plus connus, fait en 1864-1865 deux expéditions scientifiques dans la vallée de Prahova, qu'il évoque dans son ouvrage *Ricordi*¹³.

Excepté les richesses naturelles, un autre argument pour attirer les investisseurs ou les travailleurs étrangers était la liberté du

¹⁰ Anatole Demidoff, *Călători străini...*, op. cit., vol. III, pp. 640-642.

¹¹ Eduardo Gioia, *Lettre à Marco Minghetti sur les conventions commerciales avec la Roumanie* (1875), Roma, 1878, p. 6.

¹² Bruto Amante, *La Romania illustrata. Ricordi di un viaggio*, Roma, Eredi Vercellini, 1888, pp. 154-155.

¹³ Giovanni Capellini, *Ricordi*, vol. II, Bologna, 1914, p. 114 ; voir aussi Claudio Isopescu, « Il primo lavoro scientifico sul petrolio romeno », in *Rassegna italo-romena*, Roma, vol. XIX, 1941, pp. 4-12.

commerce, reconnue par l'Empire Ottoman par la paix d'Adrianople (1829). L'intuition et le sens de l'observation, qui ont fait d'Édouard Thouvenel un diplomate exceptionnel, le déterminaient à écrire, à l'âge de seulement 20 ans, qu'« Il est bon de rappeler que la Valachie est entrée dans une nouvelle étape depuis dix années, et que les obstacles qui décourageaient notre commerce n'existent plus »¹⁴. La plupart des voyageurs français des années 1830-1860 regrettaient le manque d'intérêt de Paris envers ces régions. Félix Colson écrivait que « La France n'a pas investi dans les principautés »¹⁵, le consul Lagau admettait que « l'existence d'une maison commerciale française est nécessaire ici »¹⁶, et Cochelet écrivait, mécontent : « le commerce de Galați est accaparé par les Grecs ». Bois le Comte avait une vision européenne de l'importance commerciale des principautés. Lui aussi, comme Billecocq allait le faire plus tard, a souligné le rôle du commerce des principautés en ce qui concerne le contrebalancement de l'influence des ports russes de la mer Noire, particulièrement celui d'Odessa. Le danger avait été senti à Saint Pétersbourg aussi, étant donné les mesures restrictives appliquées par la Russie dans la navigation sur le canal de Sulina. La construction des ports danubiens, la navigation sur le Danube, qui liait l'Europe centrale et l'Empire Ottoman, la possibilité de la construction d'un canal Danube – mer Noire, ont déterminé les gouvernements de l'Autriche et de l'Angleterre à être directement intéressés par ces endroits. Bois le Comte informait le cabinet de Paris sur les nouvelles perspectives qui s'ouvraient au commerce européen dans l'espace du Bas-Danube¹⁷. Bartolomeo Geymet, le vice-consul sarde à Galați était étonné par le développement impétueux du port danubien. Il décrivait au gouvernement de Torino les richesses des principautés qui étaient exportées : des graines, de la laine, des animaux, des graisses, de la cire pure, des fromages. Il écrivait aussi au sujet des marchandises importées : « sans l'industrie, sans les fabriques de toute sorte, cette population apporte de l'étranger tous les tissus, les objets de luxe et

¹⁴ Édouard Thouvenel, *Călători străini...*, op. cit., vol. III, p. 835.

¹⁵ Félix Colson, *De l'État présent et de l'avenir des Principautés de Moldavie et de Valachie*, Paris, 1839, pp. 230-231.

¹⁶ Charles Lagau, *Călători străini despre țările române*, vol. II, București, Editura Academiei, 2005, p. 357.

¹⁷ Bois le Comte, *Călători străini...*, op. cit., vol. III, pp. 155-156.

les articles fabriqués », à savoir des étoffes, des chaussures, des voitures d'Autriche et d'Allemagne, du fer d'Angleterre et de Russie, des porcelaines et des vins de Russie. Il attirait l'attention sur les nouvelles opportunités ouvertes au commerce sarde avec la liberté du commerce reconnue par le Traité d'Adrianople. Vu qu'un nombre de plus en plus grand de navires sardes arrivaient dans les ports danubiens, surclassant un grand pouvoir comme la France, le vice-consul sarde décrivait les possibilités d'intensification des liaisons économiques entre le Piémont et les principautés. Une étude détaillée du commerce des principautés a été réalisée par Thibault Lefevbre, avocat à la Court de Cassation, membre de l'Académie parisienne d'économie politique, qui avait fait des voyages dans les principautés pendant les années 1853 et 1856, à la recommandation de son ami Adolphe Billecocq. Nicolae Iorga écrivait à l'égard de l'œuvre de Lefevbre : « Jamais un étranger n'a réalisé une meilleure présentation du commerce et de l'industrie de Valachie que dans cette étude spéciale. »¹⁸

Pendant le dernier quart de siècle, la modernisation des voies de communication pouvait être dirigée vers l'encouragement du travail étranger. Cette modernisation a été saisie par tous les voyageurs des dernières décennies du XIX^e siècle, comme Amante, Gioia, Angelo de Gubernatis. Ce dernier, un illustre philologue orientaliste, ami de Dora d'Istria, admirateur de la culture roumaine, a visité la Roumanie pendant le printemps de l'année 1897. Il décrit avec admiration les voies ferrées en construction et particulièrement le pont construit par Anghel Saligny, une merveille de la technique de cette époque-là. Il parle aussi dans ses écrits de la nécessité de la construction d'un canal fluvial entre Cernavodă et Constanța, « pour favoriser un commerce international entre l'Europe, l'Inde, la Chine et le Japon »¹⁹. Les perspectives économiques de l'espace roumain intéressaient les gouvernements de l'Italie. Si Gioia montrait la nécessité d'une convention commerciale italo-roumaine à partir de 1875, avant la conquête de l'indépendance, après cet événement le mirage roumain

¹⁸ Nicolae Iorga, *Istoria românilor prin călătorii*, vol. III, București, Tipografia Cultura Neamului Românesc, 1922, p. 206.

¹⁹ Angelo De Gubernatis, *La Roumanie et les Roumains. Impression de voyage et d'études*, Florence, Bernard Seeber, 1898, pp. 147-148.

devenait beaucoup plus accentué pour Rome, par l'intégration de la Dobroudja à l'État roumain et l'ouverture du commerce maritime.

La discordance entre ce que la nature offrait et le niveau de vie de la majorité des habitants était une réalité qui étonnait les voyageurs occidentaux, et qu'ils essayaient d'expliquer de manières différentes :

« J'ai été souvent touché pendant mes voyages par l'existence des gens du nord, mais je n'ai jamais vu dans les montagnes de la Norvège, ou dans les îles de l'Océan Glacial, une pauvreté si profonde et résignée. Elle existe dans toute la Valachie, dans les villes et les villages à la fois. »

écrivait Xavier Marmier²⁰. L'une des explications, qui pourrait aussi soutenir l'idée de la colonisation, était le manque de force de travail. Au début du XIX^e siècle, Reinhard dressait un parallèle intéressant entre les provinces danubiennes et les États-Unis de l'Amérique, l'un des endroits favorisés de l'immigration européenne : « La même fertilité du sol, le même manque de gens, la même cherté de la main-d'œuvre, les mêmes richesses dans les trésors souterrains réservés à d'autres générations, le même manque de manufactures, la même croissance progressive de la valeur de la terre, finalement un peuple d'esclaves : les tziganes »²¹. Le manque de main-d'œuvre était invoqué aussi par George Waddington quand il dressait le parallèle entre la Transylvanie, qui avait des cultures soignées, avec des récoltes abondantes et bon marché, et les provinces du sud des Carpates, où la nature avait été magnanime et elle avait généreusement reversé ses dons, mais où l'on ne percevait pas l'intervention de l'homme²². Demidoff observait avec regret qu'« on ne peut pas s'empêcher de regretter que de vastes régions tellement avantagées par la nature et qui ne demandent que l'intervention de la charrue, restent si stériles, dépourvues de main-d'œuvre »²³, et les deux missionnaires écossais, Bonar et Mc Cheyne étaient convaincus que « les plaines immenses qu'on a vues apporteraient de grands

²⁰ Xavier Marmier, *Călători străini despre țările române*, vol. IV, București, Editura Academiei, 2007, p. 620.

²¹ Reinhard, *Călători străini...*, op. cit., vol. I, p. 275.

²² George Waddington, *Călători străini...*, op. cit., vol. II, p. 91.

²³ Anatole Demidoff, *Călători străini...*, op. cit., vol. III, p. 651.

revenus si elles étaient travaillées. Mais il n'y a pas de bras qui portent la charrue »²⁴. La même chose était soutenue aussi par C. A. Kuch, le consul de la Prusse à Iași : « malheureusement, la main-d'œuvre n'est pas aussi nombreuse qu'il le fallait pour cultiver cette terre féconde, c'est pourquoi il y a de grandes surfaces de terre qui ne produisent que du maquis et des racines »²⁵. Parmi les causes invoquées par les voyageurs de la première moitié du XIX^e siècle pour expliquer le faible rendement de l'agriculture, on énumère : les règnes phanariotes – Reinhard écrivait au sujet de « la forme de gouvernement qui les pèse »²⁶ et Waddington voyait la cause de la déchéance dans « le pouvoir du Turc »²⁷ ; le protectorat de la Russie après 1834, si minutieusement analysé par Saint Marc Girardin²⁸ ; les catastrophes naturelles et les mouvements sociaux (Reinhard) ; les désintérêts des boyards (Bonar et Mc Cheyne)²⁹ ; le manque d'intérêt et de préoccupation de l'État (Neigebauer)³⁰. Dans la seconde moitié du siècle, on apporte de nouveaux arguments pour expliquer le manque de la compétitivité agricole, dans les conditions nouvelles créées par la liberté du commerce, par les réformes économiques et sociales, par la création de l'État roumain moderne. Paradoxalement, le discours des voyageurs est le même. Grabisky écrivait en 1884 sur l'existence « des paysans affamés au milieu d'une récolte exceptionnelle »³¹, et Émile de Laveleye évoquait « l'absence de main-d'œuvre » et « des terres laissées en friche »³². Les causes identifiées à ce temps-là auraient été : le manque d'une classe moyenne – Canini écrivait que la plupart des marchands et des entrepreneurs étaient étrangers³³, et Grabinsky remarquait que « ce

²⁴ Andrew A. Bonar, Robert Mc Cheyne, *Călători străini...*, *op. cit.*, vol. III, p. 786.

²⁵ C. A. Kuch, *Călători străini...*, *op. cit.*, vol. IV, p. 213.

²⁶ Reinhard, *Călători străini...*, *op. cit.*, vol. I, p. 252.

²⁷ Waddington, *Călători străini...*, *op. cit.*, vol. II, p. 93.

²⁸ Saint Marc Girardin, *Călători străini...*, *op. cit.*, vol. III, p. 533.

²⁹ Andrew A. Bonar et Robert McCheyne, *Călători străini...*, *op. cit.*, vol. III, p. 786.

³⁰ Neigebauer, *Călători străini...*, *op. cit.*, vol. IV, p. 275.

³¹ Giuseppe Grabinsky, *op. cit.*, p. 125.

³² Émile de Laveleye, *op. cit.*, p. 24.

³³ Marco Antonio Canini, *Vingt ans d'exil*, Paris, 1869, p. 157.

pays se trouvait dans la même situation que la Russie et les États balkaniques, car il lui manquait une classe moyenne, une bourgeoisie instruite, classe qui se trouve dans tous les pays occidentaux ». C'était évidemment une exagération, mais l'état de régression économique de l'espace roumain, qui n'allait connaître la révolution industrielle que dans le dernier quart du XIX^e siècle, était une réalité qui se trouvait aussi dans la structure sociale du pays. Une autre cause aurait été l'imitation sans mesure des institutions occidentales dont Grabinsky écrivait :

« [...] il y a en Roumanie un grand écart entre le peuple et les dirigeants [...] un vrai progrès ne peut pas exister dans une nation si tout le monde n'y participe pas. On peut décréter sans cesse des constitutions d'après le modèle de Belgique, on peut créer des lois d'après les principes de la science et du progrès, on peut dépenser des centaines de millions pour construire des routes et des voies ferrées, pour créer des Universités et des écoles, mais si le pays ne participe pas entièrement à ce mouvement, alors il résultera une civilisation fictive. »³⁴

Ces explications de nature sociale et politique étaient accompagnées par celles d'ordre religieux et psychologique. Ainsi, George Le Cler évoquait les nombreuses fêtes religieuses qui empêchaient le peuple de se consacrer à des activités laborieuses³⁵, et Émile de Laveleye décrivait l'inclination vers le luxe et les distractions des grands boyards³⁶.

La colonisation économique de l'espace roumain est un thème qui apparaît dans certains récits de voyage du XIX^e siècle. Certains

³⁴ Giuseppe Grabinsky, *op. cit.*, p. 112.

³⁵ « Les populations qui suivent les rites de l'église de l'Orient sont fatalement condamnées à l'infériorité industrielle et agricole. Comment soutenir la concurrence avec l'Occident tant que le calendrier grec maintiendra cent cinquante jours fériés pendant lesquels toute occupation manuelle est interdite ? ». Voir Le Cler, *op. cit.*, p. 10.

³⁶ « Comme les seigneurs de l'Italie méridionale et de la Sicilie, il se réfugie dans les villes, aux lieux des bains ou dans les casinos où l'on joue ». Voir Émile de Laveleye, *op. cit.*, p. 25.

voyageurs ne voient dans la colonisation qu'un remède à l'état de régression économique de ces endroits. C'est le cas du prince Anatole Demidoff, qui écrivait en 1838 :

« En apportant des travailleurs pour rendre cette terre productive, et des gens qui l'utilisent, on développera l'agriculture pour fertiliser cet espace vaste qui, pendant des siècles, n'a pas senti la charrue [...] aujourd'hui, quelques colonies agricoles et laborieuses seraient une bénédiction pour la Moldavie. »³⁷

On retrouve la même idée chez Auguste Labatut, voyageur français, qui avouait que, pendant son périple de 1837 dans la Valachie, il s'était rendu compte que les obstacles principaux du progrès économique étaient « le manque de main-d'œuvre et la faiblesse des ressources d'argent ». Une solution aurait été la légalisation de la naturalisation des étrangers, qui « augmenterait le nombre des travailleurs, apporterait des esprits illuminés et des capitaux, renforcerait l'agriculture et aiderait certains boyards débiteurs à trouver des amateurs pour un grand nombre de domaines à vendre, qui restent sans offre et sans valeur dans leurs mains incompetentes et faibles »³⁸. Les voyageurs de la première moitié du XIX^e siècle voyaient dans la colonisation soit une possibilité d'amplifier l'influence commerciale des États dans la région, soit une méthode rapide et certaine de moderniser ces endroits habités par une population latine. Ce qui se passait dans la même période dans le Banat représentait un exemple dans ce sens. Johann Georg Kohl, voyageur en Hongrie en 1838, décrivait les richesses des villages de colons italiens, espagnols, français, allemands, serbes, dalmates, bosniaques, bulgares³⁹, qui contrastaient de manière frappante avec les villages du sud des Carpates.

D'après Adolphe Billecocq et ses ouvrages dédiés aux principautés, on peut affirmer que le thème de la colonisation prend des connotations spéciales. Depuis sa jeunesse, Billecocq a choisi la carrière diplomatique, même s'il avait aussi des études juridiques, son

³⁷ Anatole Demidoff, *Călători străini...*, op. cit., vol. III, p. 651.

³⁸ August Labatut, *Călători străini...*, op. cit., vol. III, p. 707.

³⁹ Johann Georg Kohl, *Călători străini...*, op. cit., vol. IV, p. 165.

père étant un avocat célèbre. En 1822 il était attaché à la légation de Berlin, en 1827 il était secrétaire de légation à Vienne, en 1828 à Madrid, et en 1830 à Londres. Après une période d'épreuve de six ans à la légation de Stockholm, il a été détaché pour un temps à Constantinople, et en 1839 il devenait agent et consul général de la France dans les principautés, un poste qu'il a occupé jusqu'en 1846. Les sept années passées au milieu des Roumains seront les dernières de sa carrière diplomatique. Depuis 1846, il a déployé seulement une activité journalistique et littéraire, une grande partie de ses œuvres ayant comme source d'inspiration les principautés : *Album moldo-valaque*, Paris 1848 – célèbre aussi à l'époque grâce aux illustrations réalisées par Charles Doussault et Michel Bouquet, et non en dernier lieu son journal intitulé *Le nostre prigioni*. Dans la section de manuscrits de l'Académie Roumaine, on peut trouver ce qu'on pense être la suite du *Journal* de Billecocq, ouvrage qui n'a pas encore été publié, et qui contient les événements des années 1850–1871. Malheureusement on n'a pas gardé le manuscrit, mais une variante dactylographiée. Il y a 12 cahiers-dossier avec 3500 pages au total, que la Bibliothèque de l'Académie Roumaine a acquis en 1978 d'un antiquaire. C'est probablement une première variante en vue de la préparation pour la publication. Le matériel n'est pas collationné, représentant une des copies dactylographiées. Malheureusement on ne sait jusqu'à présent ni où se trouve le manuscrit, ni si quelqu'un a eu l'intention de le publier. Par endroits, en marge des pages, il y a des notes en français, mais le personnel de la section de manuscrits ne se rappelle rien sur la provenance de la copie, et il ne peut pas identifier l'écriture de ces notes. Il est pourtant certain que Billecocq a revu ses notes et il les a ordonnées chronologiquement pendant les dernières années de sa vie, vu qu'une partie de ses notes de bas de page sont datées entre 1868 et 1872. On rappelle que le diplomate est mort en octobre 1874.

L'un de ses ouvrages, qu'on considère inédit, et qui est inséré dans les pages du *Journal*, s'appelle *L'Empire ottoman ouvert aux travailleurs chrétiens ou le portofoglio pour 1854*. Élaboré pendant la Guerre de Crimée, l'ouvrage présente les troubles d'un ancien diplomate, connaisseur des affaires orientales et sympathisant des cercles républicains, surtout quand il s'agit de la politique officielle du deuxième empire. Les tendances des gouvernements français de

l'époque de Louis Philippe de se mêler aux problèmes ottomans se sont matérialisées dans l'occupation de l'Algérie, après un long conflit avec les forces locales dirigées par le charismatique Abd el Kader⁴⁰, et dans le support accordé au vice-roi de l'Égypte Mehmed Ali dans le conflit avec l'Empire ottoman⁴¹. Ce dernier, engagé dans la modernisation de l'Égypte, a bénéficié du support des spécialistes italiens et français. L'influence de la France était de plus en plus présente dans le nord de l'Afrique, et l'un des moyens de consolidation était la colonisation des régions. Adolphe Billecocq a été lui aussi un adepte de cette idée, en s'inspirant de son expérience roumaine pour argumenter ses idées. Dans *Album moldo-valaque*, l'ancien consul dans les principautés dévoile un projet bien documenté de la colonisation. Il soutenait que les travailleurs français de toute formation professionnelle auraient pu obtenir de belles fortunes dans les principautés, dans un temps très court.

« Le pays est si grand, si riche, il a un si grand nombre de forêts, de terres, de cultures, de pâturages, de vignes, mais un si petit nombre de travailleurs, qu'il peut accueillir un nombre illimité de travailleurs français, gens honnêtes, travailleurs, instruits. »⁴²

Ses arguments étaient intéressants : les coûts du voyage étaient petits, la langue des habitants ressemblait beaucoup au français, les prix de la nourriture de base étaient infimes par rapport à ceux de la France (la livre de viande coûtait seulement 6 centimes, le vin coûtait moins d'une centime la bouteille, etc.). On ajoutait à tout cela l'hospitalité des habitants, qui pouvaient accorder de l'abri et des terres à cultiver aux familles des travailleurs. Très fier des possibilités civilisatrices du peuple français – Billecocq donnait l'exemple de l'Algérie –, le consul était convaincu que les effets bénéfiques de la colonisation allaient être visibles peu de temps après. Son exemple était représenté par les 150 travailleurs, des tailleurs de bois, qui,

⁴⁰ Jules Bertaut, *Le retour à la monarchie (1815-1848)*, Paris, Fayard, 1943, p. 235.

⁴¹ *Istoria Imperiului otoman* (dir. Robert Mantran), București, All, 2001, pp. 380-381.

⁴² Adolphe Billecocq, « Album moldo-valaque », *op. cit.*, p. 10.

dirigés par quelques entrepreneurs français, se sont établis sur le domaine de Barbu Știrbei et ils ont commencé à exploiter sa forêt. Ils produisaient des douves de tonneaux, qui étaient demandées par les producteurs de vin de France. Le consul, ému, décrivait une foire champêtre à laquelle il avait été invité par la colonie de travailleurs français en juillet 1844. À cette occasion, les travailleurs ont construit un arc de triomphe et un obélisque décoré des drapeaux de la France, et ils ont fait une démonstration de maîtrise. Impressionné par ce qu'il y avait vu, Billecocq a essayé de convaincre les autorités républicaines en 1848 de la nouvelle perspective qui s'ouvrait aux travailleurs français dans les principautés, étant prêt à revenir à la tête de certaines légions de travailleurs⁴³. En 1854, Billecocq ne se contentait plus de prêcher la colonisation dans l'espace roumain. Son projet s'élargit dans le contexte du déclenchement d'une nouvelle crise orientale. Après avoir accusé les pouvoirs européens d'avoir affaibli les positions ottomanes et d'avoir assisté insouciamment à la croissance de l'influence russe dans la mer Noire, les principautés et la Serbie, Billecocq voyait dans les relations de travail et de propriété entre les chrétiens et les musulmans, une alternative à la solution de la guerre⁴⁴ :

« L'Europe éclairée... par la pluie de feu qui va fondre sur elle, a la chance de réussir, du même coup, à mettre fin aux souffrances du prolétariat et à la pauvreté en Occident et à faire la paix générale. Le moyen c'est le remaniement des capitulations et par ce remaniement, l'introduction dans les terres européennes et asiatiques des États du Sultan de 10.000.000 de prolétaires chrétiens, en un mot, l'Empire ottoman ouvert au travail, à la main-d'œuvre des Occidentaux. »⁴⁵

Dans son ouvrage, Billecocq analyse les relations entre les ottomans et les européens tout au long de l'histoire, en présentant le fait que les relations conflictuelles ne se sont montrées bénéfiques pour aucun des camps belligérants, et l'avenir imposait de nouvelles

⁴³ *Ibidem*, p. 11.

⁴⁴ *Jornalul lui Billecocq, op. cit.*, f. 620.

⁴⁵ *Ibidem*, f. 720.

solutions. Par ses travailleurs, l'Occident pouvait propager dans le monde musulman l'esprit de l'initiative, du progrès, en s'ouvrant à son tour vers l'esprit de justice spécifique à l'Orient. Billecocq évoquait les efforts de l'Empire ottoman de se moderniser, et il faisait référence au jeune sultan Abdul Medgid et aux réformes qu'il avait introduites. On allait assister à un échange de main-d'œuvre et de savoir. Si les travailleurs occidentaux allaient trouver dans l'Empire ottoman de nouvelles opportunités pour construire un destin digne et une vie à la mesure du travail accompli, l'Islam allait contribuer lui aussi à la prospérité de l'Europe :

« Par réciprocité, que l'Islamisme, quand il en jugera le moment venu, nous envoie en Occident ses enfants, car il n'ignore plus les raisons que nous aurons de les traiter en frères ; qu'ils affluent dans nos ports, qu'ils affluent dans nos villes ; qu'ils se plient, qu'ils se soumettent pour leurs études, pour leurs observations, pour leurs voyages, à cette loi suprême du travail qui, un jour qui n'est pas loin, devra les conduire, en même temps que nous [...] vers l'unité des intérêts. »⁴⁶

L'ancien consul des principautés faisait dans son ouvrage un plaidoyer pour la tolérance, la communication entre deux civilisations si différentes, dans un moment où les environnements académiques et politiques continentaux jugeaient en termes rigides le rapport entre la civilisation européenne – supérieure – et celle orientale – inférieure. Dans les arguments apportés pour démontrer la validité de la théorie, Billecocq évoquait son exemple favori : la colonisation des principautés. La terre riche et fertile des principautés recevra les travailleurs étrangers avec de la sympathie, de la bienveillance, et ceux qui ont une origine latine découvriront avec étonnement :

« Un de ces doux mirages qui les transportent au sein de leur patrie, puisque sur cette terre amie, la langue qu'on parle est celle apportée là par des soldats des légions romaines de Trajan, donc, comme nous avons eu l'occasion de le dire, ce n'est plus seulement le cœur, c'est l'oreille du Roumain qui

⁴⁶ *Ibidem*, f. 736-737.

le prépare à comprendre le français, l'italien, l'espagnol, le portugais »⁴⁷.

Les étrangers contribueront à la prospérité de ces espaces, et les Roumains, ce peuple tellement noble par son origine et son histoire, regagneront leur place dans la famille européenne.⁴⁸

Georges Le Cler, qui voyageait dans le Principautés Unies pendant le règne d'Alexandru Ioan Cuza saisissait le même phénomène que Billecocq. Il ne pouvait pas s'expliquer comment on pouvait laisser en friche des territoires tellement fertiles, qui auraient pu nourrir une population cinq fois plus nombreuse que celle de cette époque-là :

« Pendant que la Hollande dispute ses sables à l'Océan, que l'Angleterre et l'Allemagne déversent sur des continents lointains le trop plein de leur population [...] les grasses plaines des Principautés restent en friche [...]. »⁴⁹

La solution du voyageur français était celle de l'arrivée des travailleurs étrangers :

« À ce qu'on sache, des dizaines de milliers d'Italiens abandonnent leurs terres natales chaque année et ils partent vers l'Amérique de Sud. Malheureusement certains d'entre eux meurent, d'autres reviennent dans leur pays plus pauvres qu'au départ. Vu que cette immigration ne peut pas être empêchée, ne serait-il mieux pour eux et pour l'Italie aussi qu'ils viennent s'établir en Roumanie au lieu de se diriger vers des terres si éloignées ? »

se demandaient en septembre 1878 les membres d'un « Comité d'initiative pour la colonisation italienne en Roumanie, particulièrement dans les régions saines de la Dobroudja, province qui sera bientôt annexée à la Roumanie ». Le programme du comité apparaissait dans *Românul* et *Presa*, étant signé par Marc Antonio Canini, Enrico Croce – deux personnalités de la vie culturelle

⁴⁷ *Ibidem*, f. 753.

⁴⁸ *Ibidem*, f. 758.

⁴⁹ Georges Le Cler, *La Moldo-Valachie*, Paris, Dentu, 1866, p. 207.

péninsulaire, connues pour leurs attitudes philoroumaines – et par F. Bruzzesi, V. Marini et Gian Luigi Frollo – des représentants célèbres de la communauté italienne en Roumanie⁵⁰. Canini, garibaldien connu, qui entretenait des relations amicales avec Vasile Boerescu, I.G. Valentineanu et d'autres personnalités de l'élite politique et culturelle roumaine, avait voyagé dans les principautés pendant les années 1857 et 1862. Ses plans de colonisation de la Dobroudja étaient dévoilés à Vasile Alecsandri et Mihail Kogălniceanu⁵¹. Ce dernier lui écrivait le 7/19 septembre 1878 : « Je vous prie de lire l'article que j'ai publié dans *Românul* concernant la colonisation italienne en Roumanie »⁵², et en février 1879 il lui rappelait qu'une de ses préoccupations était l'établissement de certains groupes d'Italiens en Dobroudja, plan qui avait déjà obtenu l'approbation de certains sénateurs et députés italiens⁵³. C'était toujours lui qui soutenait la constitution d'une « Union latine » de la France, l'Italie, l'Espagne et la Roumanie, dont le but était de consolider l'élément latin en Europe. Dans l'espace roumain, cette idée avait été argumentée avec passion par Vasile Maniu dans le livre *Misiunea Occidentului latin în Orientul Europei*, paru en 1869, où l'Occident et l'Orient néo-latin étaient comparés à « deux belles et inséparables étoiles », qui avaient la mission de « conserver pour la famille latine la clé des portes de l'Europe [...] le Delta du Danube »⁵⁴. Deux autres adeptes de la

⁵⁰ Pour des détails au sujet de l'implication de Canini dans la colonisation de la Roumanie voir Francesco Guida, *L'Italia e il Risorgimento balcanico-Marc Antonio Canini*, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1984, pp. 319-335.

⁵¹ Des fragments des lettres de Canini à Alecsandri et Kogălniceanu sont présentés dans Francesco Guida, *op. cit.*, p. 323, et Rudolf Dinu, « Appunti per una storia dell'emigrazione italiana in Romania nel periodo 1878 – 1914 : il Veneto come principale serbatoio di piccole comunità in movimento », in *Dall'Adriatico al Mar Nero veneziani e romeni, tracciati di storie comuni*, Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 2003, p. 258.

⁵² *Fonds correspondance Mihail Kogălniceanu*, Bibliothèque de l'Académie Roumaine (BAR), s 37 (1)/DCCVIII.

⁵³ *Ibidem*, correspondance Canini – Kogălniceanu, Rome, 18 février 1879, S 37 (2)/DCCVIII.

⁵⁴ Vasile Maniu, *Misiunea Occidentului latin în Oriintele Europei*, București, C.A. Rosetti, 1869, p. 138.

colonisation de la Dobroudja avec des éléments latins ont été I.I. Nacian et M. Ionescu Dobrogeanu. Le premier affirmait, en 1886 :

« La colonisation est un facteur important dans l'accélération du progrès. Mais quelle est la colonisation la plus favorable ? [...] De toutes les races latines, les Italiens sont les seuls qui viennent de bon gré en Roumanie. L'Italien est entièrement dévoué à son pays d'adoption. C'est la seule colonisation qui peut être adoptée. »⁵⁵

M. Ionescu Dobrogeanu écrivait à son tour que, pour une bonne colonisation de l'espace situé entre le Danube et la mer Noire, on devait liciter les terres seulement pour les peuples latins, particulièrement pour les Italiens⁵⁶.

Émile de Laveleye écrivait lui aussi au sujet de la prospérité des villages de Dobroudja, où s'installaient des colons allemands. Il était très impressionné par les établissements de Cataloi, Cogealac, Tariverde, les maisons bien construites, les cultures riches des colons qui contrastaient avec les huttes habitées par les Bulgares et les Tatars⁵⁷.

À la fin de notre analyse on peut conclure qu'une partie des voyageurs étrangers ont avancé la possibilité de coloniser les deux principautés. Beaucoup d'entre eux ont perçu les richesses naturelles, mais aussi le manque d'intérêt des autorités locales pour leur exploitation, dans les conditions de l'existence d'une domination ottomane ou d'un protectorat russe, dans la première moitié du XIX^e siècle. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la prospérité économique de l'État roumain était limitée – selon l'opinion des voyageurs – par les possibilités financières réduites, par le manque d'une classe moyenne, de certains spécialistes, la législation défectueuse, etc. Les voyageurs qui ont avancé des solutions de colonisation ont été ceux qui ont connu les réalités roumaines de plus près, qui ont passé plus de temps dans cette espace, grâce aux

⁵⁵ I. I. Nacian, *La Dobroudja économique et sociale, son passé, son présent et son avenir*, Paris, 1886, pp. 106-107.

⁵⁶ M. Ionescu Dobrogeanu, *Dobrogea în pragul veacului al XX-lea*, București, Atelierele Grafice I.V. Socecu, 1904, pp. 350-351.

⁵⁷ Émile de Laveleye, *op. cit.*, p. 35.

fonctions ou professions exercées. Ils étaient étonnés par la population trouvée aux bords du Danube, d'origine latine, avec des accents slaves grâce au culte orthodoxe, et avec des influences orientales dans les coutumes et les conditions de vie. Pourtant, ils n'ont pas douté de leur appartenance européenne, et ils ont perçu la colonisation comme moyen de consolidation de leur propre influence économique dans ces zones, et aussi comme ferment civilisateur :

« Si cette supposition se réalisait prochainement, les hommes de mon âge assisteraient à un magnifique spectacle : ils verraient la France en Afrique, l'Angleterre dans l'Inde et l'Océanie, la Russie dans l'Asie Centrale, nos émigrants dans les Amériques porter en même temps le flambeau civilisateur et la terre s'illuminer de lueurs partout éclatantes et partout semblables. »⁵⁸

⁵⁸ Thibault Lefebvre, *Études sur la Valachie*, Paris, 1857.

Le concept de pittoresque et une relation sur la Valachie dans *Le Tour du Monde*

Dolores TOMA, Université de Bucarest

En 1865, quand la revue française *Le Tour du Monde* commence à publier une relation de voyage en Valachie, il y avait déjà une bibliographie importante sur les Principautés danubiennes. Importante au point que J.-M. Quérard avait pu rédiger en 1857 une véritable « monographie bibliographique » de 234 titres sur la Roumanie, publiée dans le journal qui portait son nom, tandis que la Serbie, le Monténégro et la Bosnie ne réunissaient que 34 titres. La majorité écrasante de ces ouvrages était de facture historique, à part quelques-uns sur la langue, la littérature et les costumes, ou bien quelques essais d'« ethnographie », portant presque tous sur les Bohémiens.¹ Se constituant en somme de savoir sur les Pays Roumains, quelques livres de cette liste étaient devenus de vrais incontournables du sujet. Grâce à eux, les réalités historiques, politiques et économiques étaient depuis longtemps inventoriées et connues jusqu'à des détails qui peuvent étonner aujourd'hui : Raicevich, en 1788 (traduit par J.-M. Lejeune en 1822) n'avait-il compté depuis les espèces de moutons (25) et de volailles (39) jusqu'aux derniers sous dépensés par l'administration moldave pour l'entretien du palais et la nourriture des gardes (45 rubriques de dépenses) ?²

La relation de voyage publiée entre 1865 et 1868 dans *Le Tour du Monde* sera complètement différente de ces ouvrages. Différente non pas en ce qui concerne les données du contenu – historiques ou économiques –, mais sa structure même, depuis les centres d'intérêt qui seront focalisés jusqu'au type de regard projeté sur le monde visité

¹ J.-M. Quérard, *La Roumanie. Moldavie, Valachie et Transylvanie (Ancienne Dacie). La Serbie, le Monténégro et la Bosnie. Essai de bibliothèque française historique de ces Principautés*, Paris, Librairie A. Franck, 1857.

² Raicevich, *Voyage en Valachie et en Moldavie* (1788, Naples), trad. fr. par J.-M. Lejeune, Paris, chez Masson et fils, 1822.

et à l'attitude de l'observateur. En cela, elle se rattachait à la politique culturelle et éditoriale de la revue, comme nous le verrons dans la deuxième partie de cet article. Les 108 gravures qui accompagnent les quelque 200 pages correspondent, elles aussi, au spécifique du journal de voyages illustré auquel cette relation était destinée.

Le voyage de Paris à Bucarest avait commencé en 1861. C'était Victor Duruy, historien et écrivain bien connu à cette date, qui devait en faire la relation dans *Le Tour du Monde*. La revue avait été créée une année auparavant par Édouard Charton, qui se proposait d'offrir à un public populaire des « causeries géographiques » illustrées, capables de lui faire découvrir des contrées éloignées et d'autres civilisations. Dans ce cas-ci, le directeur avait demandé au dessinateur Lancelot – comme il le souligne dans la première note du texte – d'accompagner Victor Duruy. Mais ce dernier deviendra ministre de l'Instruction publique, en 1863, et Lancelot sera invité à écrire lui-même le reste de la relation, pour l'itinéraire de Presbourg (Bratislava) à Bucarest.³

Lancelot n'épargnera pas ses efforts : il parcourra un vaste cercle, depuis l'entrée à Orsova, en bateau sur le Danube, jusqu'à Giurgiu, ensuite en charrette jusqu'à Bucarest et, plus tard, de là à Pitesti, Curtea de Arges, Cozia, Horezu, Polovraci, Baia de Fier, Targu-Jiu, Tismana, Turnu Severin, Orsova ; de Timisoara (*Temesvar*), après « trois mois de vie libre, au milieu d'une nature superbe », il retournera par le train à la « vie cellulaire de Paris ». Dans cette longue liste, je n'ai rappelé ni les innombrables étapes successives, ni les dangers ou les épreuves d'endurance d'un parcours littéralement par monts et par vaux, qui lui fit craindre à plusieurs reprises pour sa vie.

En écrivant la relation de son voyage, Lancelot ne se positionne pas en historien de l'espace visité. S'il veut mettre son lecteur au courant de certaines données jugées importantes, il cite sur des pages entières A. Ubicini, J.-A. Vaillant, De Gérando, Kogalniceanu ou le Rapport de la commission de la Roumanie à l'exposition universelle

³ Victor Duruy commence à publier ses « De Paris à Bucharest, Causeries géographiques », à partir du III^e tome de la revue *Le Tour du Monde*. La relation se poursuivra dans les tomes V, VI, VII. Lancelot prend la relève à partir du tome XI, en 1865, et il va continuer jusqu'en 1868, dans les tomes XIII et XVII.

de 1857. C'est en *artiste*⁴ qu'il se positionne, se décrivant toujours l'album sous le bras et le crayon à la main. Sans, évidemment, ignorer les réalités historiques, politiques ou économiques, il focalise son intérêt sur tout ce qui peut relever de la catégorie du pittoresque. Si le mot lui-même se répète assez souvent, il faut aussi constater que certaines de ses occurrences ne désignent pas seulement ce caractère pictural des choses qui définit le mot dans les dictionnaires. Pour Lancelot, le pittoresque relève aussi bien du monde que du regard du voyageur et de son parti pris de le découvrir ou de l'*attribuer* à certaines choses. Le pittoresque peut être évident et réel, non pas en vertu d'une essence intrinsèque de ces choses, mais d'une vision qui l'a depuis longtemps *naturalisé* en tant que tel, en l'attribuant définitivement à la montagne escarpée ou bien à la mer déchaînée. Mais il peut aussi résulter exclusivement de la façon de voir et de l'appréciation du voyageur, qui valorise ainsi les guenilles ou tel pont primitif et dangereux, mais « d'un pittoresque charmant »⁵. Recherché assidûment là où il semble être plus ou moins réel et unanimement reconnu, inventé là où d'autres ne verraient que les côtés répulsifs, le pittoresque est, plutôt qu'une qualité naturelle, une construction mentale. Il produira une certaine façon de s'approprier le monde, c'est-à-dire de le parcourir, de le regarder et de le juger.

Comme on le voit chez Lancelot, si le pittoresque est une donnée du terrain c'est parce qu'on a postulé son existence. Il correspond à un programme, dans le double sens du mot, en précédant la découverte de la réalité, et en la tenant à la *réal*-iser. Ce n'est pas ce qu'on voit, mais ce qu'on cherche, et ce qu'on finit par trouver, sinon par créer soi-même, en projetant un certain regard sur les choses à travers des lunettes colorantes qu'on porte avec soi. Seraient-elles d'approche ou de distance ? La question, comme on le verra plus loin, n'est pas ridicule. « En cherchant dans les rues de Bucarest des images pittoresques, des costumes ou des monuments, j'ai souvent rencontré des scènes de mœurs étranges » ; « Je recueillis autour d'Orezu bon nombre d'images pittoresques ou curieuses ».⁶ (Il est intéressant de

⁴ « Je n'ai pas d'autre intention ici que celle d'indiquer un sentiment – disons, si vous voulez, un instinct commun à tous les artistes... », p. 89.

⁵ *Le Tour du Monde*, t. XIII, p. 212.

⁶ *Ibidem*, t. XIII, p. 202, et t. XVII, p. 322.

remarquer que, dans les deux cas, le pittoresque semble plutôt postulé, alors que les réalités du terrain le réduisent à l'étrange ou bien au curieux.)

Comme il *pré-voit* le pittoresque et le porte avec soi, il n'est pas étonnant de voir qu'il le trouve un peu partout. Les 108 illustrations du récit en témoignent, et elles auraient sûrement pu être beaucoup plus nombreuses, parce que Lancelot se décrit toujours en train de prendre un croquis, parfois même au risque de se mettre en danger (en se faisant attaquer par des voleurs), au risque de transgresser des interdictions militaires ou des réticences personnelles (comme celles des travailleurs qui répugnent à se laisser dessiner). Même lorsque « les tableaux » sans cesse renouvelés le long du parcours n'ont « rien de grandiose ni de bien imprévu », il avait l'impression de « feuilleter un album ». ⁷ Il manifeste, comme il le déclare, une « bonne volonté d'admirer » qui, à peu d'exceptions près, rend dignes d'un croquis toutes les réalités locales. Non qu'elles lui paraissent admirables ou belles, termes qui ne sont presque jamais utilisés. Ayant le sens ancien du mot, d'étonnement devant tout ce qui est imprévu et surprenant, autre, son admiration valorise ces réalités, mais seulement dans la catégorie intermédiaire du pittoresque. L'ambiguïté et la pluralité des connotations de ce mot nous paraissent extrêmement intéressantes, comme nous allons le montrer par la suite.

À voir le nombre de dessins de *paysages*, on se rend compte que ces derniers correspondaient le mieux à l'extension consacrée du concept de pittoresque. En effet, le texte le confirme, en décrivant longuement tous les lieux qui étaient depuis quelques décennies entrés dans cette extension : les montagnes escarpées et les ravins étroits, les eaux bouillonnantes et les solitudes désolées, les oasis bibliques, les masses granitiques et les forêts vierges. ⁸ Le dessinateur est comblé par le spectacle de la nature qui, depuis les défilés du Danube ou « la vide immensité » des plaines jusqu'au rivages de l'Olt et aux flancs des Carpathes, lui présente partout « des sites admirables ». L'admiration, dans ce cas, n'est pas seulement étonnement, elle est aussi émerveillement. C'est quand il qualifie ces paysages que le pittoresque prend son sens le plus valorisant. Le mot désigne alors des

⁷ *Ibidem*, t. XVII, p. 310.

⁸ *Ibidem*, t. XIII, p. 185, t. XVII, pp. 290, 296, 298 et *passim*.

réalités qui sont dignes d'être peintes ou qui, par leurs formes ou leurs couleurs, par leurs contrastes, par « les variations graduées de l'ombre et de la lumière » ou par leur composition présentent des éléments artistiques. Dans le cas des paysages, le pittoresque suscite l'enthousiasme de Lancelot et prend pour synonyme « grandiose », « charmant », « magnifique », « agréable ».⁹ Certains lui plaisent parce qu'ils correspondent à ce qu'il avait déjà vu dans les régions familières, d'autres à ses attentes d'*orientalité*. (Ainsi, il a l'impression de trouver non seulement la luminosité orientale des astres, mais aussi des « effets de mirage produits par le rayonnement de l'eau mêlé au brouillard lumineux que dégage le ciel d'Orient. »¹⁰)

L'auteur se laisse même quelquefois tenter de décerner le qualificatif de « beau », mais... il limite sa portée ou bien se rétracte, comme dans les exemples suivants : « Le site est beau, pas assez pourtant pour qu'on désire y finir sa vie » ; « En face, sur l'autre rive de l'Olto, s'élève par quatre masses bien graduées un autre promontoire aux anfractuosités verdoyantes, dont les roches supérieures affectent les formes d'un vieux bourg ruiné des bords du Rhin. Ce site ressemble aux plus beaux du bord du Danube »¹¹ : il ressemble seulement, ou prend une apparence. La vraie beauté est ailleurs...

Décidément, pour le pays roumain c'est le qualificatif de *pittoresque* qui convient. C'est lui qui valorise, tout en incluant des traits qui semblent incompatibles avec la valorisation : menaçant, effrayant, terrible, farouche... (« D'un pittoresque charmant mais dangereux » ; « plus on s'éloigne de Cozia, en remontant la rivière, plus les rochers la resserrent et s'élèvent, le sol se dénude, se tourmente et se disloque » ; partout des rochers à pic, « des gorges inaccessibles, des précipices, des abîmes, c'est l'entrée de l'Enfer et le Styx aux eaux noires... Sa réalité est moins effrayante de beaucoup, tout en restant pittoresque »¹²).

Il ne faut pas souligner l'appréciation mitigée accordée par le « pittoresque », en comparaison avec celle qui est obtenue par tout ce

⁹ *Ibidem*, t. XIII, p. 212, et t. XVII, pp. 303, 331.

¹⁰ *Ibidem*, t. XIII, p. 185.

¹¹ *Ibidem*, t. XVII, pp. 296, 300.

¹² *Ibidem*, t. XVII, p. 298.

qu'on déclare « régulièrement beau ». Il faut souligner l'effort d'inclure dans une sphère d'appréciation positive des réalités qui, par ailleurs, sont périlleuses ou désagréables. Cela est encore plus évident dans le cas de certaines autres réalités que Lancelot englobait dans la catégorie du « pittoresque ». Les paysages, dont nous avons déjà parlé, se conformaient esthétiquement à ses images consacrées, même si leurs occurrences roumaines apparaissaient dans un contexte dangereux, mais certaines autres réalités seront moins faciles à assimiler comme pittoresques.

Ce n'est pas le cas des costumes. Cet autre domaine de référence consacré se fait tout de suite rapporter aux paramètres valorisants de l'Antiquité, de l'art ou de l'exotisme : le costume féminin est « biblique », leurs *camessi* (chemises) ont des dessins « byzantins », remontant à « une assez haute antiquité » ; celui des vieux boyards est « majestueux par la forme autant que le costume persan auquel il ressemble beaucoup » ; dans sa « gracieuse simplicité », le port populaire « éveille les heureux souvenirs de la Grèce ou de l'Italie ; en peinture, il serait charmant de couleur, en sculpture, superbe de lignes et chaste... ».¹³ Il est vrai aussi que tel « accoutrement » d'apparat des postillons valaques, longuement détaillé, auquel il reconnaît « une assez fière tournure à cheval », est néanmoins jugé « un peu sauvage dans son ensemble ». Mais, pour le reste, les dessins témoignent d'une perception positive des costumes, voire magnifiante par leurs dimensions et l'harmonie de certaines images comme celles de la dame noble, du paysan valaque, de la paysanne valaque ou de la religieuse de Surpatele.¹⁴ C'est par leur variété qu'ils l'impressionnent aussi, lorsqu'il a l'occasion, rarissime, sur le bateau d'arrivée, ou bien dans la cour du Khan Manouk, de voir, ensemble et avec leur port spécifique, des Valaques, des Turcs, des Grecs, des Allemands, des Bulgares, des Juifs...

¹³ *Ibidem*, t. XIII, pp. 191, 202, et t. XVII, p. 304.

¹⁴ *Ibidem*, t. XIII, pp. 211, 204, 205, et t. XVII, p. 321.



Le texte se nuance de beaucoup lorsqu'il décrit les monuments, les maisons, les rues et les villes. Dans leur représentation muette, les dessins ne font pas d'appréciations. De plus, ils donnent la priorité à une vue de loin – productrice de pittoresque –, qui rend un peu floues les réalités, en les sublimant. Ainsi, la vue de Bucarest nous le montre de loin, lorsque, en apercevant les clochers aigus ou les dômes de métal sur un fond de verdure intense et de brume violette, le voyageur peut donner libre cours aux « gracieuses imaginations d'architecture orientale que cette lointaine vision » éveille dans son esprit.¹⁵ Lancelot détrompe explicitement son lecteur, en l'avertissant de ne pas se fier à cette lointaine vision et en détaillant dans son texte celle de la proximité : « Dès qu'on entre dans le faubourg, on est désagréablement surpris de l'état de dégradation, du désordre et de l'aspect misérable des rues. »

¹⁵ *Ibidem*, t. XIII, p. 196.

Cependant, dans très peu de cas les descriptions sont franchement négatives. Les villes et les villages lui plaisent et même si les réserves ne manquent pas, elles sont mises en sourdine ou émoussées par ces couples divergents de qualificatifs qui concrétisent un type d'évaluation intéressante, sur laquelle je vais revenir : « ce lieu, d'un caractère si primitif et si séduisant » ; Vidin est « détachée, mais animée et gaie » ; Gaesti est « un joli village pauvre » ; Targu-Jiu est « terne mais admirable par ses efforts de transformation ».¹⁶

Il en est de même pour les églises qui, avec leur « remarquable architecture byzantine », l'étonnent et souvent séduisent. Lancelot pianote sur un clavier qualificatif dont les touches noires et blanches ne sont plus contradictoires mais paradoxalement harmonisées pour une tonalité appréciative dans son ensemble. Le lecteur s'y perd : quand il apprend que la recherche de détails d'ornementation est « bizarre » ou que la sculpture et la peinture de ces églises sont « naïves »¹⁷ ne peut-il pas croire qu'il s'agit de réserves ? Une ligne après, il constate pourtant que c'était des éloges, par rapport à la critique de « l'état d'oubli et de dégradation déplorables » de ces églises. Ne peut-il pas croire que l'arcade « sans style », l'entablement « rudimentaire », « le dessin barbare » et « le coloris sauvage » d'une fontaine la dévalorise irrémédiablement aux yeux de Lancelot ? Il la déclare cependant digne d'un croquis.



¹⁶ *Ibidem*, t. XIII, pp. 177, 224, et t. XVII, pp. 311, 399.

¹⁷ *Ibidem*, t. XIII, p. 205, et t. XVII, p. 295.

Le lecteur s'y perd, peut-être, mais il apprend aussi à nuancer ses critères et à trouver digne d'intérêt ce qu'il aurait tendance à rejeter. Il ne s'agit pas d'un brouillage des valeurs : ce qui est jugé beau, comme l'église de Curtea de Arges, donne lieu à une description sans ambiguïté (cette église lui semble témoigner de l'existence d'une « école d'architecture très avancée », étant l'exacte reproduction d'une chasse byzantine » qui a eu pour modèle « un de ces charmants bijoux d'orfèvrerie émaillée, ornés de pierres précieuses »)¹⁸. Selon moi, Lancelot montre à son lecteur qu'il ne doit pas la valoriser exclusivement, de même qu'il ne doit pas rejeter le primitif ou le barbare, mais les faire coexister et se côtoyer librement. Il lui montre surtout qu'il faut accepter le syncrétisme et la variété du monde, en ayant une attitude ouverte et participative, également intéressée par tous ces aspects. Une attitude d'artiste qui butine pour ses croquis, sans préjuger ni discriminer, ou bien une attitude d'ethnologue qui, ne croyant pas à la Civilisation, unique, la sienne, se préoccupe « de cette mise en scène, de ces costumes, de ces physionomies, de ces gestes d'une autre civilisation »¹⁹. N'est-on pas surpris d'apprendre que Lancelot revendiquait aussi cette autre posture, en désignant son périple comme un travail de « recherche ethnographique »²⁰, entrepris aux côtés d'un compagnon roumain ?

Il sait que ce n'est pas facile de faire accepter toute la mise en scène et tous les gestes de cette autre civilisation qu'il a parfois lui-même de la peine à supporter. De faire rimer séduisant avec primitif, barbare avec artistique et dangereux avec agréable. Je crois qu'il y a dans ce texte de véritables stratégies de désamorçage des attitudes critiques et même de valorisation implicite des réalités décrites, stratégies qu'on pourrait inventorier pour des raisons de clarté, sans prétendre à l'exhaustivité :

- les critiques ne sont pas faites par l'auteur lui-même mais... déléguées et mises à la bouche de certains autres voyageurs : ainsi c'est un Italien qui affirme sa surprise désagréable de ne voir à Vidin que des maisons en ruine et des rues malpropres ; c'est un Anglais qui accuse la « décadence complète » des Turcs rencontrés, dégouté par

¹⁸ *Ibidem*, t. XIII, p. 221.

¹⁹ *Ibidem*, t. XIII, p. 220.

²⁰ *Ibidem*, t. XIII, p. 310.

leurs sucreries et leurs costumes, alors que Lancelot, se situant en opposition explicite avec lui, les considère comme sympathiques, même s'il sait que « ce n'est pas ainsi qu'on représente d'ordinaire les Turcs ». L'affirmation que « la Valachie est encore dans les premiers langages de la civilisation moderne » est mise à la bouche d'un Roumain et avancée comme citation.²¹

- l'auteur cherche des excuses afin de justifier ce que lui-même juge blâmable ; dans son zèle de blanchir l'image du peuple visité, il est obligé, en dépit d'une attitude généralement positive vis-à-vis de l'autre, de trouver des boucs émissaires étrangers : ce sont les Turcs, les Grecs et les Russes qui ont fait subir de longs siècles « d'une oppression énervante » et qui continuent encore à étouffer « les idées de régénération et d'affranchissement »²² des Roumains.

- la comparaison avec les usages d'autres peuples fonctionne en général comme un argument favorable. Elle se fait ou bien avec les Français d'antan, afin d'estomper par ce rapprochement ce qui pourrait, sinon, paraître choquant ou anormal : ainsi, le *birdj* – dont il déplore par ailleurs l'incommodité – est construit « comme les charrettes de nos paysans » et ressemble à peu près à « notre ancien coucou » ; la Noël donne lieu à « une mascarade renouvelée de notre moyen âge » ; la fête de l'Assomption au monastère de Bistritza lui remet en mémoire les « *joyeuses beuveries* » de Rabelais, etc.²³ D'autres comparaisons normalisent par une généralisation qui fait entrer les usages roumains dans un cadre commun et répandu : par exemple, certaines croyances populaires sont « encore fortement enracinées chez ces paysans des montagnes comme chez beaucoup de sauvages d'Amérique et d'Afrique ».²⁴ L'auteur dispose d'un vaste répertoire de réalités ethniques, puisé sans doute dans les pages du *Tour du Monde*, répertoire auquel il renvoie au gré de ses associations : les jambières du postillon valaque rappellent les *calzerone* des gauchos du Mexique », tel chef goitreux présente « le type du Tatar de la dernière invasion », un certain dispositif le fait penser à « un Chinois exposé à la cangue », la pierre de Trajan

²¹ *Ibidem*, t. XI, p. 95, t. XIII, pp. 178-179, t. XVII, p. 340.

²² *Ibidem*, t. XIII, p. 202, et t. XVIII, p. 299.

²³ *Ibidem*, t. XIII, p. 189, t. XVII, pp. 318, 322.

²⁴ *Ibidem*, t. XVII, p. 306.

ressemble à « une pirogue indienne », une église à « un poste d'observation de Cosaque » et le bois de la *toaca* à « la pagaïe durable des Océaniens ».²⁵ Il n'y a plus de réalités ethniques isolées et bizarres, mais des variables civilisationnelles, différentes ou semblables, également légitimes et intéressantes.

- le ton de la relation n'est presque jamais sévère ou virulent. L'auteur se décrit comme indulgent et de bonne humeur, faisant bonne mine contre mauvaise fortune. Je peux affirmer que le rire ou l'ironie amusée devant certaines « scènes de genre » relèvent d'un parti pris en faveur d'une attitude bienveillante. À deux reprises, le rire apparaît comme une alternative voulue et bonne, par rapport à la critique dure qu'auraient, sinon, méritée les réalités locales. Ainsi ce « simulacre de parapet nous fait bien rire ; il n'y avait pas de quoi pourtant, car il symbolise fidèlement le rôle que joue, en plus d'une occasion, l'administration du pays ». Il y a un autre passage intéressant dans lequel, après avoir parlé de l'abandon physique et moral de la population et de ceux qu'on pourrait « en accuser », il change de ton en affirmant que « le côté singulier ou comique est seul abordable »²⁶ : il s'agit donc d'un procédé d'approche délibérément dénégativisant, dans la mesure du possible.

- il y a d'autres procédés, franchement valorisants, par exemple celui qui estompe le présent déplorable en faveur de l'avenir qui le corrigera²⁷ ou bien, ce qui apparaît beaucoup plus souvent, en faveur du passé glorieux. Dans les superstitions des campagnes de la Moldo-Valachie, Lancelot voit « des usages ou des préjugés antiques » ; « Les funérailles rappellent aussi par certains détails la plus haute antiquité ». Ces références, destinées à normaliser ce qu'il y avait d'étrange et à ennoblir ce qu'il y avait de sauvage, parsèment tout le texte, surtout celles qui renvoient au passé romain : les vraies tanières creusées dans le sol, dont il ne se rend compte qu'après un examen attentif que c'étaient des habitations, ressemblent aux *possibles* huttes que se construisaient « les anciens colons romains abandonnés ». La pierre Trajane l'impressionne davantage lorsque son imagination lui représente « la scène grandiose des légionnaires romains défilant

²⁵ *Ibidem*, t. XIII, pp. 211, 223-224, et t. XVII, pp. 296, 310, 322.

²⁶ *Ibidem*, t. XIII, p. 202, et t. XVII, p. 302.

²⁷ *Ibidem*, t. XVII, pp. 299, 303, 338.

devant leur empereur », de même que la *hora* (danse) populaire lui devient, « après tout », agréable, à l'instant où elle prend « un parfum d'antiquité ».²⁸

- les références picturales ont, elles aussi, pour fonction de valoriser certaines réalités. Ainsi, deux enfants tziganes se font décrire comme un chérubin de Rubens et le David vainqueur de Michel Ange. Les adultes, qui ne faisaient que fabriquer des cuillères en bois, le font penser aux compagnons d'Ulysse construisant leur navire. Même lorsqu'une scène est désolante ou un personnage grotesque, perçus à travers la grille Callot ou Daumier²⁹ ils font une autre figure et présentent un autre intérêt.

Mais Lancelot ne réussit pas toujours à réagir par le rire ou à voir à travers l'écran romain ou pictural. Parfois il regarde de trop près et se dégoûte comme l'Anglais devant « les mets incohérents » qui blessent ses yeux. D'autres fois, oubliant sa posture d'ethnologue, il ne juge qu'à l'aune des réalités familières et ne peut admettre l'absence de canaux, d'industrie, de rues droites et, surtout, l'absence de « l'ordre », dont la valeur semble être pour lui suprême. À part les reproches discrets et ponctuels, épars dans la relation, il y a un seul épisode de critique grave, mais ses retombées, nous le verrons, revêtent une signification particulière. Le voyageur visite l'ancien Khan de Manouk, dont les autorités venaient de changer le nom en « hôtel ». Évidemment, les clients continuaient à en user comme par le passé, en laissant les portes ouvertes devant des intimités gênantes, ou bien en encombrant la cour de tonneaux et de ballots, de tas de paille et de fumier, de chevaux, de chiens vagabonds et de porcs qui fouillaient dans la boue grasse, parmi les ordures.

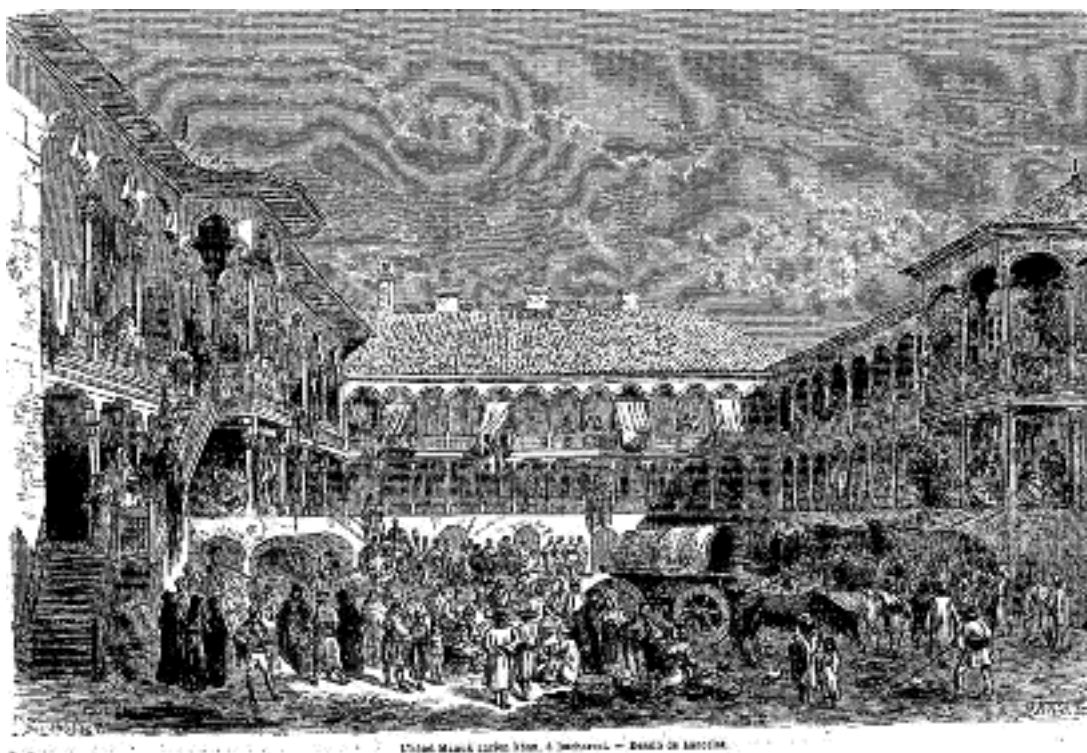
Si Lancelot avertit le voyageur aux nerfs délicats de ne pas s'y aventurer, il y invite cependant « les curieux d'anciennes mœurs locales », en leur promettant beaucoup de satisfaction. Ce n'est pas une ironie, de même que le ton n'est pas sévère mais plutôt... mi-figue mi-raisin. Ce « milieu sans ordre » le rebute, mais il admire l'architecture du véritable « palais en bois », avec son escalier très élégant et ses colonnes « d'un goût charmant et d'une exécution très fine » (il y a donc des superlatifs !), aussi bien que la variété des types

²⁸ *Ibidem*, t. XIII, pp. 190, 194, et t. XVII, pp. 297, 319.

²⁹ *Ibidem*, t. XI, p. 84, et t. XIII, p. 202.

ethniques et des costumes réunis pour sa joie d'artiste. Pourtant la promenade continue et il se retrouve devant les anciennes boucheries turques, « infectes et hideuses », ensuite devant un puits « décoré de têtes de bœufs, disséquées et blanchies ». C'en est trop. La tentative de voir là une ancienne superstition romaine échoue, et ces images font basculer l'attitude plus ou moins positive vers la répulsion. Il fait dans ce contexte une affirmation que nous devrions retenir :

« Un jour vint où je fus forcé de m'avouer que le pittoresque ne console pas de tout : je m'en doutais déjà,
Et que, pour être artiste on n'en est pas moins homme.
Le séjour de Bucharest commençait à me peser. »³⁰



Le pittoresque était donc entendu comme un agrément des lieux où l'on avait à se consoler de certaines choses. Il entrait en contexte avec la pauvreté et la barbarie, avec le sauvage et le primitif, comme un contrepoids qui avait la force – sans nier leur existence ou la faire oublier – d'offrir d'autres centres d'intérêt, d'autres valeurs. L'absence de celles communément reconnues – l'ordre, le travail, la

³⁰ *Ibidem*, t. XIII, p. 207.

prospérité – n'en est pas moins ressentie comme pénible, nécessitant consolation, et le pittoresque n'apparaît pas moins comme un pis-aller. Mais on le définit quand même comme une valeur de compensation et d'agrément. Celle-ci a non seulement un pouvoir intrinsèque, mais aussi une importance contextuelle : elle apparaît comme une heureuse alternative à ce qui froisse le voyageur, comme une qualité qui contrebalance les aspects négatifs, en les faisant excuser ou même accepter.

Le pittoresque est propre à une vision d'artiste, selon Lancelot. Il faisait une distinction intéressante à un moment donné, en affirmant que la fécondité des plaines « n'est une beauté que pour l'esprit »³¹. En continuant cette idée, on pourrait dire que le pittoresque n'est une beauté que pour les yeux, parce que l'esprit, désireux d'ordre, de bien-être et de progrès social n'y trouve pas son compte (implicitement, il ressort que la vraie beauté, qui cumule les deux instances, est attribuée à l'espace ouest-européen). Il n'est pas étonnant de voir que le dessinateur Lancelot revendique cette vision d'artiste, mais il est très intéressant de constater que le grand historien et futur ministre Victor Duruy voulait lui aussi voyager comme « ces grands enfants d'artistes et de poètes ».³² Dans le même contexte, Duruy faisait une précision importante au sujet du regard que doit porter sur le monde celui qui se fait un programme de la découverte du pittoresque : « On regardait d'assez près pour voir, d'assez loin pour ne saisir que le côté pittoresque ou gracieux des choses et des gens ». On voit bien pourquoi Lancelot parlait aussi de ses recherches ethnographiques et on sait quelle sera la fortune anthropologique de ce regard éloigné. Le pittoresque n'est qu'un côté des choses, coexistant avec d'autres dont on doit faire abstraction ou qu'on doit prendre en vrac et accepter. Alors que la beauté est une qualité pleine et entière, qui ne varie pas avec l'observateur, le pittoresque, lui, il en dépend et, fragile, risque de disparaître toutes les fois qu'on regarde, comme Lancelot, de (trop)

³¹ *Ibidem*, t. XVII, p. 338.

³² Victor Duruy, dans *Le Tour du Monde*, t. III, 1861, p. 338. Dans *La Relation orientale*, Paris, Klincksieck, 1995, p. 92, Sarga Moussa montre que c'est en adoptant une pareille vision que Lamartine réussissait à « rompre avec l'imaginaire du despotisme ottoman », pour mettre au premier plan « la recherche du *pittoresque oriental* ».

près, toutes les fois que, en perdant sa bienveillance ou sa vigilance, le voyageur laisse les côtés répulsifs prendre le dessus.

C'est ce qui arrive dans l'épisode de l'auberge Manouk. L'auteur en vient à carrément déclarer que, « dégoûté et ahuri », il commençait à douter que « la régénération fût possible pour le peuple roumain ». En changeant complètement de ton, il blâmait la « dégradation morale » et « les préjugés », « les instincts dominateurs et rapaces », « la dépravation »... Je ne sais pas si c'est de lui-même qu'il ajoute à cette diatribe l'idée que « le mal n'y est certainement que provisoire ». Le fait est que cette phrase est suivie d'une note dans laquelle le directeur de la revue, Édouard Charton, intervient personnellement, afin de corriger son reporter, en remettant les choses sur la voie de la bienveillance et du respect pour l'autre. Sur la voie de l'intérêt pour les côtés gracieux et de la consolation, bref sur la voie du pittoresque :

« Il n'en faut pas douter [écrivait Charton]. Du reste, le directeur de ce recueil doit témoigner ici qu'il a connu plusieurs familles de Bucharest et qu'il a conservé de ses relations avec elles les souvenirs les plus doux et les plus aimables. Le spirituel voyageur ne prétend pas avoir eu le temps ou l'occasion d'étudier la société de cette ville sous tous ses aspects et au fond même : d'ailleurs, il faut des réserves. »³³

On ne peut évidemment pas ici s'attarder sur la personnalité d'Édouard Charton, le créateur du *Magasin pittoresque* et de la revue *Le Tour du Monde*. On doit seulement rappeler que, sous l'influence saint-simonienne, il a toujours milité, d'une part pour l'éducation des gens simples et défavorisés, de l'autre, pour « détruire les préjugés des lecteurs sur les peuples mal connus ».³⁴ L'intérêt pour le pittoresque qu'il cultive par ses revues n'était pas seulement destiné à susciter la curiosité de son public populaire ou à former son goût esthétique. Il constituait l'élément le plus important d'une véritable politique culturelle, ayant pour fonction de populariser les cultures autres et

³³ Édouard Charton, *Le Tour du Monde*, t. XIII, p. 208.

³⁴ Marie-Laure Aurenche, *Édouard Charton et l'invention du « Magasin pittoresque » (1833 – 1870)*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 246.

d'éveiller une autre attitude à leur égard. Charton a contribué sans doute à enseigner les premiers éléments de l'ouverture au pluralisme culturel et de l'acceptation des différences. La relation de Lancelot démontre qu'il ne faut pas considérer ce genre de textes comme une représentation transparente des réalités décrites, mais tenir aussi compte du contexte de production. Celui-ci peut expliquer l'une des relations de voyage les plus intéressantes, et les plus bienveillantes, sur les Pays Roumains.

România la vreme de război. Observațiile unui corespondent de front de la 1877

Adrian-Silvan IONESCU,
Institut d'Histoire Nicolae Iorga, Bucarest

Izbucnirea Războiului Oriental – ce, pentru români, avea să devină Războiul de Independență – a fost un moment politic și militar de mare însemnătate care a suscitat interesul presei mondiale. Corespondenți de front de la mai multe periodice importante au fost trimiși, ca observatori, la București și apoi, trecând prin alte localități românești, au traversat Dunărea, spre a ajunge la teatrul războiului. Pe lângă materialele pe care le trimiteau constant la redacțiile lor, unii dintre ei și-au făcut și note personale pe care le-au strâns, la încheierea ostilităților, între copertile unor cărți. Observațiile lor, consemnate sub imperiul emoției și al surprizei descoperirii unor ținuturi pline de culoare locală, sunt o importantă sursă documentară pentru reconstituirea unei imagini clare a României la vreme de război. Gazetari și artiști speciali au încheiat un portret, complex și veridic, al țării noastre într-al optulea deceniu al secolului al XIX-lea.

În continuare ne vom referi la volumul memorialistic publicat de Apollo Mlochowski de Belina, *De Paris à Plevna. Journal d'un journaliste*¹ – apărut încă din 1878 și vândut, așa cum se preciza pe pagina de titlu, „în profitul răniților ruși”. Deși cartea sa a fost prezentată, succint, de Nicolae Iorga încă din 1938² și figurează în *Bibliografia istorică a României*³ și în *Independența României* –

¹ Apollo Mlochowski de Belina, *De Paris à Plevna. Journal d'un journaliste. De Mai à Décembre 1877*, Paris [f.a.].

² Nicolae Iorga, „Un cercetător al României în vremea războiului de Independență”, în *Revista Istorică* XXIV/1938, pp. 359-365.

³ Cornelia Bodea (coord.), *Bibliografia istorică a României, Secolul XIX*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, București, 1972, p. 103.

*Bibliografie*⁴ (în ultima lucrare numele autorului apare notat, în mod eronat, Miochowski de Belina), o parcurgere amănunțită și o valorificare a materialului conținut nu a fost făcută până acum, cu atât mai mult cu cât autorul a avut observații foarte judicioase asupra societății românești din acea perioadă, consemnate adesea cu umor și autoironie. Într-o lucrare aparte, dedicată iconografiei Războiului de Independență, am folosit fragmente din volumul său spre a ilustra viața în campanie a corespondenților de front.⁵

Plecarea gazetarilor pe front este admirabil sintetizată de Mlochowski de Belina în primele pagini ale cărții sale:

„*Alea jacta est!* Războiul este declarat! Directorii de jurnale ne-au trimis la teatrul războiului și avem promisiunea de a fi acceptați să urmărim operațiile beligeranților. Batalionul presei este numeros, o masă de corespondenți pleacă la cartierul general rusesc trimiși de la Paris, Londra, Berlin, Viena, Roma și chiar de la New York. Alții se duc la cartierul general otoman și, mai puțin fericiți decât noi, vor fi obligați să trăiască în societatea pașilor, beilor, nizamilor și bașibuzucilor.”⁶

Urmează enumerarea tuturor corespondenților de presă: Camille Farcy de la *France*, Henri de Lamothe de la *Temps*, colonelul Brackenbergh de la *The Times*, Dick de Lonlay de la *Moniteur universel* și de la *Le Monde Illustré*, Friedrich Lachmann de la *Die Politik*, Johann Lichtenstadt de la *Die Presse*, Winter de la *Tagblatt*. Era o societate colorată și veselă, bine echipată și aprovizionată cu merinde și sticle de șampanie⁷ menite a le asigura subzistența cel puțin până la destinație.

⁴ Ștefan Pascu, Jean Livescu, Dan Berindei, Constantin Nuțu, Ion Matei, *Independența României – Bibliografie*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, București, 1979, p. 37.

⁵ Adrian-Silvan Ionescu, *Penel și sabie. Artiști documentariști și corespondenți de front în Războiul de Independență (1877-1878)*, Editura Biblioteca Bucureștilor, București, 2002, pp. 18-24.

⁶ Apollo Mlochowski de Belina, *op.cit.*, p. 9.

⁷ *Ibidem*, p. 10.

Intră în România prin nordul țării, pe la Suceava, venind cu expresul via Viena. La Roman întâlnesc o mulțime de ofițeri ruși, foarte eleganți, căci „uniforma rusească este superbă și ei o poartă cu mândrie”. Acolo iau contact și cu primii militari români:

„Îi vedem pe *dorobanți*, soldați români al căror acoperământ de cap este destul de original, o bonetă de blană aproape la fel de mare ca și căciulile de urs ale grenadierilor noștri din garda imperială, doar că boneta în chestiune are forma unei bonete frigiene așezată de-a curmezișul. Uniforma acestor soldați este mai mult decât săracă iar *dorobanții* nu au nici bocanci, nici cizme, ci un fel de sandale spaniole cu nojițe – este pur și simplu urâtă. Ofițerii lor au uniforma gărzii mobile [franceze] de la 1870-71 sau, mai degrabă, aceea a defunctei gărzi naționale. Figurile lor sunt brune, pârlite de soarele Orientului. Ai crede că românii au sânge țigănesc în vine atât de brună le este pielea și contrastează cu aceea a soldaților ruși.”⁸

De la graniță durează 20 de ore ca să ajungă la București, în Gara Târgoviștei, pe 22 mai 1877. Prima impresie pe care i-o face orașul capitală este detestabilă: exclamă, cu uimire, „Ce pavaj!” și se plânge că roțile trăsurii intrau mereu în bălți, locuințele de mahala pe lângă care trec sunt niște colibe înconjurate cu uluci de lemn iar orătăniile – pui, curcani, porci și câini – umblă libere pe străzi.⁹

Când intră, însă, pe artera principală, Podul Mogoșoaiei, aspectul se schimbă, casele sunt luxoase, hotelurile, ocupate de ofițeri și de mulți străini, iar Teatrul Național este caracterizat drept „magnific”.¹⁰ Totuși, „reședința princiară este o locuință foarte modestă.”¹¹

La Palat asistă la ceremonia proclamării Independenței: domnitorul Carol îl avea la dreapta sa pe Marele Duce Nicolae iar la stânga pe principesa Elisabeta; în spatele lor se afla statul major rusesc și cel românesc, precum și miniștrii I.C. Brătianu, Lascăr Catargiu,

⁸ *Ibidem*, p. 30.

⁹ *Ibidem*, p. 31.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ *Ibidem*, p. 33.

Mihail Kogălniceanu, iar C.A. Rosetti a dat citire actului de emancipare față de Imperiul Otoman. Gazetarul francez face portretul persoanelor cu sânge albastru pe care le-a văzut:

„Prințul Carol al României are o frumoasă prestanță, figura sa, acoperită de o barbă scurtă tăiată ascuțit, este foarte agreabilă. Este ceea ce noi numim, în mod vulgar, un băiat drăguț. Prințesa este încântătoare și are, într-adevăr, un aer măreț. Marele Duce Nicolae este, la fel ca toți Romanovii, un om frumos, se poartă militărește și discută cu voce scăzută cu aghiotanții săi.”¹²

Se cazează la Grand Hotel du Boulevard, care este elegant și confortabil ca un hotel elvețian, deși prețurile sunt enorme: o cameră modestă costa 12 franci pe zi iar pentru un apartament trebuia să fii un nabab ca să ți-l poți permite.¹³ Sala de mese era curată și bogat ornamentată; doar că fețele de masă nu se schimbau prea des și acest lucru se vedea. Mâncarea era bună – „bucătăria românească merită a fi clasată”, spunea el, dar cea de influență ungurească era prea picantă „pentru un stomac delicat de parizian” și nici măcar o carafă plină de apă din Dâmbovița nu poate stinge arsura.¹⁴ Aceasta îi prilejuiește autorului câteva remarci legate de apa „dulce” a Dâmboviței – care „este detestabilă” –, evocând versul de largă circulație „Dâmboviță apă dulce, cine bea nu se mai duce”, pe care îl dă în original și în traducere, pentru a aminti mai departe un monolog comic al lui Matei Millo și îndemnul de a prefera vinul de Drăgășani acelei ape.¹⁵

Hotelul era ocupat de oaspeți de toate naționalitățile, restaurantul era „un adevărat Babel unde se vorbesc toate limbile din lume”.¹⁶ Capitala își schimbase aspectul foarte rapid în cele câteva zile de când sosise aici:

„Am crezut că găsesc aici aceeași societate pe care, în general, o întâlnești în orașele semi-civilizate din Orient, ca la Belgrad

¹² *Idem.*

¹³ *Ibidem*, p. 31.

¹⁴ *Ibidem*, p. 32.

¹⁵ *Idem.*

¹⁶ *Idem.*

spre exemplu dar, deloc, Bucureștii sunt un oraș european, în ciuda cupolelor aurite de modă orientală. Societatea românească este cea pe care o întâlnim în capitalele noastre.”¹⁷

Dacă în mahalale era mizerie, în schimb, pe Șoseaua Kiseleff puteau fi văzute echipaje luxoase în care se plimbau persoane ce ar fi făcut cinste aleilor din Bois de Boulogne. Dar această promenadă lungă de 500 m nu era suficientă pentru un public la fel de numeros.¹⁸

Și Podul Mogoșoaiei era la fel de aglomerat. Acolo se plimbau ofițerii ruși la braț cu frumoasele românce, urmărite, cu jale, de ochii tinerilor localnici. Gazetarul remarca, ironic:

„Vor fi destule drame din dragoste la București în anul de grație 1877, epoca șederii rușilor în Capitala românească. În rest, uniforma este totdeauna preferată de dame. Haideți, domnilor români, făceți-vă soldați, deveniți ofițeri și aceste dame vă vor acorda favoarea de a vă accepta brațul și de a le ține evantaiul.”¹⁹

Serile erau petrecute la spectacolele date la diverse localuri precum Grădina Rașca, Union Suisse, Teatrul de Vară, la Hotelul Dacia sau la restaurantul Stavri. Se interpretau operete, cântate numai în franceză. Dar cântăreții și corul proveneau din întreaga Europă: ruși, nemți, polonezi, români, chiar și englezi și un francez de pe Rin, așa că era de înțeles „cacofonia pronunțiilor diverselor naționalități”. Totuși, publicul – și în special ofițerii ruși – aplaudau entuziast și chemau interpreții de câteva zeci de ori la rampă. A avut loc un singur incident: o artistă de ocazie, fostă comunardă, „a venit să ragă *Marsilieza*, nu asta, nu asta! au strigat ofițerii iar ea a trebuit să se execute.”²⁰

Erau date și spectacole de amatori în beneficiul răniților, unde membri ai protipendadei se transformaseră în actori:

¹⁷ *Ibidem*, p. 35.

¹⁸ *Idem*.

¹⁹ *Ibidem*, pp. 36-37.

²⁰ *Ibidem*, p. 37.

„Toată societatea înaltă a Bucureștilor, tot patrioticul București, aceste două definiții sunt inseparabile în România, s-a adunat la Teatrul cel Mare unde au dat o serată de amatori în profitul Societății Crucii Roșii. Cei din elita societății românești împreună cu marchizul de Laubespine-Sully, amabilul secretar general la companiei căilor ferate franceze și d-na de Laubespine-Sully, s-au transformat în actori pentru această operă de caritate. Spectacolul era format din *Două văduve*, *Pălăria unui ceasornicar* și *Gramatica*. În concluzie, serată foarte reușită și pe care nu o vom uita niciodată. Amatorii s-au arătat actori perfecți. Să cităm, în ordine, numele acestei trupe de elită: d-na prințesă Alexandru Ghica, d-na marchiză de Laubespine-Sully, d-na Caterina Florescu, d-nii de Laubespine-Sully, Bengescu, Grigore Paleolog, prințul Ioan Cantacuzino, Cerchez și Strat. Sala era plină, A.A. L.L. prințul Carol și prințesa Elisabeta, ducele de Saxa-Altenbourg, Don Carlos, au asistat la reprezentație. Corespondenții principalelor jurnale europene erau acolo, în frac și cu cravată albă. Te-ai fi putut crede la o premieră la Paris.”²¹

Era vesel la București pe atunci!

De Belina se deplasează la Ploiești unde se afla cartierul general rusesc, pentru a-și primi acreditarea și legitimația de recunoaștere pe lângă armata țarului. Orașul este frumos, înconjurat de grădini iar în depărtare se vedeau Munții Carpați cu piscurile acoperite de zăpadă. În oraș, specula era în floare, iar proprietarii de hoteluri au găsit metode de a se îmbogăți pe seama crescutei cereri de locuințe:

„Am descins la Hotel Concordia. Să vă ferească Dumnezeu, dragi cititori, de un han asemănător. Înainte de război se plăteau 2 franci pe zi cazarea într-o cameră foarte vastă. La intrarea rușilor în Ploiești aceeași cameră se închiria cu 4 franci apoi, hotelierii scumpind prețurile și nemaiavând camere libere, s-au gândit să taie zisele camere cu un perete despărțitor și să pretindă 8 franci pe zi, apoi au împărțit din nou această jumătate de cameră în două astfel având un câștig

²¹ *Ibidem*, p. 83.

de 32 franci pe zi pentru un spațiu de cinci metri pătrați. Ce paturi și ce bucătărie! Imaginați-vă fericirea fiecăruia când s-a putut întoarce la desfătările din Capua românească.”²²

Gazetarul se prezintă colonelului Hasenkampf, un ofițer de stat major în etate de circa 35 de ani, personaj omnipotent care acorda reprezentanților presei dreptul de a urma armatele pe front. Solicitantul trebuia să-și aducă trei portrete fotografice spre a putea fi identificat. Permisul odată obținut, el trebuia semnat și parafat de generalul Stein, comandantul pieței, de la care este obținută brasarda și placa de alamă, de corespondent, pe care era înscris numărul de ordine al gazetarului – 29 în cazul lui Belina.



²² *Ibidem*, p. 41.

El consideră placa urâtă dar îi recunoaște utilitatea atunci când vede un grup de civili arestați sub bănuiala de spionaj:

„Păcătoasă placă, o să mă ia drept comisionar. Cu toate acestea, m-am calmat, dacă nu este elegantă este, în compensație, un solid pașaport. Ieșind de la generalul Stein am văzut câțiva indivizi arestați pentru spionaj, păziți de un pichet de soldați. Chipuri urâte privind cu ochi pofticioși placa mea de correspondent. O, frumoasa mea placă! Afară ea lucește sub razele soarelui, ai crede că este de aur. Certamente, această placă este de bine.”²³

La Ploiești asistă și la sosirea țarului Alexandru II. Gara era pavoazăată, trupele îl aclamau, cu frenezie, pe autocrat la coborârea din vagonul imperial – ce aparținuse cândva lui Napoleon III. Țarul era însoțit de principele Carol, de țarevici, de Marele Duce Nicolae, de miniștri și de mulți generali. Urcați în trăsură, cortegiul se pune în mișcare spre centrul orașului.²⁴



²³ *Ibidem*, p. 44.

²⁴ *Ibidem*, p. 50.



Mlochowski de Belina a fost prezent și la vizita pe care țarul și suita sa i-o întoarce prințului domnitor, la București. Același fast, același cortegiu strălucitor, gărzii de onoare, trei arcuri de triumf ridicate pe ruta ce urma a fi parcursă, stemele Rusiei și României arborate peste tot, colonia rusească din Capitală întâmpină înalții oaspeți cu pâine și sare, primarul C.A Rosetti a rostit o alocuțiune de bun venit în care comite eroarea de a vorbi despre „emanciparea popoarelor din Orient”, la care împăratul intervenise cu remarcă „Am o mică rectificare de făcut la cuvintele dumneavoastră: doresc emanciparea popoarelor *creștine* din Orient.”²⁵

Între corespondenți se iscase o controversă privind lungimea șederii țarului. De Belina, care susținea că împăratul va merge pe front, face chiar un pariu pe importanta sumă de 1000 franci cu desenatorul spaniol Don Jose Luis Pellicer de la *Ilustracion Española*

²⁵ *Idem.*

i American, care susținea că acesta nu a venit decât pentru a trece trupele în revistă.²⁶

Oaspeților ruși le-a fost pus la dispoziție Palatul Cotroceni, reședința de vară a domnitorului care, așa cum preciza autorul, era o „semi-mănăstire sau un semi-castel” construit pe o înălțime de unde se văd Bucureștii la fel de bine ca Parisul de pe terasa de la St. Germain.²⁷



²⁶ *Ibidem*, p. 45.

²⁷ *Ibidem*, p. 64.

Prin natura ocupației sale, gazetarul nu putea sta mult timp într-un singur loc ci se deplasa acolo unde evenimentele urmau să se desfășoare. Se duce la Brăila și vede podul construit, de generalul Zimmermann, peste Dunăre.²⁸ Se afla apoi la Galați când, într-o noapte, a fost trezit de bubuiturile luptei ce începuse între ruși și turci.²⁹ Toți gazetarii străini se aflau acolo spre a culege știrile cele mai recente. Își schimbaseră cu toții vestimentația într-una de campanie, apropiată de cea ostășească:

„Am început să ne militarizăm. Corespondenții au adoptat cascheta albă, cizmele cu carâmb înalt, o tunică albă și fiecare era echipat cu un revolver de cavalerie. Aceasta dă un aer îndrăzneț care va impresiona pe drăguțele românce. Confrății noștri englezi se abțin să nu facă la fel ca noi și și-au păstrat costumul civil, nemții s-au echipat *à la prusienne* iar austriecii au costume amestecate. Confratele nostru Lichtenstadt are un chipiu american și o bluză austriacă.”³⁰



²⁸ *Ibidem*, p. 69.

²⁹ *Ibidem*, p. 75.

³⁰ *Ibidem*, p. 63.

La Giurgiu îl cunoaște pe generalul Mihail Skobeleff, care îi furnizează noutăți pe care-i face onoarea de a i le scrie personal pe o coală de hârtie. Apoi îl invită să-l însoțească la Slobozia. Deși orașul era bombardat zilnic și peste tot erau ruine, locuitorii nu se sinchiseau prea mult de aceasta:

„[...] am văzut români instalați în fața cafenelei, discutând, fumând și râzând, alții jucând biliard în interior. Și să spunem că în fiecare zi cad câteva sute de proiectile în oraș! Cu siguranță, românii nu sunt fricoși. [...]”³¹

Închiriază o trăsură cu care se duce la Zimnicea, unde erau așteptate evenimente deosebite. Pe drum întâlnește un convoi militar ce transporta niște ambarcațiuni demontate și notează, amuzat, limbajul colorat cu care marinarii îndemneau animalele de tracțiune:

„Niște canoniere, parțial demontate, urmează același drum ca și noi și sunt trase de douăzeci de boi. Marinarii țineau țepușa de îmboldit vitele și, în limbajul lor metaforic, găseau că navele lor merg mai repede pe apă decât pe uscat. Un matelot conducător de boi este, vă rog, un matelot în uniformă! Hei, voi, cașaloți grași! spune unul dintre ei boilor săi, n-aveți cărbuni în mașină? Ce-i asta, mecanic de uscat, îți e frică să arunci în aer podul de-ți merg animalele așa de încet? – zice altul unui conducător bulgar. Cârma la babord, foca mea mai neagră decât fiul de cățea pe care l-a trimis Egiptul să se bată cu noi, că o s-o încasăm bine, dragul meu!”³²

Localitatea în care ajunsese îl dezamăgește profund, cu atât mai mult cu cât nu găsește nici un loc de cazare și nici măcar mâncare. Ca de obicei, gazetarul prezintă situația cu mult umor:

„Zimnicea: Doamne, este acesta un oraș? Adesea mi s-a spus că este un oraș, sunt aici aproape trei sute de căsuțe acoperite cu paie și cu garduri mâncate de cari. Este mai sat decât Bucureștii ceea ce se recunoaște din numărul de copii goi, de porci, de pui de găină și de gunoaie pe care le întâlnești pe

³¹ *Ibidem*, p. 94.

³² *Ibidem*, pp. 98-99.

stradă. Un praf sufocant învăluie orașul, siroco permanent ce durează în tot timpul anotimpului cald și care este înlocuit de un metru de glod în timpul anotimpului rece. [...] Am căutat, în zadar, să mă cazez, nici o cameră și nici un furgon ospitalier ca la Giurgiu. Intru într-un cazinou și cer de mâncare. Sunt privit ca animalul cel mai ciudat de pe pământ. "De mâncare, dar, domnule, aici nu se mănâncă decât din când în când, de la 8 dimineața până la prânz, după această oră nu mai este nimic." "Atunci dați-mi pâine și ceai." "Nu e aici nici pâine, nici ceai." Este, într-adevăr, trist dar am făcut cunoștință cu niște ofițeri ruși care erau în aceeași situație ca mine. De ce nu mi-am adus provizii? Nu mi se recomandase oare? Dar mi se spusese că trebuie să-ți procuri merinde pentru a merge în Bulgaria, aici nu suntem în Bulgaria. Ah, gustarea mea din strada Moscova! O, dragul meu Paris, cât te regret!"³³

În această situație, nu are altă soluție decât să înnopteze pe malul Dunării, sub cerul liber pe care se ridicase luna plină. Brasarda și placa de corespondent îi sunt foarte utile în momentul în care niște ofițeri, considerându-l suspect, folosesc un pretext pentru a-l legitima. Asigurându-se că nu este spion, militarii fac haz de situația lui precară și-i facă cinste cu băutură informându-l că nu e cazul să doarmă pentru că, nu peste mult, avea să înceapă forțarea fluviului. Dialogul pe care Mlochowski de Belina îl redă în cartea sa este plin de imediateță, punctat de curtoazia specifică unei conversații între gentlemen, din care nu este exclusă și o doză de ironie:

„Era un clar de lună magnific, mă apropii de Dunăre, este frumos, plin de farmec. Șistov este în fața mea întinzându-se pe un munte împădurit. Câțiva ofițeri vin să-mi ceară foc. – Ce faceți aici? – Încerc să adorm. – Cine sunteți? – Corespondent de presă. – Arătați-ne legitimația și brasarda dumneavoastră. – Pofțiți, domnilor. – Perfect, sunteți în regulă, scuzați că v-am deranjat. – Nu este nici un deranj, mă scuzați, domnilor, că nu vă conduc, după cum vedeți locuiesc sub cerul înstelat. Ofițerii încep să râdă și mă invită să iau cu

³³ *Ibidem*, pp. 99-100.

ei un pahar de țuică excelentă. – Veți fi, imediat, unul de-ai noștri? – Cum imediat, căci este noapte doar? – Nu dormiți, domnule, căci este de presupus că traversarea [Dunării] se va face într-o oră. – Mulțumesc, domnilor.”³⁴

Într-adevăr, la unu noaptea se aud împușcături și, trezit din picoteală, Belina poate privi prin binoclu spre malul opus, unde se dădeau primele lupte.

Acestea sunt ultimele știri despre ținuturile românești din memorialul lui Mlochowski de Belina: el urmează armatele la sudul Dunării și, în restul volumului, sunt consemnate detalii privind desfășurarea luptelor și evidențierea trupelor române ce primeau botezul focului și aveau să cucerească Independența.

³⁴ *Ibidem*, pp. 101-102.

Littérature de l'Orient européen

L'Europe orientale sous la plume d'un voyageur arabe du XIV^e siècle : Ibn Battûta

Alia BOURNAZ BACCAR, Université de la Manouba, Tunis

Les voyageurs arabes, doit-on le rappeler, ont été parmi les téméraires pionniers qui ont bravé les horizons inconnus : Ibn Fadlân, El Birûni, Al Idrîssi, Ibn Jubayr, Ibn Battûta, Hâssen Ezzayati, dit Léon l'Africain, se sont laissés tenter par l'aventure et ont sillonné les espaces infinis de l'Empire musulman qui s'étendait de l'Indus à l'Atlantique. Le commerce aidant, déplacements, échanges et découvertes défrichaient des voies nouvelles de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud de ce qu'était alors le monde au Moyen Âge.

Nous nous proposons de nous pencher sur l'expérience d'un homme dont une partie de la vie a été consacrée à l'amour de l'exploration, il s'agit d'Ibn Battûta, d'origine berbère, musulman, malékite, né à Tanger le 24 février 1304 dans une famille de cadhis et de cheikhs.

Nous ferons tout d'abord plus ample connaissance avec ce voyageur d'exception et de ses pérégrinations puis nous nous pencherons sur son voyage vers la Russie méridionale, qu'il atteint en 1334, après avoir traversé la partie la plus orientale de l'Europe méridionale : les Balkans. Enfin nous prendrons connaissance de ses réactions et remarques de voyageur à la découverte de l'Autre.

En effet, ayant quitté sa ville natale le 14 juin 1325 pour se rendre à la Mecque, Cheikh Aboû 'Abdallah, Mohammed, Ben Brahim, fils Bathoûthah, dit at Tanjî, ne reviendra que 25 années plus tard, soit le 8 novembre 1349, ce qui lui a valu d'être surnommé « le voyageur de l'Islam » ou encore « le plus grand voyageur des Arabes et des non Arabes aussi ». C'est qu'ayant goûté à l'attrait des espaces nouveaux, il décide de suivre les caravanes marchandes et d'aller à la recherche d'autres cieux, d'autres paysages, d'autres peuples.

Après avoir traversé l'Afrique du Nord, la Libye, l'Égypte, la Syrie et la Palestine, il effectue son pèlerinage à Médine et à la Mecque. De là, avec une caravane irakienne, il se rend le 17 novembre

1326 en Irak, puis en Perse, où il pèrègrine entre Ispahan, et Chiraz, Tabriz et Mossoul. Il retourne de nouveau à la Mecque en 1327 ; en 1330, il se dirige vers le Yémen, son embarcation est déviée de sa route et il se retrouve en Afrique orientale ; il se réembarque pour le Yémen, où il séjourne, puis il se rend avec des négociants en Oman après avoir marché 10 jours dans le désert.

En 1332, il revient à la Mecque. Après son troisième pèlerinage, il traverse le désert et arrive en Égypte puis en Syrie. Il emprunte un bateau génois pour se rendre en Perse. Le voilà donc en Asie Mineure où, après quarante jours, il se retrouve en Russie méridionale. Le lundi 14 juin 1334, il prend la route de Constantinople en compagnie de la fille du souverain et épouse du sultan Muhammad Uzbek Khân. Il traverse par la suite le désert à dos de chameau, en 40 jours. Il atteint l'Asie Centrale le 13 septembre 1333 et séjourne en Chine. Il se rend avec des étrangers en Inde, en 1341, se fixe deux années aux Maldives, visite Ceylan, le Bengale, et Sumatra ; il retourne au Moyen-Orient en 1347 et rebrousse chemin par l'Iran, l'Irak, et la Syrie, aboutit au Caire, d'où il reprend la route de la Mecque pour un quatrième pèlerinage en 1348 .

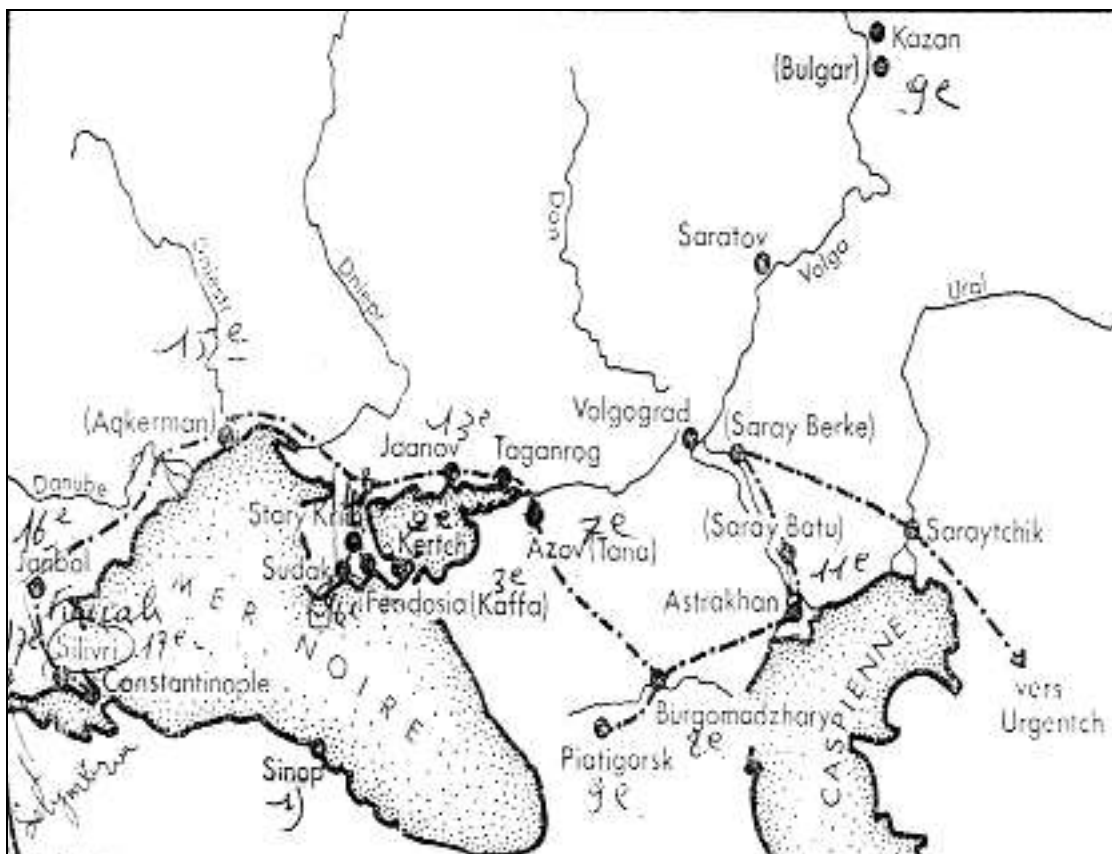
Il retourne finalement à Marrakech en novembre 1349 en passant par Djerba, Gabès, Sfax et Tunis, puis repart en Espagne musulmane, se retrouve à Fez, où il est envoyé en mission par le sultan Aboû 'Inân au Royaume de Mali. De retour définitivement à Fez et sur les ordres du sultan, Ibn Battûta confie ses notes à Ibn Jozayer el Kalbî , secrétaire et poète à la cour, qui rédige ses récits intitulés *Tuhfat an-nuzzâr fî gharâ 'ib al am-sâr wa 'ajâ 'ib al- asfar*. Le travail de rédaction dure une année, de février 1355 à février 1356.

Cette *Rehla* a intéressé de nombreux voyageurs, explorateurs et orientalistes, qui l'ont traduite, de manière fragmentaire, dès 1808, en allemand, anglais, portugais, espagnol, russe, perse, turc, indou. Ce n'est que cinquante années plus tard, que le récit a été pour la première fois traduit dans son intégralité à partir du texte original, par deux orientalistes français MM.C. Dufrémery et B.R. Sanguinetti, entre 1853 et 1859, en 4 volumes, sous le titre de *Cadeau fait aux observateurs, traitant des curiosités offertes par les villes, et les merveilles rencontrées dans les voyages*.

Dans ce qui suit, nous allons nous intéresser à son séjour en Europe orientale, qu'il a traversée lors de son voyage vers la Russie méridionale.

Le voilà donc découvrant ce que l'on appelle couramment les Balkans. À cette époque, les frontières actuelles n'existaient pas. Aussi, allons-nous considérer la chaîne du Caucase, courant sur près de 1.500 km de la mer Noire à la mer Caspienne, comme étant la frontière naturelle entre l'Asie et l'Europe.

Ibn Battûta emprunte ce couloir caucasien et suit l'itinéraire suivant :



Carte tirée du livre *Ibn Battûta Voyages*, Paris, Maspero, coll. « Découvertes », 1982.

Il quitte Sinope, le seul port sur la mer Noire, vers le mois de mars 1334, pour se rendre sur la côte nord, à El Qirim (Crimée) mais une tempête dévie le vaisseau vers le port de El karch, appelée aujourd'hui Starry Krym, siège épiscopal depuis 1332 sur la rive ouest du détroit séparant la mer Noire et la mer d'Azov, nom d'une ville et un port d'Ukraine situés à l'extrémité de la presqu'île du même nom,

dans la partie orientale de la Crimée. En 1318, elle était aux mains des Génois et dépendante d'Al Kafâ. Ibn Battûta débarque donc à El karch et passe la nuit dans une église.¹

Il loue, avec les marchands, deux chariots et ils arrivent à Al Kafâ, aujourd'hui Feodosia, sur la côte est de la Crimée à 42 km de là.

Il loue ensuite un chariot pour revenir par terre vers Kiram² à l'intérieur des terres.

En compagnie de l'émir Tuluktimur – gouverneur d'Al-Qirim (Crimée) en 1332 –, et toujours à l'aide de chariots achetés sur place, il se dirige vers la ville de Serâ.³

Il longe le littoral nord de la mer d'Azov jusqu'à atteindre la rivière de Mius à l'ouest de Taganrog. Là, il traverse un gué et arrive au bout de trois jours à la ville d'Azak, la médiévale Tana, l'actuelle Azov, édifiée sur l'estuaire du Don, située sur le rivage de la mer.⁴

Après des pérégrinations à l'intérieur de la Russie, qui le mènent jusqu'au « Pays des Ténèbres », il redescend vers le sud et séjourne à Hâddj Terkhân (Astrakan), à l'embouchure de la Volga.

Là, il propose au sultan Muhammad Uzbek Khân d'accompagner sa seconde épouse, la *khathûn Bayalûn*, fille du roi des Grecs, qui désirait rendre visite à son père ; Ibn Battûta se joint à la caravane pour découvrir Constantinople.

Ils prennent la route le 14 juin 1334 et se dirigent vers Ukac (Locaq), à dix jours de marche de Séra et située sur la rive nord de la mer d'Azov, à côté de Mariupol (Jdanov).

¹ Précisions géographiques et historiques données par les traducteurs Paule Charles-Dominique, qui a annoté et présenté *Les Voyageurs Arabes*, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1995, et Stéphane Yarasimos, qui a introduit et annoté *Ibn Battûta Voyages*, Paris, Maspero, coll. « Découverte », 1982.

² C'est la médiévale *Solghat*, actuelle Sary Krim. Le chariot était alors une sorte de maison ambulante tout confort et donc le moyen de transport le plus commode à cette époque-là. Ibn Battûta lui consacre une longue description, pp. 672-673.

³ Fondée en 1227 par le 1^{er} souverain de la Horde d'or comme résidence d'hiver et située à cent km au nord d'Astrakan sur la Volga. Une nouvelle Saray fut fondée en 1257 plus au nord, à 70 km à l'est de Stalingrad.

⁴ Ville où les Génois puis les Vénitiens installèrent dès 1316, puis 1332, des comptoirs commerciaux et qui fut conquise par les Ottomans en 1475.

Dix jours après, ils arrivent à Surdâk (Soudak), dans la plaine de Kifdjak, au sud-est de Feodosia, en Crimée, où habitent des Turcs et une communauté grecque.

Ils arrivent à Bâbâ Shalthoûk⁵, en Dobroudja. Elle est séparée de l'empire des Grecs par un désert à traverser en une vingtaine de jours de marche. Ils entament cette ultime étape le 14 juillet 1334.

Au bout de dix-huit jours, ils arrivent à la forteresse de Mahtoûly, proche de la frontière entre l'Empire de la Horde d'Or et celui de Byzance⁶ ; à partir de là, ils ne voyagent qu'avec des chevaux et des mulets à cause des montagnes difficiles à franchir.

Ils arrivent à Fenîcah (Vicina), sur le troisième canal franchi, construite sur le Delta du Danube, au sud de l'embouchure.⁷

Puis c'est Selymbria (Silivri), sur le bord de la mer Marmara, à 70 km de Constantinople, où il séjourne 1 mois et 10 jours et qu'il quitte les 22-23 septembre 1334.

Il refait alors le voyage dans le sens inverse, retrouve les chariots laissés à l'aller.

Il remonte donc vers le nord, entre à nouveau dans le désert et traverse Bâbâ Shalthoûk en plein hiver.

Il se dirige ensuite vers Hâddj Terkhân (Astrakan), longe pendant trois jours le fleuve Itil et les rivières avoisinantes.

Il arrive enfin à Serâ y reste quelques temps puis la quitte pour Khârezm (en Perse).

Dans ce qui suit, les pays appartenant à l'Europe orientale feront l'objet de notre attention. Il s'agira donc de la Bulgarie, la Roumanie, d'une partie de la Grèce, de la région montagneuse de la Turquie et d'Istanbul.

Ibn Battutâ nous donne une vision plurielle de ces contrées. Son itinéraire lui fait découvrir de multiples paysages à différentes saisons

⁵ C'est un saint qui colonisa avec un groupe de Turkmènes sur le littoral actuel de la Roumanie après 1260 et y mourut en 1300. Son tombeau est à Babadagh, au nord de la Dobroudja. Mais il ne peut s'agir de la ville indiquée par Ibn Battûta, la frontière mongole se trouvant beaucoup plus au nord.

⁶ Elle passait par Janbol, ville de la Bulgarie actuelle et où commence donc l'empire grec qui est à 22 jours de marche de Constantinople (16 jours jusqu'au canal et 6 du canal à la capitale).

⁷ Enclave byzantine à la fin du XIII^e siècle, occupée par les Mongols avant 1338.

et le met en face d'une mosaïque de peuples et de religions. Désert, montagnes, villes, ports, fleuves, rivières, cathédrales, églises, monastères, mosquées sont cités ou décrits, il offre au lecteur un véritable cours de géographie physique et humaine et d'histoire puisque des noms véridiques et des portraits sont campés : il est question de Byzantins, Grecs, Turcs, Mongoles, Génois, Vénitiens, de juifs, de chrétiens et de musulmans. Tel un reporter de l'actualité politique, il rend compte de ce creuset où se mêlèrent différentes civilisations.

D'esprit curieux, il note tout, lors de ses séjours sur ces terres : les traditions et coutumes, les rites, l'apparat, les vêtements, les moyens de transport, la nourriture... il réagit en anthropologue aux pratiques culturelles, sociales et religieuses de l'Autre, aux ressemblances et aux différences. Nous nous arrêterons surtout aux passages levant le voile sur la propre vision que ce voyageur musulman a du christianisme.

La narration d'Ibn Battûta est précise, il note les dates, l'heure, la nationalité, la localisation géographique des lieux où il se trouve et il parseme son récit d'anecdotes souvent palpitantes, telle sa traversée mouvementée de la mer Noire de Sinope vers la Crimée, à El Kerch, alors sous la domination mongole. Là, il est tout de suite confronté à une situation nouvelle pour un musulman, réagissant différemment à chaque circonstance :

« Je vis une église vers laquelle je me dirigeai ; j'y trouvai un moine et je vis sur un mur de l'église l'image d'un Arabe coiffé d'un turban, ceint d'un sabre, tenant à la main une lance, devant une lampe. Je dis au moine : "Quel est ce personnage ? - C'est le Prophète Ali." *Je fus surpris !* »⁸

Dans ces lignes, Ibn Battûta mentionne un état de fait, une co-existence, pacifique, des deux religions. Ici, il s'agit d'un moine et d'un Cheikh qui personnifient l'un le christianisme et l'autre l'islam sunnite et qui dialoguent sereinement dans une église ; ils se côtoient,

⁸ « Ibn Battûta. Voyages et périples », in *Les Voyageurs Arabes*, op. cit., p. 671. Ali est le gendre du Prophète Mohamed, dont on a usurpé le pouvoir au VII^e siècle, ce qui a entraîné une rupture dans la nation musulmane : le chyïsme et le sunnisme. C'est nous qui soulignons.

semblent s'accepter l'un l'autre. C'est Ibn Battûta qui est déconcerté et troublé par la présence insolite du portrait d'un Arabe s'imposant par sa panoplie orientale (turban-sabre). Ce spectacle inattendu, à un moment où Empire Ottoman et Empire Byzantin se guerroyaient, frappe son esprit. Son commentaire s'arrête là.

Plus loin, en longeant la rive nord de la mer Noire, il arrive à Al Kafâ, qui est une « grande ville s'étirant sur le rivage et habitée par des chrétiens pour la plupart génois. » Il s'agit bien évidemment de Feodosia. Il loge dans une mosquée et entend, pour la première fois, sonner les cloches d'une église. Il faut savoir que dans un *adith*, ou paroles rapportées du prophète Mohamed, c'est un son déplaisant aux oreilles et on apprend que : « Les anges n'entreront pas dans la maison où sonnent des cloches. » Ce qui explique donc la réaction d'Ibn Battûta :

« Un moment après nous être installés, nous entendîmes les cloches sonner de toutes parts. Je n'avais jamais entendu ce bruit et je fus effrayé. Je demandai donc à mes compagnons de monter dans le minaret, de réciter des passages coraniques, d'invoquer Dieu et d'appeler à la prière. Ce qu'ils firent. C'est alors qu'apparut un homme en cotte de mailles et en armes. Il nous salua et nous lui demandâmes ce qu'il voulait. Il nous apprit qu'il était le Cadi de cette ville et ajouta : "Quand j'ai entendu que vous récitiez des passages coraniques et que vous appeliez à la prière, j'ai tremblé pour vous et je suis venu comme vous me voyez." Puis il nous quitta et nous n'eûmes qu'à nous féliciter de notre sort ! »⁹

Dans ce passage, on sent qu'un état de tension et de peur règne sur ces lieux. Il faut préciser qu'au XIII^e siècle les Génois furent autorisés à séjourner et commercer à Al Kafâ, une sorte de chef-lieu, aboutissement des routes maritimes partant de Constantinople et de Sinope et dont une partie de la population estimée à 40.000 était convertie au christianisme.

Nous voudrions aussi évoquer la réaction d'Ibn Battûta face à la nouvelle attitude de la sultane qui arrive aux frontières de son pays

⁹ *Idem.*

natal (l'empire grec), après avoir traversé pendant 20 jours, en plein hiver, le désert au nord de la Crimée :

« Nous arrivâmes alors à la forteresse de Mahtûlî, premier district rûm¹⁰. Les Grecs avaient appris que la *khâthûn* arrivait dans son pays et Kafâlî Nicolas, le Grec, la rejoignit dans cette forteresse à la tête d'une armée considérable et avec de nombreux vivres. Il était accompagné par des princesses et des nourrices de la maison de son père, roi de Constantinople. [...] Elle abandonna la tente qui lui servait de mosquée dans cette forteresse et on n'appela plus à la prière. Parmi les dons d'hospitalité, on lui apportait du vin qu'elle buvait et des porcs qu'elle consommait, d'après ce que m'a raconté un de ses familiers. Il ne restait plus avec elle de musulmans qui priaient, sauf peut-être un Turc qui faisait ses dévotions avec nous. C'est ainsi que la mentalité changea parce que nous avions pénétré en pays infidèle. Néanmoins, la *Khâtûn* ordonna à l'émir Kafâlî de me traiter avec égards ; un de ses esclaves qui s'était moqué de notre prière fut battu. »¹¹

Comme nous le constatons, Ibn Battûta nous rapporte les faits sans aucun jugement défavorable et sans blâmer la volte-face de la *khatun*. Sans commentaire désobligeant, il constate un état de fait qui confirme un comportement qu'il trouve normal, car naturel, et tire les conclusions qu'il importe de faire, sous forme de vérité générale.

Sa découverte de la religion chrétienne se prolonge à Constantinople, qu'il visite en août 1334 et où il va ressentir des sentiments différents ; de l'appréhension tout d'abord : « Je restai donc près des bagages et de la suite de la *Khâthûn* parce que je craignais pour ma vie. »¹² Sa vue provoque, par un effet de miroir, la terreur auprès des habitants de Constantinople, qui regardent avec effroi ce musulman parmi eux : « Je les entendais dire : "Les Sarrasins, les Sarrasins !" »¹³ Ceux-ci n'avaient pas le droit de franchir

¹⁰ *Rûm* désigne les non-musulmans de l'Empire Byzantin ou les chrétiens en général. Le pays des Rûms sont l'Asie Mineure et l'Anatolie.

¹¹ « Ibn Battûta. Voyages et périples. », *op.cit.*, p. 695.

¹² *Ibidem*, p. 696.

¹³ *Idem*.

le seuil du palais, « sauf avec autorisation »¹⁴. Aussi, Ibn Battûta est-il fouillé « pour s'assurer que je n'avais pas de couteau »¹⁵.

Cependant, il est objet d'intérêt et de curiosité dès le moment où on apprend qu'il a visité « Jérusalem, la Roche sainte, la Qumâma¹⁶, le berceau de Jésus, Bétlhéem et Hébron, puis Damas, Le Caire, l'Irak et le pays des Rûm »¹⁷.

Un peu plus loin, lorsqu'il rencontre le père du roi, devenu moine et qui « s'est consacré à la dévotion », il est traité avec égard :

« Il me prit la main et dit à mon compagnon qui savait l'arabe : "Dis à ce Sarrasin, [c'est-à-dire à ce musulman], que je touche la main qui est entrée à Jérusalem et le pied qui a marché sur le Rocher [Mosquée d'Omar à Jérusalem], dans la grande église appelée Qumâma et à Bethléem." Il mit la main sur mon pied et s'en essuya le visage. Je fus surpris de la considération que ces chrétiens portent aux fidèles qui ont foulé ces lieux, bien que n'appartenant pas à leur religion. Puis le roi me prit par la main et je cheminai avec lui. »¹⁸

C'est un dialogue de religion et de civilisation assez insolite qui s'instaure. Les pèlerinages, le savoir et la culture d'Ibn Battûta provoquent l'admiration et l'estime du roi qui le met sous sa protection, et lui permet de visiter églises et monastères. S'il trouve les premières « malpropres et n'offrant aucun intérêt »¹⁹, il prend tout son temps pour décrire minutieusement l'extérieur de l'église de Ayâ Sûfiya. Il éprouve de l'admiration face à la beauté du « marbre veiné et sculpté avec beaucoup d'art ». Il est impressionné par ses dimensions et par « sa haute muraille percée de treize portes ». Des superlatifs ponctuent le tableau qu'il nous en donne : « c'est la plus grande église byzantine », elle est « munie d'une grande porte », et « un grand pavillon [...] où se trouve un grand siège »²⁰.

¹⁴ *Idem.*

¹⁵ *Ibidem*, p. 697.

¹⁶ Mosquée d'Omar à Jérusalem.

¹⁷ « Ibn Battûta. Voyages et périples. », *op.cit.*, p. 698.

¹⁸ *Ibidem*, p. 702.

¹⁹ *Ibidem*, p. 699.

²⁰ *Idem.*

Mais il est aussi animé par un certain scepticisme lorsque les « employés ne laissent entrer que ceux qui se prosternent devant la croix, très vénérée chez les Byzantins car ils prétendent que c'est ce qui reste des bois sur lesquels a été crucifié un homme qui aurait été Jésus »²¹.

Le ton est ici presque narquois ; tout un attirail linguistique présent dans le texte – l'emploi de l'indéfini « on », du conditionnel passé et du verbe « prétendre » – indique qu'il est loin d'être convaincu par de telles explications, que sa raison n'accepte pas.

En déambulant dans les différents quartiers de Constantinople, il est aussi frappé par le grand nombre de monastères et il en donne l'explication :

« La plupart de ces rois, lorsqu'ils atteignent soixante et soixante-dix ans, construisent un monastère, revêtent le cilice, vêtement de crin, transmettent le pouvoir à leur fils et se vouent à Dieu jusqu'à leur mort. Ils mettent tout leur soin à édifier ces monastères, les font bâtir en marbre et les décorent de mosaïques. C'est pourquoi il y a tant dans cette ville. »²²

Aussi constate-t-il que : « la plupart de la population de la ville est constituée par des moines, des religieux, des prêtres et les églises y sont innombrables. »²³

Il est aussi sensible à la beauté des voix, récitant l'Évangile :

« Un jeune garçon était assis dans la chaire et leur lisait l'Évangile avec une voix telle que je n'en ai jamais entendu de plus mélodieuse. »²⁴

Enfin, pour parachever ce panorama de la présence d'Ibn Battûta en Europe orientale, j'aimerais terminer la présente étude par un hommage à Bucarest, où je me trouve moi aussi, la maghrébine musulmane, pour la première fois. Il s'agit du tableau que ce voyageur brosse du Delta du Danube, traversé en juillet 1334, et qui est à quelques centaines de kilomètres d'ici :

²¹ *Ibidem*, p. 700.

²² *Ibidem*, p. 671.

²³ *Ibidem*, p. 702.

²⁴ *Ibidem*, p. 701.

« Nous parvînmes au delta sur la rive duquel se trouve une grande localité. C'était la marée montante, nous attendîmes donc le reflux pour traverser. Cette première branche du fleuve avait deux milles de largeur. Nous marchâmes donc quatre milles dans les sables et nous arrivâmes sur la deuxième branche, qui avait trois milles de large. Nous marchâmes ensuite dans des pierres et du sable et nous atteignîmes la troisième branche ; la marée avait commencé à monter et nous eûmes bien de la peine à la franchir, elle était large d'un mille. La largeur du delta est donc de douze milles en tout en comptant les parties arrosées et les parties à sec. Pendant la période des pluies, elle est toute recouverte d'eau et on ne peut traverser qu'en barque.

Sur la troisième branche du delta se trouve la ville d'al Fanîka qui est une petite localité fortifiée, charmante. Elle possède trois églises et de beaux couvents. Des cours d'eau la traversent et elle est entourée de vergers. On y conserve le raisin, les poires, les pommes et les coings d'une année à l'autre. »²⁵

La présentation des lieux est méthodique et éloquente. Il existe, chez Ibn Battûta, une réelle volonté de décrire avec précision ce qu'il voit.

Le récit de voyage sur lequel nous venons de nous pencher offre un intérêt indéniable à plus d'un titre. Étant le résultat d'un contact direct avec les pays visités et les peuples rencontrés, il se veut conforme à la réalité qu'Ibn Battûta a observée, ce qui fait de ce dernier un anthropo-géographe avant la lettre. Il rend compte d'une vision multiculturelle vécue. Aussi, ce genre viatique est-il une source sérieuse d'enseignements sur l'Europe orientale vers 1335 et a, de ce fait, une valeur documentaire appréciable sur une altérité inconnue et inattendue. Elle est considérée selon les canons culturels musulmans. Mais en aucune fois Ibn Battûta ne se laisse pas aller à des jugements dépréciatifs, haineux, ou intolérants envers les chrétiens, comme nous y ont habitué les Chansons de geste ou les chroniques des Croisades. Sa curiosité vis-à-vis d'autres civilisations est celle d'un explorateur à

²⁵ *Ibidem*, p. 694.

la recherche d'un enrichissement nouveau au contact de l'Autre. Aucune prise de position, aucun rejet, aucun fanatisme n'est présent dans le récit. Sa démarche veut jeter des ponts par-dessus les espaces où les cultures se mélangent. Et pourtant, il y aurait eu de quoi, il s'agit d'une époque charnière rendant compte d'un état d'esprit et de l'effervescence de ces peuples à la veille d'être annexés par les Turcs.

Ce périple est aussi une somme historique. Ibn Battûta a noté la complexité des ethnies que l'Histoire a enchevêtrées. Par-delà cette singularité, il a ajouté le particularisme religieux : catholicisme romain, chrétiens orthodoxes, juifs autochtones et juifs originaires d'Andalousie et de Syrie parlant arabe, musulmans sunnites et apparemment chiïtes, nouveaux convertis comme « le Cheikh sage et dévot Muzaffar ad-dîn qui est un Rûm converti et qui pratique sincèrement son islam »²⁶.

Bref, l'Europe orientale sous la plume du voyageur arabe du XIV^e siècle est chatoyante et fascinante, qualités qui font son originalité.

²⁶ *Ibidem*, p. 672.

Insaisissable Constantinople ou l'expérience du relativisme chez Jean Potocki

Émilie KLENE, Université de Montpellier

Jean Potocki, écrivain des Lumières, se passionne pour les récits viatiques et multiplie les pérégrinations tout au long de sa vie. C'est que le voyage répond tout autant à un désir de curiosité qu'à une volonté d'affranchissement des modes de croyances communes et d'une véritable réflexion sur la nature de l'homme. Le *Voyage en Turquie et en Égypte* qu'il fait en 1784 est, sinon le premier voyage de l'auteur, du moins le premier dont il se décide à faire le récit, et la découverte de Constantinople représente à ce titre une étape fondamentale dans la construction de sa réflexion sur l'Autre.

L'expérience de la capitale turque est strictement encadrée par l'arrivée et le départ en bateau, en caïque d'abord puis à bord d'une corvette française. Mais d'emblée le lieu refuse de se laisser emprisonner dans la fixité, dans la rigidité des mots. Il échappe à la description comme à l'emprisonnement dans une forme. La première image que le voyageur a de la ville est en effet ineffable : « enfin nous sommes arrivés dans le port de Constantinople. Ici j'abandonne la plume, car cette vue est au-dessus de toute description. Imaginez, exagérez, recourez aux voyageurs, vous resterez toujours au-dessous de la vérité »¹, tandis que sa dernière vision, au moment du départ, ne peut se dire qu'à travers une longue prétérition, comme si le voyageur avait besoin de ne plus voir pour dire :

« Déjà je ne vois plus ce bassin superbe, toujours couvert de voiles aussi légères que le vent qui les enfle. Je ne vois plus l'amphithéâtre qui l'entoure, les minarets qui le couronnent,

¹ Jean Potocki, « Voyage en Turquie et en Égypte », in *Œuvres I*, éditées par François Rosset et Dominique Triaire, Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2004, p. 18.

les murs imposants de ce sérail, qui a vu tomber tant de têtes,
& gémir tant de beautés. »²

Ainsi chancelle le cadre susceptible de structurer la perception du voyageur, ainsi se soustrait la ville à toute tentative de figement par le verbe. S'il est somme toute assez commun de rappeler l'impuissance des mots à transcrire la beauté au moment même de l'émotion esthétique, Constantinople, semble-t-il, se dérobe particulièrement à tout emprisonnement formel, à toute caractérisation unique, lisse et univoque, offrant en cela à Potocki une expérience inédite. La duplicité, les dissonances, la disconvenance du lieu que nous souhaiterions interroger ici révoquent toute image cadrée et immuable. C'est que la ville orientale, terrain fécond pour une déstabilisation des repères, favorise chez le voyageur l'émergence d'un relativisme qui conditionnera par la suite dans toute son œuvre la vision qu'il aura du monde. C'est dire l'importance de cette étape turque dans le parcours géographique et surtout philosophique de Potocki.

Le caractère duplice de l'image que renvoie Constantinople est enregistré par un regard sensible aux lieux retirés et interdits. Condamnant la méthode des voyageurs qui « n'envisagent les Turcs que comme les destructeurs des objets [du] culte »³ grec, et qui délaissent tout un pan de la ville pour que l'expérience coïncide parfaitement avec leur préjugé, Potocki au contraire s'intéresse à ce qui déborde du cadre du tableau traditionnellement brossé de la capitale turque. Les expressions telles que « quartiers les plus reculés », « lieux retirés », « lieux dont on m'avoit défendu l'entrée », « tous lieux que n'a jamais vu le commun des voyageurs »⁴, émaillent le texte et scandent le récit du séjour. Le voyageur, attaché par ailleurs à l'éclatement des frontières, qu'elles soient éthiques, esthétiques ou encore géographiques, parvient à faire abaisser les barrières, et à réduire au silence les gardiens du temple⁵, protecteurs d'une image

² *Ibidem*, p. 40.

³ *Ibidem*, p. 19.

⁴ *Idem*.

⁵ *Idem* : « Je reviens souvent aux lieux dont on m'avoit défendu l'entrée, & j'éprouve qu'il en est peu d'inaccessibles à l'opiniâtreté, & sur-tout à l'or. Les mots *Jassak*, défense, *Olmas*, cela ne se peut, les premiers qui

doxale de Constantinople. Dès lors, une nouvelle ville s'ouvre à lui, qui dépare l'image cohérente – mais purement fictionnelle, traditionnellement transmise par ses prédécesseurs. Et il entraîne avec lui le lecteur dans le dédale de ces lieux retirés, lui faisant goûter la saveur des obstacles, le parfum de l'interdit, en le plaçant au cœur d'une syntaxe elle-même labyrinthique. Les « Mayhané », ces « maisons où se vend la liqueur à laquelle la défense du Prophète semble ajouter un nouveau charme » sont, nous dit-il, « dans des lieux retirés où l'on n'entre que par des défilés obscurs & des especes de châtieres »⁶. La structure grammaticale de la phrase, faite de subordonnées emboîtées, circonstancielle – relative – circonstancielle, épouse les circonvolutions du lieu et mime l'enchâssement des recoins. Le lecteur placé ainsi en position d'explorateur, savoure d'autant plus le caractère inouï de l'aventure qu'il découvre une partie jusque-là invisible de la capitale. Celle-ci se présente dès lors scindée en une partie lisse, vernie, créée de toutes pièces par le regard des voyageurs et en une autre inexplorée, souterraine, mystérieuse, celle des « Sanctuaires de la Religion »⁷, des jeunes hommes qui vendent leur corps, ou encore des fumeurs d'opium.

Cette scission entre fiction – ou du moins reconstruction fictionnelle de l'image de la ville – et réalité se redouble puisque ces lieux retirés abritent souvent des spectacles, des danses mimétiques du réel, qui dupliquent ainsi le monde. Potocki, très sensible aux imitations, aux représentations données dans ces espaces interdits, a soin de les restituer fidèlement. Voici par exemple le spectacle donné chez le Seigneur Ali à l'occasion de la circoncision de son fils :

« [...] dans une partie du jardin, [on] avait tendu un riche pavillon : le fond en étoit occupé par une estrade où étoit placé le nouveau circoncis avec soixante autres enfants qu'Ali Efendi avoit fait circoncire & habiller à ses frais ; vis-à-vis étoit un orchestre nombreux ; des jeunes garçons déguisés en filles exécuterent une danse qui représentoit les différentes nuances des plaisirs : leurs mouvements d'abord doux &

retentissent aux oreilles d'un Etranger, sont enfin étouffés par la voix de l'intérêt ».

⁶ *Ibidem*, p. 20.

⁷ *Idem*.

modérés, devenoient successivement plus vifs, & finissoient par des vibrations que l'œil avoit peine à suivre ; l'intention en étoit rendue de maniere à ne pouvoir s'y méprendre ; seulement ils y mettoient une souplesse qui n'est pas dans la nature, & ne peut être que le fruit d'un long exercice. »⁸

Mais ce simulacre d'acte sexuel, contrefaisant précisément la réalité, est lui-même redoublé d'une parodie, celle de bouffons qui, nous dit Potocki, « se tenoient à côté des danseurs, les imitant gauchement, & désignant avec précision l'impuissance de les imiter mieux »⁹. Cette réduplication du réel, superposant les couches à la façon des glaciés d'un peintre, contribuent à brouiller l'image. Elle souligne par là toute la richesse et la densité d'une ville qui ne se laisse pas facilement appréhender. Ainsi, on le voit, derrière une apparence cohérente, uniforme, Constantinople donne à voir à qui sait chercher¹⁰ des lieux secrets et reculés abritant des spectacles, voire des spectacles de spectacles, qui scindent presque *ad libitum* l'espace entre fiction et réalité. Potocki présente la capitale turque en proie à la duplicité, dans une vertigineuse mise en abyme qui rompt avec l'image polie de la surface que d'autres avant lui ont essayé de véhiculer. Il s'attache enfin à prolonger ce dédoublement par l'écriture, en insérant des contes arabes dans son récit de voyage. Qu'il transcrive ceux qu'il entend dans les cafés ou qu'il s'exerce à l'imitation du genre, il intègre ces contes dans une proportion très surprenante, si bien que si réalité et fiction s'enrichissent mutuellement de leurs apports respectifs, elles contribuent néanmoins à troubler l'image univoque de la ville. Le conte et « l'universel reportage » superposent ici leur propre vérité apportant chacun ses représentations spécifiques. La ville, privée de cadre, dénuée d'un sens fixe, immuable mais dont la vérité semble être justement dans cet entre-deux, devient alors le terrain propice à la déstabilisation des repères.

⁸ *Ibidem*, pp. 19-20.

⁹ *Ibidem*, p. 20.

¹⁰ *Ibidem*, p. 19 : « Quelquefois le hasard & l'hospitalité naturelle des Orientaux, viennent au-devant de ma curiosité ; mais on sent bien que de pareils hasards ne sont que pour ceux qui savent les chercher ».

Outre la duplicité, c'est par la discordance engendrée par le rapprochement de ses différents éléments que le caractère insaisissable de la capitale se laisse aussi deviner. Contre l'unité et la trompeuse cohérence de l'image artificiellement construite par ailleurs, Potocki s'attache au caractère bigarré de la ville, enregistrant contrastes et contradictions. L'aspect hétéroclite du lieu le saisit et il le restitue par l'écriture dans des juxtapositions parfois tout à fait surprenantes :

« Ce sentiment [= l'intérêt] plus fort même que celui de la crainte, m'a déjà ouvert les Palais des Grands, les Sanctuaires de la Religion, ceux de la beauté où s'élèvent & se vendent les jeunes filles destinées à faire l'ornement des Harems. »¹¹

On le voit, loin de gommer les aspérités turques et de faire taire les discordances, il entend au contraire les faire saillir car la dissonance fait sens : nul ne peut en effet imposer une cohérence dont le monde est dépourvu et dont Constantinople est un échantillon extrêmement révélateur. Aucun détail, aucune vision, ne doit se dissoudre dans le tout, sous peine d'appauvrir la ville et d'affadir son chatolement. Dès lors, le rapprochement de deux éléments hétéroclites souligne tout l'artifice des visions et des idées unifiées, que celles-ci soient turques ou occidentales. Insensiblement, ce rapprochement de termes opposés fait éclater la logique des cultures et des mœurs et conduit Potocki vers un relativisme discret. Très sensible au respect dont les Turcs témoignent à l'égard des animaux par exemple, voici ce qu'il écrit à sa mère :

« L'esprit de paix qui défend au Bramine d'attenter à la vie des animaux, semble inspirer également l'habitant du Bosphore. Vous aurez sans doute entendu parler du soin qu'on prend à Constantinople, des chiens & des chats qui peuplent les rues de cette ville. Mais ces animaux ne sont pas les seuls qui aient droit aux libéralités des Turcs. Un nombre infini de tourterelles & de ramiers qui habitent librement tous les toits, vont au-devant des barques chargées de grains, & ont l'air d'y exiger avec hauteur leur droit, fixé généralement à une mesure par sac. Les oiseaux aquatiques, dont le canal est ouvert, se

¹¹ *Idem.*

détournent à peine quand la rame est prête à les toucher, & leurs nids sont respectés, même des enfants, qui seroient partout ailleurs, leurs ennemis naturels. »¹²

Creuset de cas exotiques et incongrus, Constantinople conduit le voyageur à interroger le réel et à relativiser les coutumes européennes. Les antinomies dans ces exemples introduisent du jeu, au sens mécanique du terme, dans la cohérence de la représentation de l'Occident qu'il livre ainsi en creux. Potocki crée des chocs culturels, qui doivent immédiatement faire sens :

« [...] ce qui achevera sans doute de vous gagner en faveur des Turcs, c'est leur respect pour les arbres ; les couper est un crime énorme, qui fait murmurer tout le voisinage, aussi n'est-il rien qu'on ne fasse pour l'éviter. »¹³

Par ce contraste hyperbolique pour tout lecteur occidental entre l'acte et son appréciation axiologique, le voyageur sonde les présupposés éthiques qui président à l'élaboration des lois et des coutumes. L'effet de surprise amène le lecteur à remettre en question ses propres habitudes ainsi que les principes qui les régissent. Mais Potocki qui, nous l'avons vu, dénonce le caractère factice de l'image vernie de Constantinople, n'entend pas pour autant substituer le modèle turc au modèle occidental. Les failles qu'il révèle dans les représentations des deux mondes visent plus à briser l'uniformité, à brouiller la lisibilité de l'univers. Celui-ci est dénué d'unité, de vérité immuable et absolue. L'assise des coutumes et des croyances est branlante et le regard acéré du voyageur est là pour l'enregistrer. Constantinople, propice à la déstabilisation des repères, fonctionne davantage comme un révélateur de cette perte de sens et favorise par là même une remise en question de la *doxa*.

Dès lors – et ce sera notre dernier point – à partir de l'exemple turc, Potocki s'abandonne au plaisir de révéler toute la relativité des jugements et des valeurs. Il s'amuse à exhiber le verso d'une première version, à retourner en quelque sorte comme un gant le moindre argument en faveur d'un jugement éthique a priori incontestable. Ce

¹² *Ibidem*, p. 38.

¹³ *Idem*.

qu'il dit des « Puschts », ces jeunes hommes employés dans les « mayhanés » pour séduire les clients, est à ce titre très révélateur :

« [...] souvent les Puschts deviennent les victimes de la jalousie & de la passion qu'ils inspirent. Voilà des goûts qui doivent sans doute faire horreur, sur-tout aux femmes, à moins qu'elles n'aiment mieux regarder comme un hommage qu'on leur rend, celui que l'on adresse à des êtres qui leur ressemblent assez, pour m'avoir trompé plusieurs fois, lorsqu'ils étoient déguisés pour la danse. »¹⁴

On reconnaîtra aisément dans ce glissement subtil, à la faveur d'une restrictive, de la notion d'« horreur » à celle d'« hommage », le procédé sceptique de l'isosthénie¹⁵. Cet usage de la confrontation dans le même passage de deux arguments contradictoires a pour effet de placer le lecteur entre deux positions, orthodoxe et hétérodoxe, présentées comme équivalentes et de rendre instable le socle des morales établies. De par sa complexité, son étrangeté, la capitale turque nourrit ainsi la réflexion philosophique et devient par là même un formidable terrain d'exploration du monde et de l'homme.

Dans le *Voyage en Turquie et en Égypte*, Potocki nous livre le portrait d'une ville qui ne se laisse pas appréhender. L'incapacité des mots à définir Constantinople, le caractère duplice de l'espace entre surface et souterrains, reconstruction fictionnelle et réalité, ou encore la bigarrure, les dissonances, les déséquilibres qui déstructurent le tableau, voilà ce qui intéresse Potocki dans le lieu qu'il découvre. La capitale turque, refusant de se laisser cerner – au sens étymologique – entourer par un regard globalisant, enfermer dans la sphère d'un savoir systémique, offre un vaste terrain expérimental de l'homme. Le voyageur n'est pas là pour confirmer un savoir, mais pour ouvrir l'éventail des possibles, accéder aux lieux interdits, et goûter le caractère illimité du monde. Obéissant aux seuls principes de plaisir et de curiosité, pleinement conscient que c'est là le seul moyen de

¹⁴ *Ibidem*, p. 21.

¹⁵ Emmanuel Naya, *Le Vocabulaire des Sceptiques*, Paris, Ellipse, 2002, p. 27 : « Égalité de force persuasive entre deux représentations mises en opposition, empêchant de valider l'une ou l'autre comme vraie ».

comprendre ce qui l'entoure, il se laisse dériver et voit dans l'exemple turc un échantillon de la complexité du réel. Constantinople lui offre une expérience inédite car littéralement paradoxale, par-delà la voie royale de la pensée commune. Par ses contrastes et ses contradictions, elle l'entraîne à interroger les coutumes, les mœurs occidentales et orientales et à découvrir la relativité des valeurs. Elle est en cela une expérience fondamentale dans la construction du voyageur, conditionnant une philosophie et une esthétique du décentrement si prégnantes par la suite dans son œuvre.

L'Orient balzacien entre forme d'être et rêve d'absolu

Gleya MAÂTALLAH, Université de la Manouba, Tunis

Dans la fiction balzacienne, l'Orient s'étend du monde arabo-musulman à l'Extrême-Orient. À côté de cet espace (à la mode dans son temps) l'auteur de *La Comédie humaine* invente un vaste Orient européen. Longtemps associé à l'Espagne, cet espace s'étend sur d'autres pays sur lesquels seront projetés la même rêverie et le même désir d'une expérience totale du corps, d'une culture de l'excès dans ses différentes formes. Aussi, noms des personnages, lieux, objets exotiques, jusqu'aux discours seront-ils transposés pour recréer tout un mode d'être qui n'est pas loin de la vision de l'artiste, chercheur d'absolu. Balzac réinventant l'Orient par la force du rêve et du verbe, se serait lui-même pris pour un sultan, animé par le fantasme du pouvoir absolu et du plaisir sans bornes.

Dans ce qui suit, nous étudierons cet Orient européen à travers deux axes : l'ambiance mythique et le projet d'écriture.

L'ambiance des Nuits ou la poésie des sens retrouvée

De Valence à Venise, de Naples à Séville ou à Paris, autant de villes s'inscrivent dans la fiction pour être le cadre d'un rêve oriental projeté sur l'espace européen dans une sorte de fusion de deux mondes, de deux cultures. C'est dans ce sens que Venise, soumise aux désirs de l'artiste de « renouveler les prodiges des *Mille et une nuits* »¹, n'a plus de limites : « La Venise de ses rêves a l'empire de la mer [...] le sceptre de l'Italie, la possession de la Méditerranée et les Indes. »² Construit autour d'une rêverie transposée en Europe, l'Orient balzacien gardera l'ambiance originelle, où les personnages sont imprégnés par sa culture, soit par une connaissance réelle soit par

¹ Balzac, « Gambara », in *La Comédie humaine*, X, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1979, p. 552.

² *Ibidem*, p. 557.

l'imaginaire. Le travail est clairement exprimé dans ce passage définissant l'ambiance réinventée de l'Asie :

« Aux heures difficiles de ma vie actuelle, lorsque je veux me faire une grande et splendide fête, je me reporte par le souvenir aux dix mois que j'ai passés à Java. Je me couche sur mes divans de satin chinois, et je respire l'air parfumé de mon palais perdu sans retour. Alors, je cherche à me persuader que j'entends encore le pas velouté de mes esclaves étincelantes de pierreries ; le soleil des Indes illumine encore les dessins de mes cachemires [...] ; mes vases [...] pleins d'arbustes, m'entourent de leurs suaves senteurs ; je suis vivant au milieu de ce conte arabe, jadis une réalité pour moi ; enfin ma blanche javanaise est là, étendue au milieu de sa chevelure noire, comme une biche sur un lit de feuilles. »³

Balzac recrée cette atmosphère de langueur où raffinement et sensualité sont revendiqués comme droits du viveur aux plaisirs : « Je veux vivre dans une ambiance de luxe et d'élégance »⁴, fait-il dire à Mme de l'Estorade. L'Orient européen est donc plus qu'un espace réel aux limites déterminées, un état d'âme, un désir d'être où la soif intense de vivre est inséparable d'un imaginaire fondé sur l'ailleurs. Dans *La Duchesse de Langeais*, la comtesse dit à son amant : « Vos aventures en Orient me charment »⁵ et lui de répondre : « Madame, en Asie, vos pieds vaudraient presque dix mille sequins. »⁶ De même, Louis écrit ceci à la femme de ses rêves : « [...] je me surprends à verser toutes les perles de l'Inde à vos pieds, je me plais à vous voir couchée, ou parmi les belles fleurs ou sur les moelleux tissus. »⁷ En réinventant l'ambiance des *Nuits*, la fiction associera désir et art de vivre et tout espace de volupté se métamorphose en sérail. Que le personnage soit à Paris, en Touraine ou à Venise, sa quête est celle

³ Balzac, « Le Voyage de Java à Paris », II, p. 585, publié dans la *Revue de Paris* le 25 novembre 1832, puis reproduit dans les *Œuvres diverses*.

⁴ Balzac, « Mémoires de deux jeunes mariées », in *La Comédie humaine*, I, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1951, p. 169.

⁵ Balzac, *La Duchesse de Langeais*, Paris, Garnier, 1967, p. 25.

⁶ *Ibidem*, p. 251.

⁷ Balzac, « Louis Lambert », in *La Comédie humaine*, X, éd. cit., p. 345.

d'un bonheur identique à celui des palais du Calife de Bagdad. C'est dans la vallée de l'Indre que Félix trouve auprès de Mme Mortsauf, des « félicités renaissantes », des « jouissances infinies. » De même, l'aspect des fenêtres closes, dont les « balcons travaillés comme les plus folles dentelles », suscite la rêverie du promeneur en gondole à Venise. Nucingen, le vieux banquier, se met à avaler des pastilles du sérail pour retrouver sa puissance.

Dans la conception de ses personnages féminins, Balzac crée des femmes d'essence orientale : Esther fascine Gobseck par ses grâces : cette « duègne espagnole » vivant à Paris a un nom et une figure bibliques, des yeux de feu, un teint d'Orient. Pauline se distingue par ses « lignes ovales, si larges et si virginales, qui ont je ne sais quoi d'idéal, et respirent les délices de l'Orient, l'azur inaltérable de son ciel, les splendeurs de sa terre, et les fabuleuses richesses de sa vie. »⁸ La même nature est attribuée au personnage masculin : Raphaël, ce jeune marquis d'origine méridionale, est un amant de « la paresse orientale ». Il connaît les langues orientales et dans ses moments de détente, il s'habille en oriental. Le désir de se déguiser anime Lucien, qui trouve du plaisir à mettre son bonnet turc et son pantalon rouge pour rester couché des journées entières, à fumer des houkas. L'Orient associé à l'Espagne (univers mythique), apparaît dans *Sarrasine*, où le nom de consonance orientale est attribué à un castrat, personnage qui n'est pas sans rappeler l'eunuque oriental. Dans *La Fille aux yeux d'or*, l'ambiance orientale est dans les éléments raffinés du décor : dans le boudoir de la marquise de San Réal, il y a, en plus du divan turc, la mousseline des Indes et le tapis pareil à un châle d'Orient. Foedora, la comtesse russe installée à Paris, transforme sa maison en un univers qui ramène le visiteur à un « rêve antérieur ». Et, plus ce dernier avance, plus il en découvre les merveilles : après le salon au décor envoûtant par sa fraîcheur et sa suavité, il est conduit dans la chambre à coucher où il voit « de l'impudeur, de l'insolence, de la coquetterie outre mesure » dans l'exhibition du « voluptueux » lit, ce « trône d'amour », offert en spectacle à tous. Foedora, la maîtresse des lieux au nom connoté (par feu et or), est remarquable par sa voix mélodieuse et par la langueur de ses mouvements : elle met « de la volupté jusque dans la manière dont elle se pos(e) devant son

⁸ *Ibidem*, p. 438.

interlocuteur. »⁹ Le jour, ses convives la trouvent mollement couchée sur son ottomane et agitant doucement un écran de plumes. Le soir, étendue en reine, elle s'abandonne aux « minutieux services » de sa femme de chambre, qui la déchausse ou lui peigne les cheveux avec une grande délicatesse. Les brèves répliques de la comtesse ne sont pas sans rappeler ce « rêve antérieur » dont elle est issue, c'est-à-dire une Shéhérazade des temps modernes. Dans la conscience qu'elle a de son charme irrésistible et de l'« émotion délirante » qu'il donne aux hommes, Foedora exprime sa répulsion pour ceux qu'elle avait séduits, jugeant qu'ils sont « tous bien ennuyeux ».

Dans *La Peau de chagrin*, le faste luxueux de l'hôtel rue Joubert est une image du sérail rêvé : Raphaël, assoiffé de vivre dans « la soie et le cachemire », dit en arrivant dans le salon resplendissant de lumières : « Ici, je me sens renaître. »¹⁰ Accueillis par de jeunes gens remarquables par leur beauté, les convives se sentent plongés dans une « féerie digne d'un conte oriental »¹¹ : lumières, couleurs, parfums, mets raffinés, belles courtisanes, bref, des plaisirs pour tous les sens. « Autant croire en Mahomet »¹² se dit le marquis trouvant là une image de l'Éden promis aux hommes.

Ce qu'il faut souligner, c'est l'amalgame dans l'imaginaire balzacien au sujet de la représentation de l'Orient, situé entre le conte et la mythologie religieuse : si Mahomet réfère au texte religieux, le conte inscrit l'ambiance parisienne dans une culture marquée par le goût du luxe et du raffinement. Et, dans le va-et-vient entre deux cultures, entre l'irréel et le réel, le personnage, qui reste européen par sa conscience du réel, ne manque pas de penser au prix de cette profusion : « Le budget d'un prince allemand, se dit Raphaël, n'aurait pas payé cette richesse insolente. »¹³ Balzac a lui-même vécu cette ambiance et profité de l'hospitalité fastueuse du roi de la finance, le banquier Aguado, d'origine portugaise. En avril 1830, pour résumer ce monde dans sa duplicité, il écrit : « Hier, c'est une affaire à conclure, demain, ce sera une délicieuse soirée. »¹⁴

⁹ *Idem.*

¹⁰ *Ibidem*, p. 70.

¹¹ *Ibidem*, pp. 85-86.

¹² *Ibidem.*, p. 73.

¹³ Balzac, « *La Peau de chagrin* », in *La Comédie humaine*, X, éd. cit., p. 87.

¹⁴ Balzac, *Correspondance*, III, Paris, Garnier, 1964, p. 240.

Cette ambiance où le bien-être stimule le rêve et féconde les idées, laissera ses traces dans la création : « Il y avait en tout je ne sais quelle grâce poétique, dont le prestige devait agir sur l'imagination »¹⁵, fait-il dire à son narrateur, qui, dans l'expression de l'irréel exploite la métaphore théâtrale et la soirée devient une tragédie classique en trois actes où les jouissances excessives se succèdent jusqu'à l'aube : le plaisir des yeux (le premier acte) est suivi du plaisir du corps dans les mets raffinés et les vins servis par de ravissantes figures et le dernier dans l'art et l'amour. Dans le « chatouilleux spectacle » offert aux « plus voluptueux des sens » des jeunes gens, la femme, être de corps et de plaisir, est décrite dans sa puissance et sa duplicité mythiques de reine et d'esclave, caractéristiques de son modèle oriental. Ce modèle pourrait bien être Shéhérazade ou la Javanaise. Le désir de recréer la femme avec des éléments de sa belle Javanaise est clairement exprimé par Balzac :

« Le luxe impérial de Calcutta, les prodiges de la Chine, l'île de Ceylan [...] effacent toutes les merveilles de Paris [...] Ah ! Les Indes sont la patrie des voluptés ! [...] Paris est, dit-on, la patrie de la pensée ! Cette idée console. Cependant, la consolation serait complète si l'on pouvait rencontrer des Javanaises à Paris. »¹⁶

Là, c'est la courtisane qui se substitue à la houri :

« Fièrre de sa beauté, elle était là comme la reine du plaisir, comme une image de la joie humaine, de cette joie qui dissipe les trésors amassés par trois générations, qui rit sur les cadavres, transforme les jeunes gens en vieillards et souvent les vieillards en jeunes gens. »¹⁷

Par le nombre, la narration renforce l'illusion d'une ambiance du sérail quand, après le dîner, sous les lustres d'or, « un groupe de femmes se présenta aux convives hébétés, dont les yeux s'allumèrent comme autant de diamants. »¹⁸ Le recours au verbe « présenter » dans

¹⁵ Balzac, « La Peau de chagrin », *op. cit.*, p. 72.

¹⁶ Balzac, « Le Voyage de Java à Paris », *op. cit.*, p. 585.

¹⁷ Balzac, « La Peau de chagrin », *op. cit.*, pp. 93-94.

¹⁸ *Ibidem*, p. 90.

sa forme pronominale exprime un geste délibéré mais qui en même temps s'inscrit dans un programme : le troisième acte, où ces « créatures prestigieuses comme des fées » exhibent leur beauté, leur élégance et leur indolence, correspond à l'étape finale : « arrivant comme une troupe d'esclaves orientales », ces courtisanes avaient « dressé leurs pièges » dans les « formes molles » de leurs corps, les « couleurs agaçantes » de leurs habits et de leurs toilettes, pour « offrir des séductions pour tous les yeux, des voluptés pour tous les caprices »¹⁹. L'idée d'un sérail occidental au cœur de Paris apparaît dans les origines diverses des courtisanes : des Normandes aux formes élégantes, aux Italiennes, « consciencieuses dans leurs félicités », à la Parisienne faisant la somme par sa grâce supérieure : Aquilina, « capable de réveiller les impuissants », arrive « armée de sa toute-puissante faiblesse [...] sirène sans cœur et sans passion mais qui sait artificieusement créer les trésors de la passion et contrefaire les accents du cœur »²⁰.

La puissance de la femme s'accompagne d'une idée de danger qui renforce la duplicité de la courtisane, être de corps, fragile et redoutable. La métaphore guerrière rend bien compte de ce danger : en plus du verbe « dresser » et des noms « troupe », « pièges » au pluriel, il y a l'expression « escadron périlleux » décrivant l'entrée des courtisanes. La même idée apparaît dans les plans de Balzac : « Peindre l'amour ne vivant que de luxe, dans le cachemire, la soie au milieu des tapis, des mousselines et l'homme ayant obtenu cela par des crimes. »²¹ Dans la création, ce danger sera décrit comme une véritable source de bonheur et il donnera plus d'intérêt à la femme, objet de désir : « À Java, la mort est dans l'air : elle plane autour de vous ; elle est dans un sourire de femme, dans une œillade, dans un geste fascinateur, dans les ondulations d'une robe. »²² Transposé à Paris, ce même danger sera lié à la « femme léonine » dont les plaisirs seront comme ceux de la Javanaise, chers et périlleux. Cette femme réunissant angélisme et perversion est capable de prodiguer des jouissances supérieures, de « rendre un homme esclave d'un seul

¹⁹ *Idem.*

²⁰ *Ibidem*, p. 91.

²¹ Balzac, *Œuvres diverses*, II, Paris, Conard, 1964, p. 312.

²² Balzac, « Le Voyage de Java à Paris », *op. cit.*, p. 569.

mouvement gracieux. » L'expression métaphorique gardera la même duplicité : la femme est assimilée à la gazelle pour sa beauté, au serpent pour sa reptilité. Coralie se coule comme une couleuvre dans le lit de son amant. Le même mouvement est attribué à Paquita saisissant Henry.

Dans cet univers de la sensualité excessive, les plaisirs du corps se complètent par ceux de l'esprit : poète talentueux, musicien célèbre, spirituel caricaturiste, écrivain fécond, autant de génies animés du même désir d'être, complètent le tableau. Gambara, le musicien rêvant de jouer son opéra à Bayreuth, met l'Orient dans un art qui « embrasse la vie de Mahomet, personnage en qui les magies de l'antique sabéisme et la religion juive se sont résumées pour produire un des plus grands poèmes humains, la domination des Arabes. »²³ Dans sa fascination pour l'Art oriental, le personnage balzacien appréciera jusqu'au génie narratif : persuadé que la magie des contes d'Orient est inséparable de l'univers féerique, il trouve que « les délicieuses fictions de leurs contes, et leurs images [des poètes orientaux] les plus fantastiques sont rarement exagérées »²⁴.

De l'ailleurs mythique à la quête d'absolu

Dans la création balzacienne, L'Orient s'oppose au rêve américain porté par la soif de l'or et le goût de l'aventure. Il diffère aussi de l'Occident cruellement matériel. Un important aspect de l'exotisme se construit alors autour du rêve d'un univers mythique où Orient et Occident se confondraient. L'Orient européen résout cette fusion comme le donne à lire cette vision de Venise : « Venise, où se reconstruisent les jardins de Sémiramis, le temple de Jérusalem, les merveilles de Rome. »²⁵ Mais, c'est dans Constantinople que Balzac trouve l'espace privilégié de ses deux univers réunis : ville carrefour de deux cultures, elle répond aux besoins mythiques du créateur et à son projet artistique. Le monde onirique de nombreux personnages se construit ainsi autour des coupoles de Constantinople, de ses maisons

²³ Balzac, « Gambara », *op. cit.*, p. 342.

²⁴ Balzac, « La Femme abandonnée », in *La Comédie humaine*, II, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1967, p. 213.

²⁵ Balzac, « Gambara », *op. cit.*, p. 342.

closes mystérieuses « où le despotisme réalise ses féeries »²⁶. Cette vision d'un espace brouillant les limites mêle les données culturelles suscitant un imaginaire vaste, du Moyen Âge à la civilisation arabo-musulmane : le personnage parle bien de « faire comparaître en soi l'univers même, tout embrasser »²⁷ pour créer un monde de rêves et de mots aussi grand que le désir d'être hors du temps et de l'espace. C'est ainsi que Ceylan devient l'« île favorite des conteurs arabes et de Sindbad - le Marin ». De même, c'est l'hôtel parisien, espace enchanteur par « toutes les surprises du luxe » réunies, qui redonne au poète le désir de « passer une joyeuse vie à la Panurge, ou *more orientali*, couchés sur de moelleux coussins »²⁸. Dans son refus de la limite, l'artiste inscrit l'Orient dans l'être même de son personnage : dans *Le Lys*, Félix, « serf » et « sultan », est le type dominé et régnant par une « passion qui recommençait le Moyen Âge et rappelait la chevalerie »²⁹. Raphaël, « orientaliste » par sa culture et ses désirs, est présenté comme « le descendant de l'empereur de Valens, souche des Valentinois, fondateur des villes de Valence en Espagne et en France, héritier légitime de l'Empire ottoman »³⁰. Dans la création de ses personnages féminins, Balzac opposera les Orientales brunes sensuelles aux Européennes blondes et sans chaleur. En 1829, dans *La Physiologie du mariage*, c'est au sujet de la réclusion des femmes qu'il revient sur l'Orient et l'Occident en tant que deux univers opposés :

« À l'Orient donc, la passion et son délire, les longs cheveux bruns et les harems. À l'Occident, la liberté des femmes, la souveraineté de leurs blondes chevelures, la galanterie [...] les douces émotions de la mélancolie, les longues amours. »³¹

²⁶ Balzac, « La Chine et les Chinois », in *Œuvres diverses*, II, éd. cit., p. 567.

²⁷ Balzac, « La Peau de chagrin », *op. cit.*, p. 59.

²⁸ *Ibidem*, p. 66.

²⁹ Balzac, « Le Lys dans la vallée », in *La Comédie humaine*, IX, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1978, p. 1139.

³⁰ Balzac, « La Peau de chagrin », *op. cit.*, p. 66.

³¹ Balzac, « La Physiologie du mariage », in *La Comédie humaine*, X, éd. cit., p. 695.

Balzac va créer un type « hybride » : dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, il appellera son personnage Europe et elle sera une « belle créature qui tenait aux houris de l'Asie par sa mère, à l'Europe par son éducation et aux Tropiques par sa naissance »³². Esther, la courtisane, sera nourrie par Asie et habillée par Europe et le narrateur de dire : « [...] c'est un mythe quoi ! »,³³ c'est-à-dire en somme le mythe que son auteur mettra dans son projet de la représentation de l'espace et de la femme : « J'avoue que pour un Européen, pour un poète surtout, aucune terre ne saurait être aussi délicieuse que l'Ile de Java. »³⁴ Dans ses écrits théoriques, Balzac mettra les mêmes éléments : « Dans l'Orient que nous racontent les fabulations arabes [...], la femme (ne) paraît que par accident, elle est renfermée ; la maison est azurée [...]. Tout le merveilleux est inspiré par la réclusion des femmes. »³⁵ Le refus de la limite s'exprime dans la création d'un espace ouvert à toutes les cultures et c'est dans ces termes que Balzac définit son œuvre : « *La Comédie humaine* est une fresque de la France, où peuvent être incorporés des éléments en partie étrangers. »³⁶ Dans *La Peau de chagrin*, c'est dans Paris, quai Voltaire, que Balzac recrée un espace emblématique avec des vestiges de toutes les civilisations. Levant et Occident se trouvent mêlés dans le magasin d'antiquités où rien ne manquait : de Babylone à Tyr, de Carthage à Venise ou à Byzance, ce « fumier philosophique » est l'image de l'« immense palette » dont rêvait son personnage ébloui d'y trouver tout : des momies égyptiennes aux tasses venues de Chine ou aux peintures de la Rome chrétienne... Le maître des lieux, un antiquaire centenaire épris de la prestigieuse industrie du Levant en incarne l'esprit : il a dans la tête « un sérail imaginaire » et la puissance occulte des objets, la maîtrise du monde par l'irrationnel sont ses armes fascinantes. L'objet talismanique qu'il donnera au visiteur sera l'outil de l'absolu : le « pouvoir terrible » dont est investie la peau d'onagre est l'expression d'un défi aux lois

³² Balzac, « Splendeurs et misères des courtisanes », in *La Comédie humaine*, VI, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1967, p. 432.

³³ *Idem*.

³⁴ Balzac, « Le Voyage de Java à Paris », *op. cit.*, p. 569.

³⁵ Balzac, « Préface aux *Études de mœurs* », in *La Comédie humaine*, X, éd. cit., pp. 371-372.

³⁶ Balzac, « La Peau de chagrin », *op. cit.*, p. 315.

naturelles : c'est le refus d'être « garrotté par les liens du temps et de l'espace »³⁷.

Un autre sujet caractéristique de cet univers absolu, « hybride », recréé par les mots, est la femme, et Balzac exprime clairement l'intérêt que présente la femme orientale en tant que motif d'écriture : « Pour un artiste, qu'y a-t-il de plus tentant que de lutter avec ces femelles délicates, vampiriques »³⁸. Ces femmes n'ont pas d'existence sociale et la passion pour laquelle elles vivent se confond avec le plaisir sans limites qu'elles veulent donner à l'homme de leur vie : Paquita, aimant Henry d'un amour absolu, lui dit : « Je te donnerai des plaisirs tant que tu voudras en recevoir »³⁹, Esther aura la même attitude avec Lucien. L'être balzacien, rêveur passionné, passe des femmes orientales claustrées aux vénitiennes masquées et entre les unes et les autres, précise l'auteur, la « jalousie n'existe plus »⁴⁰. Dans sa rêverie d'une femme supérieure, qu'elle soit courtisane, comtesse ou esclave, elle sera « toute la femme », « le génie de la femelle », « l'incarnation de toutes (les) espérances de l'homme ». La courtisane de *La Peau de chagrin* est « une statue colossale [...] un monstre qui sait mordre et caresser [...] improviser en une seule étreinte toutes les séductions »⁴¹. La formule totalisante dans la description de la femme rend bien compte de cette puissance. Esther sera cette femme idéale qui réunit « la poésie, la volupté, l'amour, le dévouement, la beauté, la gentillesse »⁴². La passion de Paquita pour Henry de Marsay sera une passion absolue : « Ce fut un poème oriental, où rayonnait le soleil que Saadi, Hafiz ont mis dans leur bondissantes strophes. »⁴³ La Javanaise a la même vocation : « C'est l'amour dans toute sa poésie : l'amour ardent [...] l'amour sans remords. »⁴⁴ Foedora, la comtesse « Parisienne à moitié russe, Russe à moitié parisienne », est un autre modèle de la femme absolue, énigmatique. L'insaisissable de son être s'exprime dans des formules comme « espèce de problème féminin »,

³⁷ *Ibidem*, p. 87.

³⁸ Balzac, « Le Voyage de Java à Paris », *op. cit.*, p. 567.

³⁹ Balzac, *Une Passion au désert*, Paris, Garnier, 1968, p. 444.

⁴⁰ Balzac, « Massimila Doni », in *La Comédie humaine*, X, éd. cit., p. 343.

⁴¹ Balzac, « La Peau de chagrin », *op. cit.*, p. 93.

⁴² Balzac, « Splendeurs et misères des courtisanes », *op. cit.*, p. 597.

⁴³ Balzac, « Une Passion dans le désert », *op. cit.*, p. 432.

⁴⁴ Balzac, « Le Voyage de Java à Paris », *op. cit.*, p. 566.

« espèce d'arabesque admirable, où la passion éclate, où la joie hurle, où l'amour a je ne sais de sauvage »⁴⁵. Et, le narrateur de conclure que cette créature est irréelle – au point d'être un sujet de fiction : « Il y avait certes tout un roman dans cette femme. »⁴⁶

Balzac a connu beaucoup de femmes sur lesquelles il aurait projeté sa rêverie orientale. Dans sa première fougue en Italie, il était accompagné de Mme de Marbouty, déguisée en page. Son voyage l'aurait marqué par les « extrêmes jouissances » de l'art de vivre italien. Mme Hanska, l'Étrangère avec laquelle il entretient une impressionnante correspondance, est la dernière image de la femme supérieure. Avec son nom biblique (Ève, qui en hébreu veut dire vie), elle est dans l'imaginaire de son correspondant l'essence de la féminité. De même, cette comtesse polonaise, vivant aux confins de l'Europe, est l'incarnation de ce vaste espace qui l'a fasciné : associant Orient et Occident, elle concilie le double rêve de l'homme et le mythe euro-asiatique de l'artiste. Et, si Balzac est tombé amoureux de sa correspondante avant même de l'avoir vue, c'est parce que d'une part, il l'aurait revêtue des prestiges de l'Orient : il la qualifie bien de « diamant turc perdu dans le désert »⁴⁷. D'autre part, il se serait lui-même pris pour conquérant de la femme « tout » à laquelle il attribue dans ses lettres la « splendeur voluptueuse » de ses femmes inventées. Il lui fait lire *Le Voyage de Java* et, dans ses lettres, il mélange des éléments de son rêve à sa relation intime avec la femme désirée. En février 1835, évoquant leur érotisme avec des éléments du *Voyage de Java*, il écrit :

« Vous savez que l'une des qualités du Bengali est une fidélité sans bornes. Pauvre oiseau d'Asie, sans sa rose [...] triste, mais bien aimant, il me prend envie d'en écrire l'histoire. J'ai si bien commencé dans Java. »⁴⁸

⁴⁵ Balzac, « La Peau de chagrin », *op. cit.*, p. 93.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 150.

⁴⁷ Balzac, *Lettres à Madame Hanska*, t. II, première édition intégrale établie sur les manuscrits de Balzac ; textes réunis, classés et annotés par Roger Pierrot, Paris, Éditions du Delta, 1971, p. 207.

⁴⁸ *Ibidem*, t. I, p. 305. Le Bengali et le Minou sont des expressions conventionnelles entre les deux amants sur l'intimité respective de Balzac et de sa correspondante.

Dans la fiction, la femme supérieure, sensuelle et insaisissable, a une autre vocation : elle est la femme conteur (double éternel de Shéhérazade) qui, comme son modèle, règne par la maîtrise et l'art des mots. Foedora agit par la puissance de sa « voix pleine de câlineries ». La femme sérail tout entière engagée dans la séduction par le corps et la parole devient ce conteur délicieux qui introduit une autre modalité dans l'échange érotique : exigeant disponibilité et écoute, sa parole est une source de plaisir pour l'écouteur fasciné, ensorcelé. Sur ce stratagème narratif, Balzac écrit : « Les meilleures narrations se disent à une certaine heure. »⁴⁹ Aussi, son personnage passera-t-il de l'ambiance contesque à une situation de communication contesque. Dans son art de maîtriser l'ailleurs mythique par la parole, Pauline explique à son interlocuteur « les fabuleuses entreprises de la chevalerie, les plus capricieux récits des *Mille et une nuits* »⁵⁰. Ce don n'est pas étranger au projet d'écriture de son auteur : Balzac, pour qui « le conteur est tout »⁵¹ (c'est-à-dire en somme lui-même ou son personnage par délégation), inscrira l'excès et la « poésie de l'impossible » pour retenir jusqu'au bout le souffle du lecteur.

D'autres aspects de cette puissance sont attribués à l'homme : Henry de Marsay est, dans l'ambiance exotique de Paris, le type exerçant un pouvoir despotique oriental, pouvoir qui le range dans la même catégorie des hommes forts comme l'espagnol Félipe Hénarès, le Sarrasin, le Maure : issu d'une « race plus ancienne que celle des rois d'Espagne [...] une race inconnue au jour où les Abencerrages arrivaient en vainqueurs au bord de la Loire »⁵², il méprise le double jeu et, comme l'Arabe, il n'a qu'une seule parole. L'existence de ce duc s'inscrit dans toute une histoire qui fait sa fierté : « Si le massacre de nos ancêtres dans la cour des Lions nous a fait malgré nous Espagnols et chrétiens, il nous a légué la prudence des Arabes »⁵³, écrit-il à son frère. Pour la femme, il est tout l'univers et, par les « trésors d'affection » de ses regards et de ses gestes, il atteint une

⁴⁹ Balzac, « Autre étude de femme », in *La Comédie humaine*, III, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1976, p. 724.

⁵⁰ Balzac, « Louis Lambert », *op. cit.*, p. 438.

⁵¹ Balzac, « Introduction aux *Études philosophiques* », in *La Comédie humaine*, X, éd. cit., p. 1186.

⁵² Balzac, « Mémoires de deux jeunes mariées », *op. cit.*, p. 189.

⁵³ *Ibidem*, p. 207.

forme d'absolu. Sur cet homme supérieur capable de donner à la femme un bonheur indéfinissable, « quelque chose de beau à ne rien vouloir d'autrui », ⁵⁴ Louise écrira : « Quel bond de lion africain ! [...] ce n'est plus Paris, c'est l'Espagne ou l'Orient [...] Oh ! L'Asie ! J'ai lu les *Mille et une nuits*, en voilà l'esprit. » ⁵⁵ De tels personnages sont comme l'artiste de *Massimila Doni*, l'incarnation d'un farouche désir d'être à tout prix : « Le grand seigneur avait vendu son corps à la Débauche pour en obtenir des plaisirs excessifs. » ⁵⁶ Dans *La Peau de chagrin*, l'excès caractérise l'univers orgiaque où la « Débauche en délire » devient une façon de jouir de l'ambiance parisienne des Nuits : les viveurs en quête de plaisirs infinis demandent aux jeunes gens de suppléer les houris. L'éros interdit devient là une forme d'absolu, quand l'être, porté par une expérience totale du désir, trouve dans l'amour hors norme un bonheur sans égal. Dans l'univers masculin, cet amour est revendiqué par Vautrin, pour qui « l'amitié d'homme » est la seule à donner des plaisirs sans fin. Dans le monde féminin, Esther et Paquita ont connu elles aussi ces amours « irrégulières ». Le désir d'user la vie par le plaisir devient alors un système, « le système dissipationnel » où le refus de la norme est revendiqué comme une forme d'être : « J'ai l'Arabie et Pétrée. L'univers est à moi. » ⁵⁷, dira Raphaël.

L'absolu est aussi dans le désir d'une maîtrise de l'espace par le rêve et le personnage balzacien de dire dans une tonalité épique :

« Je m'élançais en Asie, dans l'Asie de la reine de Golcande, dans l'Asie du calife de Bagdad, dans l'Asie des *Mille et une nuits*, des rêves d'or, le chef lieu des génies, des palais de fées, un pays où comme disaient nos ancêtres on est vêtu de léger, où les pantalons sont en mousseline plissée, où l'on porte des anneaux aux pieds des babouches ornés de poèmes écrits à l'aiguille, de cachemires sur la tête, des ceintures pleines de talismans, où le despotisme réalise ses fées. » ⁵⁸

⁵⁴ *Ibidem*, p. 167.

⁵⁵ *Ibidem*, pp. 134-136.

⁵⁶ Balzac, « *Massimila Doni* », *op. cit.*, p. 345.

⁵⁷ Balzac, « *La Peau de chagrin* », *op. cit.*, p. 231.

⁵⁸ Balzac, « *La Chine et les Chinois* », *op. cit.*, p. 532.

Cette euphorie est inconcevable sans les stimulants : servis avec art et profusion, ils donnent une puissance fantasmatique extraordinaire. L'artiste opiomane balzacien devient le maître de l'univers : dans son ivresse, « il se fait général vénitien, il monte les galères de la République, et va conquérir les coupoles dorées de Constantinople ; il se roule alors sur les divans du sérail, au milieu des femmes du sultan. »⁵⁹

Dans ses plans, Balzac avait envisagé une série d'écrits qui seraient consacrés au thème oriental (*Croquis d'Orient, L'Amour au harem...*). Mais, si le projet n'aboutit pas, son contenu sera autrement préservé et intégré dans l'ensemble de l'espace romanesque. Les nombreux éléments qui apparaissent dans les ouvrages de jeunesse et de maturité mêlent alors Orient et Occident. Cet effort est inséparable des désirs du créateur et de sa vision de l'Art : il s'agit pour l'auteur de *La Comédie humaine* d'une œuvre de synthèse par laquelle il ambitionne de recréer le monde dans un immense ouvrage qui serait les *Mille et une nuits* de l'Occident. L'Orient, qu'il soit ibérique, méridional, asiatique ou arabo-musulman, est l'un des espaces privilégiés de ce monde. Il s'inscrit dans la création par la richesse de ses sensations, de ses couleurs et de son imaginaire. C'est par ces mêmes éléments que l'œuvre sera qualifiée de « riche répertoire de voluptés »⁶⁰.

⁵⁹ Balzac, « Massimila Doni », *op. cit.*, p. 343.

⁶⁰ Moïse le Yaouanc, « Le plaisir dans les récits balzaciens », in *L'Année balzacienne*, Revue annuelle du Groupe d'Études balzaciennes, 14/1973, Garnier Frères, 1973, p. 212.

« Où le Danube devient Niger... ». Mises en scène de l'Orient européen chez Paul Morand

Martina STEMBERGER,
Institut de Lettres et Langues Romanes de l'Université de Vienne

Edward Said constate dans son ouvrage classique sur l'orientalisme que « So general a category as “Oriental” is capable of quite interesting variations ».¹ Les réflexions suivantes seront consacrées à l'exploration d'une de ces « variations intéressantes », à savoir aux mises en scène littéraires de l'Orient européen chez Paul Morand. Celles-ci ne représentent pas seulement un curieux amalgame d'expériences personnelles, de connaissances des affaires politiques et économiques, dues à ses voyages, à ses liens de famille, à ses activités de diplomate, et de fantasmes virulents sur un « Orient » trouble et dangereux. Elles constituent, en plus, un champ intertextuel très dense, reflétant de nombreux discours littéraires et politiques, classiques et contemporains sur l'Orient et sur l'Europe orientale. Dans la formule même de l'« Orient européen » se retrouvent deux grandes « obsessions » de Paul Morand : l'Orient et l'Europe, l'Orient et l'Occident. Chez Morand, cosmopolite aux tendances racistes, épris des « différences », l'« attirance pour la différence de l'autre permet aussi souvent [...] de renforcer l'identité des êtres de façon plus subtile ».² Or, l'autre paradigmatique, chez Morand, n'est autre que l'« Orient » – dans toutes ses variations. Un petit texte, au titre significatif *Orient contre Occident*, esquisse l'opposition fondamentale qui structure la « géographie mythologique »³ morandienne. Morand, citant Balzac, déclare qu'« Il n'y a que deux peuples [...] l'Orient et l'Occident », et constate que la lutte de « ces

¹ Edward W. Said, *Orientalism*, London, Vintage Books, 2003, p. 102.

² Catherine Douzou, *Paul Morand nouvelliste*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 62.

³ Jurij M. Lotman, « Sovremennost' mezdu Vostokom i Zapadom », in *Istorija i tipologija russkoj kul'tury*, Pétersbourg, Iskustvo-SPB, 2002, p. 744.

deux entités » est « d'une évidence historique », qu'« il est vraisemblable et conforme aux lois de la nature, que ces deux peuples continueront à se dévorer, à se détruire », dans un « duel géant ».⁴ Dans ce contexte, il est non moins évident pourquoi l'Orient européen, univers de l'entre-deux, irritant et fascinant dans son altérité jamais tout à fait saisissable, est, pour cet écrivain, un objet privilégié pour ses réflexions sur identité(s) et altérité(s), sur l'Europe et « ses » autres, une zone de passage, une zone de test identitaire où se décide ce qui est « européen » et ce qui ne l'est pas. Avec le protagoniste de son *Bouddha vivant*, Morand se demande « où se situait au juste cet Orient dont on parlait tant ».⁵ Il s'inscrit dans toute une tradition d'écrivains et de philosophes français essayant de définir la frontière orientale de l'Europe. Celle-ci est parfois ramenée très loin à l'Ouest : pour Astolphe de Custine, « la Sibérie commence à la Vistule »⁶ ; Henri Massis, se référant à Jules Michelet, réaffirme cette frontière de civilisation : « Le monde de la Loi a sa frontière [...] sur la Vistule et le Danube. » Massis conjure la vision d'horreur d'un monde orientalisé d'où la « personne » est absente, où il n'y a « ni objet, ni sujet, plus rien que le torrent des choses ». L'Orient donne un nom à l'angoisse identitaire du sujet occidental qui a besoin « de *se définir* à nouveau ».⁷ Chez Morand, pour qui il s'agit d'« établir pour nous-mêmes et pour autrui des rapports nouveaux, exacts et constants entre notre pays et le reste de l'univers »,⁸ ce besoin de redéfinition est intensifié face à l'espace hybride de l'Orient européen. Dans ses descriptions de paysages et de personnages « euro-orientaux », Morand s'applique à tracer et retracer la frontière entre latinité et slavité, entre éléments orientaux et occidentaux ; l'Orient européen devient une zone limite où la frontière fantasmatique est omniprésente et insaisissable en même temps. Dans les discours sur « Orient » et

⁴ Paul Morand, « Orient contre Occident », in *Papiers d'identité*, Paris, Grasset, 1931, pp. 204-205.

⁵ Paul Morand, « Bouddha vivant » (1927), in *Chronique du XX^e siècle*, Paris, Grasset, 1980, p. 123.

⁶ Marquis de Custine, *Lettres de Russie. La Russie en 1839*, Paris, Gallimard, 1985, p. 132.

⁷ Henri Massis, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, 1927, pp. 106, 209, 248.

⁸ Paul Morand, « Interview donné[e] à Frédéric Lefèvre », in *Papiers d'identité*, éd. cit., pp. 19-20.

« Occident » (non seulement) de l'époque, il y a une relation étroite entre auto- et hétérostéréotypes. Morand a souvent recours à l'autorisation paradoxale du stéréotype par l'objet stéréotypé lui-même ; dans *La Nuit turque*, sur fond d'une Constantinople conforme à tous les clichés possibles d'un Orient louche, menteur et sensuel, c'est l'héroïne russe elle-même qui caractérise les Russes comme un « [p]euple de fous », en citant le célèbre poème de Fiodor Tioutchev selon lequel « *On ne comprend pas la Russie avec la raison, on ne peut que croire à la Russie* ». En même temps, elle réaffirme les autostéréotypes français, flatteurs jusque dans la critique.⁹ Inlassablement, les textes de Morand mettent en scène le regard admiratif des autres où se mire un Occident qui « se savoure [...] lui-même, de façon narcissiste, comme objet inaccessible du désir des autres ». ¹⁰ La nouvelle *Céleste Julie !* contient une véritable mise en abyme non seulement de « L'Europe galante », ¹¹ mais aussi de la stéréotypie européenne qui semble illustrer les réflexions de Homi Bhabha sur la fonction du stéréotype, objet « impossible », dans toute son ambivalence.¹² Le narrateur relativise divers clichés nationaux avec élégance, dont « l'épilepsie des Russes, la bêtise des Anglais, l'avarice des Français [...] la sauvagerie des Bulgares [...] les canailleries des Roumains, l'âpreté des Grecs [...] l'ingratitude des Yougoslaves, la légèreté des Autrichiens, la méchanceté des Hongrois, la susceptibilité des Polonais... ». ¹³

Vers l'Orient européen, avec Paul Morand

C'est à travers une Europe centrale, déjà subtilement « orientalisée », que Morand se rapproche de l'Orient européen, ainsi dans *La Nuit turque* qui décrit un voyage dans l'Orient-Express,

⁹ Paul Morand, « La Nuit turque » (1920), in *Nouvelles complètes I* (éd. Michel Collomb), Paris, Gallimard, 1994, pp. 114-115.

¹⁰ Dragan Velikić, « Europa B », in Ursula Keller/Ilma Rakusa (éd.), *Europa schreibt*, Hambourg, Körber-Stiftung, 2003, p. 354.

¹¹ Michel Collomb, « Céleste Julie !/Notice », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 979.

¹² Homi K. Bhabha, *Die Verortung der Kultur*, Tübingen, Stauffenburg, 2000, p. 120.

¹³ Paul Morand, « Céleste Julie ! » (1925), in *Nouvelles complètes I*, éd. cit., pp. 348-349.

permettant d'observer la succession de paysages et de populations depuis Paris à Constantinople. Après Venise, les évocations d'un monde de plus en plus oriental mélangent le pittoresque à une vague atmosphère de menace et de danger. On traverse la plaine croate où « une bise de zinc faucha les maïs » ; la Serbie s'annonce « par ses porcs [...] qui dévoraient, renversée dans le fossé, une carcasse de wagon dont ne restaient que les roues et le signal d'alarme ». Le paysage oriental est aussi déréalisé, les plaines bulgares affichant « une prospérité symbolique, comme sur les vignettes des timbres-poste ou au revers des monnaies » – la patrie de Potemkine, décidément, n'est plus très loin. Le voyageur occidental se trouve littéralement dépaycé ; le désordre cosmique lui-même reflète son étrangeté : « nos yeux, habitués aux constellations d'Occident, cherchaient en vain l'étoile polaire ». ¹⁴ Sur les traces de Paul Morand et de ses protagonistes, notre petit voyage « Vers l'Orient européen » suivra, à part un petit détour par la Dalmatie, le cours du Danube, fleuve au statut très particulier dans la géographie fantasmée morandienne, depuis Vienne, à travers la Hongrie, jusqu'au delta roumain.

***La Nuit dalmate* : Métamorphoses balkaniques**

Dans *La Nuit dalmate* ou *La Fleur double*, c'est la Dalmatie qui devient le lieu de métamorphoses inquiétantes. Un officier français, stationné à Raguse après la fin de la Première Guerre mondiale, épouse une belle Italienne indigène qui lui semble la compagne idéale pour une vie idyllique loin du tumulte de l'Europe contemporaine. Mais bientôt se manifestent d'étranges changements dans le physique et le comportement de sa femme qui admet enfin s'être transformée, à son plus grand désespoir, en un homme, faisant ainsi de son mariage un « sacrilège ». ¹⁵ L'officier essaie de sauver les apparences ; mais la coexistence « fraternelle » tourne rapidement à la farce. Après un divorce difficile, « Zuliano », ayant officiellement changé d'état civil, prend femme à son tour. ¹⁶ Le démontage des rôles de genre

¹⁴ Paul Morand, « La Nuit turque », *op. cit.*, pp. 111-112.

¹⁵ Paul Morand, « La Fleur double » (1924 ; sous le titre « La Nuit dalmate ou La Fleur double » dans la réédition d'« Ouvert la nuit » en 1966), in *Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 300.

¹⁶ Dans la version de 1966, il épouse la sœur de l'ex-mari.

traditionnels est un sujet qui occupe Morand, ce spécialiste de « L'Europe galante », dans beaucoup de ses œuvres. *La Fleur double*, décrivant la métamorphose très concrète d'une femme qui commence une vie nouvelle en homme, semble conjurer ce *gender trouble* croissant. Par la caricature grotesque, la nouvelle surmonte le trouble des sexes et des genres et rétablit, dans son épilogue laconique, l'ordre binaire hétéronormatif. Mais cette problématique est inscrite dans un cadre politique et culturel très spécifique. La métamorphose de l'héroïne va de pair avec celle de la ville dalmate de Raguse qui, après la Première Guerre mondiale, passe sous la tutelle de la nouvelle république yougoslave et prend le nom slave de Dubrovnik. On sait l'importance qu'attache Paul Morand à l'idée du « corps harmonieux de l'Europe, dont les diverses parties sont soudées par des siècles d'histoire et de culture communes ».¹⁷ Tout comme le « corps harmonieux » de la belle Zuliana, le corps de cette Europe latine en miniature que constituait Raguse perd le charme de son « italianité ».¹⁸ La Dalmatie de cette nouvelle est un monde des apparences trompeuses dont la seule constante paradoxale est la métamorphose, les transgressions politique, culturelle et sexuelle se renforçant mutuellement.

***Fleur-du-Ciel* : Mascarades viennoises**

Dans *Fleur-du-Ciel*, la Vienne impériale de l'an 1895, en pleine décadence, apparaît, tout comme la Dalmatie de *La Fleur double*, comme royaume du faux-semblant. Ce texte décrit les mésaventures de trois jeunes cavaliers dans la capitale des Habsbourg, un Français, un Autrichien, un Allemand, incarnant « trois races, trois pays », et dont le dernier ressent une secrète inquiétude dans cette ville avec « ces architectures à fenêtres feintes, ces femmes, elles aussi à âmes feintes, ce Schönbrunn et ses fausses perspectives, ces théâtres en trompe l'œil, cette Cour toute en décors, cette politique toute en révérences... ». Vienne est systématiquement enrichie en éléments « orientaux » peu rassurants. Les héros assistent à un « Bal masqué à l'ambassade de Russie » ; mascarade orientale qui semble mettre à nu

¹⁷ Michel Collomb, *Paul Morand. Petits certificats de vie*, Paris, Hermann, 2007, p. 126.

¹⁸ Michel Collomb, « La Fleur double/Notice », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 958.

la face cachée de cette ville occidentale, camouflant les très réels dangers de « la poussée des Slaves » et du « socialisme montant ». L'héroïne, jeune femme fatale malgré elle, bien que « Viennoise pur sang », a des yeux étrangement asiatiques ; dans la ville de Vienne souffle déjà un « vent d'est, semblable au knout russe ».¹⁹ Pour mettre fin à leur concurrence amoureuse qui risque de s'éterniser, les trois héros décident d'organiser un concours dangereux : en plein hiver, ils tenteront l'ascension du Leopoldsberg par la face nord-est. Morand décrit leur compétition équestre, avec vue très pittoresque sur le Danube, sur un terrain glissant, spongieux, hanté par le vide, espace orientalisé qui cède sous les pas et sous la pensée.

La Nuit hongroise : Liquidations danubiennes

Cette orientalisation de l'Europe centrale s'accroît dans *La Nuit hongroise* qui renoue aussi avec le *gender trouble* de *La Nuit dalmate*. Nous retrouvons Vienne, déjà d'après-guerre, faisant, « au milieu des meutes de sans-travail, des révérences de douairière dans le malheur ». Deux voyageurs français, dans une boîte viennoise, assistent au spectacle séducteur de la danse de deux « sœurs » dont l'une se révèle être un certain Monsieur Samuel Ehrenfeld de « Gratz ». L'autre danseuse, jeune Juive hongroise, grande admiratrice de Bela Kun, devient rapidement intime avec les deux voyageurs qui l'emmènent à Budapest, « par le Danube, à cause de la grève des chemins de fer ». Dès que la petite compagnie a quitté Vienne en bateau, le paysage s'exotise à vue d'œil, le Danube « ressembl[ant] à tous les Nigers ». Si, selon le célèbre dicton du chancelier autrichien Metternich, les Balkans commencent sur le Rennweg viennois, selon Morand, il semble bel et bien que l'Afrique commence sur le Danube, quelque part entre Vienne et Budapest – où la compagnie s'installe dans un hôtel de luxe au décor sinistre et au nom significatif de « Danubia ». Après le voyage sur un Danube pseudo-africain, les visiteurs se retrouvent dans un Budapest étrangement tropical ; bientôt, ils sont inquiétés par « d'assez vilaines têtes » qui viennent « rôder » autour d'eux. La jeune danseuse disparaît dans les profondeurs du Danubia dont le portier de nuit explique aux voyageurs affolés, insistant pour « qu'on fouille l'établissement de la

¹⁹ Paul Morand, « Fleur-du-Ciel » (1956), in *Nouvelles complètes II* (éd. Michel Collomb), Paris, Gallimard, 1992, pp. 656, 663, 658-660, 663, 673.

cave au grenier », que personne ne se risquerait à descendre dans les caves du Danubia « par les temps qui courent. Ce sont de bien grandes caves. Et qui communiquent avec le Danube [...] sans vouloir vous effrayer, il faudrait mieux voir dans quelques heures du côté du barrage... ».²⁰ Cette brève nouvelle montre jusqu'à quel point une Europe centrale exotisée devient, chez Morand, un espace inquiétant, plein d'énigmes et de dangers ; elle montre aussi la « place privilégiée » du Danube dans la « géographique sentimentale » de l'auteur.²¹ Accusé par certains journaux hongrois, lors de la parution de la nouvelle, de dénigrer la Hongrie, Morand réplique dans une de ses chroniques dans la revue américaine *The Dial* : « Je suis simplement un écrivain ; et, comme le Danube, je charrie impartialement des cadavres et des fleurs. »²² Chez cet écrivain qui associe l'écriture au rêve,²³ le paysage danubien devient un paysage de cauchemar matérialisé, mais riche en sources d'inspiration. Cette identification de l'écrivain au fleuve Danube se retrouve dans d'autres contextes. En 1938, Morand, ayant décidé de reprendre son service diplomatique, est chargé, par son ami Alexis Léger, secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères, de représenter la France à la commission internationale de contrôle du Danube. Morand l'en remercie dans un billet inédit : « Cher Alexis [...] Je sais que tu as ouvert les digues du Danube [...] pour moi. / Et moi, j'ouvre les digues de mon cœur pour te dire merci ». Et Morand de citer Victor Hugo : « “Car je suis le Danube immense ! / Malheur à moi si je commence !” / Ces mauvais vers de Hugo s'adressent aux riverains et non pas, comme tu pourrais croire, au Bureau du Personnel. »²⁴ En 1972, dans une anthologie *Au fil des fleuves*, Morand publie encore un texte intitulé « Le Danube »,²⁵ dans lequel il esquisse une espèce de

²⁰ Paul Morand, « La Nuit hongroise » (1921), in *Nouvelles complètes I*, éd. cit., pp. 152-157.

²¹ Michel Collomb, « La Nuit hongroise/Notice », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 925.

²² *Idem*.

²³ « l'écriture n'est qu'un rêve » (Paul Morand, « Céleste Julie ! », *op. cit.*, p. 349).

²⁴ *apud* Michel Collomb, *Paul Morand. Petits certificats de vie*, éd. cit., p. 26.

²⁵ Cf. Michel Collomb, « Flèche d'Orient/Notes et variantes », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 1102.

« biographie » de ce fleuve, dans le sens du projet magnifique que réalisera plus tard Claudio Magris.²⁶

Paris-Bucarest : Ambivalences roumaines

Nous suivons le cours du Danube pour arriver enfin en Roumanie – pays qui joue un rôle remarquable dans la vie et dans l'œuvre de Paul Morand, marié à une princesse gréco-roumaine, envoyé extraordinaire du gouvernement de Vichy en Roumanie. Dans un portrait de ville consacré à Bucarest, paru en 1935, Morand fait de la capitale roumaine un espace d'évasion, étranger à « notre civilisation capitaliste », et qui permet de faire « une provision d'insouciance ».²⁷ La Roumanie, chez Morand, semble une zone intermédiaire par excellence, où s'affrontent Orient et Occident ; en ce sens, la « géographie mythologique » morandienne est jusqu'à un certain degré ancrée dans la géographie politique et militaire de l'époque. Pour les lecteurs français en 1935, la Roumanie était surtout présente en tant que « nation soumise aux appétits antagonistes de ses voisins : l'Italie mussolinienne et la Russie soviétique ».²⁸ Cette dernière, tout comme la vieille Russie, « *Europe's main liminar* »²⁹ et traditionnellement l'un des « autres fondamentaux » de l'Europe occidentale,³⁰ est, dans les discours français de l'entre-deux-guerres, assez souvent catégorisée comme « Orient » – désormais comme « Orient marxiste »,³¹ « Orient communiste ».³² Avec la Révolution d'octobre, l'euro-orientalisme occidental acquiert une nouvelle dimension politique ; les auteurs anti-bolchevistes évoquent la Russie soviétique comme hypostase actualisée de l'éternel « danger asiatique », amalgame anachronique de diverses menaces « orientales » (Asie, Russie, Juifs, bolchevisme, Mongoles, Gengis

²⁶ Cf. Claudio Magris, *Danubio*, Milan, Garzanti, 1986.

²⁷ *apud* Michel Collomb, *Paul Morand. Petits certificats de vie*, éd. cit., p. 93.

²⁸ *Ibidem*, p. 92.

²⁹ Iver B. Neumann, *Uses of the other. « The East » in European identity formation*, Manchester, Manchester University Press, 1999, p. 111.

³⁰ Ezequiel Adamovsky, *Euro-Orientalism. Liberal Ideology and the Image of Russia in France*, Oxford, Peter Lang, 2006, p. 280.

³¹ François Drujon, *L'Orient marxiste*, Éditions René Debresse, Paris, 1936.

³² Serge de Chessin, *La Nuit qui vient de l'Orient*, Paris, Hachette, 1929, p. 103.

Khan, Horde d'Or, Chine, Scythes...). Serge de Chessin, représentant extrême de cet anti-orientalisme politique, affirme que la révolution russe est l'œuvre néfaste « des sémites virulents, des métis qui se ressentent des invasions de la Horde d'or, des Scythes qui grimacent sous un affublement slave : la révolution mondiale a été aux mains de Zinovief, un formidable Juif; elle est aux mains de Staline, un métèque oriental ».³³ L'actualité politique est explicitement évoquée dans *Flèche d'Orient*, décrivant une Roumanie en état de défense contre le « danger bolchevik », soucieuse de sauvegarder ses frontières (en ce sens solidaire de Morand, cet « adversaire résolu du bolchevisme »³⁴), de se distancier de l'« Orient marxiste » et de se rattacher à l'Occident, surtout à cet Occident paradigmatique qu'est la France. Mais la Roumanie, dans tout son « parisianisme »,³⁵ reste un autre ambivalent de la modernité européenne. Tandis que les habitués du « nirvâna roumain du café Capsa » discutent des mérites respectifs de la poésie de Charles Maurras et de Guillaume Apollinaire, à quelques heures de là, dans le delta du Danube, il y a des hommes-« amphibies » vivant comme à l'« âge de pierre », « à peine sortis du glacier quaternaire ».³⁶ Si l'Orient européen, chez Morand, constitue en général une zone inquiétante de l'entre-deux, la Roumanie représente ce monde double en miniature : selon un schème presque géométrique, Morand inscrit tous ses personnages dans cette mythologie de l'identité et de l'altérité, les rattachant soit au monde occidental, soit au monde oriental,³⁷ confrontant des Latins plus latins que nature et des Slaves hyper-slavisés. Même face à des Roumains en chair et en sang, Morand cherche la ligne de démarcation qui sépare l'élément latin de l'élément slave, souvent dans un seul et même corps, ainsi dans sa description du sculpteur Brancusi, « un paysan, non du Danube, mais de Gorj » aux « yeux malins de Latin et mystiques de Slave ».³⁸ Dans *Flèche d'Orient*, la latinité sert de point

³³ *Ibidem*, p. 243.

³⁴ Stéphane Sarkany, *Paul Morand et le cosmopolitisme littéraire*, Paris, Klincksieck, 1968, p. 221.

³⁵ Paul Morand, « Céleste Julie ! », *op. cit.*, p. 349.

³⁶ Paul Morand, « Flèche d'Orient » (1932 ; sous le titre « Dimitri » en 1931), in *Nouvelles complètes I*, éd. cit., pp. 706-707, 712, 723.

³⁷ Cf. Catherine Douzou, *op. cit.*, p. 393.

³⁸ Paul Morand, « Brancusi », in *Papiers d'identité*, éd. cit., pp. 230-231.

de repère contrastif dans les évocations de personnages orientaux, ainsi dans la description d'un Russe, « barbare du Nord », « Mongol roux », voire « brute néolithique » qui n'a « rien de latin ». Les stratégies narratives de distanciation opèrent non seulement sur les plans culturel, ethnique, spatial, mais aussi sur le plan temporel ; entre ladite « brute néolithique » et un « soldat roumain, au regard brillant, à la grâce frêle », Morand met une distance temporelle de « mille ans ».³⁹

Flèche d'Orient : Voyage au bout de l'Orient européen

Flèche d'Orient – « récit-itinéraire »⁴⁰ au statut générique ambigu,⁴¹ probablement écrit pour la Compagnie internationale de Navigation aérienne qui venait d'ouvrir une ligne Paris-Bucarest⁴² – apparaît comme manifestation paradigmatique d'un certain « euro-orientalisme » littéraire. Ce texte stéréotypé à l'extrême qui n'a pas manqué de provoquer des réactions, entre autres, de la part d'Ilya Ehrenbourg,⁴³ joue sur les contrastes entre modernité technique et exotisme anachronique ; un autre, rendu très proche par les moyens de transport modernes permettant de « voyag[er] plus vite que sa pensée »,⁴⁴ est re-distancié par les moyens de la fiction littéraire. Du delta du Danube, espace atemporel (« C'est sans âge, sans histoire »⁴⁵), Morand fait « le symbole d'un passé qui a échappé à l'évolution moderne ».⁴⁶ Cet « univers abyssal »⁴⁷ représente, à la périphérie de l'Europe, une « Afrique » en miniature aux vives « couleurs de l'Ailleurs ». Morand met l'accent sur l'affinité secrète entre le contre-univers spatio-temporel du delta et la psychologie des

³⁹ Paul Morand, « *Flèche d'Orient* », *op. cit.*, p. 721.

⁴⁰ Michel Collomb, *Paul Morand. Petits certificats de vie*, éd. cit., p. 42.

⁴¹ Cf. Catherine Douzou, *op. cit.*, p. 382. En 1965, le texte fut intégré, dans une rédaction nouvelle, un peu abrégée, aux « Nouvelles des yeux ».

⁴² Michel Collomb, « *Flèche d'Orient/Notice* », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 1099.

⁴³ Ilya Ehrenbourg, « Paul Morand », in *Duhamel, Gide, Malraux, Mauriac, Morand, Romains, Unamuno, vus par un écrivain d'U.R.S.S.*, Paris, Gallimard, 1934, pp. 79-82.

⁴⁴ Paul Morand, « *Flèche d'Orient* », *op. cit.*, p. 700.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 712.

⁴⁶ Catherine Douzou, *op. cit.*, p. 389.

⁴⁷ Paul Morand, « *Flèche d'Orient* », *op. cit.*, p. 717.

« Orientaux ». À l'Occident européen comme univers de la raison, des limites, des clartés, il oppose un Orient européen, univers de l'irrationalité, de la confusion, de la perte de soi. Le paysage roumain, hétérotopie ambivalente, provoque la liquéfaction du sujet (pseudo)européen, évoquée de manière très sensuelle, la vision du protagoniste se troublant à vue d'œil, les odeurs, la musique, les bruits comme forces dissolvantes prenant le dessus. Pour Morand, les sociétés, les nations, les races, les cultures sont « autant d'organismes », soumis à « une fatalité quasi biologique ».⁴⁸ L'individu morandien incorpore l'organisme supérieur dont il est issu ; c'est le corps qui cherche – et fatalement retrouve – sa « vraie » place, son pays, son milieu, empêchant les personnages de « passer » dans le sens de Sander Gilman.⁴⁹ Dans ce contexte-ci s'explique la prédilection de Morand pour le « thème du retour d'exil »,⁵⁰ résultat d'une nostalgie instinctive – chez la millionnaire américaine aux ancêtres noirs qui, dans *Adieu New York !*, trouve son bonheur dans un harem de la jungle africaine, comme chez l'émigré russe cultivé et cosmopolite qui est saisi, d'un jour à l'autre, d'un désir irrésistible de revenir « chez lui ». *Flèche d'Orient*, un de ces « *scenarii* de résurgence de personnalité cachée »⁵¹ fréquents chez Morand, montre la logique impitoyable de ce cryptogramme d'une identité ancestrale, d'une altérité cachée qui finit par se faire jour. Suite à une gageure, le protagoniste, Russe émigré « très peu russe », se rend en Roumanie, où il subit une métamorphose étrange. D'Européen moderne, « dénationalisé », n'ayant « plus rien de slave »,⁵² le prince Dimitri Koutouchef (re)devient le Russe « barbare » qu'il a, à ce que suggère le texte, toujours été dans son for intérieur. Un de ces « Russes bizarres, à demi fous »,⁵³ il reste et doit rester foncièrement « autre », incompréhensible ; le narrateur organise son « aliénation » avec

⁴⁸ Michel Collomb, *Paul Morand. Petits certificats de vie*, éd. cit., p. 125.

⁴⁹ Cf. Sander L. Gilman, *Making The Body Beautiful*, Princeton, Princeton University Press, 1999, pp. 21-26.

⁵⁰ Michel Collomb, « Flèche d'Orient/Notice », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 1098.

⁵¹ Catherine Douzou, *op. cit.*, p. 43.

⁵² Paul Morand, « Flèche d'Orient », *op. cit.*, pp. 687, 705, 707.

⁵³ Paul Morand, « La Folle amoureuse » (1953, sous le titre « Escolastica »), in *Nouvelles complètes II*, éd. cit., p. 446.

raffinement. Comme toute la Russie, selon Winston Churchill, Dimitri représente « an enigma wrapped in a riddle inside a mystery ».⁵⁴ Au début du texte, il ressemble à « un portrait de lui-même par un bon peintre »⁵⁵; Dorian Gray en émigré russe. Ce beau portrait du Russe barbare en jeune Européen cultivé va s'écailler très vite pour mettre à nu l'altérité radicale du personnage, « faux Dimitri » qui devient enfin vrai. Dans cette chronique d'une disparition annoncée, c'est un personnage roumain qui, déjà à Paris, augure le sort de Dimitri ; celui-ci, dans son voyage au cœur des ténèbres de l'Orient européen, sera guidé par deux autres Roumains extravagants, d'abord « Basile Zafiresco [...] le Roumain de la fable, le Moldo-Valaque de nos pères boulevardiers [...] le plus sympathique des représentants du Mal sur la terre ». En compagnie de Basile, Dimitri se rend dans une boîte de nuit de Bucarest où il succombe au charme dangereux de la musique du tzigane Ionica, « balay[ant] sa conscience, déséquilibr[ant] l'âme pondérée que lui avait créée l'Occident ». Apparaît le musicien lui-même, aux « yeux comme un piège » (qui ne tardera pas à se refermer sur le protagoniste), aux lèvres entrouvertes dans « cet affreux sourire oriental qui met entre les êtres [...] une intolérable intimité ».⁵⁶ Ce personnage, bel exemple de l'interaction entre réalité et fantasme dans la vision morandienne de l'Orient européen, est calqué sur le modèle d'un musicien bien réel que les Morand, en 1930, avaient engagé pour les accompagner pendant leur voyage sur le delta du Danube.⁵⁷ Dans le récit, il se métamorphose en être satanique dont la musique funèbre accompagne le héros dans sa descente vers « l'enfer soviétique ».⁵⁸

L'orientalisation de Dimitri sera accomplie dans le delta danubien où une Europe aux frontières mal délimitées se transforme en « Afrique », « Où le Danube devient Niger... ». La métaphore africaine est filée tout au long de la description du delta (ainsi, Basile propose à son ami de lui montrer un « chasseur d'aigrettes [...] comme au Soudan »⁵⁹). Dès le début de son voyage, le protagoniste

⁵⁴ Cf. Iver B. Neumann, *op. cit.*, p. 82.

⁵⁵ Paul Morand, « Flèche d'Orient », *op. cit.*, p. 686.

⁵⁶ *Ibidem*, pp. 702-703, 715, 719.

⁵⁷ Cf. Michel Collomb, « Flèche d'Orient/Notice », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 1103.

⁵⁸ Paul Morand, « Flèche d'Orient », *op. cit.*, p. 708.

⁵⁹ *Ibidem*, pp. 715, 718.

attend avec impatience l'apparition du Danube qui, lorsqu'il l'aperçoit à Vienne, n'est pas, contrairement à la légende musicale, d'un bleu innocent et joyeux, mais de couleurs plus suspectes. Cette première confrontation avec le fleuve très symbolique, comparé à un « serpent » rampant vers l'Est, aux « eaux [...] sirupeuses, plus lentes qu'une mélasse », anticipe la suite des événements. Dimitri sombre dans le marécage concret et métaphorique de l'Orient ; dès qu'il met pied à terre dans le delta danubien, il enfonce dans la « berge fangeuse » ; au même moment, il aperçoit « une vieille *baba* [...] immobile », allégorie d'une patrie dont il subit déjà l'attraction fatale : « Sur cette boue sans couleur, cette femme sans âge, sans figure [...] ce fut pour lui la première image de la Russie ». S'exhortant en vain à « décolle[r] d'ici au plus vite », à « remonter cette grande descente d'eau du Danube, ce trouble et immense torrent auquel il s'était trop abandonné », il se rapproche rapidement du point de la liquéfaction définitive : « Il se sentit indistinct [...] élémentaire, obscur comme la nuit, liquide comme le fleuve ».⁶⁰ Dans la géographie fantasmée de Morand, le delta danubien, « universo liquido che libera e scioglie »,⁶¹ est opposé à la « rigidité latine », à Paris, symbole d'un monde civilisé, stable, raisonnable. Si cet univers oriental, collant et liquide, est étranger aux Français, « imputrescibles dans leur scepticisme, leur sobriété, leur avarice, leur dureté envers eux-mêmes »,⁶² il correspond parfaitement au « côté vaseux des Russes qui pleurent toujours, qui aiment [...] traîner partout et ne plus s'en aller ». Dimitri, « lourd de phosphore et de toute la riche substance du delta », insiste de plus en plus faiblement sur son intention de revenir à Paris. Sur le Danube, il rencontre des émigrés russes d'un autre âge qui éveillent chez lui le sentiment d'une fraternité inconnue – des représentants des Lipovans, peuple de pêcheurs, dont les ancêtres, confrontés aux réformes religieuses de Moscou au XVII^e siècle, « prirent la fuite et vinrent se réfugier ici, dans les roseaux du Danube » où Dimitri les retrouve « intacts, un peu plus sales et un peu plus abrutis qu'il y a trois siècles ». Il se laisse emporter par le Danube, « danubisé » lui-même :

⁶⁰ *Ibidem*, pp. 698, 720-721, 730.

⁶¹ Claudio Magris, *op. cit.*, p. 425.

⁶² Paul Morand, « La Croisade des enfants » (1925), in *Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 426.

« “Oui”, disent les Russes à tout. *Da*. Et le mot était le même en roumain. “*Da*”, chantait Ionica. “*Da*”, répondait secrètement le prince Koutouchef. »⁶³ Le protagoniste, accomplissant un voyage non seulement dans l’espace, mais aussi dans le temps, retourne vers son passé ancestral, vers le passé de l’Europe, voire le passé de l’humanité. Les moyens de transport dont il se sert suivent la logique « d’une protestation secrète et anachronique contre le progrès et la vitesse [...] abolissant distances et frontières ». ⁶⁴ Dimitri se rend par avion de Paris à Bucarest ; c’est avec toute la vitesse de la très symbolique « Flèche d’Orient » qu’il est projeté hors de la modernité européenne. Il continue son voyage en train et en bateau, puis dans une misérable barque aux connotations mythologiques évidentes ; enfin, il traverse la frontière soviétique à pied.

Conclusion

Dans ce récit euro-orientaliste par excellence, le « duel géant » entre Orient et Occident a lieu dans le corps et la personnalité même du protagoniste, déchiré entre deux mondes.⁶⁵ Or, l’œuvre morandienne n’est pas favorable aux identités doubles. Chez Dimitri, son identité orientale, latente pendant des années, détruit sa pseudo-identité occidentale : « en lui mourait ce citoyen prudent et sage que la France avait fait mûrir ». ⁶⁶ Ce cas d’une hybridité inquiétante est finalement résolu par un acte d’exorcisme narratif qui remet en place, ne fût-ce que pour un instant, l’Orient et l’Occident, l’Europe et ses autres.

⁶³ Paul Morand, « Flèche d’Orient », *op. cit.*, pp. 708, 709, 718, 720.

⁶⁴ Michel Collomb, « Flèche d’Orient/Notice », in *Paul Morand, Nouvelles complètes I*, éd. cit., p. 1100.

⁶⁵ Catherine Douzou, *op. cit.*, p. 394.

⁶⁶ Paul Morand, « Flèche d’Orient », *op. cit.*, p. 725.

Table des matières

Dolores TOMA, Regard sur le regard porté jadis sur nous.....	5
L'Orient dans le savoir et l'imaginaire occidental depuis le Moyen Âge jusqu'au XVII^e siècle	9
Mihaela CHAPELAN, Liutprand de Crémone et son rôle dans la création de la <i>légende noire</i> de Byzance	11
Luminița CIUCHINDEL, Le mirage de Constantinople dans les récits de croisade et de pèlerinage du Moyen Âge.....	21
Luminița DIACONU, Les pèlerins occidentaux des XIV ^e –XVI ^e siècles et l'espace méditerranéen oriental	31
Étienne BOURDON, Images de l'Orient européen dans la <i>Cosmographie universelle</i> de François de Belleforest	49
Vanezia PÂRLEA, Regards croisés sur la ville de Constantinople dans la deuxième moitié du XVII ^e siècle	63
Images des Balkans	77
Mihaela VOICU, Un regard occidental sur les Balkans. Froissart et la bataille de Nicopolis	79
Violeta BARBU, La géographie ecclésiastique des Balkans au XVII ^e siècle	99
Gabriela ROTAR, Alexandru PĂCURAR, Les couleurs des Balkans à la fin du XIX ^e siècle. Images roumaines dans la vision des correspondants de guerre	111
David RAVET, Albert Londres et les Balkans : le reporter face à l'organisation révolutionnaire des <i>Comitadjis</i>	133
Voyages dans les Principautés roumaines	145
Veronica GRECU, Entre fascination et incompréhension. Le regard de l'autre sur les Principautés Roumaines à la fin du XVIII ^e siècle	147
Elisabeta GHEORGHE, Le voyage de Balthasar Hacquet dans les Carpates de « Zara de Suss »	161
Venera ACHIM, Voyageurs étrangers de la première moitié du XIX ^e siècle. Relations sur les Tziganes des Principautés Roumaines	179

Nicoleta ROMAN, Rediscovering Transylvania, the Banat and Crișana through the British and American travellers of the second half of the 19 th century.....	197
Raluca TOMI, Les pays roumains – un possible espace de la colonisation, dans la vision des voyageurs étrangers du XIX ^e siècle	217
Dolores TOMA, Le concept de pittoresque et une relation sur la Valachie dans <i>Le Tour du Monde</i>	235
Adrian-Silvan IONESCU, România la vreme de război. Observațiile unui corespondent de front de la 1877	251
Littérature de l'Orient européen	265
Alia BOURNAZ BACCAR, L'Europe orientale sous la plume d'un voyageur arabe du XIV ^e siècle : Ibn Battûta	267
Émilie KLENE, Insaisissable Constantinople ou l'expérience du relativisme chez Jean Potocki.....	279
Gleya MAÂT ALLAH, L'Orient balzacien entre forme d'être et rêve d'absolu	287
Martina STEMBERGER, « Où le Danube devient Niger... ». Mises en scène de l'Orient européen chez Paul Morand	301

